This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600099052V

ÉTUDES LITTÉRAIRES

L'ORIENT ET LA BIBLE

Nancy, imprimerie de veuve Raybois et comp.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

L'ORIENT ET LA BIBLE

PAR M. L'ABBÉ VUILLAUME,

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU PETIT SÉMINAIRE DE CHATEL (VOSGES).

LIBRAIRIE DE PÉRISSE FRÈRES.

PARIS,
NOUVELLE MAISON,
Rue Saint-Sulpice, 38,
angle de la place.

LYON,
ANCIENNE MAISON,
Grande-Rue-Mercière, 33,
et rue Centrale, 68.

1855.

101. c. 43.

PROPRIÉTÉ.

AVANT-PROPOS.

Il est des régions qui ne s'offrent jamais à notre pensée que sous un aspect poétique. Tout, dans ces contrées bénies, a revêtu un caractère sacré; le ruisseau, le torrent, la vallée, la fontaine, le rocher et la montagne, le bourg et la cité, jusqu'aux plus humbles productions du sol, éveillent dans l'esprit mille souvenirs, charment et enchantent l'imagination. De grands peuples ont passé sur ces terres; de grands mystères ou de grands événements s'y sont accomplis, et ils ont rencontré, pour les célébrer, une parole éloquente, des chants sublimes et divins.

Il n'y a que deux contrées qui aient obtenu, à un haut degré, ce privilége : celle qui vit Homère, Thémistocle et Platon; et cette autre plus célèbre, qui entendit Jéhovah, les Prophètes et le Christ. Elles furent glorieuses en leur temps; et elles sont encore aujourd'hui les reines du monde qu'elles ont formé et qu'elles dominent.

« Chose singulière! disait M. Henri Heine (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1852), les deux grands livres de l'humanité qu'on avait vus, il y a douze siècles, s'acharner au combat, puis, comme exténués d'efforts,

disparaître de l'arène pendant le moyen âge, Homère et la Bible (1), on les voit, au début du XVIe siècle, se prendre corps à corps dans une lutte nouvelle ! *La révolte* du réalisme, du *sensualisme*, c'est-à-dire, *du besoin des jouissances de la vie terrestre*, contre l'ascétisme *spiritualiste* de la religion chrétienne, *a dû* se manifester *subitement* à l'aspect des *monuments de l'art antique*, à l'étude d'*Homère*, et *notamment des œuvres originales de Platon et d'Aristote.* » Un tel aveu, de la part d'un écrivain comme M. Henri Heine, est précieux à recueillir.

L'idée de l'infini plane sur les magnifiques inspirations orientales ; la Bible n'est qu'un hymne à Dieu, un cri d'amour et de douleur jeté vers le Ciel. Les muses grecques ne connaissent guère le Dieu du ciel ; ce qu'en général elles célèbrent et déifient, c'est l'homme, ses passions, ses sens, ses actes et la nature. Ce n'est donc qu'avec discrétion qu'il faut regarder la Grèce, elle, et sa fille aînée Rome païenne, et ses autres filles légitimes et directes, quelle que soit l'époque de leur naissance.

Quand la Grèce se montre seule, il faut souvent se couvrir la face ou baisser les yeux ; quand elle se revêt de l'Orient, ou proclame les vérités qu'elle en a apprises, elle est d'une grâce infinie. Que n'a-t-elle toujours célébré la vérité et la vertu ! elle eut été la prêtresse de tous les peuples et l'enchanteresse de toutes les âmes ! Mais, telle qu'elle est, cette sirène perd souvent les esprits les plus fermes, elle séduit et corrompt les plus nobles cœurs.

Notre siècle semble maintenant le comprendre ; il commence à s'apercevoir que les hommes ont besoin d'une autre morale que celle d'Homère, d'Aristote et de Platon ; que les lettres païennes sont souvent pour la jeunesse de mauvaises et tristes conseillères ; qu'elles ont compromis la dignité humaine et la paix des sociétés ; et qu'il est temps désormais de revenir à la prudence grave et sévère de ces temps heureux, où le Christianisme, avec ses livres et ses principes, dominait dans l'enseignement, et où les lettres païennes, soigneusement épurées, n'étaient admises que comme *suivantes*.

La *captivité* paraît donc toucher à sa fin ; le *temple sacré* se relève,

---

(1) M. Henri Heine se trompe. Au moyen âge, la Bible régnait sans conteste sur les âmes ; elle était restée complétement victorieuse de la Grèce, de ses lettres et de ses arts, aussi bien que de sa religion.

les matériaux se disposent, les ouvriers sont à l'œuvre. Faible et inconnu, nous osons apporter notre pierre à l'édifice; le denier, la goutte d'eau ne sont pas dédaignés, ne doivent pas l'être, dans une œuvre chrétienne.

Ce serait pour nous une noble récompense, si le travail que nous offrons aujourd'hui à la jeunesse, produisait chez elle quelques fruits de vie, s'il lui faisait goûter et aimer le Livre par excellence, le Livre divin, où toute poésie, toute éloquence, toutes vérités sont contenues.

En composant ces études, nous n'avons pas eu la prétention de faire une œuvre scientifique; nous avons voulu seulement, en un style que tous pussent lire et comprendre, donner une idée abrégée et néanmoins aussi exacte que possible de nos écrivains sacrés. Pour plus de clarté (ce qui n'a pas encore eu lieu, que nous sachions, jusqu'ici), nous avons suivi l'ordre des faits et des temps. Toutes les matières sont réparties en quinze ou seize leçons, qui peuvent être parcourues et apprises aisément, en un mois, par des élèves exercés. Les critiques, puisées à des sources sûres, ne sont pas étendues; de nombreux morceaux cités ou analysés, viennent prouver ces critiques et les graver dans l'esprit : le moyen court de connaître les hommes n'est pas, croyons-nous, d'en entendre parler, c'est de les voir, de vivre dans leur société, de s'asseoir avec eux, d'écouter leur parole. Voilà pourquoi nous avons répandu dans ces Études des citations assez longues; nous osons espérer que, vu leur magnificence, elles ne feront pas déplaisir.

Plusieurs personnes trouveront peut-être étrange que nous nous soyons permis de juger défavorablement, sous certains points de vue, la *rédaction* de quelques-uns de nos livres sacrés. Bergier leur dira : « Que la croyance de tous les chrétiens est que les livres de l'Ecriture-Sainte ont été inspirés par le Saint-Esprit; — qu'on doit tenir pour certain : 1° que Dieu a révélé aux auteurs sacrés les vérités qu'ils ne pouvaient pas connaître par la seule lumière naturelle ou par des moyens humains; 2° que, par un mouvement surnaturel de la grâce, il les a portés à écrire et les a dirigés dans le choix des choses qu'ils devaient mettre par écrit; 3° qu'il les a préservés de toute erreur, soit sur les faits historiques, soit sur le dogme, soit sur la morale. — Ces trois choses, dit-il, sont nécessaires, mais suffisantes, pour que l'Écriture-Sainte puisse fonder notre foi sans aucun danger d'erreur; *mais il n'est pas besoin* que Dieu *ait dicté* à ces écrivains vénérables *les termes et les expressions* dont ils se sont servis; et *l'opinion générale des*

théologiens est qu'ils ont été *livrés à eux-mêmes sur ce point.* » (Dictionnaire, article *Inspiration.*)

La littérature hébraïque a subi toutes les phases par lesquelles ont coutume de passer toutes les littératures; elle a eu son moyen âge, son grand siècle, sa décadence. — Chaque écrivain a gardé son caractère, auquel s'est prêté l'Esprit-Saint : Moïse est tout différent de Job; Isaïe, d'Ézéchiel; Jérémie, de Daniel; Osée, d'Amos; Nahum, de Baruch, etc. L'hébreu de Malachie, dit Michaélis, est presque aussi altéré que le latin du sixième siècle. Le livre de la Sagesse respire l'éloquence grecque et ce goût sophistique qui régnait dans tout l'Orient sous les rois macédoniens, dit saint Jérôme. Les Épîtres de saint Paul sont remplies de suspensions de sens, de parenthèses, de phrases inachevées; son grec n'est pas pur, il est plein d'hébraïsmes, dit saint Chrysostome; son élocution est rude, sa phrase sent l'étranger, dit Bossuet, etc. Des autorités aussi hautes suffisent, à ce qu'il nous semble, pour justifier les critiques que nous nous sommes permises sur la *rédaction* de quelques-uns des livres sacrés, critiques que, du reste, nous avons empruntées aux écrivains les plus recommandables, lorsqu'elles ne nous sont point venues des Pères de l'Église.

Quant à la question de savoir si l'on peut analyser les beautés bibliques comme celles des livres profanes, Rollin et Bossuet y donneront plus loin réponse (page 31).

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

INTRODUCTION.

1. « *L'âge d'or, le premier, se montra sur la terre.* »

Ce fut là, dit le comte de Maistre, la devise de toutes les nations. Toutes, en effet, ont protesté de concert contre l'hypothèse d'un état primitif de barbarie. Les traditions orientales commencent par un état de perfection et de lumières ; elles enseignent universellement que les premiers hommes furent des hommes merveilleux, et que des êtres d'un ordre supérieur daignaient les favoriser des plus précieuses communications.

Les religions, les initiations, les philosophes, les poëtes, l'histoire, la fable, l'Asie, l'Europe n'ont qu'une voix sur ce point. La Grèce elle-même, *qui a tant osé dans l'histoire*, a rendu hommage à cette vérité en plaçant son âge d'or à l'origine des choses.

Un tel accord de la raison, de la révélation, et de toutes les traditions humaines forme une démonstration que la bouche seule peut contredire. Le genre humain a donc commencé par la science.

Aussi ne voyons-nous pas le commencement des arts en Orient, dit Bossuet, vers ces lieux d'où le genre humain s'est répandu sur le globe. Ils sont antérieurs à la catastrophe qui a bouleversé le monde. Personne ne sait à quelle époque remontent les premières ébauches de la société, les grandes institutions, les connaissances

profondes, et les monuments les plus magnifiques de l'industrie et de la puissance humaine. A côté du temple de Saint-Pierre, on trouve, à Rome, les cloaques de Tarquin et les constructions cyclopéennes. Cette époque touche à celle des Étrusques, dont les arts et la puissance vont se perdre dans l'antiquité, *diù ante rem romanam* (Tite-Live), qu'Hésiode appelait grands et illustres, neuf siècles avant Jésus-Christ, et qui envoyèrent des colonies en Grèce et dans un grand nombre d'îles, plusieurs siècles avant la guerre de Troie.

Les pyramides d'Égypte rigoureusement orientées, précèdent toutes les époques certaines de l'histoire. Mais les arts sont des frères qui ne peuvent vivre et briller qu'ensemble : la nation qui a pu créer des couleurs capables de résister à l'action de l'air libre pendant trente siècles ; soulever à une hauteur de six cents pieds des masses qui braveraient toute notre mécanique ; sculpter sur le granit des oiseaux dont un voyageur moderne a pu reconnaître toutes les espèces ; creuser ses lacs ; élever les temples de Memphis ; bâtir ce labyrinthe qu'Hérodote trouvait supérieur à toutes les merveilles de la Grèce ; cette nation était nécessairement tout aussi éminente dans les autres arts, et savait même nécessairement une foule de choses que nous ne savons pas.

Si de là nous jetons les yeux sur l'Asie, nous voyons apparaître au pied du Liban, Balbeck dont les constructions, les plus gigantesques du globe, défient l'art, l'architecte et l'ouvrier modernes, et sont peut-être, du moins en partie, antédiluviennes; ce sont, dans les plaines de Sennaar, berceau du genre humain, Ninive et Babylone, élevées sur une terre encore humide des eaux du déluge, et dont les prodigieux monuments sont suffisamment rappelés par les noms de Ninus, de Nemrod, de Sémiramis et de Nabuchodonosor. Là ont passé des peuples dont l'histoire profane et l'histoire sacrée ne nous parlent qu'accidentellement, mais qu'elles nous représentent toujours comme des peuples merveilleux. La dévastation, le silence et l'oubli ont pesé longtemps sur ces villes de trois journées de chemin, de seize et de vingt-quatre lieues de circuit, et de plus de deux millions d'habitants ; sur ces murs de cent et de deux cents pieds de hauteur, et de soixante-quinze de largeur ; sur ces tours sans

nombre, de deux cents et de quatre cents pieds d'élévation; sur ces portes de bronze; ces palais enchantés d'une et de trois lieues d'étendue, dont le triple mur d'enceinte était sculpté et doré; sur ces jardins suspendus; sur ces temples où tout était d'or, vases, tables, statues, etc...

Tout à coup, le voile dont s'enveloppaient ces vieilles et mystérieuses nations s'est déchiré, et leur histoire, leur civilisation avec son luxe, ses arts et ses monuments, se sont révélées à nos yeux. Ninive s'est comme relevée de ses ruines où elle dormait depuis Nahum. Les palais de ses rois ont été retrouvés et fouillés; et bientôt l'Assyrie nous sera connue comme la vieille Égypte. Ces monarques superbes ont reparu devant nous, terribles dans la guerre, fastueux dans la paix, traînant les nations à leur suite ou les brisant sous leur char. Ces nations elles-mêmes sont sorties de la poussière où elles reposaient depuis trente siècles. Voilà ces somptueux Assyriens, amoureux des plaisirs, plus amoureux encore de leur personne. Leur barbe étagée, leur chevelure bouclée, leurs riches vêtements, leurs costumes variés, leurs armes d'un travail si curieux, leurs meubles, leurs ustensiles, leurs bijoux, sont là sous nos yeux. Leur histoire est écrite ou gravée sur la pierre. Nous connaissons leurs usages, leurs mœurs. Leurs arts surtout nous sont révélés. La rare perfection qu'ils savaient donner à leur sculpture, est un sujet d'étonnement pour nos artistes; et ces bas-reliefs, ces statues, ces physionomies vivantes, aux mouvements énergiques, aux détails recherchés et exprimés avec finesse; ces couleurs dont on retrouve la trace, qui ajoutaient encore à la vivacité des figures et à l'éclat des accessoires; ces colosses de pierre, simples ornements d'un palais, nous font comprendre la colère des prophètes contre ces simulacres d'or et d'argent, d'un si merveilleux travail, que leur seule vue corrompait le peuple de Dieu et le poussait à l'idolâtrie (1). La civilisation, les sciences et les arts ne sont donc point modernes.

---

(1) Les Étrusques étaient une colonie babylonienne. Personne n'ignore combien ce petit peuple était avancé dans la civilisation : ses vases priment encore aujourd'hui dans les arts tant par leur forme que par les peintures exquises qui les recouvrent. Mais les métropoles l'emportent sur leurs colonies, et les arts sont frères, l'existence de l'un prouve celle de tous les autres. Il est facile de conclure.

Descendus avec les fils de Noé des contrées de la Haute-Asie, ils se sont fixés et développés comme eux dans les vastes plaines de la Mésopotamie, où vécurent les conquérants et les patriarches. A travers l'Asie occidentale, par l'Éthiopie, l'Égypte et les îles, ils ont gagné la Grèce (1). La Grèce les donna à Rome, et nous les tenons de l'une et de l'autre.

II. Mais les sciences et les arts s'enseignent par la parole. C'est elle qui instruisit l'homme sorti parfait des mains de Dieu; qui continua de l'instruire et de le diriger après sa chute; qui le menaça par la bouche de Noé durant cent vingt ans; le dispersa à Babel; éleva les grands empires, centres des grandes civilisations, et régna sur eux; elle qui reporta la civilisation perdue aux peuples devenus barbares ou sauvages; à la Grèce par Orphée, Inachus, Cécrops et Solon; par Athènes, à Rome; par Rome payenne, aux Gaules, aux Espagnes, à l'Afrique ; par Rome chrétienne, à tout l'univers.

Les peuples primitifs, l'Assyrie, la Babylonie, la Perse, la Médie, l'Idumée, l'Égypte, etc., ont été frappées d'une ruine qui ne nous

---

(1) « Les Grecs, dit le comte de Maistre, ne furent que les courtiers des sciences, des lettres et des arts, entre l'Europe et l'Asie. » Ils doivent tout à celle-ci, jusqu'à la sculpture et l'architecture : Tyr possédait avant eux des statues sans nombre; Ninive peignait les siennes comme ils le firent quelquefois pour les leurs; des découvertes récentes établissent que l'architecture des Grecs n'eut rien *d'absolument original*. « L'Égypte et l'Asie avaient inventé, en fait de *dispositions* et d'*ornements*, dit M. de Saulcy, tout ce que cette nation emprunta, pour y ajouter la perfection du goût et de l'harmonie. » (*Voyage en Orient*). « Comparés aux monuments égyptiens, dit M. Layard, les produits de l'art ninivite nous semblent presque modernes; mis en regard des productions de l'art grec, ils possèdent un droit évident d'antériorité. On ne saurait y méconnaître les modèles qui furent transmis aux populations helléniques, par l'intermédiaire des Phéniciens, des Lyciens, des Mysiens, et des peuples de la Phrygie et de la Carie. Le génie des arts et des constructions monumentales s'est éveillé chez les Grecs à l'époque où les catastrophes politiques l'éteignaient dans les contrées assyriennes. Il est hors de doute aujourd'hui que les principes généraux d'architecture, sanctionnés dans le canon des artistes grecs, avaient été mis en pratique dans les édifices ninivites, et que plusieurs des éléments devenus et demeurés à jamais classiques dans l'ornementation architectonique, triglyphes, patères, volutes, caryatides, sphynx, chimères, ont été portés des bords du Tigre à ceux de l'Illissus et à l'isthme de Corinthe. La source naturelle des arts du dessin dans notre Occident tout entier, ce n'est plus désormais hors des contrées assyriennes qu'il est à propos de les chercher. » (*Découverte dans les ruines de Ninive et de Babylone*. 1853.)

a laissé d'eux que les débris de leurs monuments, les inscriptions de leurs temples, de leurs palais et de leurs tombeaux. Leur éloquence et l'usage qu'ils en firent ne nous sont guère connus jusqu'alors que par les peuples étrangers.

La Palestine a vu fleurir dans son sein un peuple venu de la Mésopotamie, grandi sur la terre de l'Égypte, contemporain des grands peuples dont nous avons parlé. Ce peuple privilégié, s'il a perdu ses autres livres, nous a du moins conservé ceux que la religion a consacrés.

La Grèce s'est instruite et formée à l'école des nations orientales; elle leur doit sa science, ses arts et ses lettres, auxquels elle a imprimé le caractère de son brillant et gracieux génie.

Rome a hérité de la Grèce; elle a eu son Cicéron, comme celle-ci, son Démosthènes.

Enfin l'Évangile prêché par le divin Maître, annoncé à toute la terre par les Apôtres, les Pères et leurs successeurs, a formé les peuples modernes chez lesquels ont fleuri tous les genres d'éloquence.

Vaste champ qui embrasse toute l'étendue des lettres humaines, et dont nous abordons aujourd'hui une des parties principales, la Bible, après avoir toutefois succinctement rappelé quelques notions familières à tous, sur l'Assyrie, l'Égypte, et quelques autres peuples de l'Orient, qui ont eu des rapports avec les Hébreux et les ont précédés dans la culture des lettres.

ASSYRIE, ÉGYPTE, ETC.

Nous avons déjà vu que les peuples célèbres de l'Orient cultivèrent les arts avec succès, et qu'ils portèrent à une perfection surprenante la peinture, l'architecture et la sculpture. Les lettres, si nous en croyons l'histoire, et si nous en jugeons par les inscriptions des tombeaux, des obélisques, des palais et des temples, ne leur furent pas moins familières. Tyr et l'Idumée eurent toujours un grand renom de sagesse; et les nombreux ouvrages attribués aux deux Mercure, dont l'un était voisin du déluge et l'autre contemporain de Moïse, prouvent que les sciences et la poésie furent en honneur chez les habitants de l'Égypte dès la plus haute antiquité. Mais l'éloquence joua surtout un grand rôle chez les Orientaux. La forme des gouvernements ne lui permit pas, comme à Athènes et à Rome, de parler sur la place des affaires de l'État, mais elle se montra sur tous les autres théâtres où il lui fût possible de se faire entendre; elle traita tous les sujets, et elle affecta toutes les formes.

On la voit paraître au conseil des rois; elle éclaire la justice et déclare ses arrêts; elle instruit les princes par la bouche des prêtres; elle enseigne les peuples; elle emprunte les accents de la poésie; elle traite des sujets religieux et philosophiques; elle encourage le soldat sur le champ de bataille; elle s'assied sur les tombeaux pour y répandre la louange ou le blâme; elle ne néglige

pas même ces discours de fantaisie que les Grecs et les Romains appelèrent *Déclamations*.

I. « La plupart des princes qui gouvernaient l'Orient, quoique fort habiles et fort éclairés, dit Bossuet, crurent cependant avoir besoin de conseil, et ils ne craignaient point en s'associant des coadjuteurs dans la décision des affaires, qu'on les soupçonnât de manquer de lumières; en quoi ils marquèrent une supériorité de génie qui n'est pas commune, et qui suppose un grand fonds de mérite. »

Le conseil royal se composait des principaux chefs de la nation, plus recommandables encore par leur habileté et leur sagesse que par leur naissance. Ils devaient connaître à fond les dispositions des lois, les maximes de l'État, les coutumes anciennes, les registres publics, les annales du royaume qui s'écrivaient et se gardaient avec soin; ils suivaient partout le prince, et celui-ci ne faisait rien, ne décidait aucune affaire importante sans les avoir consultés.

Hérodote est rempli des discours qui se tenaient dans ces conseils. (Voir son 1er livre, *passim*.) Il en est quelques-uns dans la version grecque du livre de Judith, où ils ont conservé toute leur couleur orientale; nous les citerons en leur place.

II. Les rois de l'Orient rendaient la justice par eux-mêmes. Dès leur jeunesse, ils étaient instruits dans la connaissance des lois du pays. Ils ne montaient point sur le trône, sans s'être placés quelque temps sous la conduite des Mages. Ceux-ci étaient dépositaires de la science du droit comme de la religion.

Les juges ordinaires étaient pris dans le corps des vieillards où l'on n'entrait qu'à l'âge de cinquante ans.

On ne condamnait jamais un coupable sans lui avoir confronté ses accusateurs, sans lui avoir laissé le temps et fourni les moyens de répondre aux chefs d'accusation intentés contre lui; le délateur était condamné aux peines qu'il voulait faire souffrir à l'accusé, si celui-ci se trouvait innocent. (*Hérodote, Diodore de Sicile.*)

En Égypte, comme en Orient, la justice émanait du roi. La classe des prêtres fournissait les juges : là était la science et l'autorité qui la sanctifiait.

L'objet de la demande était exposé par écrit ; l'adversaire répondait par le même moyen ; la réplique était accordée à tous les deux, également par écrit. Les juges consultaient ensuite les livres de Thôth (Mercure Trismégiste, contemporain de Moïse), qui décidaient le point en litige ; et après qu'ils avaient prononcé, le président faisait connaître leur jugement, en tournant la figure de la *Vérité,* qu'il portait à son cou, vers celui des deux plaideurs qui avait gain de cause. Il n'y avait donc ni avocat, ni plaidoieries orageuses devant les tribunaux de l'Égypte. Les juges échappaient ainsi aux séductions des orateurs habiles à manier les passions humaines. La religion ajoutait encore à l'impartialité et à la sévérité des lois : elle montrait au coupable les châtiments que lui réservait dans une autre vie la justice divine.

III. Les Mages et les prêtres jouissaient de la plus haute considération chez les peuples de l'Orient et de l'Égypte ; ils passaient pour communiquer avec les dieux, et connaître l'avenir et les mystères ; ils instruisaient les rois et les peuples, et leur donnaient souvent de grandes et utiles leçons.

Quelques chapitres de Daniel, dont la rédaction est entièrement chaldéenne, nous fourniraient de magnifiques modèles du genre d'éloquence qui s'adressait aux rois. Nabuchodonosor, Balthasar et Cyrus y sont mis en scène avec le prophète : il est difficile de rencontrer de plus illustres interlocuteurs. Nous donnerons plus tard quelques-uns de ces discours.

« L'enseignement des princes en Égypte par le sacerdoce avait besoin de beaucoup de précautions ; il prenait des détours, mais il n'en était pas moins ferme.

» Les rois au matin se rendaient au temple ; là, environnés de toute leur cour, ils assistaient à une prière pleine d'instruction, où le pontife priait les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, de sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, magnanime, sincère et éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite, et récompensant au-dessus. Le pontife parlait ensuite des fautes que les rois pouvaient commettre ; mais il supposait toujours qu'ils n'y tom-

baient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnaient de mauvais conseils et leur déguisaient la vérité. On croyait que les reproches ne faisaient qu'aigrir leur esprit, et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu, était de leur marquer leurs devoirs dans des louanges conformes aux lois, et prononcées gravement devant les dieux.

» Après la prière et le sacrifice on lisait au roi, dans les livres saints, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son État par leurs maximes et maintînt les lois qui avaient rendu ses prédécesseurs heureux aussi bien que leurs sujets.

» Ce qui montre que ces remontrances étaient écoutées sérieusement, c'est qu'elles avaient leur effet. Parmi les Thébains, c'est-à-dire, dans la dynastie principale, celle où les lois étaient en vigueur et qui devint à la fin maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les rois. Les deux Mercure, auteurs de toutes les institutions des Égyptiens, ont été deux rois de Thèbes. Toute l'Égypte a profité de leurs lumières, et Thèbes doit à leurs institutions d'avoir eu peu de mauvais princes. » *(Bossuet.)*

Les rois d'Assyrie ne furent pas moins dociles à la voix du sacerdoce. Le roi de Ninive entendit les paroles de Jonas. Malgré la sévérité des reproches de Daniel à Balthazar, il fut revêtu de la pourpre et porta le collier d'or. C'est à lui que sont dues les ordonnances de Nabuchodonosor, de Darius et de Cyrus en l'honneur du vrai Dieu. Il avait osé dire à Nabuchodonosor : « O roi, que mon conseil te soit favorable. Rachète tes péchés par l'aumône, et tes iniquités par la miséricorde envers les pauvres, et peut-être que Dieu te pardonnera tes crimes. » (Chap. IV.)

L'édit suivant est de Nabuchodonosor :

« Nabuchodonosor roi, à toutes les nations, peuples et tribus qui habitent en toute la terre. — Le Dieu très-haut a fait des prodiges et des merveilles devant moi. Il m'a plu de publier ses prodiges parce qu'ils sont grands, et ses merveilles parce qu'elles sont admirables. Son règne est le règne éternel, et son pouvoir s'étend sur toutes les générations. »

IV. L'éloquence des prêtres ne s'adressait pas seulement aux

princes dans l'intérieur des palais. Elle paraissait en public, comme chez les Grecs ; elle parcourait les rues et les places ; elle faisait entendre sa voix au peuple. Les prédications de Nahum et de Jonas sont une preuve suffisante de l'existence de cet usage chez les Orientaux. — Il est vrai que ces discours appartiennent à des hommes étrangers à la race chaldéenne, mais ces étrangers vivent au milieu des peuples de la Mésopotamie ; ils se conforment au génie de ces peuples et parlent leur langue ; Daniel est le premier des Mages à Babylone ; il fait ce que font les Mages ; il explique les mystères ; il instruit avec autorité les peuples, les princes et les rois. (Chap. II, 48 ; V, 11.) Nous pouvons donc juger de l'éloquence des peuples asiatiques par les morceaux que nous venons de rappeler.

V. Les discours de Balaam venu de la Mésopotamie pour maudire le peuple hébreu ; ceux des amis de Job établis comme lui dans l'Orient, et qui n'étaient pas moins distingués entre les Gentils par leur érudition que par leur naissance, pourraient nous donner une idée du genre d'éloquence que l'on employait dans la poésie, dans les discussions philosophiques et religieuses. Mais nous parlerons plus tard et en détail de ces ouvrages intéressants : ils appartiennent à la Bible.

VI. La gloire militaire était célébrée par tous les arts à la fois chez les peuples antiques, et tandis que la sculpture et la peinture ornaient les monuments publics des représentations multipliées des grandes actions guerrières, l'éloquence les célébrait de son côté dans le style le plus élevé ; elle décrivait les combats, rappelait les discours des chefs et les propos des soldats, elle provoquait l'amour et la reconnaissance des peuples.

Il nous est parvenu un de ces panégyriques. Il contient les louanges et le récit des exploits de Sésostris contre les Scythes. Voici l'analyse d'un fragment de cet ouvrage ; il nous donnera en même temps une idée de l'éloquence militaire des anciens.

« Les Scythes s'exhortent à attaquer les Égyptiens. Sésostris harangue de son côté ses soldats. « Moi, dit le texte faisant parler le roi, j'adressai mes paroles à mes fantassins ainsi qu'à mes cavaliers,

disant : *Préparez-vous, préparez vos cœurs, ô mes fantassins, ô mes cavaliers.* » Et les guerriers répondent à la majesté, dont la vie soit heureuse; à leur bon seigneur, dont la vie soit heureuse; ils promettent de se montrer dignes de l'Égypte à l'heure de la bataille; ils supplient le roi de les abandonner à leur ardeur, et ils s'écrient en terminant leurs discours : *Donne la liberté au souffle de nos bouches!* — Le roi reprend la parole, et après quelques nouvelles exhortations, il livre la bataille; il combat comme un dieu. Au milieu de l'action, il ne cesse d'exciter les combattants. La victoire est à lui, elle est complète. — Sésostris annonce à ses troupes qu'il vient de serrer la main du chef ennemi, et arrête le massacre des vaincus. — Les troupes célèbrent la gloire du roi, et lui défèrent les titres les plus pompeux. — Le chef des vaincus vient haranguer Sésostris; réponse du roi; nouvelle harangue à l'armée; humble soumission des Scythes, etc. » (*Champollion : Papyrus du règne de Sésostris,* an IX.)

On peut voir d'après ce morceau que les peuples orientaux ne parlèrent pas moins que les Grecs sur le champ de bataille; l'éloge des vertus militaires nous a gardé ces discours; la rédaction en était ardente et biblique. Les histoires d'Hérodote sont pleines de ces harangues, mais il leur a imprimé le caractère de son génie; les Assyriens et les Égyptiens parlent chez lui comme des Grecs.

VII. Les peuples de l'Orient, l'Égypte en particulier, connurent l'oraison funèbre.

« Aussitôt qu'un homme était mort, on l'amenait en jugement; l'accusateur public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort avait été mauvaise, on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépulture. Que si le mort n'était convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissait honorablement. On louait le mort de ce que dans sa jeunesse il avait eu une excellente éducation, et de ce que dans un âge plus avancé il avait cultivé la piété envers les dieux, la justice envers les hommes, la douceur, la modestie, la retenue, et toutes les autres vertus qui font l'homme de bien. Alors tout le peuple applaudissait et donnait aussi des louanges magnifiques au mort, comme devant être associé pour toujours à la compagnie des

hommes vertueux dans le royaume de Pluton. Les rois eux-mêmes n'étaient pas exempts du jugement qu'il fallait subir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la sépulture, mais on en voit peu d'exemples, et la mort de la plupart d'entre eux fut pleurée comme celle d'un père. » *(Bossuet.)*

VIII. L'éloquence ne se produisait pas seulement dans les circonstances solennelles et sérieuses, elle était cultivée comme art, et les orateurs de l'Orient se livrèrent à des compositions de fantaisie, comme plus tard les orateurs de la Grèce et de Rome, à ce qu'ils appelèrent *Déclamations*. « Hirtius et Dolabella vinrent chez moi déclamer, dit Cicéron (livre I, xe lettre), je vais chez eux faire bonne chère. » Nous doutons que leurs compositions aient eu l'éclat et le succès de celles que nous allons transcrire.

« Le roi Darius, fils d'Hystaspe, avait donné un grand repas à tous ses familiers, ses princes et ses magistrats. Quand ils eurent bu et mangé, et qu'ils s'en furent retournés, Darius monta dans son appartement, se mit sur sa couche et dormit. Pendant son sommeil, trois jeunes hommes de sa garde du corps se dirent l'un à l'autre : « Que chacun de nous propose un proverbe, pour voir qui le soutiendra le mieux au gré du roi, et celui-là aura de lui de grands dons, il sera revêtu de pourpre, il aura une coupe d'or, un lit enrichi d'or, un char aux freins d'or, une tiare de fin lin. Un collier parera son cou, il aura la seconde place après Darius pour sa sagesse, et le roi l'appellera *mon cousin*. » Alors chacun d'eux écrivit son proverbe et le signa, puis ils glissèrent les trois billets sous l'oreiller du roi et se dirent : « Quand le roi sera levé, nous lui lirons nos écrits, et celui, quel qu'il soit des trois, que le roi et les magistrats trouveront avoir été le plus habile dans son déduit, celui-là aura la victoire, ainsi qu'il est convenu. »

» Or l'un avait écrit : Le vin est le plus fort.

» L'autre avait écrit : Le roi est le plus fort.

» Le troisième avait écrit : Les femmes sont les plus fortes, mais par-dessus tout domine la vérité.

» Le roi étant levé, ils prirent leurs écrits et les lui donnèrent. Il

les lut. Alors ils convoqua ses magistrats, ses préteurs et ses préfets en grand conseil. Quand ils furent tous assis, il fut donné lecture des écrits, puis le roi dit : « Appelez ces jeunes gens, pour qu'ils viennent soutenir devant nous leurs thèses. » Ils furent introduits, et le premier qui avait avancé la force du vin commença.

» Il fit ressortir la puissance de cette liqueur qui abat les grands, réjouit les petits, fait radoter les sages, fait oublier les liens les plus chers, et met le fer à la main entre les frères. Quand il eut ainsi parlé, il se tut.

» Le second prit la parole, et se mit à vanter la puissance du roi ; il représenta les hommes commandant à toute la nature, et au-dessus d'eux le roi qui les domine et les fait marcher. D'un mot, il les lance dans les périls de la guerre, ils renversent tout, tuent et se font tuer, et le fruit de la victoire revient au roi. Pendant ce temps, d'autres labourent et moissonnent, et c'est pour apporter le tribut de leurs sueurs au roi.— Seul, le roi n'a qu'à dire : « Tuez, ils tuent ; pardonnez, ils pardonnent ; frappez, ils frappent ; exterminez, ils exterminent ; édifiez, ils édifient ; abattez, ils abattent ; plantez, ils plantent. » Tout le peuple, jusqu'aux puissants, l'écoute. —Puis il s'assied pour manger, il boit et dort ; mais ceux-ci font la garde à son entour, et ne s'en peuvent point encore aller à leurs affaires, liés qu'ils sont par la volonté du roi. Comment donc ne reconnaîtrait-on pas dans le roi ce qu'il y a de plus fort? Ayant ainsi parlé, il se tut.

» Le troisième qui avait parlé des femmes et de la vérité, s'avança à son tour et dit : « Les femmes n'ont-elles point engendré le roi et tout son peuple? Ne sont-ce pas elles qui ont nourri ceux qui ont planté les vignes d'où vient le vin? Ce sont elles qui distribuent la gloire aux hommes, et qui font les vêtements dont ils se parent. — L'homme abandonne le père qui l'a nourri et la terre où il est né, pour s'unir à la femme ; il n'a plus souvenance de père, ni de mère, ni de pays. — Mais quoi ! faut-il vous apprendre que les femmes vous possèdent et ne le savez-vous pas à vos dépens? L'homme prend un glaive, va sur le chemin commettre des larcins et des homicides, traverse les mers, affronte la dent des bêtes, voyage dans l'horreur des ténèbres ; et quand il a fait ses larcins,

ses tromperies, ses rapines, il les apporte à celle qu'il aime. Combien ont été faits insensés à cause de leurs femmes, et se sont mis en servitude à leur sujet! Combien ont péri et se sont égorgés. Combien ont péché pour elles! — Le roi est grand en sa puissance, sans doute, car toutes les contrées redoutent de le toucher. Cependant j'ai vu la fille de Bezacis, compagne de ce roi superbe, assise à ses côtés, enlever le sacré diadème de la tête du monarque, le mettre sur la sienne, et lui taper le visage de la main; et à tout cela lui la regardait ébahi, riant si elle riait, et si elle se courrouçait, la flattant jusqu'à ce qu'il fût rentré en grâces. — O hommes! reconnaissez-le donc, les femmes sont les plus fortes. »

» A ce moment du discours, le roi et ses conseillers se mirent à se regarder les uns les autres; mais le jeune orateur reprit aussitôt ce qu'il avait à dire sur la vérité.

» O hommes! poursuit-il, les femmes sont sans doute les plus fortes, la terre aussi est grande, haut est le ciel, et le cours léger du soleil en fait le tour et revient en son point dans le court espace d'une journée. Mais au-dessus de toutes ces choses, plus magnifique est celui qui les a faites, et la vérité grande et forte plus que tout. — Toute la terre invoque la vérité, le ciel la bénit; toutes les créatures se meuvent pour elle et tremblent de sa crainte. — En elle rien de mauvais. Le vin est mauvais, le roi mauvais, les femmes mauvaises, tous les enfants des hommes mauvais; mauvaises sont toutes leurs œuvres; et comme il n'y a point de vérité en eux, ils périront dans leur iniquité. Mais la vérité subsiste et se renforce éternellement; elle vit et demeure aux siècles des siècles. — Il n'y a pas auprès d'elle acception de personne, ni aucune distinction; mais ce qui est juste elle le rend à tous bons et méchants, et tous trouveront grâce dans ses œuvres. Et il n'y a dans son jugement rien de mauvais, mais la force, le règne, la puissance et la majesté des âges. — Béni soit-il le Dieu de vérité! »

» Et il cessa de parler, et toute la multitude s'écria, disant : La vérité est la plus grande et la plus forte!!!

» Alors le roi lui dit : Tu n'as qu'à demander ce que tu voudras, outre les dons qui sont convenus, et tu l'auras en récompense de ta sagesse; je te ferai seoir près de moi, et t'appellerai mon cousin. » (*Esdras*. liv. IV; *traduction de M. Nicolas*.)

IX. Le plus bel emploi de la parole consiste à former les hommes. L'Orient et l'Égypte envoyèrent leurs colonies par toute la terre, et avec elles leur politesse et leurs lois. Ils régnèrent par la sagesse de leurs conseils et par la supériorité de leurs connaissances. La Grèce en était si persuadée que ses plus grands hommes, un Homère, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même et Solon, ces deux grands législateurs, et les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, allèrent apprendre la sagesse en Égypte, et chez les autres grandes nations de l'Orient (*Diod.* liv. XV). Dieu a voulu que Moïse même *fût instruit de toute la sagesse des Égyptiens;* et c'est par là qu'il a commencé à être puissant *en paroles et en œuvres* (*Actes des Apôtres*). Par sa parole comme par ses œuvres, il mérita d'être le sauveur, le guide et le législateur d'un peuple à jamais célèbre, le PEUPLE DE DIEU.

PEUPLE HÉBREU.

Avec les migrations et les conquêtes, la connaissance du vrai Dieu s'était insensiblement affaiblie parmi les hommes des premiers âges. Les fondateurs d'empires, les rois puissants, les hommes utiles, les astres, les forces de la nature, les éléments, les passions, avaient été déifiés; tout était dieu, excepté Dieu même. Un si grand mal demandait un grand remède.

Abraham, issu de Sem et natif d'Ur, ville des Chaldéens, fut choisi de Dieu pour être la tige et le père des croyants (2965). Dieu l'appela dans la terre de Chanaan, dont il promit la possession à ses innombrables neveux. Joseph, son arrière-petit-fils, devint, par une suite d'événements merveilleux, le premier ministre d'un Pharaon pasteur ou Hycsos qui s'était emparé de la Basse-Égypte. Libérateur de ce pays, qu'il préserva de la famine, il le fut aussi de sa famille qu'il établit avec Jacob, son père, au pays de Tanis, dans la terre de Gessen (2096). La maison de Jacob devint en peu de temps une grande nation; mais cette multiplication prodigieuse excita contre les Hébreux les impitoyables persécutions des Égyptiens, qui étaient parvenus à reconquérir la Basse-Égypte sur les Hycsos, et à les chasser du pays (1993). Les Hébreux furent employés à creuser des canaux et des lacs, à bâtir des temples, à élever des pyramides et des tombeaux. Mais l'oppression et le travail développèrent leurs forces et ne les rendirent que plus redoutables à leurs ennemis.

Aménophis résolut leur perte, et il ordonna l'extermination de leurs enfants mâles. Moïse, exposé sur le Nil, fut providentiellement recueilli par la fille du Pharaon persécuteur. Elle l'éleva comme son fils et le fit instruire dans toute la sagesse égyptienne. Appelé de Dieu, méprisant les délices de la cour, touché des maux de ses frères, Moïse entreprit de les délivrer au péril de ses jours. Armé de la parole et d'une puissance divine, il paraît devant Pharaon; ni ses discours, ni ses menaces ne sont entendus. Dix plaies successives trouvent Pharaon et son peuple endurcis. Enfin les Israélites obtiennent leur liberté; ils traversent la mer Rouge, et le monarque égyptien qui les poursuivait pour les ramener sous le joug, périt dans les flots avec toute son armée (1645). Moïse chante sa délivrance, il constitue son peuple au désert, le discipline, lui donne ses lois religieuses et civiles, et l'amène, au milieu des signes et des prodiges, aux portes de Chanaan. Ce peuple possédera cette terre près de 2000 ans. Seul adorateur du Dieu de toute vérité; héritier des lumières de la Mésopotamie et de l'Égypte; sans cesse éclairé par des hommes divins que le Ciel lui envoie; placé au centre du monde, aux frontières de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe; assis sur une terre, prodige de fertilité, où coulent le lait et le miel; race forte, valeureuse, ardente, inquiète, communicative, commerçante, cosmopolite; ce peuple, né pour les sciences, les arts, la poésie, l'éloquence, sera le noyau de la civilisation antique, le principe et la source de la civilisation moderne.

Un tel peuple mérite d'être connu dans son éloquence, ses lettres et sa langue. Les Phéniciens, les Arabes, les Égyptiens, les Iduméens, les Babyloniens, en un mot, les peuples les plus civilisés de l'ancien monde ont parlé la langue hébraïque. Les peuples de même langue ont les mêmes mœurs, les mêmes procédés littéraires et oratoires. Connaître la langue du peuple hébreu, c'est donc connaître la langue des peuples civilisés de l'Orient; connaître sa littérature, c'est connaître la leur. Nous allons étudier l'une et l'autre.

PREMIÈRE ÉTUDE.

—

LANGUE.

I. Nous n'avons point à nous occuper ici de rechercher si les Hébreux suivaient une mesure régulière et déterminée dans leurs poésies, à la façon des Grecs et des Romains. Saint Jérôme le prétend, et s'appuie du témoignage de Philon, de Josèphe, d'Origène et d'Eusèbe. Il découvre le pentamètre et l'hexamètre dans les morceaux poétiques du Deutéronome, d'Isaïe, de Salomon et de Job; il reconnaît l'iambe et l'alcaïque dans les Psaumes, etc. Il s'étonne qu'on ose refuser une versification régulière à un peuple, dont toute la vie était la poésie, la danse, la musique et le chant.

Cependant, malgré la gravité du témoignage de saint Jérôme et de celui des écrivains dont il s'appuie, bon nombre de critiques ne partagent pas son sentiment. — Nous ne pouvons ni ne devons entrer dans cette discussion, qui d'ailleurs ne saurait aboutir, et ne va pas à notre sujet.

II. Tout ce que nous dirons ici de la langue hébraïque peut se rapporter à cette proposition : *que cette langue est éminemment poétique et oratoire.*

En effet, les qualités d'une langue vraiment poétique et oratoire sont l'*action* et la *représentation*, la *passion* et le *rhythme*. « Chez Homère, dit Lessing, tout marche, tout se meut, tout agit; c'est là le secret de la vie de ses œuvres et de l'effet qu'elles produisent. »

Mais la partie du discours qui peint ou plutôt représente l'*action*, c'est le *verbe*. Le *nom* ne représente jamais l'objet que mort et

immobile; le *verbe* le met en action, et l'action éveille la sensation, car elle est toujours animée.

Il est donc incontestable qu'une langue, riche *en verbes qui peignent et représentent l'action,* est une langue poétique et oratoire, et qu'elle l'est d'autant plus qu'elle possède plus de noms, propres à être convertis en verbes semblables.

Or, dans la langue hébraïque, tout est *verbe,* c'est-à-dire, tout se meut, tout vit, tout agit; elle n'a pas été créée par le penseur abstrait, elle vient des sens et de leurs impressions. Les racines des verbes sont des images, des sensations; elles peignent et reflètent les objets en eux-mêmes ou dans les effets organiques qu'ils produisent.

Le nom même peut devenir un verbe. Il l'est déjà; il en vient, et de près. *Je-hôvah, il fut, il sera. Qui est* misit me ad vos.

D'où il suit que ces substantifs sont toujours des personnages vivants et agissants : Misit in renibus *filias pharetræ suæ.* — Misisti *iram tuam quæ devoravit* eos sicut stipulam. — *Flumina plaudent manu.* On croit voir ces fleuves qui battent des mains, cette colère qui s'élance et dévore, ces filles du carquois qui s'enfoncent et déchirent.

L'adjectif est remplacé par des mots composés, et ainsi la qualité de l'objet dont on parle devient encore un être spécial et agissant : Dominus *vir pugnator.*

III. L'hébreu n'a que deux temps, le passé et le futur. Il résulte de là que, même l'histoire, chez les Hébreux, n'est que de la poésie, c'est-à-dire, la tradition d'un récit rendu présent comme si le fait se passait sous nos yeux; et l'indécision ou plutôt le mélange idéal et vacillant des modes est très-favorable pour faire sentir vivement et clairement la présence des choses qu'on raconte, qu'on décrit ou qu'on prédit. Avec quel charme les poëtes ou les prophètes varient leurs temps! Avec quelle grâce un hémistiche indique le passé et l'autre le futur! On dirait que le dernier mode rend la présence de l'objet durable, éternelle, tandis que le premier donne au discours un cachet de passé déterminé, comme si les temps étaient accomplis. L'un augmente la valeur

du mot pour ce qui sera, l'autre pour ce qui a été, et tous deux préparent ainsi à l'oreille une agréable variation, une double percussion qui rend la présence de l'objet représenté sensible même à cet organe.

IV. Cet effet se produit encore plus fortement chez les Hébreux, par ce qu'ils appellent *parallélisme*. Blair le fait consister à diviser la période en deux ou trois membres, le plus souvent égaux, et qui se correspondent. Le premier membre contient une pensée ou un sentiment, qui dans les autres est ou répété en termes différents, ou relevé par un contraste, et toujours de manière à ce que la structure des incises présente des formes analogues, et se compose, à peu de différence près, du même nombre de mots.

Quarè fremuerunt gentes, | populi meditati sunt inania ?
Dirumpamus vincula eorum, | projiciamus à nobis jugum ipsorum.
Qui habitat in cœlis irridebit eos, | Dominus subsannabit eos.

Dans chacun de ces versets, la phrase poétique se partage en deux fractions parallèles. On dirait la rupture symétrique de l'hexamètre latin et de notre vers alexandrin.

Oui, je viens dans son temple, | adorer l'Éternel.

Ce parallélisme est du plus grand effet : « Demandez-vous, dit Herder, pourquoi le vers alexandrin imprime si fortement les enseignements qu'il contient, et vous reconnaîtrez qu'il doit cette puissance au parallélisme. C'est lui qui est l'âme des chants les plus simples, et de tous les chants d'Église ; la rime elle-même, cette grande jouissance des oreilles du Nord, n'est qu'un parallélisme continuel. »

Il y a pourtant une différence entre le parallélisme hébraïque et notre alexandrin, c'est que ce dernier, ne formant pas d'ordinaire une phrase complète, arrête la marche en suspendant le sens. L'incise hébraïque, au contraire, est le plus souvent une phrase ; chaque membre du parallélisme forme un trait ; il n'est pas besoin de courir jusqu'aux dernières limites de la période pour avoir une idée ; les différentes parties du verset se hâtent de vous en offrir,

et dès lors ces divisions, au lieu de ralentir l'essor de la poésie ou de l'éloquence, le précipitent.

V. Les Hébreux ont encore le pouvoir d'exprimer par un seul mot, et tout ensemble, les personnes, les nombres et les actions. Il leur suffit presque toujours d'un mot unique, là où il nous en faut cinq ou six. Chez nous, des monosyllabes inaccentués précèdent ou suivent en boitant l'idée principale; chez les Hébreux, ils s'y joignent comme intonation, ou comme finale; et l'idée principale reste dans le centre, semblable à un roi puissant, environné de ses valets qui ne font avec lui qu'un seul tout. De pareils avantages ne suffisent-ils pas pour rendre une langue vive et poétique? Des verbes résonants et qui renferment tant de perceptions à la fois, ne sont-ils pas la plus belle, l'unique force du rhythme et de l'image? N'est-il pas plus beau, plus poétique, de dire par une intonation pleine et unique : *Anêni : ayez pitié de moi ; Lebadéca : selon votre grande miséricorde,* que de morceler et de délayer la pensée, comme le fait la version française?

VI. Si la langue hébraïque est le fruit d'une pensée pénétrante qui saisit vivement les objets, les incarne, et les met rapidement sous nos yeux, elle porte aussi, et c'est là son second caractère, la marque profonde du sceau des passions. Elle est née sous un ciel pur et léger, et elle sort de poitrines profondes, d'organes neufs et robustes, d'âmes fortes et puissantes.

Les langues du nord, chez lesquelles l'imagination a joué un grand rôle, imitent les sons de la nature, mais avec rudesse, et tels qu'ils se manifestent; elles craquent, bruissent, sifflent, pétillent, comme les objets dont elles imitent les divers bruits. Les bons écrivains usent sobrement, et les mauvais abusent de ces particularités, dont on ne peut trouver la cause que dans le climat et dans la constitution des organes des habitants du pays, où l'on parle ces langues.

Sous les zones tempérées, l'imitation de la nature est subtile; les mots passés par le *medium* délicat d'une sensation moins profonde, ne sont plus des imitations grossières des sons, mais des

images auxquelles la délicatesse du sentiment a imprimé un cachet plus tendre. Les vers les plus sonores d'Homère ne sifflent, ne craquent point, ils résonnent; la langue des Italiens abonde en voyelles, celle des Grecs en diphthongues; les latins prononcent *ore rotondo;* le Français pince ses syllabes; l'Anglais les gazouille.

Les Orientaux, fortement émus par la splendeur des objets et la vigueur de leurs passions, vont chercher les sons au fond de leur poitrine et de leur cœur; ils parlent comme Éliu, quand il dit :

« Je me sens rempli de paroles; la respiration oppresse ma poitrine; je sens quelque chose fermenter en moi semblable au vin nouveau, quand il brise l'outre nouvelle où on vient de l'enfermer. Je veux parler pour me donner de l'air; je veux entr'ouvrir mes lèvres et répondre. »

Et certes, lorsque ses lèvres s'entr'ouvraient ainsi, il devait en sortir des sons pleins de vie, pittoresques et passionnés.

Voilà l'esprit de la langue hébraïque. Elle est la respiration de l'âme; elle ne résonne point comme la langue grecque; elle respire, elle vit; elle n'est point comme elle du dehors ou de la bouche; elle est intime, elle est du cœur. Dans ses lettres phonétiques, nous ne voyons aujourd'hui que des sons gutturaux et de poitrine, qu'il nous est impossible de rendre. A cette époque de vie ardente et primitive, la parole des Hébreux, surexcitée par la plénitude de leur âme, ne pouvait manquer d'être vivante; c'était, comme ils le disent eux-mêmes :

« L'esprit de Dieu qui parlait en eux, le souffle du Tout-Puissant qui les animait! »

VII. Les langues modernes, ainsi que les langues grecque et romaine ne manquent de rien pour enchaîner et fondre ensemble les différents détails du discours libre ou poétique; vous voyez accumulées à profusion dans leurs trésors, ces particules de conjonction, de transition, de division, d'opposition, de modification que Laharpe appelle *les appuis de la phrase*, et M. Villemain, *les béquilles du langage*. « Grâce à l'existence de ces nœuds et de ces soutiens, dit M. Plantier, l'orateur et le poëte peuvent éviter le

rompu du style, le désossement de la composition ; ils peuvent prévenir la succession trop heurtée des traits et des couleurs ; dissimuler les jointures des différentes parties ; pousser leurs développements au travers du nombre et de l'étendue périodique dont ils sont les mobiles ; faire dériver doucement le lecteur au cours de leurs idées enchaînées l'une à l'autre par une déduction sans rupture ; enchanter par le fini du travail ; imposer par la majesté calme de la marche ; assurer par la préparation l'effet d'un mouvement ; le faire éclater à propos ; en prolonger enfin à leur gré le coup et le contre-coup dans les âmes.

La langue sainte ignore une partie de ces effets, parce qu'elle manque en partie aussi des instruments qui les opèrent. Assurément, elle n'est pas dépourvue de tout moyen d'enchaînement et de fusion, mais ces éléments d'union chargent peu sa grammaire ; le nombre de ses particules indicatives, prépositives, adverbiales, copulatives, est infiniment petit.

Aussi, en poésie comme en prose, n'a-t-elle que de courtes incises, point de périodes ; elle rejette les longues suspensions de sens ; ses inversions, dans ses phrases courtes, sont vite comprises et saisies ; elle procède par sentences et par traits ; elle accumule les pensées plutôt qu'elle ne les unit ; elle paraît plus tenir à ce qu'elles se succèdent avec rapidité qu'à ce qu'elles s'emboîtent avec perfection. C'est par le fond qu'elle lie les choses, et ses surfaces ont je ne sais quoi de disparate et de déchiré. Elle ne marche pas sur les mots, elle bondit sur les idées. Aux liaisons qui lui manquent, elle substitue les mouvements, et l'on peut dire, en lui appliquant une phrase sublime de Bossuet, que *semblable en ses sauts hardis et en sa légère démarche, à des animaux vigoureux et bondissants, elle ne s'avance que par vives et impétueuses saillies,* et que, d'elle-même, par le seul élan de sa nature, elle est appelée à jeter dans les compositions qui la mettront en œuvre, et cet entraînement qui vous emporte, et ces heurtées qui vous étourdissent, et ces surprises qui vous confondent. » — Comedit, bibit, abiit, *parvi pendens,* — Quis tu, mons magne, coràm Zorobabel? *In planum.* — Dixit inimicus: persequar, comprehendam, dividam spolia, implebitur anima mea, evaginabo gladium

meum, interficiet eos manus mea. *Flavit* spiritus tuus, *operuit* eos mare; submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus. *Quis similis tui* in fortibus, Domine? (Voir aussi les chap. XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, de Job.)

Ces beautés ont quelque chose, non-seulement de si réel, mais encore de si généralement senti, que les autres langues abandonnent quelquefois leur allure, pour s'élancer dans cette voie, et c'est toujours avec une immense gloire. Voyez Pindare dans les élans sublimes de sa verve lyrique! Voyez Bossuet dans les nobles inspirations de son génie, alors qu'abandonnant la sphère de l'éloquence, il passe aux vastes et célestes régions de la poésie. Leur trouve-t-on dans ces moments de transports, une période flottante et cadencée, une phrase continue et sans rupture? Non; leur génie en fureur ne connaît pas la marche méthodique de la grammaire; il en brise les formules; il en dédaigne les auxiliaires; il omet les intermédiaires, il franchit des abîmes; il bondit, saute d'idées en idées, sans s'inquiéter de les unir; il enfante un bondissant qui vaut mieux que toutes les continuités, une soudaineté plus frappante que tous les effets ménagés de loin; je ne sais quelle incohérence mille fois plus dramatique et plus belle que l'emboîtement le plus parfait et le plus intime.

« Que vois-je durant ce temps! s'écrie Bossuet parlant de la Fronde, quel trouble! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand; ce prince, que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle; un ministre persécuté et devenu nécessaire non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je? était-ce là de ces tempêtes par où le Ciel a besoin de se décharger quelquefois? et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? ou bien, était-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui allait

céder la place à l'autorité légitime? ou bien, était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non; c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite, qu'il plonge jusqu'aux enfers et qu'il en retire, qu'il secoue la terre et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures. » (*Oraison funèbre de la princesse Palatine.*)

Voilà ce que nous admirons dans les idiomes les plus opulents, et c'est là un des caractères de la langue sainte; il n'y a qu'une différence : c'est que ceux-là n'offrent cette beauté que par intervalle, et que celle-ci la répand partout. L'hébreu est enthousiaste par nature; destiné par le Très-Haut à servir de langue aux prophètes, il semble avoir reçu dans son génie quelque chose qui se prête de soi-même, sans violence et sans efforts, aux élans impétueux de l'inspiration poétique ou divine.

VIII. Ces effets sont si sensibles que si vous prenez une traduction latine et française de l'Écriture, pour peu qu'elle soit fidèle, les impressions que votre âme reçoit de cette lecture, sont des impressions de délices. Une telle magie s'attache aux quelques débris du génie hébraïque conservé dans la version, à cette vivacité de tours, à cette audace d'images, à ce langage presque constamment allégorique, à cette originalité d'expressions sans exemple, à cette fécondité de termes sans mesure, qu'à l'aspect de ces beautés étranges, fruit naturel et inséparable de la langue sacrée, votre âme tout à coup tressaille et s'étonne! Ce sont là du moins, les émotions qu'ont éprouvées jusqu'à ce jour les hommes du goût le plus exquis, les critiques les plus judicieux, les esprits nés avec la sensibilité la plus délicate, et s'il fallait s'en rapporter à leur sentiment unanime sur ce point, à ne juger même nos auteurs sacrés que sur le pâle reflet de nos traductions, ils remporteraient encore et presque de l'infini sur les écrivains de tous les peuples, la palme de l'esprit poétique et du mérite littéraire.

IX. Mais si telle est la supériorité de ces divins auteurs dans une langue étrangère, quelle magnificence ne doit-on pas leur supposer dans leur langue naturelle? Rendus à l'hébreu, vous ne les

reconnaissez plus, tant leur langage est plus riche, leur coloris plus ardent, leur marche plus animée.

Là, Moïse fait tenir au Très-Haut un langage encore plus digne de lui, parce qu'il peut lui prêter plus de ce beau laconisme qui sied si bien à la majesté. Là, Jérémie fait gémir sa muse mélancolique d'une plainte plus attendrissante, soit parce que le brisé de l'idiome répond avec plus d'à-propos à la suffocation de ses soupirs, soit parce que le vague infini des termes hébraïques représente avec plus de vérité la grandeur de la ruine qu'il déplore et la douleur sans bornes où son âme est plongée. Là, Isaïe paraît plus terrible dans ses menaces et plus tragique dans ses peintures, parce qu'il emprunte à sa langue des coupes plus fréquentes pour interrompre ses cris, comme ceux d'un grand courroux ; des couleurs plus énergiques et plus sombres pour retracer avec plus d'horreur les révolutions qu'il présage ; enfin des sons plus heurtés, une harmonie plus sauvage pour imiter avec plus d'illusion l'éclatant fracas des cités qui s'écroulent et des empires qui tombent. » Là, Job et Balaam font entendre à nos oreilles des harmonies inconnues. Écoutons le fils de Béor, venu de Mésopotamie pour maudire le peuple de Dieu ; il est sur la montagne, il contemple les tribus d'Israël, il doit les bénir.

« Discours de Bilame, fils de Béor ;
Discours de l'homme à l'œil perçant ;
Discours de l'homme qui entend les paroles de Dieu ;
Qui voit la vision du Tout-Puissant, prosterné et les yeux découverts ! »

Ainsi commence la dernière bénédiction du Voyant de la Mésopotamie. Exorde grandiose, où le prophète n'emploie pas même de verbe ; il donne le titre simple de son allocution ; il s'annonce comme l'homme à l'œil perçant, celui qui, la face contre terre, est encore le Voyant. On sent vivement, dès ces premières paroles, le parallélisme oriental, cette rime pour l'intelligence, cette répétition de la même pensée tombant deux fois sur elle-même comme pour s'enfoncer dans les esprits. Il continue :

« Quelles sont belles, tes tentes, Jacob !

Tes demeures, Israël !
Prolongées comme des vallées !
Comme des jardins sur le fleuve !
Comme des aloës que Dieu a plantés !
Comme des cèdres sur les eaux ! »

Vous sentez le rhythme; vous suivez le mouvement énergique et alterné du poëte. Cette poésie brève et dure est réduite à ses grands traits et à sa charpente. Cette cadence brusque, cette double percussion de chaque image, exprimée par un nombre égal de mots et par une suite de sons analogues, frappe l'oreille et arrête l'esprit. La fin de la bénédiction de Balaam est sublime :

« Il dévore les peuples ses ennemis ;
Ecrase leurs os, les perce de ses flèches ;
S'agenouille, se couche comme un lion, comme une lionne ;
Qui le fera lever ?
Bénis qui te bénissent !
Maudis qui te maudissent ! »

C'est dans le texte hébreu qu'il faut voir ce lion de Juda, loué par Balaam, repu de sang, las de meurtre, s'agenouillant, se couchant, et terrible encore : *A guisa di leon, quando si posa !*

Voilà Balaam; voici Moïse. (Dernier cantique, *Audite cœli quæ loquor;* Deutéronome, ch. XXXII.)

« Terre, écoute les paroles de ma bouche !
Quelle ruisselle comme la pluie, ma doctrine !
Que ma parole coule comme la rosée,
Comme l'averse sur l'arbrisseau,
Comme les torrents sur l'herbe,
Car c'est le nom de Jéhovah que j'invoque.
Apportez mille magnificences à mon Dieu !
. . . . . .
Dieu vous a trouvés dans une contrée déserte, dit Moïse au peuple rebelle,
Dans une solitude d'effroyables hurlements ;
Il a enveloppé, élevé, conservé son peuple,

Comme la prunelle de son œil,
Comme l'aigle surveille son nid, plane sur ses petits,
Étend les ailes, les prend, les emporte dans son essor. »

Mais le peuple, comblé de bienfaits, abandonne le Dieu de ses pères, il court à des dieux étrangers :

« La colère s'est enflammée dans mes narines, dit Dieu,
Elle brûlera jusqu'aux confins du Scheol,
Elle consumera la terre et ses produits,
Elle embrasera les fondements des montagnes.
Qu'ils se lèvent (vos dieux), qu'ils vous protègent et vous gardent!
Ah! reconnaissez-vous maintenant que Moi, Moi, je suis Dieu ;
Nul Dieu près de Moi! Seul je suis!
Je tue, je vivifie ; je blesse, je guéris ;
J'étends ma main vers les cieux, et je dis : Moi, je vis Éternel! »

Le peuple revient au Seigneur, il le reconnaît et l'adore. Dieu va le venger de ses oppresseurs :

« Oui, j'enivrerai mes flèches de sang,
Mon glaive dévorera la chair,
Il vivra du sang des morts, des captifs,
Du crâne dépouillé de l'ennemi!
Nations, félicitez le peuple de Dieu,
Car il se venge de ses ennemis. »

Qui ne reconnaît ici la forte saveur de la poésie primitive? mouvement, force, rage ineffable, poésie qui n'a d'analogue nulle part.

X. C'est merveille de lire ainsi, ou dans le texte, ou dans une traduction littérale, la *Vie de Joseph*, l'*Histoire des Patriarches*, le *Débrouillement du cahos*, etc. Là, où de longues phrases mal liées par des conjonctions parasites développent leurs lourds replis dans les traductions ordinaires, vous trouverez une expression lucide, économe de mots, ardente, vigoureuse, pittoresque, monumentale.

La Bible nue, dépouillée des additions du langage moderne, de ses *car*, de ses *et*, de ses *or*, est plus grande mille fois !

Quand on ouvre ce volume, rempli de mots qui contiennent des phrases, de phrases qui sont des scènes, de pages qui sont des poëmes, on croit participer à la simplicité grandiose de ces temps, et vivre d'une existence plus forte, libre et primitive.

« Dans la Bible, dit Lafontaine, vous trouverez plus d'élévation, de majesté, de force, que n'en ont eu jamais les Virgile et les Homère. »

« La Bible, dit Fénelon, surpasse de l'infini les auteurs profanes. »

« La Bible, dit William John, contient plus d'éloquence, de vérités historiques, de morale, plus de beautés de tous les genres qu'on n'en pourrait recueillir dans tous les livres ensemble, dans quelque langue et dans quelque siècle qu'ils aient été composés. »

Lisons donc la Bible; puissions-nous la lire dans le texte! En entendant les accents de cette langue issue de Babel et révélée de Dieu, de cette langue que nous appelons sacrée, nous croirions entendre encore la voix de J.-C., la voix des prophètes, de Moïse et de Jéhovah.

L'Allemagne protestante l'étudie et la possède à fond, pourquoi le clergé français l'ignore-t-il?

XI. Les ouvrages que nous a laissés le peuple d'Israël peuvent se diviser en *sept groupes*.

Le 1er embrasse les cinq livres de Moïse, auxquels nous adjoignons le livre de Job.

Le 2e, les livres de Josué, des Juges et de Ruth. Époque que Herder appelle le moyen âge du peuple hébreu.

Le 3e, le livre des Rois, les Paralipomènes. Époque qui s'étend de Samuel à la captivité.

Le 4e, les Psaumes de David, ceux des chantres inspirés, Asaph, Éman, Idithun, etc.; les Proverbes, le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste : œuvres de Salomon. Époque que l'on a appelée royale.

Le 5e, les œuvres des Prophètes. Époque qui commence à Jonas, sous Joas, huitième roi de Juda, et finit avec Aggée, etc., au retour de la captivité. Les livres historiques d'Esdras, de Néhémie et d'Esther appartiennent à la fin de cette époque; ceux de Tobie et de Judith, à son début.

Le 6e comprend l'Ecclésiastique, la Sagesse et le livre des Machabées. Cette époque que l'on a appelée Grecque, suit l'invasion d'Alexandre.

Le 7e renferme les livres du Nouveau Testament : les Évangiles, les Actes des Apôtres, leurs Épîtres et l'Apocalypse. Nous ne devrions pas traiter ici de ces ouvrages, puisque, suivant le plan général que nous nous sommes proposé, ils ne devraient venir qu'après la Grèce et Rome. Cependant nous croyons devoir en parler dans ce volume, pour ne pas séparer ce qui appartient à la littérature hébraïque. Cela ne nous empêchera pas de revenir sur la prédication de J.-C. et des Apôtres, lorsque notre sujet le demandera, et que nous aborderons le monde moderne, dont J.-C. est la clé.

XII. Rollin se demande s'il est permis d'analyser les beautés littéraires des livres sacrés, comme on le fait pour les livres profanes, et il se répond à lui-même : « Que la sagesse divine mène avec elle tous les biens ; qu'elle a dans sa main toutes les qualités que le siècle respecte ; que c'est elle qui ouvre la bouche des muets et qui rend éloquentes les bouches des petits enfants ; qu'ainsi il n'est pas étonnant qu'elle ait semé à flots l'éloquence et la poésie dans les saintes lettres. » « Quel orateur peut en effet égaler, dit le P. Lamy, l'élévation et la véhémence des prophètes ? Quelle manière d'enseigner plus claire et plus brève que celle de l'Évangile ? Qui sait mieux tourner l'esprit et le cœur que saint Paul ? etc. » S'il en est ainsi, pourquoi ne ferait-on pas remarquer les moyens admirables que Dieu a employés pour mener les hommes ? — C'est aussi ce qu'ont fait les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, les Augustin, les Jérôme. Ces grands hommes ont célébré à l'envi les beautés bibliques et les ont proposées à l'admiration de leur siècle. « *David Simonides noster, Pindarus, Alcœus, Flaccus quoque* », disait saint Jérôme. Nos critiques modernes, et, parmi ceux-ci, nos plus illustres pontifes, ont agi de la même sorte ; ils ont analysé les pages sacrées, avec des libertés de rapprochements que nous n'aurions osé nous permettre, si nous n'avions eu sous les yeux de semblables modèles. Nous citons pour exemple un

fragment de Bossuet sur la tempête décrite au psaume 106. On y reconnaîtra, comme partout, le génie vif et sublime de ce grand homme.

» Sit exempli loco illa tempestas : *Dixit et adstitit spiritus procellæ : intumuerunt fluctus : ascendunt usque ad cœlos, et descendunt usque ad abyssos.* Sic undæ sùsque deque volvuntur. *Quid* homines? *Turbati sunt, et moti sunt sicut ebrius; et omnis eorum sapientia absorpta est*; quam profectò fluctuum animorumque jactationem non Virgilius, non Homerus ipse tantâ verborum copiâ æquare potuerunt. Jàm tranquillitas quanta : *Et statuit procellam ejus in auram.* Quid enim suavius, quàm mitem in auram desinens gravis procellarum tumultus, ac mox silentes fluctus post fragorem tantum? Jàm, quod nostris est proprium, majestas Dei quanta in hâc voce : *Dixit, et procella adstitit?* Non hìc Juno Æolo supplex; non hìc Neptunus in ventos tumidis exaggeratisque vocibus sæviens, atque æstus iræ suæ vix ipse interim premens; uno ac simplici jussu statim omnia peragùntur. » (2e chap. de la Préface sur les Psaumes.)

» Ce seul endroit, dit Rollin, suffira pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire sentir les beautés de l'Écriture-Sainte. » Il pourra aussi suffire, ce nous semble, pour justifier le genre et le but de notre travail.

SECONDE ÉTUDE.

—

MOÏSE.

(Naissance 1571, Mission 1491.)

La naissance, l'éducation, la vie de Moïse nous sont connues. Son ancienneté, sa véracité et sa science, l'objet de sa mission et l'appréciation de ses écrits appartiennent à notre sujet.

I. L'antiquité de Moïse le met hors de pair avec tous les autres écrivains. « La chronologie d'aucun peuple d'Occident, dit Cuvier, ne remonte, par un fil continu, à plus de trois mille ans. Aucun d'eux ne peut offrir, avant cette époque, ni même deux ou trois siècles depuis, une suite de faits liés ensemble avec quelque vraisemblance. — Les Grecs avouent ne posséder l'art d'écrire que depuis que les Phéniciens le leur ont enseigné, il y a trente ou trente-quatre siècles; longtemps encore depuis, leur histoire est pleine de fables, et ils ne font pas remonter à trois cents ans plus haut les premiers vestiges de leur réunion en corps de peuples. — Nous n'avons de l'histoire de l'Asie occidentale que quelques extraits contradictoires qui ne vont, avec un peu de suite, qu'à vingt siècles. — Le premier historien profane dont il nous reste des ouvrages, Hérodote, n'a pas deux mille trois cents ans d'ancienneté. Les historiens antérieurs qu'il a pu consulter ne datent pas d'un siècle avant lui. — Avant eux on n'avait que des poëtes; et Homère, le maître et le modèle éternel de l'Occident, n'a précédé notre âge que de deux mille sept cents ou deux mille huit cents ans. — Un seul peuple nous a conservé des annales écrites en prose avant

l'époque de Cyrus : c'est le peuple juif. La rédaction de son premier livre, la Genèse, remonte à trente-quatre siècles et plus; et *il suffit de la lire, pour s'apercevoir qu'elle a été composée en partie avec des morceaux d'ouvrages antérieurs;* on ne peut donc aucunement douter que ce ne soit le plus ancien dont notre Occident soit en possession. » (*Discours.*)

II. Voici donc un historien qui domine tous les autres de onze à douze siècles! Hérodote remonte à 2300 ans, et Moïse à 3450! Combien on peut dire à tous les historiographes, en les lui comparant, ce que les Égyptiens disaient aux philosophes grecs : « Vous n'êtes que des enfants, il n'y a point de vieillards parmi vous, vous n'avez pas de science blanchie par les temps! » Et combien ces philosophes se seraient eux-mêmes inclinés devant la majesté de Moïse, comme étant le plus proche de Dieu et de l'origine des choses, et ayant dû savoir mieux que personne ce qui était vrai, ce qu'il y a de premier, le dogme paternel, le dogme divin, comme disent Aristote et Platon.

On peut remarquer aussi que les fables mythologiques et l'origine attribuée à leur conception sont de date postérieure à Moïse; c'est donc en plein canal des traditions humaines, lorsque le cours n'en était pas encore troublé, que Moïse a puisé ses récits.

Si l'espace qui le sépare du déluge et de la création nous paraît considérable pour la conservation des souvenirs, il se raccourcit visiblement par la longévité des hommes à cette époque, par les vives impressions qu'avaient dû laisser dans les esprits les événements primitifs, et par l'usage de l'écriture, dont on a découvert des monuments qui remontent à plus de 2100 ans avant Jésus-Christ.

Ce qui garantirait encore la vérité des récits de Moïse, dit M. Nicolas, c'est son caractère personnel et celui de ses écrits. Aucun historien n'a écrit dans des conditions aussi graves, aussi solennelles que Moïse. Ce n'est pas un poëte comme Homère ou Hésiode écrivant sous l'inspiration de la fantaisie, se proposant de charmer les imaginations, et de s'assurer une immortalité terrestre. — Ce n'est pas un historien comme Hérodote et Thucydide, composant un

thème oratoire pour concourir aux prix qui se décernent dans des jeux publics. — Ce n'est pas enfin un annaliste adulateur ou censeur de ses contemporains, distribuant la gloire ou l'infamie, au gré des partis, et se renfermant dans le cercle d'une idée ou d'une nationalité, comme la foule des historiens.

C'est un pontife, c'est un patriarche, écrivant sous les yeux de tout un peuple, et, pour ainsi dire, du genre humain, relatant les événements publics dont l'univers avait été le théâtre, et fixant par une rédaction définitive ce que toute la terre savait et disait. On voit, on sent que l'historien est porté sur l'opinion publique de son temps; il écrit au sein de la persuasion publique; les choses qu'il raconte se soutiennent de leur propre crédit, et les impressions d'étonnement, de doute ou d'incrédulité que nous sommes tentés d'éprouver en le lisant, ne se rencontraient nullement chez ses contemporains ; autrement, il s'en serait préoccupé lui-même. — Ce ne serait donc pas à Moïse seul qu'on s'attaquerait en rejetant son récit; ce serait à tout un peuple, à tout un monde qui le lui a dicté, et qui l'a reçu en présence des monuments et des traditions toutes vives qui le garantissaient, et dans les circonstances les plus propres à le confondre, s'il eût été fabuleux.

D'ailleurs encore l'histoire de Moïse n'a pas pour sujet, comme chez tous les autres historiens, des événements écoulés, disparus, et sur l'exactitude desquels il est plus ou moins difficile de faire une enquête : c'est Dieu, c'est la nature, c'est l'espèce humaine, dans leurs plans éternels et dans leurs constitutions immuables. Le sujet de Moïse est toujours et partout; il a laissé des traces ineffaçables et comme des légendes imprimées dans les entrailles du globe et au sein de tous les peuples. En décrivant la création de la nature et les révolutions du globe, Moïse s'est exposé à recevoir un démenti constant des éléments constitutifs de la nature et du globe, s'il a dit faux; en racontant les grands événements arrivés au premier homme et à sa race immédiate avant qu'elle ne se dispersât, il s'est donné autant de surveillants et de témoins qu'il devait y avoir d'hommes sur la terre, soit par l'empreinte que ces premiers événements ont dû laisser dans la constitution de l'homme, soit par les traditions que chaque peuple a charriées avec lui dans ses migrations.

La présomptueuse incrédulité du XVIIIe siècle a pu rire à son aise des six jours, de la lumière avant le soleil, du repos du Créateur, de la longévité des patriarches, du déluge universel et de l'arche de Noé, de la tour de Babel et de la confusion des langues, enfin de la date récente des sociétés humaines, et des autres récits de la Genèse. Mais les vrais savants ont bientôt passé du côté de Moïse sur tous ces points; les sciences ont grandi jusqu'à pouvoir comprendre le saint patriarche; et après l'avoir trouvé vrai dans tous ses discours, elles se sont retournées vers lui pleines d'admiration : Moïse savait ce que nous avons été tant de siècles à découvrir; dans les sciences physiques, il avait devancé de 3400 ans Fresnel et Arago! (1)

Moïse a été trouvé vrai, et seul vrai, lorsqu'il a posé le fait de la création du ciel et de la terre comme un fait primitif de la toute-puissance de Dieu, distincte de la formation subséquente de leurs diverses parties, — ainsi que toute saine philosophie est forcée d'en convenir, et que Broussais en avait entrevu la nécessité.

Il a dit vrai, lorsqu'il a présenté d'abord la terre sans vie, dans un état de submersion, au sein d'une mer sans habitants, — comme l'a constaté Cuvier.

---

(1) « Il est impossible, dit le comte de Maistre, de songer à la science moderne sans la voir constamment environnée de toutes les machines de l'esprit et de toutes les méthodes de l'art. Sous l'habit étriqué du Nord, les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, elle se traîne souillée d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre. Rien de semblable dans la haute antiquité. Autant qu'il nous est possible d'apercevoir la science des temps primitifs à une si énorme distance, on la voit toujours libre et isolée, volant plutôt qu'elle ne marche, et présentant dans toute sa personne quelque chose d'aérien et de surnaturel. Elle livre au vent des cheveux qui s'échappent d'une *mitre* orientale; l'*éphod* couvre son sein soulevé par l'inspiration; elle ne regarde que le ciel, et son pied dédaigneux semble ne toucher la terre que pour la quitter. Cependant, quoiqu'elle n'ait rien demandé à personne et qu'on ne lui connaisse aucun appui humain, il n'est pas moins prouvé qu'elle a possédé les plus rares connaissances, des connaissances supérieures aux nôtres; c'est une grande preuve que la science antique avait été dispensée du travail imposé à la nôtre, et que tous les calculs que nous établissons sur l'expérience moderne, sont ce qu'il est possible d'imaginer de plus faux. La science primitive est l'ère de l'*intuition*. » (2e *Entretien*.)

Il a été étonnamment vrai, lorsqu'il a représenté la production de la lumière avant le soleil, — comme s'accordent à le dire Chaubard, Marcel de Serres, Godefroy, Iung, Fresnel et Arago.

Il a dit vrai, lorsqu'il a dépeint l'apparition successive des êtres organisés, en allant du simple au composé : les végétaux d'abord avec la gradation ascendante de *germen, herba, arbor;* — les reptiles et autres animaux marins, et en même temps les oiseaux; — puis les animaux terrestres; — puis l'homme, — comme le reconnaissent tous les géologues.

Il a été vrai, lorsqu'il a dit que toutes ces œuvres de Dieu avaient été progressivement formées en six jours, autres que ceux que nous mesure le soleil, après lesquels, et au septième jour dont il ne marque pas la fin, le Créateur avait cessé son œuvre et lui avait imprimé une stabilité invariable, — comme le reconnaissent encore tous les géologues et les naturalistes, et comme vient le confirmer cet usage universel et perpétuel de la période hebdomadaire et du repos religieux de tous les peuples au septième jour, constaté par Laplace, et si fort remarqué par Diderot.

Il a dit vrai dans le récit du déluge universel, sa rapidité, son universalité, sa date, et jusque dans les circonstances du salut de la seule famille qui parvint à y échapper, — comme le confirment la nature et les traditions universelles consultées par les géologues, les physiciens, les historiens et les voyageurs.

Il a dit vrai, quand il n'a placé que dix générations entre la création et le déluge, et qu'il a donné à chacune d'elle une durée de près de mille ans, — comme le disent toutes les traditions profanes, au dire de Volney.

Il a dit vrai, lorsqu'il a fait venir tous les hommes d'un seul homme, — comme le disent Buffon, Lacépède, Cuvier et tous les grands naturalistes.

Il a dit vrai enfin, dans le récit de la confusion violente des langues, et de la dispersion des hommes sous la conduite de trois chefs de race, en partant de l'Assyrie, réservoir primitif de toutes les langues et de toute civilisation, — comme l'ont démontré Barton, de Humboldt, Goulianoff, Hunter, Klaproth, Niebuhr, Rémusat, de Paravey, Freycinet, Rochette et tous les autres ethnographes, archéologues, géographes et voyageurs.

Or, la parfaite véracité de Moïse sur tous les points qu'il a été donné à la science humaine de découvrir, est un solide gage de sa véracité sur toutes les autres parties de son récit. Ce raisonnement est irrésistible, lorsqu'on considère le nombre, l'importance, et la rigueur des faits sur lesquels Moïse a été trouvé vrai, vrai d'une vérité d'autant plus étonnante qu'elle n'était pas vraisemblable, et qu'aucune précaution, aucun arrangement n'ont été pris par lui pour s'accréditer.

III. Les livres de Moïse sont au nombre de cinq, que l'on a nommés pour cette raison Pentateuque (πέντε, cinq, et τεῦχος, livre). Le premier se nomme Genèse (γένεσις, génération); il renferme l'histoire du monde jusqu'à la mort de Joseph en Égypte. Le second se nomme Exode (ἔξοδος, sortie), et raconte la sortie du peuple hébreu de l'Égypte. Le troisième se nomme Lévitique ; le quatrième, Nombres. Celui-ci commence par le dénombrement des tribus (*Numeri*) ; tous deux exposent jour par jour l'histoire du séjour des Israélites au désert, et de leur législation religieuse et civile. Le Deutéronome, cinquième et dernier livre, renferme un résumé des lois données par le Seigneur (δεύτερος νόμος, seconde loi) ; il raconte les dernières paroles de Moïse et sa mort.

IV. Quel est le but de la mission et des écrits de Moïse ?

Nous avons déjà dit que l'idolâtrie régnait sur le monde aux jours d'Abraham. Elle avait pénétré jusque dans la famille du saint patriarche, en Mésopotamie ; elle corrompit sa race en Égypte, et les Hébreux adorèrent le veau d'or, figure d'Apis, jusqu'au pied du Sinaï.

Moïse a reçu pour mission de réveiller et de graver dans le cœur de ce peuple la croyance à un Dieu unique, créateur et providence, de constituer et de garantir à jamais son culte.

Pour cela il raconte et expose à grands traits l'histoire des jours anciens et premiers. C'est Dieu qui a créé de rien le ciel et la terre, qui a débrouillé le chaos, formé l'homme et les animaux. C'est lui qui a instruit l'homme, lui a donné des préceptes, l'a chassé du paradis, l'a détruit par le déluge, dispersé miraculeusement à

Babel ; lui qui a fait tomber une pluie de feu sur Sodome et Gomorrhe, qui a appelé Abraham, a présidé au mariage d'Isaac, ramené Jacob, conduit Joseph en Égypte (Genèse). Et lorsque les enfants d'Israël se sont multipliés sur cette terre assez pour former un peuple, c'est lui qui appelle Moïse sur l'Horeb, qui lui donne la puissance et la parole pour le délivrer, lui qui par son ministère sème les prodiges, frappe l'Égypte, ouvre la mer et emmène son peuple en triomphe vers Chanaan (Exode). Il est visible dans la colonne lumineuse, dans la manne et l'eau du rocher, dans le serpent d'airain, dans les victoires qu'il donne à Josué sur l'ennemi. Sa voix se fait entendre au fond du tabernacle, elle retentit du haut de la montagne au milieu des foudres et des éclairs, tandis que la terre tremble, que les montagnes et les collines bondissent comme des troupeaux. C'est au milieu de ces prodiges qui attestent sa puissance, que le Dieu de Moïse proclame sa loi, la sanctionne et la grave, pour ainsi dire, dans les sens du peuple. Il est le seul Dieu, le Dieu unique, il n'y a point d'autre Dieu que lui ; il est le Dieu jaloux, il châtie ceux qui l'abandonnent ; il récompense ceux qui l'aiment. Écoute, Israël : *Dominus, Deus tuus unus est, et illi soli servies. Non facies tibi sculptile..... Ego Dominus* (Nombres, Lévitique, Deutéronome). On le voit assez, d'après ce court exposé, c'est le même esprit qui anime l'écrivain d'un bout à l'autre du Pentateuque ; malgré la variété des matières, tout se lie ; les cinq livres ne forment qu'un même ouvrage ; le Dieu créateur et providence, le Dieu rémunérateur et vengeur en est le principe et la fin, l'alpha et l'oméga.

V. Quel est le style, la poésie et l'éloquence de ces ouvrages ? nous allons le dire, après quelques observations.

Les livres de Moïse se rapportent à trois époques dont le caractère est tout à fait différent. La première est celle des temps primitifs et s'étend jusqu'à la vocation d'Abraham ; la seconde est celle des patriarches ; et la troisième, celle à laquelle Moïse lui-même appartient.

La Genèse embrasse les deux premières époques ; les quatre autres livres sont de la troisième.

Moïse est auteur, à l'exception des bénédictions de Balaam, de tout ce qu'enferment ces quatre derniers livres.

Mais la Genèse semble n'être en grande partie qu'une compilation. Sa rédaction ne ressemble en rien à celle des autres livres de Moïse, et l'époque patriarcale y diffère totalement de l'époque antérieure. Le poëme de la création, l'histoire de Caïn et d'Abel, le chant de Lamech, le récit du déluge, les bénédictions de Noé, dans la première partie ; la conversation d'Abraham avec les anges, le voyage d'Eliézer, l'histoire de Joseph, les bénédictions de Jacob, dans la seconde, semblent appartenir à autant de plumes diverses.

« Si le journal de l'arche avait été composé ou inventé après l'événement, dit Herder, comment aurait-il pu prendre les allures inquiètes et rétrécies qui le distinguent de toutes les autres narrations hébraïques ? La hauteur des eaux par rapport aux montagnes est calculée et indiquée chaque jour, à mesure que les eaux augmentent et décroissent ; tout, en ce journal, porte le cachet du lieu où il a été écrit ; c'est par fragments et d'un ton bref qu'il donne le résumé de ce qui s'est passé avant, pendant et après le déluge. Un tel récit ne peut avoir été fait qu'au milieu des événements qu'il rapporte. »

Quoi qu'il en soit de ces observations, nous jugerons tous les livres du Pentateuque, comme s'ils étaient uniquement de Moïse.

VI. Le choix et la pureté de l'expression, le mouvement libre et facile de la phrase, un mélange admirable de grandeur et de simplicité distinguent en général les ouvrages sortis de la plume de Moïse. — Sa manière, même dans les passages les plus nobles, a quelque chose de coulant et de doux qui respire la cour et les placides vallées de l'Égypte. Elle diffère totalement de l'allure saccadée de Job, de Balaam et de Jacob. — Son esprit est tellement familiarisé avec les grandeurs de Dieu et les miracles de sa puissance qu'il parle des choses les plus élevées comme des choses les plus simples. — Un mot lui suffit pour être sublime. — Sans perdre de sa simplicité et de son naturel, son expression est toujours vivante et pittoresque. — Elle s'imprègne admirablement de la situation et des choses qu'elle décrit, sublime et simple dans le récit

de la création, gracieuse dans la description de l'Éden, triste lorsqu'elle raconte les crimes des hommes et le déluge, naïve dans la vie des patriarches, enthousiaste et bondissante lorsqu'elle chante la délivrance, caressante et douce lorsqu'elle bénit et conseille, ardente et fougueuse lorsqu'elle maudit ou menace.

La puissance de son génie lui fait ordonner sans peine et avec une admirable clarté toutes les parties du vaste tableau qu'il a entrepris de décrire. Tous les faits y sont exposés avec une lucidité, une méthode, un progrès qui soutiennent constamment l'attention, et nous conduisent par les routes les plus faciles d'un sujet à un autre, sans que jamais l'intérêt se refroidisse. — Personne n'a jamais mieux connu que Moïse l'art de répandre la poésie dans la narration, dans la manière d'envisager les faits, et surtout dans les sentences et dans la morale; personne ne sait mieux que lui le secret de ces formes dramatiques qui donnent tant de charme et de mouvement au récit. Ses personnages sont presque toujours en scène, leur dialogue est si naturel que l'on croirait assister à leurs entretiens. — Ses morceaux lyriques sont des drames; ses discours, des dithyrambes.

VII. Dans le récit que fait Moïse des temps primitifs, la scène est *simple, laconique, élevée, énergique.*

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre : *In principio,* en des jours lointains et inconnus où l'imagination, environnée de ténèbres, erre inquiète, ne rencontrant que Dieu, le Dieu éternel et solitaire.

Mais la terre, sortie du néant à la voix de Jéhovah, est vide et stérile; on n'entend à sa surface que le bruit sourd et monotone de la vague, qu'agite le souffle de Dieu dans la nuit profonde : *Tôhou va bôhou.*

Et voilà que Dieu crie : Lumière soit! — Lumière fut. — Il dit, c'est fait.

Dieu crie encore : Que deux grandes lumières brillent au haut des cieux, qu'elles soient les reines des temps! — Et il les suspendit sur sa grande forteresse. Et elles sont les reines des temps.

Il fit aussi les étoiles, *et stellas!* — Un mot, pour indiquer des millions de mondes lumineux!

Il fut soir, il fut matin ! premier jour !
Il fut soir, il fut matin ! second jour !...
Il fut soir, il fut matin ! sixième jour !

A chaque période nouvelle de création, ces paroles si fortes, si puissantes, qui ressemblent à un cri d'enthousiasme, reparaissent et se répètent régulièrement.

Et Dieu vit que ce qu'il avait fait était bon... très-bon.

Cette simplicité de langage, cette économie d'expressions, en raison inverse de la magnificence des faits, est le dernier effort du génie, dit Chateaubriand après Longin et mille autres. Et puis, ce Dieu qui contemple son œuvre et qui comme un homme s'applaudit lui-même et trouve bien ce qu'il a fait, est un de ces traits qui ne tombent point dans l'ordre des choses humaines. Homère et Platon, qui parlent des dieux avec tant de sublimité, n'ont rien qui ressemble à cette naïveté imposante. C'est Dieu qui s'abaisse pour faire comprendre ses merveilles, mais c'est Dieu toujours.

Quel tableau encore que celui où Dieu fait passer tous les animaux devant Adam pour qu'il les voie, les nomme et leur commande !

La description de l'amour dans le paradis est la première et la plus simple de ce genre. Il est si délicatement exprimé, et représenté avec tant de charme et de concision, que, lors même qu'on n'y verrait que de la poésie, on serait encore forcé de convenir qu'elle est divine. Aussi le Cantique des Cantiques semble-t-il avoir été chanté dans le paradis ; on y retrouve partout le reflet de ce chant de bonheur d'Adam : « Tu es un second moi-même, tu m'appartiens, tu es à moi. »

« Nous ne pouvons manger de ce fruit, dit la femme au serpent. — Pourquoi ? répond Satan. — Nous mourrions si nous le faisions. » — Et la femme tombe devant un mot ironique, insidieux et méchant : *Nequaquàm !* Du tout ! Jamais ! Au contraire, vous serez des dieux ! *Eritis sicut dii !* — La première chute, on le voit, sort de trois mots. Le premier est dans l'interrogation qui amène le doute : *Pourquoi ?* Le deuxième nie : *Nequaquàm moriemini ;* et le troisième affirme et promet : *Eritis sicut dii, scientes, etc.* C'est la marche de toute séduction.

L'histoire d'Abel et de Caïn est admirable dans sa simplicité; on dirait une blanche fleur du ciel panachée de sang.

« Jéhovah n'arrêta pas son regard sur le sacrifice de Caïn, et Caïn en fut offensé; il se mit donc en colère et baissa la tête. Alors Jéhovah lui dit : Pourquoi te mets-tu en colère? pourquoi baisses-tu la tête? Ne fais pas ainsi. Si tu veux le bien, relève ta face; si tu veux le mal, regarde, et déjà tu verras le péché guetter à ta porte, semblable à un animal féroce altéré de sang. Il va t'attaquer, tu dois le terrasser. »

Voilà tout ce qu'on pouvait dire à Caïn. Dieu lui parle comme un bon père parle à un enfant indocile; il l'avertit que le mal dort en son cœur, prêt à s'y réveiller, qu'il le guette devant sa porte, comme pourrait faire un lion, une bête féroce. Est-il possible de personnifier d'une manière plus terrible le péché prêt à se commettre? Il fut commis; Caïn conduisit aux champs son frère Abel, il *s'éleva* sur lui et le tua. — « Où est ton frère Abel, lui dit Jéhovah? Qu'as-tu fait de lui? » — « Suis-je son gardien? » répond le meurtrier, avec un accent qui semble indiquer déjà la guerre future des géants contre Dieu.— « La voix des flots du sang de ton frère crie vers moi du fond de la terre, reprit Jéhovah. Sois maudit! sois banni de cette terre qui s'est ouverte pour boire les flots du sang de ton frère, de ce sang versé par ta main. Quand tu voudras l'ensemencer, cette terre, elle n'aura pour toi, ni jeunesse, ni force productive. Tu seras toujours banni et fugitif sur la terre. » Comme tout est ici fortement et naturellement mis en action!

Mais le meurtrier ne pouvait plus demeurer dans la maison paternelle : il y était un objet d'horreur pour lui et pour les autres. Là, le sang crie; là, le sol répète ce cri terrible; là, lui-même est obligé de se dire : « Tous ceux qui me rencontreront pourront me tuer! » Et le juge miséricordieux fait ce que le coupable réduit au désespoir n'aurait pu faire; il l'éloigne de sa famille et du pays de ses horribles souvenirs; il lui donne une autre terre, montagneuse et peu fertile, sans doute, mais sûre pour lui; car le juge lui-même l'y cachera. Le sang du frère est apaisé sans effusion de sang; le coupable est conservé et puni. Cette histoire n'est-elle pas le modèle de la justice paternelle? Chaque détail qui en est arrivé

jusqu'à nous n'est-il pas un avertissement doux, effrayant et utile? La scène n'est-elle pas, comme nous le disions, simple, laconique, élevée, énergique?

Nous finissons ici nos citations sur cette partie de la Genèse, quoique nous laissions de côté le chant mesuré et rimé de Lamech (Chap. IV, 23); le récit du déluge, dont nous avons dit un mot (Chap. VII); la malédiction de Noé sur Chanaan (Chap. IX); et Babel (Chap. XI).

VIII. La seconde partie de la Genèse (Chap. XII), renferme le tableau touchant des mœurs patriarcales et de cette vie de pasteurs toujours si riche de poésie chez les peuples orientaux. L'histoire d'Abraham, sa transmigration, les détails de sa vie privée, la visite des hommes célestes qui viennent se reposer sous sa tente (Chap. XVIII), la jalousie de Sara, l'exil d'Agar (Chap. XXI), le voyage d'Éliézer, le mariage d'Isaac (Chap. XXIV), la naissance de Jacob, la douce préférence de ce patriarche pour Rachel, les divisions qui agitaient sa nombreuse famille (Chap. XXV et suivants); toutes ces particularités sont racontées avec un charme inexprimable.

Nous avons tous lu le dialogue de Dieu et d'Abraham sur la ruine de Sodome (Chap. XVIII); qui n'en a pas été touché? qui n'en a pas gardé le souvenir? Avec quelle respectueuse liberté Abraham plaide la cause de l'humanité! et quelle sublime bonté dans les réponses de Dieu! « Il y a quelque chose en moi, dit Laharpe, qui me crie fortement que l'homme n'a pas trouvé cela. »

Le voyage d'Éliézer à la recherche d'une femme pour le fils de son maître, ces chameaux accroupis au soir près de la fontaine, la prière du vieux serviteur de Dieu, les conventions qu'il lui propose, ce vase d'eau descendu de l'épaule de la jeune Rébecca, déposé sur ses bras, incliné vers le serviteur qui en approche ses lèvres, cette muette contemplation où est plongé le vieillard regardant la jeune fille, lorsqu'elle abreuve les chameaux : *ipse autem contemplabatur eam tacitus;* tout cela n'est-il pas ravissant?

Le discours où le vieil et rusé serviteur fait la demande à la famille, n'est-il pas de la dernière habileté, ne progresse-t-il pas avec le dernier intérêt? Voyez plutôt :

« Dieu a béni son maître, dit-il; il compte des richesses sans nombre. — Il a des brebis, des bœufs, de l'argent, de l'or, des esclaves, des servantes, des ânes, des chameaux. — Il n'a qu'un fils. — Ce fils, il l'a fait héritier de tout ce qu'il possède. — Éliézer a reçu l'ordre de lui chercher une femme dans sa parenté. — Dieu semble l'avoir conduit vers la femme désirée. — Elle est présente. — C'est Rébecca. »

Cette supplique habile, qu'il faut voir dans le texte, ne pouvait manquer d'être accueillie. Rébecca est accordée : comment résister à Dieu? Le lendemain, Éliézer voudrait se mettre en chemin. Les parents demandent quelques jours; le serviteur insiste, la famille discute. On appelle la jeune fille pour décider la question. Elle se déclare aussitôt prête à partir : *Cùmque vocata venisset, sciscitati sunt : Vis ire cum homine isto? Quæ ait : Vadam.* Elle part au milieu des bénédictions des siens. Elle arrive; et de loin elle aperçoit à travers la campagne celui qui doit être son époux ; elle s'ajuste pour paraître en sa présence. Et Isaac l'aime tant, que la douleur qu'il éprouvait de la mort de sa mère en est beaucoup apaisée.

Rien n'égale la beauté de ces récits, si ce n'est peut-être le charme touchant que Moïse a su répandre sur l'histoire de Joseph. Il faudrait ici observer l'art avec lequel l'écrivain le fait passer subitement, et toutefois d'une manière conforme aux idées même actuelles de l'Orient, de l'infortune la plus profonde à l'éclat du plus haut rang; avec quelle candeur il le montre conservant au sein de l'opulence la simplicité de son âme, la liberté de son cœur; et après tant d'émotions diverses, voir l'historien ménager encore au lecteur la peinture de la douleur d'un frère, de la terreur de l'innocent Benjamin en apprenant le vol qu'on lui impute, des remords de ses frères inhumains, et enfin la scène où Joseph se fait reconnaître.

Où trouver des scènes comme celle-ci?

« Joseph, levant les yeux vit Benjamin, son frère, fils de Rachel, sa mère, et il leur dit : Est-ce là le plus jeune de vos frères dont vous m'aviez parlé? — *Mon fils, que Dieu te bénisse!*

» Et il se hâta de sortir, parce que ses entrailles s'étaient émues

en voyant son frère, et qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes; passant donc dans une chambre, il y pleura. Et *s'étant lavé la face*, etc. »

Plus tard la coupe est trouvée dans le sac de Benjamin.

« Ayant déchiré leurs vêtements et rechargé leurs ânes, ils revinrent à la ville. Juda le premier, avec ses frères, s'avança vers Joseph, et tous ensemble ils tombèrent sur le sol en sa présence : *Omnesque ante eum pariter in terram corruerunt.* » Voilà bien l'Orient. Joseph leur dit : « Pourquoi avez-vous voulu agir ainsi avec moi? Ne savez-vous pas qu'il n'est point d'homme aussi habile que moi à deviner les mystères? » Juda répondit : « Que dirons-nous?... Quelle excuse pouvons-nous donner à mon Seigneur? » Alors le remords s'échappe par un cri, de son cœur. « Dieu, dit-il, a trouvé l'iniquité de vos serviteurs! Et voilà que nous sommes vos esclaves, nous, et celui dans le sac duquel a été trouvée la coupe. » Que tout cela, comme ce qui suit, devait être déchirant pour Joseph! Il répondit à Juda : « Loin de moi d'agir ainsi! Celui qui a dérobé la coupe est mon esclave; vous, retournez vers votre père, vous êtes libres. »

Alors Juda s'avança avec assurance et dit : « Voyez-moi, mon Seigneur; que votre serviteur, je vous prie, dise une parole à l'oreille de mon Seigneur; et que votre colère ne s'enflamme pas contre votre serviteur, quoique vous soyez comme Pharaon.

« Mon Seigneur a interrogé ses serviteurs, en disant : Est-ce que vous avez un père ou un frère? Et nous avons dit à mon Seigneur : Nous avons un père *chargé d'ans*, et un enfant de sa vieillesse *tout jeune*, et *son frère est mort;* il est resté *seul à sa mère*, et *son père l'aime tendrement.* »

Voyez comme l'orateur intéresse à ce jeune enfant! comme il n'oublie aucune des circonstances qui peuvent attendrir Joseph sur son sort!

« Et vous avez dit à vos serviteurs : Faites-le descendre vers moi, et je poserai mes yeux sur lui. Et nous avons dit à mon Seigneur : L'enfant ne peut quitter son père; s'il quitte son père, celui-ci ira à la mort. Et vous avez dit à vos serviteurs : Si votre jeune frère ne descend pas avec vous, vous ne pourrez plus voir mon visage. »

C'est donc Joseph qui est comme la cause de leur malheur. Mais Juda continue par un motif plus émouvant que le premier : « Et il arriva, lorsque nous fûmes remontés vers votre serviteur, notre père, nous lui racontâmes les paroles de mon Seigneur ; et notre père nous dit : Retournez, achetez-nous un peu de froment. Et nous lui dîmes : Nous ne pouvons descendre. Si notre jeune frère est avec nous, nous descendrons : car nous ne pourrions voir le visage de l'homme, si notre jeune frère n'était avec nous. Et votre serviteur, notre père, nous dit : Vous savez que mon épouse m'a donné deux fils. L'un est parti de près de moi, et j'ai dit : Sans doute, il a été ravi par un ravisseur ; et je ne l'ai point revu depuis ! Vous emmènerez encore celui-ci loin de mon visage, et il mourra, et vous ferez descendre de douleur mes cheveux blancs dans la tombe.

» Maintenant donc, quand je viendrai à votre serviteur, mon père, sans que l'enfant soit avec nous, sa vie étant attachée à la vie de cet enfant, quand il verra que l'enfant n'est pas avec nous, il mourra, et vos serviteurs feront descendre de douleur ses cheveux blancs au tombeau ! »

Après cette exposition si simple, si naïve et si attendrissante, Juda recourt à la prière ; mais comme cette prière déchire le cœur ! Il semble qu'on voie ici l'orateur s'approcher plus près de Joseph, se jeter à ses pieds, les lèvres tremblantes, les yeux rouges de larmes ; d'une voix chargée de sanglots et de pleurs, il lui dit :

« Que je sois donc votre esclave, moi qui l'ai reçu sur ma foi, et qui ai promis, disant : si je ne le ramène, je serai coupable envers mon père à jamais !

» Je demeurerai donc votre esclave pour l'enfant, au service de mon Seigneur ! Mais que l'enfant remonte avec ses frères ; car *je ne puis retourner à mon père, si l'enfant n'est avec moi, de peur que je ne sois témoin de l'affliction qui accablera mon père !* »

A ce discours, « Joseph ne put plus se contenir, il éloigna la foule ; et sa voix, qu'entendit toute la maison de Pharaon, éclata en pleurs ; il dit à ses frères : Je suis Joseph ! Mon père vit donc encore !

» Ses frères ne pouvaient lui répondre à cause de la grande

frayeur dont ils étaient saisis. Et il leur dit avec douceur : Approchez-vous de moi. Et quand ils furent près de lui : Je suis, dit-il, Joseph, *votre frère, que vous avez vendu* pour l'Égypte. C'est *Dieu* qui m'a envoyé devant vous pour votre salut.

» Et s'étant jeté au cou de Benjamin, *il pleura,* et Benjamin *pleura sur son cou.* Il embrassa aussi tous ses frères, et il pleura sur chacun d'eux. »

Que de charme, de beauté, de vérité, de pathétique dans ces discours et ces récits ! comme les détails en sont puisés dans la nature, et que de pleurs on verse avec Joseph ! Ce mot si touchant, *je suis Joseph,* faisait, dit Chateaubriand, pleurer d'admiration Voltaire lui-même. Telle est la puissance du sentiment et de la vérité, Voltaire ! Mais si l'*ego sum Joseph* est touchant, le discours de Juda nous paraît l'être davantage encore. Où trouver une douleur aussi vive, un désespoir aussi profond, des sanglots comme ceux qui éclatent au milieu de ces paroles : « *Je serai, moi, votre esclave ; — Que l'enfant remonte avec ses frères ; — Je ne puis retourner à mon père, si l'enfant n'est avec moi ; — Je ne saurais être témoin de la douleur qui accablera mon père?* » En entendant ces cris, nous éprouvons tous ce qu'éprouva Joseph : *non poterat se cohibere.*

IX. Dans les quatre autres livres de Moïse, la scène change, et il n'est personne qui ne soit frappé de la différence de langage qui existe entre le récit imposant des événements qui se passèrent sous Moïse, et la narration naïve de la vie des patriarches. — Le bras levé au-dessus de son peuple, Dieu va le conduire hors de l'Égypte. Il s'est acheté son serviteur au prix de mille prodiges ; il l'a affranchi de l'esclavage, il le retrempera dans les vagues de la mer Rouge. Sur des ailes d'aigle, il portera lui-même son peuple sauvé. Il lui donnera pour maison d'éducation un désert aride, où lui-même aura soin de lui donner à boire et à manger comme à son premier-né. La loi lui sera donnée au milieu de circonstances terribles, dans une solitude terrible ; la terreur et l'effroi seront les témoins de l'alliance. Ce n'est donc plus ici la douce influence du Dieu d'Abraham et de sa génération de pasteurs ; du Dieu

qui parlait aux pères de ce peuple comme un ami parle à son ami, un frère à son frère; du Dieu qui, sous la forme d'un ange, luttait avec Israël déjà béni par le rêve que, dans son adolescence, il avait fait descendre sur lui. Le temps de bonheur et d'innocence, où la tente hospitalière du patriarche abritait les anges, où deux légions divines campaient autour d'une caravane de pasteurs, n'est plus; maintenant le reflet de ces anges fait étinceler la montagne; le passage des célestes phalanges fait tressaillir la terre. Une voix surnaturelle résonne à travers l'immensité du désert. Dieu est devenu un rocher, un feu qui brûle et qui consume. Des frélons, envoyés par lui contre les Chananéens, le précèdent; il aiguise les éclairs de son glaive; il lance des flèches altérées de sang! Les séraphins et les serpents de feu sont les anges vengeurs qu'il envoie lui-même contre son peuple; sa main est sans cesse élevée vers le ciel, et sans cesse il jure par lui-même : Je suis Jéhovah! Je suis le seul Dieu, ton Dieu à toi, perfide Israël qui ose me renier! Je vivrai éternellement.....

De telles choses ne peuvent être racontées, on le conçoit, comme la vie des patriarches. Le style de l'*historien* est, en général, simple, noble, ferme, mais aussi très-souvent pittoresque, rapide, élevé, sublime. Sa *poésie* a quelque chose de vaste, de grave et de dur; elle étincelle comme son visage, elle gronde et brûle comme le Sinaï. Quant à l'homme qui nous fait passer sous les yeux de si grandes choses, la narration se borne à nous le montrer sans bruit, sans exclamation, et même avec ses défauts et ses faiblesses. Cet homme ne parle jamais de lui-même, personne ne le vante; il ne vit que par ses œuvres, ses travaux et ses soucis.

Nous ne pouvons parler en détail de la vocation de Moïse sur l'Horeb, de cette conversation avec Dieu qui rappelle celle d'Abraham (Exod., chap. III); ni du cantique de la mer Rouge dont la poésie et l'ardeur font pâlir les hymnes de Pindare (Chap. XV); ni de ces scènes du Sinaï dont les descriptions saisissent si vivement l'imagination (Chap. XIX); ni de ces communications intimes avec Jéhovah, d'où Moïse rapporte, avec un front rayonnant, des lois éternelles; ni de cette magnifique éloquence par laquelle il apaise la juste colère de Dieu (Chap. XXXII); ni de cette puis-

sance surhumaine qui le rend maître absolu du peuple, comme il l'est de la nature. Israël murmure-t-il, il paraît ; sa présence calme la tempête. Le peuple s'est-il jeté dans la voie corrompue des nations, s'est-il prosterné devant une idole, a-t-il contracté des alliances adultères, il parle, et un repentir immense et douloureux remplit les cœurs. Les Hébreux sont-ils désespérés des fatigues du désert et du nombre de leurs ennemis, il les harangue, et ranimés par ses discours, ils regardent sans effroi la solitude et l'étranger qui les harcèle. Vit-on jamais un mortel revêtu d'une autorité plus puissante et d'un ascendant plus irrésistible ? « Les autres prophètes sont des hommes inspirés de Dieu, dit Bossuet, dans la voix de Moïse on reconnaît Dieu lui-même. D'un mot il mène les hommes et la nature, comme autrefois d'un mot Dieu les tirait du néant. »

X. C'est avec cette puissance que le saint législateur a gardé son peuple durant quarante années, qu'il l'a formé et discipliné au désert. Maintenant ce peuple est aux portes de Chanaan ; lui, va mourir.

Ici la scène s'élève et grandit. Cette fin du Deutéronome où le grand homme, sur le point de quitter la vie, redouble d'énergie pour achever d'enfanter sa nation à un état durable, est de la plus haute sublimité pour le drame et l'éloquence.

Moïse a rassemblé en un dernier livre les lois éparses de l'Exode, des Nombres et du Lévitique ; le peuple se réunira pour entendre le résumé de ces lois. Les juges seront debout sur la montagne ; les uns, du haut du Garizim, étendront les mains pour bénir les justes ; les autres, des sommets de l'Hébal, jetteront l'anathème aux coupables ; le peuple, répandu dans les vallées, écoutera en silence la voix de ses juges, et quand l'arrêt formidable sera prononcé, il répondra : Amen. (Chap. XXVII.)

« Maudit soit l'homme qui, fabricant des idoles que le Seigneur abhorre, les adorera dans le secret de sa demeure ! Et tout le peuple répondra : Amen.

» Maudit soit celui qui n'honore pas son père et sa mère ! Et tout le peuple répondra : Amen.

» Maudit soit celui qui change et recule les bornes de son prochain! Et tout le peuple répondra : Amen.

» Maudit soit celui qui égare les pas de l'aveugle! Et tout le peuple dira : Amen.

» Maudit soit celui qui ne demeure pas dans les préceptes de cette loi, et qui ne les accomplit pas dans ses œuvres ! Et tout le peuple dira : Amen. »

Il semble qu'on entende les acclamations de la multitude, protestant contre le vice et le crime qui pourront déshonorer le peuple élu. Les justes sont d'avance séparés des méchants. La sentence et l'anathème descendent de la montagne. L'amen universel retentit dans la vallée. On chercherait en vain dans les livres profanes un tableau aussi imposant; on dirait le jugement dernier.

Après cela, Moïse fait entendre au peuple trois discours, que nous avons appelés dithyrambes, et qui fourmillent des plus sublimes beautés, des images les plus fortes et les plus magnifiques.

Le premier promet mille bénédictions à Israël, s'il demeure fidèle à son Dieu. (Chap. XXVIII.)

Le second répand sur lui d'effroyables malédictions, s'il vient à s'égarer. La lèpre, des maladies honteuses et incurables, la famine, la peste, la faiblesse, l'abattement, le mépris de l'univers, la guerre étrangère, la ruine, l'extermination, la dispersion aux quatre coins du ciel, la haine implacable de Dieu lui sont annoncés. — Ce discours est vraiment terrible; le vieillard connaît son peuple, sa tête dure et ses passions ; il veut à toute force le garder ; il l'environne d'épouvante. (Chap. XXVIII et XXIX.)

Cependant (troisième discours), si le peuple dispersé sur la terre étrangère, éclairé par la souffrance, revient à son Dieu et à sa loi sainte, Dieu aura pitié de lui, il le ramènera sur la terre qu'il avait donnée à ses pères. Cette dernière œuvre est pleine de douceur, de compassion, d'amour, de provocations caressantes.

« O peuple d'Israël, reviens à ton Dieu, écoute : Jéhovah est ton Dieu; il n'y a qu'un Jéhovah, et tu dois aimer ton Dieu Jéhovah ! Aime-le avec toute la puissance de ton âme, avec toutes les forces de ton être. Cet ordre que je te rappelle n'est point une énigme dont le mot est caché loin de toi; il n'est point dans le ciel pour

que tu puisses dire : Qui veut monter au ciel et aller l'y chercher pour nous? Il n'est point au-delà des mers, pour que tu puisses dire : Qui veut passer la mer pour venir nous l'apporter et nous l'expliquer, afin que nous puissions faire ce qu'il ordonne? Il est près de toi, ce mot, il est dans ta bouche, il est dans ton cœur, afin que tu puisses faire ce qu'il ordonne. Reviens donc, et le Seigneur reviendra à toi, et il mettra sa joie à te combler de biens, comme il a fait pour tes pères. » (Chap. xxx.)

Tous ces discours se terminent par les paroles que nous allons citer ; elles peignent si vivement le cœur et les angoisses du saint patriarche en face de l'avenir, qu'il est impossible de les lire attentivement sans verser des larmes.

« Considère que j'ai mis aujourd'hui devant tes yeux la vie et les biens, et la mort et les maux, afin que tu aimes le Seigneur ton Dieu, et que tu marches dans ses voies, et que tu observes ses préceptes, ses cérémonies et ses ordonnances, et que tu vives, et qu'il te multiplie, et qu'il te bénisse dans la terre que tu vas posséder.

» Mais si ton cœur se détourne de lui, si tu ne veux pas l'écouter, et que, te laissant séduire par l'erreur, tu adores et serves des dieux étrangers, je te déclare aujourd'hui d'avance que tu périras, et que tu ne demeureras pas longtemps dans la terre, où, après avoir passé le Jourdain, tu dois entrer pour la posséder.

» Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre que je t'ai proposé la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction ; choisis donc la vie, *afin que tu vives, toi et ta postérité,* afin que tu aimes le Seigneur ton Dieu, que tu obéisses à sa voix, et que tu t'attaches à lui (*car il est ta vie et la longueur de tes jours*); afin que tu habites dans la terre que le Seigneur a juré de donner à tes pères, Abraham, Isaac, Jacob. »

Moïse couronne ces discours d'un chant sublime qui les résume. Ce chant suprême, qu'Israël redira de générations en générations, est bien ce que Moïse a composé de plus énergique et de plus beau. Quelle méthode ! quel progrès ! quel drame ! quelles images ! quelle élévation ! quelle ardeur ! C'est ici la poésie de Dieu. Il n'y a rien comme cela nulle part. Nous avons cité quelques fragments

de ce cantique (page 28), mais ils ne sauraient suffire. (Voir chap. XXXII.)

Et maintenant la carrière du saint Législateur est terminée. Il gravit la montagne où il doit trouver la mort ; il répand des hauts lieux, en paroles d'or, ses bénédictions sur son peuple divisé par tribus (Chap. XXXIII). La tristesse est au fond de cette œuvre ; l'affaiblissement du génie y apparaît aussi, c'est loin de Jacob et de Balaam ; on le voit, l'âme du vieillard cherche la tombe. Il contemple des sommets du Phasga la terre promise que Dieu lui montre, et où il ne doit pas entrer : Moïse, ce rocher de patience et de courage, avait eu un moment de faiblesse ! Enfin l'ami du Seigneur meurt sur les lèvres de son Dieu ; il avait 120 ans ; et Jéhovah l'enterra où nul ne sait. — Le vieillard léguait au monde un livre et un peuple éternels. C'est le seul tombeau que nous lui connaissions. Il y repose vivant.

SUPPLÉMENTS.

I.

Hospitalité d'Abraham ; sa conversation avec le Seigneur sur la ruine de Sodome (Genèse, Chap. XVIII). Voyage d'Éliézer (Chap. XXIV). (1).

Abraham.

Le Seigneur apparut en la vallée de Mambré, à Abraham, assis à l'entrée de sa tente, au moment de la grande chaleur du jour. Et comme il levait les yeux, trois hommes parurent debout près de lui, et, aussitôt qu'il les eut vus, il courut de l'entrée de sa tente au devant d'eux, et il les adora, s'inclinant vers la terre. Et il dit : Seigneur, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, ne passez point au-delà de votre serviteur. J'apporterai un peu d'eau, et lavez vos pieds, et reposez-vous sous

(1) Nous rapportons ces morceaux, malgré leur longueur, afin que les personnes qui n'ont pas la Bible entre les mains, puissent prendre par là une idée de la beauté de ses récits.

cet arbre. Et j'apporterai un peu de pain, et fortifiez votre cœur, puis vous irez plus loin ; car c'est pour cela que vous êtes venus vers votre serviteur. Et ils dirent : Fais comme tu as dit. Et Abraham se hâta d'aller en sa tente vers Sara, et lui dit : Hâte-toi, mêle trois mesures de fleur de farine, et place des pains sous la cendre. Et lui-même courut au troupeau, et prit un veau tendre et excellent, et le donna à un serviteur, qui le fit cuire aussitôt. Et il prit du beurre et du lait, et le veau qu'il avait fait cuire, et le mit devant eux, et lui-même était debout près d'eux, sous l'arbre.

Et, quand ils eurent mangé, ils lui dirent : Où est Sara ta femme ? Et il répondit : La voilà dans la tente. Et l'un d'eux : Je reviendrai vers toi en ce temps, et tu vivras, et Sara, ta femme, aura un fils. Ce que Sara ayant entendu, elle rit derrière la porte de sa tente. Car ils étaient tous deux vieux et fort avancés en âge, et Sara avait passé l'âge de la maternité. Et elle sourit à la dérobée, disant en elle-même : Maintenant que je suis vieille, et que mon seigneur est vieux, je penserais à cela ! Et le Seigneur dit à Abraham, pourquoi Sara a-t-elle ri, disant : Est-ce que vraiment j'enfanterai, vieille comme je suis ? Y a-t-il quelque chose de difficile à Dieu ? Je reviendrai vers toi, selon ma parole, en ce temps, et tu vivras, et Sara aura un fils. Sara dit : Je n'ai point ri ; car elle était effrayée. Et le Seigneur lui dit : Il n'est pas ainsi ; vous avez ri.

Après que ceux-ci se furent levés, ils tournèrent les yeux vers Sodome ; et Abraham alla avec eux, les conduisant. Et le Seigneur dit : Puis-je cacher à Abraham ce que je vais faire, lorsqu'il doit être établi sur un peuple grand et fort, et qu'en lui seront bénies toutes les nations de la terre ? Car je sais qu'il ordonnera à ses enfants, et à sa maison après lui, de marcher dans la voie du Seigneur, et de garder la justice et l'équité, afin que le Seigneur accomplisse en faveur d'Abraham tout ce qu'il lui a promis.

Le Seigneur donc lui dit : Le cri de Sodome et de Gomorrhe s'est multiplié, et leur péché s'est trop aggravé devant moi. Je descendrai, et je verrai s'ils ont accompli par leurs œuvres la clameur venue jusqu'à moi, et s'il en est ainsi, je le saurai.

Et ils partirent de là, et ils s'en allèrent vers Sodome. Or, Abraham était encore devant le Seigneur. Et, s'approchant du Seigneur, il dit : Perdrez-vous l'innocent avec le coupable ? S'il y avait cinquante justes dans la ville, périront-ils avec les autres ? Ne pardonneriez-vous pas plutôt à cette ville en faveur de cinquante justes, s'ils s'y trouvaient ? Il est loin de vous de perdre le juste avec l'impie, et de traiter l'innocent comme le coupable ; cela n'est point de vous : vous qui jugez

toute la terre, vous ne rendriez pas ce jugement. Le Seigneur dit : Si je trouve en Sodome cinquante justes, je pardonnerai à toute la ville à cause d'eux. Abraham répondant, lui dit : Puisque j'ai commencé, je parlerai encore à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière. S'il y avait cinquante justes moins cinq, feriez-vous périr toute la ville, parce qu'il y en aurait cinq de moins ? Et le Seigneur lui répondit : Je ne la détruirai point, si j'en trouve quarante-cinq. Abraham lui parla de nouveau, disant : Et s'il s'en trouve là quarante, que ferez-vous ? Et il répondit : Je ne la détruirai point à cause des quarante. Je vous prie, Seigneur, de ne point vous fâcher, si je parle encore : Peut-être il n'y en aura que trente. Le Seigneur dit : Je ne la détruirai point, si j'en trouve là trente. Puisque j'ai commencé, dit encore Abraham, je parlerai à mon Seigneur : S'il ne s'en trouvait que vingt ? Le Seigneur dit : Je ne la détruirai point à cause de ces vingt. Abraham dit : Je vous prie, Seigneur, de ne point vous fâcher, si je parle encore une fois : Qu'arrivera-t-il, s'il ne s'en trouve que dix ? Le Seigneur dit : Je ne la détruirai point à cause de ces dix.

Et le Seigneur disparut, quand il eut cessé de parler à Abraham ; et Abraham retourna en sa demeure.

Éliézer.

Abraham était vieux et plein de jours ; et le Seigneur l'avait béni en toutes choses. Et il dit au serviteur le plus ancien de sa maison, qui présidait à tout ce qu'il possédait : Jure par le Seigneur, le Dieu du ciel et de la terre, de ne pas recevoir comme épouse pour mon fils, une des filles des Chananéens parmi lesquels j'habite ; mais de partir pour la terre où sont mes parents, et de recevoir là une épouse pour mon fils Isaac. Le serviteur répondit : Si une femme ne veut pas venir avec moi en cette terre, dois-je ramener votre fils au lieu d'où vous êtes sorti ? Et Abraham dit : Garde-toi de ramener là mon fils ; le Seigneur, le Dieu du ciel, qui m'a tiré de la maison de mon père et de la terre de ma naissance, qui m'a juré, disant : Je donnerai cette terre à ta postérité, enverra son ange devant toi, et tu recevras dans cette terre une femme pour mon fils. Si une femme ne veut pas te suivre, tu ne seras point engagé par serment ; seulement ne conduits jamais là mon fils. Le serviteur lui jura d'accomplir ses ordres.

Et il prit des chameaux du troupeau de son maître, et s'en alla, portant avec lui les présents les plus précieux ; et il se dirigea vers la ville de Nachor, en Mésopotamie.

Et comme il faisait reposer ses chameaux hors de la ville près d'un

puits, sur le soir, temps où les jeunes filles ont coutume de sortir pour puiser de l'eau, il dit : Seigneur, Dieu de mon seigneur Abraham, secondez-moi, je vous prie, aujourd'hui, et usez de miséricorde envers mon seigneur Abraham. Me voici près de cette fontaine, et les filles des habitants de cette ville sortiront pour puiser de l'eau ; la fille donc à qui je dirai : Inclinez votre vase, afin que je boive, et qui répondra : Buvez, et je donnerai encore à boire à vos chameaux, sera celle que vous avez préparée à Isaac votre serviteur ; et je connaîtrai par là que vous avez fait miséricorde à mon maître.

Il n'avait pas encore achevé ces mots en lui-même, et voilà que Rébecca sortait, la fille de Bathuel, fils de Melcha, femme de Nachor, frère d'Abraham, ayant un vase sur son épaule ; jeune fille pleine de pudeur, vierge très-belle, inconnue à tout homme. Or elle était descendue vers la fontaine, et avait rempli son vase et s'en retournait. Et le serviteur se présenta à elle et dit : Donnez-moi un peu d'eau à boire de votre vase. Elle répondit : Buvez, mon seigneur. Et elle posa promptement son vase sur son bras, et lui donna à boire. Et lorsqu'il eut bu, elle ajouta : Je puiserai encore de l'eau pour vos chameaux, jusqu'à ce que tous aient bu. Et répandant son vase dans les canaux, elle courut au puits pour puiser de l'eau et le présenta à tous les chameaux. Or, le serviteur la contemplait en silence, voulant savoir si le Seigneur avait rendu son voyage heureux ou non. Et, après que les chameaux eurent bu, Éliézer lui présenta des pendants d'oreille qui pesaient deux demi-sicles, et deux bracelets du poids de dix sicles. Et il lui dit : De qui êtes-vous la fille ? Dites-le moi, y a-t-il dans la maison de votre père un lieu pour me recevoir ? Elle répondit : Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha et de Nachor son mari. Et elle ajouta, disant : Il y a chez nous du foin et de la paille en abondance, et un lieu spacieux pour se reposer. Éliézer s'inclina et adora le Seigneur, disant : Béni soit le Seigneur, Dieu de mon seigneur Abraham, qui n'a point privé mon seigneur de sa miséricorde et de sa vérité, et qui m'a conduit par une voie droite dans la maison du frère de mon seigneur.

C'est pourquoi, la jeune fille courut, et annonça dans la maison de sa mère tout ce qu'elle avait entendu. Or, Rébecca avait un frère nommé Laban, qui sortit en hâte vers l'homme, du côté de la fontaine. Et, comme il avait vu les pendants d'oreilles et les bracelets aux mains de sa sœur, et qu'il avait entendu toutes les paroles de sa sœur, disant : Voilà ce que m'a dit cet homme, il vint vers l'homme qui était debout près des chameaux et près de la fontaine, et il lui dit : Entrez, vous qui êtes béni du Seigneur ; pourquoi restez-vous dehors ? J'ai préparé la maison, et un lieu pour vos chameaux. Et il le conduisit dans la

maison, et il déchargea ses chameaux, et il leur donna de la paille et du foin, et il lui présenta de l'eau pour laver ses pieds, ainsi qu'à ceux qui étaient venus avec lui.

Et il mit du pain devant Éliézer, lequel dit : Je ne mangerai pas jusqu'à ce que j'ai dit ce que je dois dire. Laban lui répondit : Dites, et il dit : Je suis serviteur d'Abraham. Et le Seigneur a béni abondamment mon seigneur, et il a prospéré ; et il lui a donné des brebis et des bœufs, de l'argent et de l'or, des serviteurs et des servantes, des ânes et des chameaux. Et Sara, la femme de mon seigneur, a enfanté un fils à mon seigneur dans sa vieillesse, et il lui a donné tout ce qu'il avait. Et mon seigneur m'a fait jurer devant lui, disant : Tu ne prendras pas une épouse pour mon fils parmi les filles des Chananéens, dans la terre desquels j'habite ; mais tu iras vers la maison de mon père, et tu prendras dans ma parenté une femme pour mon fils. Et moi j'ai répondu : Mais si la jeune fille ne veut pas venir avec moi ? Le Seigneur, dit-il, en présence de qui je marche, enverra son ange avec toi, et dirigera ta voie ; et tu prendras une femme pour mon fils dans ma parenté et de la maison de mon père. Ma malédiction ne sera pas sur toi, si tu vas vers mes parents, et qu'ils te refusent.

Je suis donc venu aujourd'hui, vers la fontaine, et j'ai dit : Seigneur, Dieu de mon seigneur Abraham, si vous m'avez dirigé dans la voie en laquelle je marche, me voici près d'une fontaine, et la jeune fille qui sortira pour puiser de l'eau, et à qui je dirai : Donnez-moi un peu d'eau de votre vase, et qui me répondra : Buvez, et je puiserai encore de l'eau pour vos chameaux, sera la femme que le Seigneur a préparée au fils de mon seigneur. Pendant que je méditais ainsi en silence, Rébecca parut, venant à moi avec un vase qu'elle portait sur son épaule ; et elle descendit vers la fontaine et elle puisa de l'eau. Et je lui dis : Donnez-moi un peu à boire. Et se hâtant, elle ôta son vase de dessus son épaule et me dit : Et vous, buvez, et je donnerai à boire à vos chameaux. Je bus ; et elle désaltéra mes chameaux. Et je l'interrogeai, et je dis : De qui êtes-vous la fille ? Elle répondit : Je suis fille de Bathuel, fils de Nachor et de Melcha sa femme. C'est pourquoi, je lui ai donné des pendants d'oreilles pour orner son visage, et j'ai attaché des bracelets à ses bras. Et, m'inclinant, j'ai adoré le Seigneur, bénissant le Seigneur, le Dieu de mon seigneur Abraham, qui m'a conduit par une voie droite, afin de recevoir la fille du frère de mon seigneur pour son fils. C'est pourquoi, si vous voulez être favorables à mon seigneur, dites-le moi ; s'il vous plaît autrement, dites-le moi aussi, afin que j'aille à droite ou à gauche.

Laban et Bathuel répondirent : Cette parole vient du Seigneur, nous

ne pouvons rien vous dire de contraire à sa volonté. Voilà Rébecca devant vous, prenez-la et partez, et qu'elle soit la femme de votre seigneur, comme le Seigneur l'a voulu.

Ce que le serviteur d'Abraham ayant entendu, il tomba prosterné sur la terre, et adora le Seigneur. Et, sortant des vases d'or et d'argent, et des vêtements, il les donna à Rébecca en présent ; et il offrit aussi des présents à ses frères et à sa mère. Le repas commencé, ils demeurèrent là, mangeant et buvant ensemble.

Le serviteur s'étant levé le matin, leur dit : Laissez-moi partir, afin que j'aille vers mon maître. Et les frères et la mère de Rébecca répondirent : Que la jeune fille demeure au moins dix jours avec nous, et ensuite elle partira. Ne veuillez pas, dit-il, me retenir, parce que le Seigneur m'a dirigé en ma voie. Laissez-moi partir, afin que j'aille vers mon seigneur. Et ils dirent : Appelons la jeune fille, et demandons-lui ce qu'elle veut. Appelée, elle vint, et ils lui demandèrent : Veux-tu aller avec cet homme? Elle dit : J'irai.

Ils l'envoyèrent donc, elle, et sa nourrice, et le serviteur d'Abraham, et ses compagnons, implorant toutes choses heureuses pour leur sœur, et disant : Tu es notre sœur ; puisses-tu croître en mille et mille générations, et ta race posséder les portes de ses ennemis !

Rébecca donc et ses filles, étant montées sur les chameaux, suivirent l'homme, qui retournait en hâte vers son seigneur. En ce même temps, Isaac se promenait dans le chemin qui mène au puits qui a nom « de Celui qui vit et qui voit : » car il habitait dans la terre du midi ; et il était sorti pour méditer dans la campagne, au déclin du jour ; et, comme il levait les yeux, il vit de loin venir les chameaux. Rébecca aussi, ayant aperçu Isaac, descendit de son chameau, et dit au serviteur : Quel est celui qui vient dans la campagne à notre rencontre ? Et il lui dit : C'est mon seigneur. Et elle prit aussitôt son voile et se couvrit.

Or, le serviteur raconta tout ce qu'il avait fait à Isaac, lequel conduisit Rébecca dans la tente de Sara, sa mère, et la reçut pour femme ; et il l'aima tellement que la douleur que lui avait causée la mort de sa mère, fut adoucie.

II.

Analyse littéraire du Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge (Exode, chap. xv), par Rollin.

Cet excellent cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquentes pièces de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles,

le style sublime et magnifique, les expressions fortes, les figures hardies : tout y est plein de choses et d'idées qui frappent l'esprit et saisissent l'imagination. Cette pièce, qui selon le sentiment de quelques personnes, a été composée par Moïse en vers hébreux, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile et Horace, les plus parfaits modèles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Personne n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands hommes, et je les ai étudiés avec une grande application et un grand plaisir pendant plusieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la louange d'Auguste au commencement du troisième livre des Géorgiques (v. 16—37), et à la fin du huitième de l'Énéide (v. 675—728), et ce qu'il fait chanter au prêtre d'Évandre en l'honneur d'Hercule, dans le même livre (v. 287—302), quoique ces endroits soient très-beaux, je les trouve rampants au prix de notre cantique. Virgile me paraît tout de glace et Moïse tout de feu. Il en est de même d'Horace dans les odes XIV et XV du quatrième livre et dans la dernière des épodes.

Ce qui semble favoriser ces deux poëtes et les autres profanes, c'est qu'ils ont le nombre, l'harmonie et l'élégance du style qu'on ne trouve point dans l'Écriture-Sainte. Mais aussi l'Écriture-Sainte que nous avons n'est qu'une traduction ; et l'on sait combien les meilleures traductions françaises de Cicéron, de Virgile et d'Horace, défigurent ces auteurs. Or, il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Écriture, puisqu'il nous en reste encore plus dans ses copies que dans tout le latin de l'ancienne Rome et dans tout le grec d'Athènes.

Elle est serrée, concise, dégagée des ornements étrangers, qui ne serviraient qu'à ralentir son impétuosité et son feu. Ennemie des longs circuits, elle va à son but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de pensées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits, et à rendre sensibles les objets les plus éloignés des sens par les images vives et naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majestueuse simplicité qui la mettent au-dessus de toute l'éloquence païenne. Que l'on prenne seulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile et d'Horace avec les réflexions que nous allons faire, et l'on sera convaincu de ce que je dis.

Occasion et sujet du Cantique.

Le grand miracle que Dieu fit au passage de la mer Rouge est l'occasion de ce cantique. Le dessein du prophète est de s'abandonner aux transports de joie, d'admiration, de reconnaissance sur ce grand miracle,

de chanter les louanges de Dieu libérateur, de lui rendre des actions de grâces publiques et solennelles, et d'inspirer au peuple les mêmes sentiments.

Explication du Cantique.

Cantemus (Heb. *cantabo*) *Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum et ascensorem dejecit in mare* (℣. I). « Je chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. »

Moïse, plein d'admiration, de reconnaissance et de joie, pouvait-il mieux déclarer les mouvements de son cœur, que par cet exorde impétueux qui marque la vive reconnaissance du peuple délivré, et la grandeur terrible du Dieu libérateur?

Cet exorde est la proposition simple de toute la pièce. Il est comme l'abrégé et le point de vue où toutes les parties du tableau se rapportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit en lisant le cantique, pour comprendre avec quel artifice le prophète tire tant de beautés et tant de richesses d'une proposition qui paraît si simple et si stérile.

Cantabo est bien plus énergique, plus intéressant, plus tendre que ne serait le pluriel *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux sur les Égyptiens ne ressemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte sur un autre peuple, et dont le fruit est général, vague, commun, presque imperceptible à chaque particulier. Ici tout est propre à chaque Israélite, tout est personnel ; dans ce premier moment chacun pense à ses propres fers rompus, chacun croit voir son cruel maître noyé, chacun sent le prix de sa propre liberté qui lui est assurée pour toujours, car il est naturel au cœur humain, dans les dangers extrêmes, de rappeler tout à soi, et de se compter seul pour tout.

« Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier ; » ce singulier, *le cheval, le cavalier,* qui embrasse la généralité, la totalité des chevaux et des cavaliers, est bien plus énergique que n'aurait été le pluriel. D'ailleurs ce singulier est bien plus propre à marquer la facilité et la promptitude de la submersion. La cavalerie égyptienne était nombreuse, formidable, et couvrait des plaines entières. Il aurait fallu une victoire continuée pendant plusieurs jours pour la défaire et pour la mettre en pièces. Mais à Dieu, sa défaite n'a coûté qu'un instant, qu'un effort, qu'un seul coup. Il l'a toute renversée, noyée, abîmée, comme si ce n'avait été qu'un seul cheval et qu'un seul cavalier : *Equum et ascensorem dejecit in mare.*

« Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges, etc. » Voilà

l'amplification du premier mot du cantique : *Cantabo*. Voyons comment cela est développé.

De tous les attributs de Dieu, il ne loue que la force, parce que c'est par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure est énergique, pour *causa fortitudinis*, qui est plat et languissant : outre que *fortitudo mea* fait sentir que Dieu tint seul lieu de courage aux Israélites, et les dispensa de faire aucun usage du leur.

Laus mea. Le sujet de mes louanges. Même figure, et de même énergie. Il est l'unique sujet de mes louanges, aucun instrument ne les partage avec lui. La puissance, la sagesse, l'industrie humaine n'y peuvent être associées. Il mérite seul toute ma reconnaissance, puisqu'il a seul tout fait, tout ordonné et tout exécuté. *Laus mea Dominus*.

Factus est mihi in salutem. Le siècle d'Auguste aurait dit : *me servavit*. L'Écriture dit bien plus. Le Seigneur s'est chargé de faire lui-même tout ce qu'il fallait pour me sauver. Il a fait de mon salut son affaire propre et personnelle, et ce qui est bien plus expressif, il est devenu mon salut.

Iste Deus meus. *Iste* est emphatique et signifie beaucoup plus qu'il ne paraît. *Iste*, non pas les dieux des Égyptiens et des nations, des dieux sans force, sans parole, sans vie : mais celui qui a tant fait de prodiges en Égypte et dans notre passage, celui-là est mon Dieu, c'est lui seul que je glorifierai.

Deus meus. Ce *meus* peut avoir un double rapport; l'un à Dieu, l'autre à l'Israélite. Dans le premier, Dieu paraît n'être grand, n'être puissant, n'être Dieu que pour moi. Distrait sur tout le reste de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls et de ma propre sûreté; et il est prêt à sacrifier à mes intérêts toutes les nations de la terre. Dans le second rapport, *Iste Deus meus*, « c'est lui qui est mon Dieu. » Je n'en aurai jamais d'autre. Je réunis en lui tous mes vœux, tous mes désirs, toute ma confiance, il est seul digne de mon culte et de mon amour. Il aura pour jamais tous mes hommages.

« C'est le Dieu de mon père, et je relèverai sa grandeur. » Cette répétition est la chose du monde la plus tendre. Celui dont je relève la grandeur n'est point un Dieu étranger, inconnu jusqu'à ce jour, protecteur pour une occasion passagère et prêt à accorder le même secours à tout autre. Non : c'est l'ancien protecteur de ma famille. Sa bonté est héréditaire. J'ai mille preuves domestiques de son amour constant, perpétué de race en race jusqu'à moi. Ses anciens bienfaits étaient des titres et des gages qui m'en assuraient de pareils. C'est le Dieu de mon père. C'est le Dieu qui s'est montré tant de fois à Abraham, à Isaac, à

Jacob. C'est le Dieu enfin qui vient d'accomplir les grandes promesses qu'il a faites à mes aïeux.

Qu'a-t-il fait pour cela? Il a paru comme un guerrier : *Dominus quasi vir pugnator*. Dans l'hébreu, *Jehovah vir belli*. Il pouvait dire : Comme il est le Dieu des armées, il nous a délivrés de l'armée de Pharaon : mais c'est trop peu dire. Il regarde son Dieu comme un soldat, comme un capitaine ; il lui met, pour parler ainsi, les armes à la main, et le fait combattre pour les enfants de Jacob.

Dominus quasi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hébreu porte : *Jehovah vir belli, Jehovah nomen ejus*. Moïse insiste sur le terme Jéhovah, pour mieux faire sentir, par cette répétition, quel est ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Israël. Comme s'il disait : Jéhovah, le Seigneur, a paru comme un guerrier. Entend-on bien ce que je dis? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille? Oui, je le répète : C'est le Dieu suprême en personne, c'est le Dieu unique, c'est, pour tout dire, celui qui s'appelle Jéhovah, qui porte le nom incommunicable, qui possède seul toute la plénitude de l'être : c'est celui-là qui s'est rendu le champion d'Israël. Lui-même a tenu lieu de soldat. Il s'est chargé seul de tout le poids de la guerre. *Dominus* (Jéhovah) *pugnabit pro vobis, et vos tacebitis* (Exod. XIV, 14), disait Moïse aux Israélites avant l'action. « Le Seigneur (Jéhovah) combattra pour vous, et vous demeurerez dans le silence » : c'est-à-dire, vous vous tiendrez en repos sans combattre.

« Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon et son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer Rouge. Ils ont été ensevelis dans les abîmes. Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre. » (℣. 4 et 5.)

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui est contenu dans ces deux mots, « *Equum et ascensorem*, le cheval et le cavalier. »

1. *Currus Pharaonis*. 2. *Exercitum ejus*. 3. *Electi principes ejus*. Belle gradation.

Que dirons-nous de cette admirable amplification : « *Projecit in mare. Submersi sunt in mari Rubro. Abyssi operuerunt eos. Descenderunt in profundum quasi lapis?* » Tout cela pour expliquer *Projecit in mare*. Vous voyez dans tous ces mots une suite d'images qui se succèdent et se grossissent par degrés. 1. *Projecit in mare*. 2. *Submersi sunt in mari Rubro*. Tous submergés dans la mer Rouge. *Submersi sunt* enchérit sur *projecit*... *In mari Rubro* est une circonstance qui fixe plus que *mari* simplement. Hébreu *in mari Suph*. Il semble que Moïse veuille relever la grandeur de la puissance que Dieu a fait paraître dans une mer qui faisait partie de l'empire égyptien, et qui était

sous la protection des dieux d'Égypte. 3. *Electi principes,* les plus grands d'entre les princes de Pharaon, c'est-à-dire, les plus superbes, et peut-être les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Israël; enfin, les plus capables de se sauver du naufrage sont submergés comme les moindres soldats. 4. *Abyssi operuerunt eos.* Quelle image! Ils sont couverts, abîmés, disparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture, il finit par une similitude qui est comme le gros trait qui figure la chose : *Descenderunt in profundum quasi lapis.* Tout fiers qu'ils sont, ils ne font pas plus de résistance pour remonter, contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

Après cela, que devait penser Moïse? Que devait-il dire? C'est une des plus importantes règles de la rhétorique, et à laquelle Cicéron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action surprenante, ou même d'une circonstance extraordinaire, il faut sortir de l'air tranquille et paisible de la narration pour se répandre dans des mouvements plus ou moins impétueux selon la nature du sujet : ce qui se fait presque toujours par des apostrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller et le discours et l'auditeur. C'est ce que Moïse fait dans tout ce cantique d'une manière inimitable.

« *Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum; et in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos.* » (℣. 6.)

Il y a ici plusieurs choses à remarquer.

Moïse pouvait dire : *Deus magnificavit fortitudinem suam percutiendo Pharaonem.* Mais que cela serait faible et languissant pour exprimer une si grande action! Il s'élance vers Dieu, et lui dit, par une espèce d'enthousiasme : *Dextera tua, Domine, magnificata est,* etc.

Il pouvait dire : *O Domine, magnificâsti fortitudinem,* etc. Mais cela ne porte point assez d'idée et n'a rien de sensible : au lieu que, dans l'expression de Moïse, vous voyez, vous distinguez, pour ainsi dire, la main de Dieu qui s'étend et qui écrase les Égyptiens. D'où je conclus tout à la fois que la véritable éloquence est celle qui persuade; qu'elle ne persuade ordinairement qu'en touchant; qu'elle ne touche que par des choses et par des idées palpables; et que, par toutes ces raisons, l'éloquence de l'Écriture-Sainte est la plus parfaite de toutes, puisque les choses les plus spirituelles, les plus métaphysiques y sont représentées sous des images vives et sensibles.

Dextera tua, Domine, percussit inimicum. Belle répétition, et nécessaire pour mieux faire sentir la puissance du bras de Dieu. Le premier membre : « votre droite a fait éclater sa force, » n'ayant désigné l'événement qu'en général et confusément, le prophète croit n'en avoir

pas assez dit, et pour marquer la manière de cette action, il répète aussitôt : « votre droite a brisé l'ennemi. » C'est le génie des grandes passions de répéter ce qui sert à les entretenir. Nous voyons cela dans tous les endroits passionnés des meilleurs auteurs : et c'est ce qui règne particulièrement dans l'Écriture, surtout dans les psaumes.

In multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos. L'hébreu porte : *In multitudine elationis* (*celsitudinis*) *tuæ destruxisti insurgentes contra te.* Il y a de grandes beautés cachées dans le texte original qui méritent d'être un peu développées.

Par ces mots, *in multitudine elationis tuæ,* l'auteur veut marquer l'action d'un grand seigneur qui se redresse, qui prend un air haut et fier, qui s'élève à proportion de ce qu'un petit inférieur ose s'élever contre lui et qui se plaît à le mettre d'autant plus bas. Les Égyptiens se comptaient pour quelque chose de grand, ils s'attaquaient à Dieu même ; ils demandaient fièrement : Quel est donc ce seigneur (Exod., v, 2) ? Mais à mesure que ces insolents s'élevaient selon toute leur étendue, Dieu s'élevait aussi et prenait contre eux toute l'élévation de sa grandeur infinie, toute la hauteur de sa majesté suprême : *alta à longè cognoscit* (Ps. CXXXVII, 6). Et c'est de là qu'il a renversé ses ennemis si pleins d'eux-mêmes et les a rabaissés non-seulement contre terre, mais dans les abîmes les plus profonds de la mer.

Insurgentes contra te. Ce n'est pas contre Israël que les Égyptiens se sont déclarés : c'est vous-même qu'ils ont osé attaquer, c'est vous qu'ils ont bravé. Notre querelle était la vôtre, c'est à vous qu'ils faisaient la guerre, *contra te.* Ce tour est délicat et touchant, pour intéresser Dieu même dans la cause d'Israël.

« Vous avez envoyé votre colère (℣. 7), elle les a dévorés comme une paille. Au souffle de votre fureur, les eaux se sont entassées, l'onde qui coulait s'est tenue élevée comme en un monceau, les flots de l'abîme se sont condensés et durcis au milieu de la mer (℣. 8). L'ennemi disait : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes désirs, *ou,* je satisferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ; ma main les assujettira de nouveau (℣. 9). Vous avez soufflé, et la mer les a abîmés. Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb (℣. 10). »

Moïse revient à sa narration, non pas comme aux versets 4 et 5, par une description toute pure, mais en continuant son apostrophe à Dieu ; ce qui passionne davantage le récit : en quoi la conduite de ce cantique me paraît au-dessus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la proposition simple qui lui sert d'exorde, plus on voit augmenter la force de ses amplifications.

Misisti iram tuam. Quelle figure! quelle expression! Le prophète donne à la colère divine de l'action et de la vie. Il la transforme en un ministre ardent et zélé, que le juge tranquille envoie du haut de son trône exécuter les arrêts de sa vengeance. Les rois ont besoin, contre leurs ennemis, de cavaliers, de troupes, d'armes et d'un grand attirail de guerre. A Dieu, sa colère seule lui suffit pour punir les coupables. « Vous avez envoyé votre colère. » Que de choses renfermées dans un seul mot, qui laisse au lecteur le plaisir de contempler lui-même dans son imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes, et tous les autres instruments de cette colère! On sent mieux la beauté de cette expression qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur, et je ne sais quoi, qui occupe et qui remplit l'esprit. Horace a eu en vue cette figure par son *iracunda fulmina* (Od. I., 3). Virgile l'a employée dans l'ingénieuse composition de la foudre qu'il décrit au huitième livre de l'Énéide (v. 431) :

..... Sonitumque, metumque
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.

Qu'a donc fait cette terrible colère? « Elle les a dévorés comme une paille. » Il n'appartient qu'à l'Écriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette pensée. Nous verrons la colère de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes, chevaux, chariots, tout cela est broyé, consumé, abîmé : faibles synonymes. Tout cela est dévoré : ce serait tout dire. Mais la similitude qui vient après, achève le portrait : car, dans le mot *dévorer,* vous concevez une action qui dure quelque temps; mais *sicut stipulam* vous montre l'action d'un moment. Quoi donc, une armée si nombreuse est dévorée comme une paille! Pesez bien ces idées.

Mais comment cela s'est-il fait? Dieu, par un vent furieux, a rassemblé les eaux qui se sont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfants d'Israël y ont passé à sec. Les Égyptiens les y ont poursuivis et ils ont été enveloppés dans les flots. Voilà un récit simple et sans ornement. Mais que de beautés, que de richesses dans le tour de l'Écriture! Je n'aurais jamais fait si je voulais les examiner en détail. Tout le cantique me charme, mais cet endroit m'enlève.

In spiritu furoris congregatæ sunt aquæ. Le prophète ennoblit le vent en lui donnant Dieu même pour principe; et il anime les eaux, en les représentant susceptibles de frayeur. Pour mieux peindre l'indignation divine et ses effets, il emprunte l'image de la colère humaine, dont les vifs transports sont accompagnés d'une respiration précipitée, qui cause un souffle impétueux et violent. Et lorsque cette colère, dans

une personne puissante, se tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de céder la place et de se renverser tumultuairement les uns sur les autres. C'est ainsi qu'au souffle de la fureur du Seigneur, les eaux épouvantées se sont retirées avec précipitation de leur lieu naturel et se sont entassées à la hâte les unes sur les autres, pour laisser passer cette colère sans y mettre obstacle : au lieu que les Égyptiens, qui se sont présentés sur son chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture de la colère divine se trouve souvent dans les Écritures. « La mer l'a vu et a pris la fuite. » (Ps. CXIII, 3.) « On a vu les abîmes des eaux s'entr'ouvrir par le bruit de vos menaces, Seigneur, et par la respiration du souffle de votre colère. La fumée de sa colère s'est élevée : un feu dévorant est sorti de sa bouche : des charbons en ont été allumés. » (Ps. XVII, 16, 9.) Faut-il s'étonner qu'une telle colère renverse et abîme tout ?

Congregatæ sunt abyssi in medio mari. C'est la répétition et tout ensemble l'amplification de *congregatæ sunt aquæ.* Au lieu de *congregatæ,* le texte original porte *coagulatæ,* c'est-à-dire : les eaux se sont prises et épaissies comme de la glace. *Abyssi* donne une idée beaucoup plus affreuse que *aquæ. In medio mari.* Cette circonstance a beaucoup d'emphase : elle attache l'imagination et fait concevoir des montagnes d'eau solide dans le centre des choses liquides.

Les deux versets suivants sont d'une beauté qu'on ne peut assez admirer. Au lieu de dire simplement, comme nous l'avons déjà remarqué : les Égyptiens sont entrés dans la mer en poursuivant les Israélites, le prophète entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il se met à leur place, il prend leurs passions et les fait parler, non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le désir de vengeance, et la chaleur à poursuivre les Israélites, étaient le langage de leurs cœurs, que Moïse leur a mis dans la bouche pour varier et passionner sa narration.

Dixit inimicus pour *dixerunt Ægyptii.* Ce singulier, cet *inimicus,* tout cela est de si bon goût !

Persequar... comprehendam... dividam spolia, etc. On lit et on voit dans ces mots une vengeance palpable, dont on se sent presque animé en lisant. L'auteur sacré n'a point mis de conjonction à aucun des six verbes qui composent le discours du soldat égyptien, afin de lui donner plus de vivacité et d'exprimer plus au naturel la disposition d'un homme plein de passion, qui s'entretient avec lui-même et qui ne se met pas en peine de mettre des liaisons et des conjonctions dans ses pensées, qui demandent de la liberté.

Un autre en serait demeuré là ; mais Moïse va plus loin. *Implebitur anima mea.* Il pouvait dire : *Dividam spolia, et iis me implebo.* Mais

implebitur anima mea nous les représente regorgeant de dépouilles, et nageant dans la joie.

« Je tirerai mon épée; ma main les égorgera. » C'est ainsi que porte la Vulgate : *Evaginabo gladium meum; interficiet eos manus mea.* La réflexion qui suit suppose ce sens, et est fort belle. Le plaisir d'égorger leurs ennemis n'est pas moins sensible que de les dépouiller. Voyons comme il touche cet endroit. Il pouvait dire, *eos interficiam,* je les égorgerai, mais cela aurait passé trop vite, il leur ménage le plaisir d'une longue vengeance. *Evaginabo gladium meum;* je tirerai mon épée. Quelle image! elle frappe même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea,* ma main les égorgera.

Ce *manus mea* est d'une beauté que je ne puis exprimer. On voit dans cette expression un soldat sûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, et qui mesure son bras. Je tremble pour les enfants d'Israël. Grand Dieu! que ferez-vous pour les sauver? Voilà un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance et à la victoire. Tous les traits de votre colère peuvent-ils suffire pour arrêter vos ennemis? Dieu souffle, et la mer les a déjà enveloppés. *Flavit spiritus tuus, et operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion est bien vive, bien éloquente et bien propre à former le goût : et c'est pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je suis obligé d'avertir que le texte hébreu, au lieu de *interficiet eos manus mea,* a *possidere faciet eos manus mea : possessioni restituet eos manus mea.* Ce qu'on pourrait traduire : « Ma main me les assujettira de nouveau; ma main s'en rendra maîtresse; ma main me remettra en possession de ces fugitifs. » En effet, c'était là le véritable motif de la poursuite si ardente des Égyptiens : l'histoire y est formelle. « On vint dire au roi des Égyptiens que les Hébreux s'étaient enfuis. En même temps le cœur de Pharaon et de ses serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple, et ils dirent : A quoi avons-nous pensé de laisser aller les Israélites, afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis? » (Exod., XIV, 5). L'intention de Pharaon et de ses officiers n'était donc pas de tuer et d'exterminer les Israélites; ils auraient agi contre leurs intérêts; mais ils songeaient à les forcer, les armes à la main, à rentrer dans l'esclavage, et à retourner aux travaux publics de leur ancienne servitude.

Il y a aussi, ce me semble, une grande beauté dans cette expression : « Ma main me les assujettira de nouveau. » Le Dieu des Israélites s'était vanté de tirer son peuple de la prison des Égyptiens, et de les délivrer de leur dure servitude, par la force de son bras : *Educam vos de ergastulo Ægyptiorum, et eruam de servitute, ac redimam in bra-*

chio excelsò (Exod. VI, 6). Il avait fait dire plusieurs fois à Pharaon qu'il étendrait sa main sur lui, sur ses serviteurs, sur ses campagnes, sur ses bestiaux (Exod. IX, 3, 15); qu'il lui ferait bien voir qu'il était le maître et le Seigneur, en étendant sa main sur toute l'Égypte, et en tirant son peuple de l'esclavage : *Scient Ægyptii quia ego sum Dominus, qui extenderim manum meam super Ægyptum, et eduxerim filios Israel de medio eorum* (Exod. VII, 5). Ici l'Égyptien, qui se croit déjà vainqueur, insulte au Dieu des Hébreux. Il semble lui reprocher la faiblesse de son bras et la vanité de ses menaces. Il oppose sa main à celle de Dieu; et se dit à lui-même, dans l'enivrement d'une joie insolente, et dans les transports d'une folle confiance : Quoi qu'en ait dit le Dieu d'Israël, ma main me les assujettira de nouveau.

« Vous avez soufflé, et la mer les a abîmés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes, comme une masse de plomb (ỳ. 10). »

« Vous avez soufflé, et la mer les a abîmés. » Moïse pouvait-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu? Il ne fait que souffler pour abîmer tout d'un coup des troupes innombrables. Voilà ce qu'on appelle le sublime. Le *Fiat lux, et facta est lux,* a-t-il rien de plus grand?

« Et la mer les a abîmés. » Que de choses en trois mots! *operuit eos mare.* Quelle sobriété de termes! Quelle foule d'idées! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Pline dit du peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur quàm pingitur..., ut ostendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moïse aurait donné l'essor à son imagination. Il nous aurait fait un long détail, et de grandes descriptions fades et inutiles. Il aurait épuisé tout le sujet, et, avec un pompeux verbiage et une stérile abondance, il aurait appauvri sa matière, et fatigué son lecteur. Mais ici Dieu souffle, la mer obéit, elle tombe sur les Égyptiens : les voilà tous engloutis. Y eut-il jamais rien de si plein, de si vif, de si animé? Vous ne voyez point d'espace entre le souffle de Dieu et le terrible miracle qu'il fait pour sauver son peuple : *Flavit spiritus tuus et operuit eos mare.*

« Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. » Considérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination et achève le tableau.

« Qui d'entre les dieux est semblable à vous? Qui vous est semblable, vous qui faites paraître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une frayeur religieuse, et dont les œuvres sont autant de merveilles (ỳ. 11)? Vous avez étendu votre main et la terre les a dévorés (ỳ. 12) »

Cet admirable récit est suivi d'un admirable retour de louanges. La

grandeur du miracle demandait cette vivacité de sentiment et de reconnaissance. Et quel moyen de ne pas se récrier, et de ne pas sortir comme hors de soi-même à la vue d'une telle merveille? Interrogation, comparaison, répétition : toutes figures propres à l'admiration et à l'extase.

Magnificus in sanctitate, etc. Il est impossible ici d'approcher du style vif et concis du texte, qui a trois petits membres, séparés les uns des autres, sans liaison, et dont chacun est composé de deux mots assez courts. *Magnificus sanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabilia.* Il n'est pas plus facile d'en rendre le sens, quelque étendue qu'on donne à la version; ce qui, d'ailleurs, la rend froide et languissante, au lieu que l'hébreu est plein de feu et de vivacité.

« Vous vous êtes rendu par votre miséricorde, le guide de ce peuple.... et vous le conduirez par votre puissance, jusqu'au lieu, etc. (℣. 13—17.)»

Ces cinq versets sont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devait donner à son peuple après l'avoir tiré de l'Égypte. Tout y est plein d'images vives et touchantes. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendresse de Dieu pour son peuple, dont il veut bien devenir lui-même le guide et le conducteur (Deut. XXXII, 10, 11), en le conservant pendant tout le voyage, selon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de son œil, et le portant sur ses épaules, comme l'aigle se charge de ses aiglons; ou sa formidable puissance, qui, faisant marcher devant elle la terreur et l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourraient s'opposer au passage des Israélites, et les rend immobiles comme une pierre; ou enfin l'attention merveilleuse de Dieu à les établir d'une manière fixe et permanente dans la terre promise, ou plutôt à les y planter : *Plantabis in monte hæreditatis tuæ;* expression énergique, et qui seule rappelle tout ce que l'Écriture dit en tant d'endroits, du soin que Dieu avait pris de planter cette vigne chérie, de l'arroser, de la faire croître, de l'environner de fossés et de haies, de multiplier et d'étendre au loin ses branches fécondes.

« Le Seigneur régnera dans l'éternité, et au-delà de tous les siècles. Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots et sa cavalerie, et le Seigneur a fait retourner sur lui les eaux de la mer; mais les enfants d'Israël ont passé au milieu d'elle à pied sec (℣. 18, 19). »

C'est ici la conclusion de tout le cantique, par laquelle Moïse promet à Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnaissance pour le signalé bienfait par lequel il vient de les délivrer.

Cette conclusion paraîtra peut-être trop simple, en comparaison de ce qui a précédé. Mais je reconnais pour le moins autant d'artifice dans cette simplicité que dans tout le reste. En effet, après avoir remué et enlevé les esprits par tant de grandes expressions et de si violentes figures,

la justesse de l'art voulait qu'il terminât son cantique par une exposition simple et naïve, tant pour délasser les esprits que pour leur faire comprendre sans figures, sans détours, et sans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venait de faire en leur faveur.

La sortie du peuple juif de l'Égypte est le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'Ancien-Testament. Il le rappelle en mille occasions; il en parle, s'il était permis de s'exprimer ainsi, avec une espèce de complaisance; il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puissante de son bras. En effet, ce n'est pas un seul prodige, mais une longue suite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il était bien juste que la beauté du cantique destiné à conserver la mémoire de ce miracle, répondit à la grandeur de l'événement; et cela ne pouvait pas n'être point de la sorte, puisque le même Dieu qui était l'auteur du prodige, l'était aussi du cantique.

III.

Nous donnons encore ici les bénédictions de Moïse, celles de Jacob et de Balaam : il est peu de morceaux qui puissent mieux nous faire comprendre le caractère de la poésie des temps primitifs. Nous commençons par celles de Jacob.

I. « Rassemblez-vous, je vais vous annoncer ce qui vous arrivera dans les jours *lointains* de l'avenir. »

Le cygne mourant pressentait des temps éloignés pour la réalisation de sa prophétie : Abraham avait prédit à sa race quatre siècles de captivité. Le dernier chant de Jacob a pour but de graver dans le cœur de ses fils le souvenir de Chanaan, leur terre héréditaire. Grâce à ce chant et aux autres traditions des patriarches, Israël conserva au milieu de l'Égypte son esprit national, il y resta toujours une race à part.

« Rassemblez-vous et écoutez, fils de Jacob, écoutez votre père Israël.

» Ruben ! ô toi mon premier-né, toi la force de ma jeunesse, le premier fruit de ma vie ! ton droit de prééminence, qui devait te rendre le premier en pouvoir et en dignité, fuit devant toi comme la vague orgueilleuse. Tu n'es plus le premier, tu m'as couvert d'opprobre. »

Début douloureux pour le père comme pour le fils. Ce fils a flétri le nom de son père, il perdra la couronne de la famille, les honneurs et les droits de la primogéniture. Elle est belle dans sa tristesse, cette image de la grandeur et de la puissance, qui passe devant Ruben comme

une vague orgueilleuse, emportant avec elle les brillantes espérances qu'il a perdues, et qui vont se reposer sur Joseph et sur Juda.

« Siméon et Lévi ! — Ils sont frères, leurs glaives sont devenus des armes meurtrières ! Lorsque dans leur courroux féroce ils ont tué ce vaillant homme, lorsque dans leur vengeance aveugle ils ont énervé le noble taureau (*Sichem et Hemor*, Genèse, chap. XXXIV), mon âme n'avait pris aucune part à leur projet sanguinaire, mon cœur ne s'était pas uni à leur alliance de meurtre ! Qu'il soit maudit leur courroux vindicatif ! qu'elle soit maudite leur colère perfide ! je les diviserai en Jacob, je les disperserai en Israël. » Ce qui fut fait.

« Et toi, Juda ! — Toi, tu seras glorifié par tes frères ; ta main pèsera sur la tête de tes ennemis ; ils se courberont devant toi, les fils de ton père.

» C'est un lionceau, Juda ! Tu reviens du carnage, ô mon fils ! Il se couche, il s'étend comme un lion, comme une lionne ; qui voudra le provoquer ?

» Le bâton de la tribu ne s'éloignera jamais de Juda ; le bâton du juge ne sortira pas d'entre ses pieds, que ne vienne Celui qui doit être envoyé. »

Le bâton du juge était une houlette de pasteur ; cette houlette, signe de l'autorité, tenue par le prince entre ses genoux, est une belle image.

En finissant la série des bénédictions répandues sur ses autres fils, Jacob tourne ses regards vers le bienfaiteur de sa maison, vers Joseph qui est devant lui, environné de ses frères comme une tête couronnée ; aussi le couronne-t-il seul entre tous ses enfants. Il lui donne pour sa double progéniture le second avantage qu'il avait refusé à Ruben, une double part de l'héritage. Et comme ce fils avait été son bienfaiteur personnel, il le bénit spécialement, et le place sous la protection immédiate du Dieu secourable qui l'avait protégé lui-même dans sa première jeunesse.

« Mon fils Joseph grandit et va toujours croissant ; il est d'une rare beauté, et les jeunes filles ont couru sur la muraille pour le voir.

» Ils étaient courroucés contre lui, ils le haïssaient, ceux qui savaient lancer des flèches ; mais son arc est demeuré ferme, ses bras et ses mains sont devenus agiles.

» Par les mains du puissant Dieu de Jacob, par le nom de celui qui a veillé sur moi lorsque je dormais sur la pierre, par le Dieu de ton père qui est venu à ton aide, par le Tout-Puissant qui continue à te bénir, j'appelle sur toi la bénédiction des cieux là-haut, la bénédiction des mers couchées dans les abîmes, la bénédiction des entrailles ma-

ternelles..... Elles viendront sur la tête de Joseph, sur la tête de celui qui est couronné entre ses frères. »

II. La bénédiction de Moïse offre un contraste mélancolique avec le testament de Jacob. Ce n'est plus le langage d'un père, dont le regard paisible embrasse l'ensemble du pays qu'il distribue en propriété aux pasteurs ses fils. C'est un législateur épuisé de fatigue, qui parle au moment où la tombe s'entr'ouvre devant lui, et qui sent qu'il a prodigué sa vie à un peuple indigne de tant de dévouement. Trois tribus déjà avaient violé le testament de Jacob, et les autres ne donnaient pas de plus belles espérances. Dans cette triste situation, Moïse enveloppe ses derniers conseils sous la forme d'une fervente prière, d'une douce bénédiction, qui cependant devait devenir un commandement tout aussi sacré que la dernière volonté de Jacob. Les paroles en sont précises et mûrement méditées, c'est le testament politique d'un sage législateur. Nous en citons quelques fragments.

« Voyant devant lui la face de la mort, il dit :

» Jéhovah est venu de Sinaï, il s'est levé pour eux en Séhir. Il brille sur le mont Pharan; il est arrivé des montagnes de Cadès; le feu ondoyant l'entoure.

» Comme il les aime les tribus ! Tout l'éclat de sa magnificence brille autour de lui ! Elles sont à ses pieds et reçoivent ses commandements !

» Moïse nous l'a donnée cette loi, héritage de la famille de Jacob; car il était roi d'Israël ; et lorsqu'il nous l'a donnée, ils étaient tous réunis, les chefs du peuple, et les tribus d'Israël. »

C'est ainsi que le législateur s'efforçait de faire regarder la loi comme une constitution divine, comme un enseignement de Dieu, librement acceptés par le peuple.

« Vis, Ruben, vis ! que la mort n'éteigne pas ta race, que tes hommes deviennent forts par le nombre.

» Écoute, ô Jéhovah ! écoute la voix de Juda. Conduis-le au milieu de ton peuple ; son bras combattra vaillamment, et quand l'ennemi le serrera de trop près, tu viendras à son secours. »

Ces bénédictions sont belles, mais bien moins riches que ne le sont celles de Jacob.

« Il dit à Lévi : Tu as confié ta lumière et ta justice à l'homme qui t'a été fidèlement dévoué (Aaron), que tu as durement éprouvé au lieu de l'épreuve, que tu as querellé près de la source de la dispute. C'est lui qui a dit à son père, à sa mère : Je ne vous connais pas ; il n'a pas connu ses frères, il n'a pas connu ses fils.

» Ils garderont fidèlement ta parole et observeront ton alliance. Ils re-

diront tes jugements à Jacob et ta loi à Israël ; ils allumeront de l'encens pour t'offrir des parfums ; ils déposeront sur ton autel des holocaustes pour que le feu les consume.

» Bénis leurs forces, ô Jéhovah ! et reçois en grâce l'œuvre de leur main. Abats tous ceux qui s'élèveront contre eux, et que ceux qui les haïssent ne se relèvent jamais. »

On reconnaît ici la voix du lévite qui bénit sa tribu du fond de son cœur. Il parle en frère d'Aaron, et honore sa mémoire en célébrant son impartialité et son caractère incorruptible. La manière dont il passe de l'éloge d'Aaron à l'énumération des devoirs imposés à sa tribu est fort belle. Il sait combien le ministère de cette tribu est nécessaire au maintien de la constitution du pays ; il invoque pour elle une protection spéciale. C'est dans cette bénédiction qu'on retrouve toute la pénétration et toute la finesse d'esprit du saint législateur.

« Il dit à Joseph : Que Jéhovah bénisse ton pays par tout ce que les cieux là-haut, par tout ce que les mers là-bas, ont de plus précieux dans leur sein ; par tout ce que le soleil mûrit de plus précieux ; par tout ce que la lune donne de plus précieux ; par tout ce qui germe de meilleur sur les monts de l'Orient ; par tout ce que renferment de plus beau les montagnes du monde primitif ; par tout ce que la plénitude de la terre peut donner de plus exquis. Que la main de celui qui m'est apparu dans le buisson ardent accumule tous ses bienfaits sur la tête de Joseph ; qu'il y joigne sa faveur spéciale ; que tout cela vienne sur le couronné d'entre ses frères.

» Sa parure de héros est comme celle du premier-né des taureaux, ses cornes comme celles du taureau sauvage ; c'est par elles qu'il repousse les peuples jusqu'aux confins du pays. Voilà ce que feront les dix mille d'Éphraïm, les mille de Manassès. »

Cette bénédiction de Moïse est splendide et savante. Il était impossible de paraphraser et de compléter plus poétiquement la bénédiction de Jacob.

La série des bénédictions de Moïse se termine par ces paroles qui concernent toutes les tribus :

« Il n'est personne, ô Israël, de comparable à ce Dieu qui, du haut du ciel, comme sur un char de guerre, vient à ton secours; qui, dans tout l'éclat de sa majesté, voyage sur les hautes nuées.

» Ce Dieu antique est ton Dieu tutélaire, tu es sous son bras éternel. C'est devant tes yeux qu'il a précipité l'ennemi dans l'abîme, qu'il lui a dit : Disparais !

» Oui, Israël demeurera seul en sûreté. L'œil de Jacob voit devant lui un pays plein de froment et de vin, car du ciel de ce pays coule une abondante rosée.

» Bienheureux Israël ! où est-il le peuple qui puisse t'être comparé ? le peuple que protège Jéhovah, *lui*, le bouclier de ta défense ! *lui*, le glaive de ton pouvoir ! Laisse tes ennemis inventer des ruses contre toi, tu marcheras en vainqueur sur leurs hauteurs ! »

C'est ainsi que Moïse fait ses adieux à son peuple ; il le confie à un Dieu tout-puissant, dont il rappelle les prodiges ; il lui fait chérir un pays que Dieu regarde des hauteurs de Basan et de Galaad, qu'il arrosera non par un fleuve comme l'Égypte, mais de sa main. Il y tiendra à l'abri de tout danger celui qu'il aime ! Toutes ces idées, si on veut les regarder de près, sont magnifiques.

III. Balaam est un homme d'une imagination plus puissante que celle de Moïse ; sa parole est à la fois digne, concise, pleine d'images ; Moïse n'a pas un seul passage qui puisse être comparé aux discours de Balaam ; on pourrait même les placer à côté des morceaux les plus sublimes de Job ; l'histoire qui nous y conduit avec ses rêves et ses visions, avec ses menaces terribles et toujours croissantes, avec ses montagnes diverses et leurs sept autels, est si simple, si symétrique par ses répétitions, qu'on croit s'élever vers le dénouement par des degrés enchantés. (Voir les chap. XXII, XXIII, XXIV des Nombres.)

« Balac m'a fait venir des montagnes d'Aram ; le roi de Moab, des montagnes de l'Est ; il m'a dit : Arrive, maudis Jacob ; arrive, lance des anathèmes sur Israël ! Comment pourrai-je lancer l'anathème contre celui pour qui Jéhovah n'en a pas ?

» De la pointe du rocher je contemple ce peuple ; de la cime des monts mon regard plane sur lui ; regarde-le ! c'est un peuple qui demeure toujours seul, qui ne recevra jamais d'autres peuples parmi les siens. Qui pourrait compter la poussière de Jacob ? Qui pourrait prononcer le nombre du quart d'Israël ?

» Oh ! si ma destinée pouvait être la destinée de ces braves ! si ma foi pouvait être semblable à la leur ! »

Effrayé de l'entendre bénir Israël, au milieu des malédictions qu'il attendait, Balac croyant le lieu funeste, conduit le voyant sur une autre montagne. On construit sept autels, on célèbre sept sacrifices. Balaam va prendre les ordres de Dieu dans la solitude, il revient et dit :

« Lève-toi, Balac, et écoute ; apprends ce que je vais dire, fils de Zippor : Dieu n'est pas un homme pour dire des mensonges ; il n'est pas un fils des hommes pour manquer à sa parole.

» Peut-il donner des ordres qui ne seraient pas exécutés ? peut-il parler sans que son dire ne se réalise ? Regarde ! j'ai reçu des bénédictions ; oui, il a béni ! Je ne puis faire qu'il en soit autrement.

» Je ne puis voir aucun malheur au-dessus de Jacob; pas une calamité ne plane sur Israël! Jéhovah son Dieu est avec lui, il porte en lui de royaux chants de triomphe. Dieu l'a conduit hors de l'Égypte; sa course impétueuse est comme celle du taureau sauvage. L'art des prédictions ne sert de rien contre Jacob, les pressentiments de l'avenir ne font rien contre Israël. Tout lui est révélé en temps et lieu; alors on lui dit ce que Dieu a résolu de faire.

» Regarde-le bien, ce peuple! Il se lève comme un lion! Semblable au lionceau, il s'agite, et ne se couche point qu'il n'ait dévoré sa proie. »

Balac toujours déçu, conduit son voyant sur une troisième montagne, il supplie Balaam de ne pas bénir du moins, s'il ne peut maudire. Balaam lève les yeux, il voit Israël campé dans l'ordre des tribus; l'inspiration s'empare de lui, il élève la voix et dit :

« Discours de Bilame, fils de Béor, » etc. — Nous avons cité ce discours (page 27).

La parole du prophète grandit toujours en énergie, et elle devient de plus en plus menaçante pour les ennemis du peuple de Dieu. Balac s'emporte, il frappe dans ses mains et ordonne à Balaam de s'en retourner en son pays. Mais avant de se retirer, le voyant veut dire au roi ce que son peuple aura à souffrir de celui d'Israël. Dans ce passage, la prédiction s'élève à la plus grande hauteur.

« Discours de Bilame, fils de Béor; discours de l'homme dont l'œil est ouvert.

» Discours de l'homme qui a entendu les arrêts divins, de celui qui connaît la sagesse du Très-Haut. Il a vu la face du Tout-Puissant, il s'est prosterné, et son regard était ouvert!

» Je le vois, il n'est pas encore là; je le contemple, il est encore loin. Une étoile sort de Jacob; un sceptre, d'Israël. Il abattra tous les coins de Moab, il ruinera ses hauteurs fortifiées. Édom est sa propriété, il fera la conquête de l'hostile Séhir. Israël accomplira de vaillantes actions; un vainqueur sortira de Jacob, il détruira le reste de nos demeures. »

Il laisse planer son regard sur Amalec, élève son discours sentencieux et dit :

« Amalec! toi le premier entre les peuples, le dénouement de ta destinée sera la destruction. »

Il laisse planer son regard sur les Kéniens, élève son discours sentencieux et dit :

« Ta demeure est solide, tu as construit ton nid dans le rocher, comme si le nid du rocher n'existait que pour ravager, jusqu'au moment où, toi aussi, tu seras entraîné par Assur. »

Il reprend son discours sentencieux et dit :

« Hélas ! qui pourra y survivre, si Dieu exécute encore ceci ? Des navires venus des côtes de Cétim humilieront Assur ! Ils humilieront Héber ; lui aussi périra ! »

Et Balaam se leva, il s'en alla, et revint en son pays ; et Balac aussi reprit son chemin.

IV. Les discours de Balaam venu des montagnes de la Mésopotamie, source des peuples ; les bénédictions de Jacob qui avait longtemps séjourné aux mêmes lieux ; les chants et les récits du livre des Juges ; la fin du Deutéronome, et surtout la première partie de la Genèse ; le livre de Job, dont nous allons parler, sont les ouvrages qu'il faut consulter et étudier de près, si l'on veut avoir une idée exacte de la poésie puissante, de l'éloquence simple, vigoureuse et élevée des temps primitifs.

La vie des patriarches est en dehors de ce caractère général des poésies orientales. Abraham, Jacob, Joseph avaient vu et habité l'Égypte, ils ont déposé dans leurs récits le calme de la vallée et de leur vie de pasteurs. Du reste, ces hommes qui vivaient intimement et familièrement avec Dieu, qui le recevaient à leur table, qui jouissaient de la douceur de son commerce et n'avaient vu de lui que sa bonté et sa mansuétude, ont dû nécessairement écrire les événements de leur vie et leurs impressions avec la paix et la sérénité de l'Évangile. La légende d'Éliézer (Genèse, Chap. XXIV) a beaucoup de rapport, quant à l'exposition, avec la guérison de l'aveugle-né (Saint Jean, Chap. IX) ; la vie de Joseph se rapproche de la passion du Sauveur.

En examinant avec soin et impartialité les divers ouvrages dont nous avons déjà parlé, peut-être ne trouvera-t-on pas que le monde ait fait de grands progrès dans les lettres, et que nous l'emportions de beaucoup sur les temps primitifs. Job que nous allons examiner, continuera la démonstration.

TROISIÈME ÉTUDE.

JOB.

(Naissance 1722, Mort 1533.)

Le livre de Job est inscrit au catalogue des livres sacrés, mais il n'appartient pas au peuple d'Israël, il est antérieur de plus d'un siècle à la publication de la loi de Moïse. C'est le poëme le plus ancien dont les hommes aient gardé le souvenir, et une des premières compositions artistiques du monde. Jamais même l'expression poétique ne s'est élevée plus haut. Dieu, en donnant la poésie aux hommes, la leur a donnée, du premier jet, dans toute sa sublimité. Cet ouvrage mérite donc d'être étudié en détail et avec soin.

I. « Job, dit la version des Septante (qui nous donne, sur le livre qui porte ce nom, la notion la plus ancienne que nous possédions), Job vivait dans le pays d'Ausétis, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie. Son véritable nom était Jobab. Il descendait, du côté de son père, des enfants d'Ésaü, le cinquième depuis Abraham. Les amis qui venaient le voir étaient Éliphas, un Édomite, prince de Théman ; Bildah, émir de Sueh ; Tsophar, roi des Minéens, etc. »

II. Une opinion fort accréditée veut que Moïse soit auteur du livre de Job. Mais le génie de Moïse et celui du poëte iduméen, sont aussi distants l'un de l'autre que l'Orient l'est de l'Occident. La poésie de Job est concise, pleine de sens, forte, héroïque,

et toujours hissée, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sur le point le plus élevé de l'expression et de l'image. La poésie de Moïse, même dans les passages les plus nobles, a quelque chose de coulant et de doux ; les allures de son style et la pose de ses images sont entièrement opposées au style et aux images du livre de Job. La voix qui résonne à travers ce livre est rude et saccadée ; on dirait qu'elle n'est arrivée jusqu'à nous qu'en passant de rochers en rochers ; comment aurait-elle pu se moduler ainsi dans la plate Égypte ?

D'ailleurs l'imagination du poëte se forme toujours d'après les objets qui ont entouré sa première jeunesse ; ces impressions ne s'effacent jamais et se reproduisent dans toutes ses compositions ; or, toutes les pensées du livre de Job, dans les contours de l'ensemble comme dans les traits de détails et de prédilection par lesquels l'auteur se caractérise spécialement, sont d'un Arabe, d'un Iduméen. Job abonde en images de la double vie de chef de famille et de juge suprême, qui est celle d'un émir. Comment pourrait-on douter qu'il a été élevé dans cette sphère, puisque c'est la seule qu'il conçoive, et qu'il y place Dieu lui-même. Moïse n'a aucune idée de cette existence ; pas un de ses ancêtres, depuis longtemps établis en Égypte, n'y a joui de l'autorité d'un prince oriental. Ce serait donc un véritable miracle, si à côté de ses poésies et de ses lois, toutes empreintes du cachet de son caractère et de sa position, il avait composé un livre rempli de manières de voir qui lui étaient inconnues, et de peintures de mœurs étrangères pour lui, un livre où respire l'âme d'un autre peuple que le sien, où se peint une nature qu'il n'a pas sous les yeux ; en un mot, s'il avait pu créer dans ses poésies un monde qui, pour lui, n'existait pas.

Une autre opinion veut que Moïse ait rencontré le livre de Job chez Jéthro, son beau-père, et qu'il l'ait donné à son peuple.

Cette supposition paraît aussi très-peu vraisemblable. En effet, si le livre de Job, ce recueil de poésies et d'images incomparables, avait été transmis aux Hébreux par *l'autorité toute-puissante* de Moïse, il aurait eu de nombreux imitateurs. Les prophètes ne cessent de commenter Moïse, tandis que la sublime pyramide de Job est restée intacte dans son ensemble.

Lorsque *David jeta son soulier à Édom* comme à un valet, toutes les forteresses de ce pays, tous ses trésors, sans en excepter ceux de la science, furent à la disposition du vainqueur; et ce vainqueur, qui se glorifiait autant de ses poésies que de sa couronne, devait nécessairement s'occuper des productions poétiques des nations qu'il soumettait. *Il est donc très-probable qu'il s'empara du poëme par lequel les Édomites célébraient la sagesse et la piété constante d'un de leurs émirs.* Lui-même a cherché à imiter une partie des beautés de ce poëme dans ses *derniers* psaumes; ils sont les premiers ouvrages hébraïques où l'on remarque quelque ressemblance avec certains passages de ce livre. Les prophètes ne le pratiquent pas, et Ézéchiel est le seul où l'on trouve le nom de Job; encore le place-t-il après celui de Noé et de Daniel.

III. Quoi qu'il en soit de ces questions, qui du reste nous ont servi à caractériser par comparaison le livre de Job, nous abordons le sujet, la forme et le plan de l'ouvrage.

Nos regards sont souvent offensés *de la prospérité du vice et des malheurs de la vertu; comment concilier ce désordre avec la justice et la sagesse de Dieu? — Job est frappé cruellement dans ses biens, sa famille et son corps, est-il coupable, peut-il-être innocent?* Voilà toute la question.

Le dialogue, ou plutôt la marche de la plaidoirie, voilà la forme. Poésie intime et psychologique, reposant moins sur des faits historiquement exposés que sur des affirmations dogmatiques, ou des phénomènes logiquement discutés, voilà le genre littéraire.

Le livre de Job se divise en quatre parties : Le prologue ou l'introduction (Chap. I et II); la plainte de Job (Chap. III); la discussion philosophique (Chap. IV à XLII); et l'épilogue ou la conclusion (Chap. XLII).

IV. L'introduction et la conclusion sont écrites avec une simplicité patriarcale, une concision entraînante, une élévation silencieuse qui les rendent dignes de l'auteur du poëme. Le premier chapitre est évidemment la base de tout l'ouvrage : Dieu siége dans le ciel comme un émir sur la terre; il rassemble à certaines époques au-

tour de lui ses anges et ses serviteurs qui lui donnent des nouvelles de la terre ; Satan est envoyé en qualité de valet de justice afin d'éprouver le prince iduméen jusque-là comblé de bienfaits, et de s'assurer s'il est en effet un sincère adorateur de Dieu. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo Deus. Ecce par Deo dignum vir fortis cum malâ fortunâ compositus.* Job est frappé dans ses biens ; ils lui sont enlevés, et il bénit Dieu. Ses enfants sont perdus, ils meurent au milieu d'un festin, sous les ruines d'un édifice qui s'écrase sur leur tête ; Job se tait et adore le Seigneur. Enfin une horrible maladie dévore ses chairs, elles tombent en lambeaux, et sa femme l'insulte. Trois amis viennent pour le consoler. « De loin ils l'aperçoivent et ne le reconnaissent pas, ils élèvent la voix, ils pleurent, ils déchirent leurs vêtements, ils jettent de la poussière dans les airs et elle retombe sur leur tête. Ils s'assoient avec lui sur la terre, durant sept jours et sept nuits ; mais aucun d'eux n'ouvre la bouche, car ils voient que sa douleur est profonde. » (Chap. II.)

V. Après cela Job prend la parole, il exprime en termes douloureux les maux qu'il endure ; dans son désespoir il maudit sa naissance (Chap. III) :

« Périsse le jour où je suis né ! Périsse la nuit où l'on put dire : un nouvel homme est conçu !... Pourquoi n'ai-je pas péri dans les entrailles qui m'ont formé ? Pourquoi ne suis-je point mort à mon premier pas dans la vie ?..... Maintenant je dormirais *en silence ;* je me reposerais de *mon sommeil !* Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable, et la vie, à ceux qui sont dans l'amertume du cœur, qui appellent la mort...., et elle ne vient point...., et qui tressailliraient d'allégresse s'ils rencontraient le tombeau ? — Tel est mon sort : je soupire avant de prendre mon pain ; le rugissement de ma douleur retentit comme un torrent qui gronde. »

VI. Job espérait que ses amis seraient touchés de ses plaintes comme ils l'avaient été de ses maux ; il se trompait. Les trois consolateurs attaquent leur ami et ne voient en lui qu'un *coupable châtié de Dieu, qu'il doit apaiser par la pénitence.* C'est là le

thème et la marche de tous leurs discours. — Éliphas commence la discussion; il est le plus modeste et le plus réservé des trois interlocuteurs ; s'il sermonne Job le premier, il ne donne pas la leçon comme venant de lui, il l'attribue à un oracle.

» Si nous commençons à te répondre, dit-il, peut-être le supporteras-tu difficilement ; mais qui peut garder un discours qu'il a conçu dans sa pensée ?

» Toi-même, tu instruisais la multitude, tu fortifiais les bras affaiblis, tu affermissais ceux qui chancelaient, tu soutenais les genoux tremblants. Et maintenant l'affliction est venue sur toi, et tu as défailli ; elle t'a frappé, et te voilà dans le trouble.

» Qu'est devenue ta sainteté, ta force, ta patience, la perfection de tes voies ? Recherche, je te prie, quel innocent a jamais péri, quels justes ont été exterminés. J'ai vu plutôt ceux qui opèrent l'iniquité semer la douleur et la moissonner ; au souffle de Dieu, ils ont péri ; le vent de sa colère les a consumés. Le rugissement de la lionne, la voix du lion ont été étouffés ; la dent du lionceau a été brisée ; le tigre a péri faute de proie, ses petits ont disparu. — Une voix est venue jusqu'à moi dans le silence, et mon oreille en a à peine saisi le souffle ; dans l'horreur d'une vision de nuit, à l'heure où le sommeil règne sur les hommes, la terreur m'a saisi, et mes os ont tremblé d'épouvante. Un esprit a passé devant ma face et les poils de ma chair se sont hérissés; quelqu'un s'est arrêté devant moi, un spectre inconnu ; et j'ai entendu sa voix comme celle d'un souffle léger : « L'homme est-il comparable à Dieu ? Peut-il être pur devant son créateur ? Voilà qu'il a trouvé le mal dans ses anges, et que ceux qui étaient ses ministres ont failli ; combien plus, ceux qui habitent l'argile, qui sont nés de la terre et seront rongés par les vers ! ..... Ne repousse donc pas les châtiments du Seigneur. Il blesse et il remédie ; il frappe et ses mains guérissent... Tu verras ta race se multiplier, tes enfants croître comme l'herbe de la prairie..... Tu entreras au tombeau, après avoir achevé les années de ta vie, comme ces gerbes qu'on recueille dans l'aire au temps de la moisson..... Voilà ce que nous avons pensé, voilà ce qui est. Écoute et médite en ton cœur. » (Chap. IV et V.)

L'attaque de Bildah, qui suit celle d'Éliphas, est plus vigoureuse

de style et d'idées, et Tsophar ne fait que renchérir sur les discours de ce second interlocuteur.

Job répond successivement à chacun d'eux, et il les surpasse de bien loin comme sage et comme poëte. Dans une invocation d'une richesse infinie, il soutient que sa vie est pure et que les rigueurs du Ciel sont pour lui un mystère qu'il ne saurait comprendre. Il prend Dieu à témoin de son innocence; il conjure le Très-Haut de cesser une lutte où le plus faible doit succomber. Ses réponses ne font qu'irriter ses amis. Ils accusent Job d'hypocrisie; ils le traitent d'insensé; ils répètent ce qu'ils ont dit de la justice divine : *qu'elle ne frappe jamais l'innocent;* ils le répètent en l'accompagnant de comparaisons hardies, de métaphores brillantes, de toutes les fleurs poétiques de l'Asie. Le combat recommence ainsi une seconde et une troisième fois.

A la fin de la première attaque, Job se sent déjà assez victorieux pour en appeler judiciairement à Dieu contre ses accusateurs.

A la seconde (Chap. xv), le nœud du dialogue s'est serré, Job fait un pas de plus, et dans son indignation il répond à Tsophar, qu'en ce monde le bonheur est réservé aux méchants, mais que la vertu éprouvée ici-bas, aura ailleurs sa récompense.

A la troisième discussion (Chap. xxii), Éliphas cherche adroitement à donner un autre caractère à l'entretien, mais les esprits se sont aigris. Job persiste dans son dire sur les méchants (Chap. xxiv); Bildah discute faiblement (Chap. xxv); Tsophar ne trouve plus de réplique, et Job reste vainqueur. — Alors semblable au lion qui voit ses ennemis étendus sans vie autour de lui, il rétracte ce que la colère lui a fait dire d'excessif sur la prospérité du méchant (Chap. (xxvii, xxviii), et il expose sa cause en sentences que l'on peut compter parmi les plus beaux passages du livre. Il peint son ancienne prospérité (Chap. xxix), sa misère, ses souffrances actuelles, les insultes de ses ennemis (Chap. xxx), ses œuvres de miséricorde et son innocence (Chap. xxxi), en termes si magnifiques et si touchants qu'il finit par s'écrier avec assurance :

« Voilà ma défense. Que le Tout-Puissant me réponde! Et si un ennemi ose présenter une accusation contre moi, je l'étendrai sur mes épaules comme un manteau royal, j'en ornerai mon tur-

ban comme d'un diadème! Oui, j'indiquerai à l'homme qui composera cet écrit toutes les traces de mes pas, et j'oserai comparaître devant mon juge, fier comme un roi. » (Chap. XXXI.)

Après cette sublime apologie, quand les sages sont à terre et qu'ils n'osent plus répliquer, un jeune prophète vient se jeter sur la scène (Chap. XXXII); il est un peu enthousiaste et présomptueux, comme le sont les jeunes gens; il se croit plus sage que tous; mais sa sensibilité, sa douceur et sa modération forment un contraste heureux avec la dureté des amis de Job et la violence de leurs discours. Il blâme avec respect les paroles emportées de Job; il le conjure de ne pas s'abandonner aux murmures où son affliction l'a conduit, et de ne point mal parler de Dieu : « Dieu est grand, dit-il, et qui peut sonder ses voies? qui peut lui dire : Vous avez commis l'iniquité? » (Chap. XXXVI, 23.) Il décrit ensuite les œuvres de ce Dieu qui toutes sont pour nous des mystères, il célèbre sa majesté souveraine et sa justice ineffable, il invite la sagesse humaine à trembler en sa présence : elle n'est à ses yeux que néant. Dieu paraît à cette heure d'une manière aussi magnifique qu'inattendue, et comme pour continuer le discours d'Éliu. Du sein de la nue, il prend brusquement la parole ; mais aux sublimes accents qui sortent de sa bouche, on sent bien que c'est l'auteur de l'univers qui parle. Sans accorder la moindre attention aux sages qui l'ont défendu, Dieu ne s'adresse qu'à Job, non en juge, mais en sage; car il pose à celui qui a vaincu tous ses adversaires et épuisé la sagesse de la terre, des questions concernant *la création et le gouvernement du monde,* il l'accable sous une éblouissante peinture de ses œuvres, et le sage de la terre reste muet. (Chap. XXXVIII.)

Dieu fait ensuite (Chap. XXXIX) passer devant lui sept espèces d'animaux, et termine ce cortége par deux monstres marins, que lui, père du monde, a créés, et dont il prend soin chaque jour, comme s'ils étaient ses favoris. Il demande à Job pourquoi ils existent, car ce n'est pas pour l'utilité de l'homme, puisqu'ils lui sont presque tous nuisibles; et le sage de la terre, humilié, continue à garder le silence. *Unum locutus sum..... et alterum, quibus ultrà non addam; manum meam imponam super os meum.* Se soumettre à la

raison infinie, aux vues impénétrables et à la bonté visible du père de famille qui nourrit le crocodile et les petits du corbeau, telle est en effet la seule réponse possible aux questions que le souverain du monde adresse lui-même à Job sur le gouvernement et les destinées de l'univers : la raison et les vues de Dieu sont au-dessus de notre intelligence ; nous ne comprenons pas la nature, comment comprendre Dieu et la marche de sa providence?

Aussi Dieu ne daigne pas dire à Job pourquoi il l'a si sévèrement éprouvé, il le dédommage seulement de ce qu'il a souffert ; mais les lieux communs débités par les prétendus défenseurs de Dieu, loin d'obtenir une récompense, ont besoin d'être rachetés par un sacrifice que Job lui-même offrira. L'injure faite à l'innocence, à l'amitié, à la vérité, est ainsi réparée.

Voilà quelques faibles traits du plan sublime de ce livre. S'il n'a pas été écrit par un prince, son auteur était digne de l'être, car sa manière de sentir et de voir est toute royale et divine.

VII. « Assurément, dans les détails divers dont se remplit ce cadre, dit ici M. Plantier, une juste sévérité de goût peut reprendre des défauts ; les orateurs se répètent ; on ne trouve, dans la marche particulière, comme dans la marche générale de leurs discours, qu'une gradation faiblement prononcée ; plus d'une fois, en les lisant, vous seriez tenté de leur dire : « Mais vous avez déjà posé ces affirmations, signalé ces faits, développé ces vues ; vous oubliez le but, et si brillantes que soient les routes où vous vous promenez, elles nous égarent dans un dédale et nous font trop souvent tourner sur nous-mêmes. » Cependant, à travers ces imperfections partielles, la majesté de l'ensemble vous frappe. Il ne s'agit au fond que d'un homme, de l'explication de ses maux, du plus ou moins de confiance qu'il doit avoir à la sainteté de sa vie, et vous voilà soudain transporté aux plus hautes régions de la philosophie et de l'histoire. Pour résoudre le problème d'une existence individuelle, on déroule à vos yeux les grandes lois de la Providence ; on met à nu dans ses principaux ressorts le divin mécanisme de l'univers ; on vous fait entendre les plus imposantes leçons des siècles écoulés ; on vous explique les infortunes de Job

par les calamités mêmes des empires. C'est bien là ce qu'on appelle en littérature tirer le monde du néant. Vous craigniez d'être à l'étroit dans une vie d'homme, la scène s'est élargie, et le poëte, comme un aigle audacieux, vous a emporté avec lui dans des sphères sans limites. »

VIII. « Les poésies primordiales sont l'encyclopédie d'un siècle et d'une nation, dit M. Villemain. Tout ce que sentait, tout ce que savait, tout ce qu'inventait la Grèce, du temps d'Homère, est dans l'Iliade.

» Le livre de Job est aussi un miroir fidèle du monde, tel qu'il était à l'époque où vécut le Patriarche iduméen. Il n'est aucun des livres poétiques de l'Écriture, où tant d'objets divers aient jeté leurs reflets, quelquefois avec incohérence, c'est vrai, mais généralement aussi avec une parfaite harmonie. »

« Quand vous lisez ce poëme, dit encore M. Villemain, à cette description du cheval si frémissante de poésie, à ces entretiens de Job avec ses amis, à ces paroles magnifiques pour peindre les splendeurs de la création, vous êtes au milieu des sites, des mœurs et de l'imagination arabes ; vous êtes dans le désert et sous la tente; vous sentez mieux cette nature orientale que par aucun récit, aucune recherche profonde. »

Les descriptions de Job sont en effet d'une vérité si parfaite que l'illusion semble détruite à force d'être absolue; vous ne vous représentez plus les objets, vous les sentez, vous les voyez. Nos poëtes modernes qui ont voulu imiter Job, n'ont sûrement rien de comparable, car Job a atteint et fixé les limites de la poésie pittoresque. Nous citons, pour preuve, quelques morceaux du discours de Dieu.

« Alors Dieu, répondant à Job du milieu d'un tourbillon, lui dit :

» Quel est celui qui obscurcit la sagesse par des discours insensés ? Ceins tes reins comme un guerrier ; je t'interrogerai ; tu me répondras.

» Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre? dis-le moi, si tu le sais. Sur quoi ses bases sont-elles affermies? Qui a posé sa pierre angulaire, à cette heure où les astres du matin me

louaient ensemble, où tous les fils de Dieu étaient ravis de joie?

» Qui a renfermé la mer en ses digues, quand elle rompait ses liens comme l'enfant qui sort des entrailles de sa mère; lorsque je l'enveloppais des nuées comme d'un vêtement, des ténèbres comme des langes de l'enfance? Je lui ai donné mes ordres, je lui ai opposé des portes et des barrières, je lui ai dit : Tu viendras jusque-là, tu n'iras pas plus loin, ici tu briseras tes flots en fureur.

» Tu savais que tu devais naître? — Depuis que tu es né, tu commandes au point du jour? Tu indiques à l'aurore le lieu où elle doit se lever? — Tu peux tenir les pôles de la terre, la secouer et en faire tomber les impies? — Tu as pénétré dans la profondeur des mers? Tu as marché dans le sein de l'abîme? — Les portes de la mort se sont ouvertes devant toi? Tu as vu l'entrée des ténèbres?

» Tu connais le lieu de la lumière, le séjour des ténèbres? Tu irais les prendre pour les mener à leur terme? Tu saurais les reconduire à leurs demeures? — Tu élèveras la voix jusqu'aux nuées, et des torrents d'eau descendront sur ta tête? Tu enverras la foudre et elle ira, et, revenant, elle te dira : Me voici?

Que de questions inattendues! Quelle élévation dans ces idées, quelle majesté dans ce langage, quelle énergique hardiesse dans ces expressions! Dieu continue :

« Est-ce toi qui chasseras sa proie pour le lion; toi qui rassasieras les lionceaux, *lorsque, couchés dans leurs antres, ils épient leur proie* du fond de leur tanière?

» C'est toi qui prépares au corbeau sa nourriture, quand ses petits *errent çà et là,* et que *pressés par la faim ils crient* vers le Seigneur?

» Tu as compté combien de mois portent les biches? Tu connais le temps de leur délivrance? Elles se courbent pour mettre bas leurs petits, elles enfantent en *jetant des cris plaintifs; ils se séparent d'elles* pour chercher *des pâturages,* ils s'éloignent et ne *reviennent plus vers elles!* »

Voilà trois tableaux vivants, les deux derniers sont pleins d'une mélancolie vague et rêveuse.

« Qui a donné la liberté à l'onagre, qui a rompu ses liens? Je

lui ai ouvert pour demeure les solitudes, pour retraite le désert; il se rit du bruit des villes; il n'entend pas les cris du maître; il cherche du regard la montagne où il trouvera l'herbe fleurie!

» Est-ce que le rhinocéros voudra te servir et passer la nuit dans ton étable? Tu l'attacheras au joug pour ouvrir tes sillons, pour briser derrière toi les glèbes de la vallée? Tu mettras ton espoir en sa force? Tu lui confieras tes travaux? Tu crois qu'il voudra conduire ta moisson et recueillir ta grange? »

Dieu donne la liberté à qui lui plaît; voici deux animaux qui passent fièrement près de l'homme; il ne les asservira jamais.

» C'est toi qui as donné la force au cheval, le hennissement dont frémit son poitrail? C'est toi qui le fais bondir comme la sauterelle? Son souffle répand la terreur; il creuse du pied la terre, s'élance avec audace, court au-devant des armes, méprise la peur, affronte le glaive. Sur lui, le bruit du carquois retentit, la lance et le javelot frémissent; dans son ardeur, dans sa colère, il creuse le sol. Il ne peut croire que la trompette l'appelle! L'a-t-il compris, il dit: Vah! De loin, il respire le combat, la voix tonnante des chefs et le cri du soldat.

» Est-ce par ton ordre que l'aigle s'élève jusqu'aux nues? qu'il place son aire au sommet des rochers? Il habite le creux de la pierre, sur les sommets abruptes et le roc escarpé. De là son froid regard cherche la proie; l'a-t-il découverte, loin; ses petits boiront du sang! En quelque lieu que se trouve le cadavre, il y tombe. »

Ces deux portraits sont les chefs-d'œuvre du genre pittoresque. Le suivant ne leur est pas inférieur, peut-être même est-il encore plus hardi et plus étonnant.

« Peux-tu avec un hameçon enlever léviathan (le crocodile), et le traîner par la langue avec un cordon? Feras-tu passer un roseau à travers ses narines? Mettras-tu un anneau de fer en sa gueule? Sans doute, il t'adressera d'humbles prières, tu entendras ses douces supplications; il fera un traité avec toi, tu le reçevras comme un esclave éternel; tu te joueras de lui comme d'un passereau, tu le lieras pour amuser de jeunes filles? Allons, mets la main sur lui; tu ne garderas pas le souvenir du combat! Nul ne veut l'éveiller; ses frémissements font jaillir la lumière, la terreur habite autour

de ses dents, des flammes sortent de sa gueule, des étincelles volent autour de lui ; sous lui, l'abîme bouillonne comme l'eau sur le brasier, la mer s'élève en vapeurs comme l'encens d'un vase d'or ; l'onde blanchit derrière lui comme la chevelure d'un vieillard ; son cœur est dur comme le rocher, comme la meule qui écrase le grain ; nul sur la terre n'a sa puissance, il a été créé pour ne rien craindre. »

Voilà ces descriptions fameuses que M. Villemain dit être frémissantes de poésie. Quelle grandeur dans ce Dieu qui assied la terre, marche dans les abîmes, commande à la nature, à la mer, à l'aurore, aux tempêtes, à la foudre, comme à des valets ; qui prend la terre par les pôles, la secoue et en fait tomber les impies ! Qu'il est bon ce Dieu qui a pitié du corbeau, lorsqu'il crie vers lui ; qui chasse pour le lion et amène à ses petits leur proie ! Il est le maître, et il a donné la liberté à l'âne sauvage qui se rit de l'homme et n'a que faire de son étable ; au rhinocéros qui ne voudra jamais le servir ; à l'autruche qui lui échappe par sa course rapide ; à l'aigle qui regarde du haut de ses inaccessibles rocs et ne songe qu'au carnage ; au crocodile qu'environne l'épouvante. Mais quel noble animal il lui a soumis dans le cheval ! Aussi quelle splendide description il sait en faire, quelle vie, quel mouvement, quelle expression !

Virgile qui a observé les merveilles de la création avec un instinct si délicat et un amour si passionné, qui de tous les anciens, les a le mieux senties et représentées avec le plus de magie, Virgile est incomplet et paraît froid, lorsqu'on le compare au poëte biblique. Comme Job, il saisit le cheval au moment où sonne la charge ; il le représente qui bondit, qui frissonne, qui bat du pied la terre, qui lance la flamme de ses naseaux :

Si qua sonum procul arma dedêre,
Stare loco nescit : micat auribus, et tremit artus ;
Collectumque premens volvit sub naribus ignem :
Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo.
At duplex agitur per lumbos spina, cavatque
Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.

Cette peinture est magnifique et présente plus d'une analogie avec celle de Job. Mais cette comparaison si dégagée : *Suscitabis eum quasi locustas?* ce renâclement des narines qui répand la terreur, *gloria narium ejus terror*, trait si audacieux, si fécond! ce fier mépris de la peur, *contemnit pavorem;* cet énergique *sorbet terram;* cette impatience guerrière qui enivre le cheval; cette joie qu'il éprouve au son désiré de la trompette; cette exhortation par laquelle il s'anime à s'élancer; cette respiration du bruit de la guerre, des cris des chefs et du soldat, *odoratur bellum, ululatum exercituùs;* tout cet ensemble de traits étourdissants, d'expressions à part, de termes imprévus, Virgile n'a rien qui le représente ou le rachète; Virgile est sublime, mais Job est divin.

IX. Job est le poëte de la douleur. « Aucun écrivain, dit Chateaubriand, n'a poussé la tristesse au degré où elle a été portée par le saint Arabe, pas même Jérémie qui *peut seul égaler les lamentations aux douleurs.* » Mais sa plainte est la plainte de l'humanité, il pleure comme nous pleurons tous. Il n'est personne qui n'ait dit une fois dans sa vie : « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur, qui appellent la mort, et elle ne vient point..? » Aussi, malgré son antiquité sans mesure, le livre de Job conserve-t-il encore pour nous tout le charme qu'il dut avoir à son aurore, tant son héros nous ressemble; tant les maux qui le firent soupirer, répondent à ceux qui parfois nous font gémir; tant il décrit avec justesse ce fond de douleur inhérent à la nature humaine, et qui, modifié, mais non détruit par les civilisations et les siècles, soulève encore en nous les orages qu'il excita dans nos pères, aux premiers jours du monde!

« Oh! qui me rendra tel que j'étais autrefois dans mes premières lunes, lorsque Dieu daignait me couvrir de ses ailes, lorsqu'il remplissait mon âme de sa divine lumière, et qu'à l'aide de ce flambeau sacré je marchais sans crainte au milieu des ténèbres! Qui me rendra tel que j'étais aux jours de mon printemps, lorsque l'esprit du Seigneur résidait sous ma tente, que les ruisseaux de lait coulaient pour moi dans de vastes bassins, et que le rocher même semblait distiller les doux sucs de l'olive! Souvent alors je

quittais ma tente, je traversais les portes de la ville, et j'allais établir mon siége sur la place publique. A mon aspect, les jeunes gens se retiraient avec respect, les vieillards se levaient et restaient debout, les princes suspendaient leurs discours, et leur langue demeurait attachée à leur palais.

» Tous ceux dont les oreilles pouvaient m'entendre, célébraient mon bonheur; tous ceux dont les yeux pouvaient me voir, me louaient; car je sauvais le pauvre qui criait vers moi, je protégeais l'orphelin qui, nulle part, ne pouvait trouver d'appui. J'ai attiré sur moi la bénédiction de tous les infortunés prêts à succomber, c'est par moi que le cœur de la veuve exhalait des chants joyeux.

» J'ai choisi la justice pour vêtement, elle a été ma parure, le droit était ma robe et mon turban. J'étais l'œil de l'aveugle; la jambe du boiteux, c'était moi! J'ai été le père de tous les pauvres, j'ai défendu même les droits de l'étranger; j'ai cassé les dents de l'injuste, je lui ai arraché de la gorge la proie qu'il allait dévorer!

» Je bénissais le Seigneur et je me disais : Je finirai mes jours au milieu de mes enfants sous le toit domestique, comme l'oiseau dans le nid qu'il a construit. Ma postérité s'étendra comme les racines d'un arbre majestueux, et la rosée du ciel descendra sur eux comme sur les rameaux du cèdre toujours vert.

» Hélas! dans quel état je suis tombé! Les plus jeunes et les derniers des hommes, ceux que j'aurais à peine soufferts parmi les chiens de mon troupeau, les enfants de la poussière et du vice, m'outragent par d'insultantes chansons; ils s'éloignent de moi avec horreur, ils osent me cracher au visage!

» Une ardeur insatiable fait bouillonner mes entrailles. Je marche noirci par le feu de la douleur, ma chair est desséchée, et mes os sont brûlés. Ma harpe ne chante plus que le deuil de la mort, et ma lyre retentit de la voix de mes pleurs.

» Je pousse des cris vers vous, Seigneur, mais vous ne m'écoutez pas; je me tiens debout devant vous, et vous ne me regardez pas. Vous m'avez élevé au milieu des airs et vous me brisez tout entier. Je sais que vous me traînez à la mort, à la demeure où se rassemblent tous les vivants! Toute prière est inutile: en vain ils gémissent ceux dont vous voulez la perte. *Et cependant moi, je*

pleurais sur l'affligé, j'étais ému de compassion pour le pauvre! »

Quel poëte, quel orateur connut jamais mieux les secrets de la douleur, sut pénétrer plus-avant dans les sources de la miséricorde et de la pitié? Ses idées marchent et se graduent avec force. Le style a la teinte de la simple et naïve antiquité :

Mes premières *lunes* pour mes premières années : c'est par les lunes que dans les âges primitifs les hommes ont compté le temps.

Les jeunes gens s'écartaient de moi par respect, les vieillards se levaient et se tenaient debout. Ces circonstances qui servent à prouver de quelle considération Job était environné, servent aussi à peindre les mœurs vénérables des premiers siècles.

Je bénissais le Seigneur, je me disais : Je finirai mes jours au milieu de mes enfants, sous le toit domestique, comme dans le nid que l'oiseau s'est bâti. » Quelle douce et touchante simplicité! Quelles idées plus propres à peindre le sentiment, la vertu, le désintéressement!

Hélas! dans quel état je suis tombé! Combien ce passage est heureux, et comme le tableau qui suit contraste bien avec le précédent!

XIII. Et maintenant le patriarche va demander à Dieu quel crime a pu lui attirer tant de malheurs. Il fera l'éloge de sa vie, non par orgueil, mais par honneur, par amour pour cette vertu dont il craint tant de s'écarter, c'est le témoignage d'un cœur honnête et pur, ses paroles pieuses rappellent les plus doux enseignements de l'Évangile. Herder intitule ce chapitre : *Morale d'un prince iduméen.* Puisse cette morale devenir aujourd'hui la règle des princes chrétiens, la règle de ceux qui conduisent les peuples et possèdent les richesses! Elle serait le salut de la société.

« J'ai fait une alliance avec mes yeux, dit-il, car si je les arrêtais sur une vierge, que verrais-je en elle? quelle part pourrais-je conserver à mon Dieu? quel pourrait être mon héritage là-haut, dans le ciel, auprès de ce Dieu? La perdition ne suit-elle pas de près le sacrilége? et les affronts publics ne sont-ils pas le partage de celui qui pratique l'injustice? Voilà pourquoi j'ai pensé : la route où je marche, il la voit, et tous mes pas sont comptés par lui.

» Ai-je jamais foulé les sentiers de l'hypocrisie, et en quel temps mon pied s'est-il dirigé au-devant de la ruse et de la tromperie? Que Dieu me pèse dans sa balance, et lui-même reconnaîtra mon innocence. Mes pas se sont-ils jamais écartés du droit chemin? Mon cœur a-t-il suivi l'attrait de mes yeux? Quelque objet étranger est-il resté attaché à ma main? Qu'alors un autre mange ce que j'ai semé; qu'un autre déracine ce que j'ai planté!

» Ai-je renié le droit de mes esclaves ou celui de ma servante, quand ils plaidaient contre moi? Si je l'avais fait, que pourrais-je répondre, quand Dieu m'accusera? quand il m'interpellera, que pourrais-je lui répondre? Celui qui m'a fait, n'a-t-il pas fait aussi mon esclave, et n'avons-nous pas été formés égaux dans le sein de nos mères?

» Ai-je manqué d'exaucer les vœux des nécessiteux? Les regards de la veuve m'ont-ils vainement demandé de la nourriture? Ai-je pris seul mes repas sans en donner sa part à l'orphelin, qui depuis son enfance a grandi avec moi afin que je devinsse son père, à l'orphelin que j'ai guidé depuis qu'il a quitté le sein de sa mère?

» Quel est le malheureux sans vêtements, quel est le misérable qui n'avait pas de quoi se couvrir et que j'ai laissé marcher devant mes yeux, sans que ses membres aient été couverts par moi, sans que la laine de mes brebis l'ait réchauffé?

» Si jamais j'ai élevé la main contre l'orphelin parce que j'étais sûr d'avance de l'appui des tribunaux, oh! qu'alors mon épaule tombe séparée de mon corps, et que mon bras se brise avec ses os! Comme il me faudrait trembler maintenant devant le châtiment de Dieu, car je ne pourrais rien contre sa grandeur!

» Jamais je n'ai laissé passer à l'étranger une nuit sans abri; ma porte a toujours été ouverte devant le voyageur.

» Le pays crie-t-il contre moi? Ses sillons pleurent-ils parce que j'ai mangé leurs fruits sans les payer? Ai-je torturé l'âme du laboureur? Oh! qu'alors la terre mûrisse pour moi des épines au lieu de blé, et des herbes malfaisantes au lieu de fruits savoureux!

» Me suis-je réjoui du malheur de mes ennemis? Etais-je satisfait quand il leur arrivait du mal? Non, jamais aucune mauvaise parole n'est échappée à ma langue; je ne lui ai jamais permis au-

cune imprécation contre mon ennemi, même quand les hommes de ma tente disaient : Si nous avions sa chair, elle nous rassasierait.

» Ai-je placé ma confiance en mes richesses, ai-je dit à l'or : Tu es ma garantie ? Me suis-je réjoui parce que je possédais de grands biens et que je trouvais tant de choses sous ma main ?

» Si en voyant le soleil si brillant et si beau, si en contemplant la marche superbe de la lune, mon cœur s'est égaré en secret, et si ma main leur a jeté un baiser de ma bouche, j'ai commis un méfait punissable devant toutes les justices, car j'ai renié le Dieu du ciel.

» Si, comme Adam, j'ai caché mon iniquité, renfermant mes péchés dans mon sein, que je sois confondu au milieu de la multitude, que le mépris des miens m'accable, et que, réduit au silence, je n'ose franchir le seuil de ma porte !

» Hélas ! où le trouver, le juge qui m'écoutera ? Regarde l'écrit de ma justification, et réponds-moi, mon Dieu ! Oh ! si quelqu'un voulait écrire ma cause tout entière, j'étendrais avec pompe cet écrit sur mes épaules, je le tournerais autour de mon turban comme un diadème ; j'indiquerais tous mes pas à l'auteur de cet écrit, je m'approcherais de lui avec l'assurance d'un roi. »

XIV. Au milieu de ces plaintes, le juste affligé et persécuté présente à Dieu cette supplique habile.

« Pourquoi, Seigneur me cacher votre visage et me traiter en ennemi ? Vous déployez votre puissance contre une feuille emportée par les vents, vous poursuivez une paille desséchée, et vous me consumez d'amertume.

» Bientôt je serai dévoré par la poussière, je deviendrai comme le vêtement rongé par les vers. L'homme né de la femme vit peu de jours ! il est rassasié de misères ! Comme la fleur, il s'élève, il est foulé aux pieds ; il fuit comme l'ombre, il ne s'arrête jamais.

» Est-il digne de votre puissance d'ouvrir les yeux sur un être d'une telle misère, et de l'appeler en jugement avec vous ? »

Voilà ce que l'on pourrait appeler un chef-d'œuvre d'artifice oratoire. Nous avons un respect involontaire pour tout ce qui est faible ; nous combattons contre la force, mais nous n'oserions nous

prévaloir de notre supériorité contre un rival débile, impuissant, et qui, prosterné devant nous, nous supplie. Job connaît cette disposition de l'âme humaine, et persuadé qu'elle existe plus tendre encore dans le cœur du Dieu qui nous l'a faite, il essaie de la mettre en jeu par le spectacle de ses misères et de son néant, opposés à la hauteur de celui qui l'accable.

« Il n'est qu'une feuille qu'emporte la tempête, une paille légère, un corps qui se décompose, un vêtement à demi rongé, une fleur qui naît et qui tombe, une ombre qui disparaît et se hâte de se replonger dans la nuit. Et le Dieu éternel poursuit ce fantôme, le Tout-Puissant épuise sa force à désoler ce brin d'herbe! »

De telles paroles renfermaient le plus décisif appel à la délicatesse de Dieu; jamais, plus qu'après ces paroles, le Seigneur ne dut sentir son courroux tomber et son bras défaillir. — Il avait éprouvé le juste, il l'avait trouvé fidèle, il le bénit au centuple.

XV. Tel est ce poëme de Job, épopée de l'humanité, théodicée de Dieu en paroles et en actions, recueil d'élégies, d'odes, de discussions savantes et fleuries, de discours incomparables, trésor saint et sublime des peuples chrétiens, source des plus magnifiques inspirations de l'éloquence et de la poésie modernes, témoin d'une civilisation à jamais détruite.

QUATRIÈME ÉTUDE.

—

JOSUÉ. — LES JUGES. — RUTH.

(Moyen âge du peuple Hébreu.)

I. « Il ne s'éleva plus dans Israël de prophète semblable à Moïse, à qui le Seigneur parlât face à face, qui ait agi avec un bras si puissant, qui ait fait des œuvres aussi grandes et aussi merveilleuses. » Cet éloge de Moïse placé à la fin de son histoire est rigoureusement vrai; et jusqu'à ce que nous rencontrions la figure de Celui qui n'était pas un homme, mais un Dieu incarné, nous ne trouverons aucun personnage qui puisse lui être comparé.

Un rayon de sa lumière éclaira Samuel; mais Samuel n'eut ni la force, ni l'énergie de Moïse; il ne fut pas en son pouvoir de sauver l'État, et encore moins de le ramener aux idées primitives du grand Prophète.

David était sensible et tendre, juste et vaillant; mais David était roi, et les intérêts de sa famille l'emportèrent souvent sur l'intérêt public. Il enlaça et décora la loi de Moïse de gracieuses couronnes lyriques, mais il lui fut impossible de l'étayer solidement et de lui creuser des bases plus profondes.

La sagesse de Salomon dégénéra en raffinements voluptueux, en magnificences et en pompes de cour qui achevèrent de dissoudre l'antique constitution du Prophète.

Élie déploya une partie de la force de Moïse; mais alors la nation était tombée trop bas; il purifia, il dispersa, comme purifie l'incendie, comme disperse la tempête; il ne ranima rien.

Isaïe et d'autres prophètes encore ont parlé avec la bouche de

Moïse; son esprit de flamme, son regard immense semblait les animer; mais quelles grandes actions ont-ils accomplies? Quels édifices ont-ils élevés?

Moïse seul a construit un monument éternel. Ce monument est sorti complet de sa pensée, son bras infatigable a travaillé sans relâche à l'asseoir solidement sur la terre. Chaque pas de sa route, à travers l'Égypte et le désert, est marqué par un trait de prudence, de sagesse *surhumaine*. Quel courage, quel génie ne lui a-t-il pas fallu déployer pour dompter, gouverner, civiliser 600,000 rebelles, campés au milieu d'une contrée aride et déserte! — Non, il ne s'élèvera plus en Israël un prophète comme Moïse; les plus forts de ses successeurs n'agiront qu'avec les doigts de sa main; les plus éclairés ne brilleront que du reflet des rayons de sa face.

II. Son premier successeur fut Josué (1451). « Il fut rempli de sagesse parce que Moïse lui avait imposé les mains. » Il conquit Chanaan et en fit le partage aux tribus. Il passe pour être l'auteur du livre qui porte son nom.

Après Josué, treize magistrats connus sous le nom de Juges gouvernèrent successivement le peuple d'Israël et le délivrèrent du joug de l'étranger. Leur histoire est contenue dans l'ouvrage qui porte leur nom; elle comprend 317 années, commence à la mort de Josué, et finit à l'époque où Samuel prit les rênes du gouvernement, fonda la monarchie et plaça Saül sur le trône.

III. Les époques d'ordre civil et politique, de prospérité calme et de rigidité dans les mœurs, sont certainement les plus heureuses pour les nations; mais elles ne sont pas les plus favorables à la poésie et à l'éloquence; celles-ci, pour paraître avec éclat, ont besoin de passions violentes, d'aventures extraordinaires, de scènes attendrissantes et d'actions pleines d'audace. L'époque de Josué et des Juges doit donc être l'ère poétique d'Israël, car c'est l'époque de la valeur et des traits héroïques.

IV. Sous Josué, les vues providentielles éclatent de mille manières : les fleuves reculent, les murs de Jéricho tombent, la lumière du jour s'arrête pour lui donner le temps de vaincre.

« Lorsqu'ils s'enfuirent devant Israël, sur la route de Béthoron, Jéhovah jeta du haut du ciel de grosses pierres sur eux, le long du chemin jusqu'à Hazéca. Ils tombèrent. Il en tomba plus sous ces grosses pierres de grêle, qu'il n'en était tombé sous le fer des Israélites. C'était ce jour-là que Josué parla à Jéhovah ; le jour où Jéhovah lui livra l'Amorrhéen, il dit devant tout Israël : « Arrête-toi, soleil, sur Gabaon, et toi, lune, demeure dans la vallée ! » Et le soleil s'arrêta, et la lune demeura dans la vallée d'Ajalon, jusqu'à ce que fût terminée la victoire, la victoire d'Israël ! Car n'est-il pas écrit dans le Livre des chants héroïques : « Le soleil s'est arrêté au milieu du ciel, il n'est pas allé se reposer, et cependant le jour était déjà terminé ? »

» Il n'y a jamais eu un jour de victoire comme celui-là ; pas un ne l'a précédé, pas un ne le suivra, ce jour pendant lequel Dieu lui-même obéit à la parole du héros, pendant lequel Jéhovah lui-même combattit avec lui pour Israël. » (Chap. x.)

Le livre de Josué abonde en récits de ce genre. C'est continuellement une narration poétique, forte, naïve, d'un naturel exquis. Les discours y sont fort nombreux, et les dernières paroles de Josué à son peuple ne le cèdent guère à celles de Moïse. Josué a même introduit dans son œuvre une forme neuve et animée, dont on ne trouve aucun exemple avant lui. L'illustre guerrier expose sa doctrine ; il s'arrête par intervalles ; il interroge le peuple ; et quand le peuple lui a répondu, il reprend la parole avec une énergie nouvelle (Chap. XXIV). J.-C., Saint Éphrem, Saint Augustin et les Pères grecs ont beaucoup pratiqué cette forme oratoire. Dans nos temps modernes, elle n'apparaît qu'à la tribune et sur la scène.

« Les sénateurs, les princes, les juges et les magistrats étant debout devant l'Éternel, Josué parla ainsi en présence du peuple :

» Voici ce que dit Jéhovah, le Dieu d'Israël : « Vos pères, Tharé, père d'Abraham, et Nachor, ont habité jadis au-delà du fleuve de l'Euphrate, et ils ont servi des dieux inférieurs. Mais je pris votre père Abraham d'au-delà du fleuve, et je lui fis parcourir toute la terre de Chanaan, et je multipliai sa race, et je lui donnai Isaac. A Isaac je donnai Jacob et Ésaü ; à Ésaü je donnai le mont Séïr en partage ; Jacob et ses fils descendirent en Égypte. J'envoyai

Moïse et Aaron. Je frappai l'Égypte par les prodiges que je fis au milieu d'elle; bientôt, je vous en fis sortir, vous et vos pères; vous vîntes à la mer, et les Égyptiens poursuivirent vos pères avec leurs chars et leurs cavaliers, jusqu'à la mer de Souph. Mais vos pères crièrent à Jéhovah, et il plaça les ténèbres entre vous et les Égyptiens; et il amena sur eux la mer et les ensevelit. Vos yeux ont vu tout ce que j'ai fait en Égypte. Vous avez ensuite habité dans le désert bien des jours, et je vous ai introduits dans la terre des Amorrhéens, qui habitaient au-delà du Jourdain. Ils ont combattu contre vous, et je les ai livrés entre vos mains, et vous avez possédé leur terre, et je les ai exterminés de devant votre face. Balac fils de Zippor, roi de Moab, se leva et combattit contre Israël, et il envoya, et il appela Balaam, fils de Béor, pour vous maudire. Mais je ne voulus point écouter Balaam, et il vous bénit à plusieurs reprises, et je vous délivrai de sa main. Vous avez passé le Jourdain, et vous êtes venu vers Jéricho. Et les maîtres de Jéricho ont combattu contre vous, ainsi que les Amorrhéens, les Phérézéens, les Chananéens, les Héthéens, les Gergézéens, les Hévéens et les Jébuzéens, et je les ai livrés en vos mains. J'ai envoyé devant vous des frelons contre vos ennemis, et je les ai chassés de leur pays; j'ai chassé deux rois des Amorrhéens, et ce n'a été ni par votre épée ni par votre arc. Et je vous ai donné une terre dans laquelle vous n'avez point travaillé, des villes pour y habiter que vous n'avez point bâties, et vous mangez le fruit des vignes et des oliviers que vous n'avez point plantés. » Maintenant donc, craignez Jéhovah, et servez-le dans la perfection et la vérité, et ôtez les dieux qu'ont servis vos pères au-delà du fleuve et en Égypte, et servez Jéhovah. Que si de servir Jéhovah est un mal à vos yeux, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, ou les dieux qu'ont servis vos pères au-delà du fleuve, ou les dieux des Amorrhéens dont vous habitez la terre. Pour moi et ma maison, nous servirons Jéhovah. »

« Le peuple répondit à Josué : « Loin de nous que nous abandonnions Jéhovah pour servir des dieux inférieurs. Car c'est Jéhovah qui est notre Dieu; c'est lui qui nous a tirés, nous et nos pères, de la terre d'Égypte, de la maison de servitude; c'est lui qui a fait devant nos yeux ces grands prodiges, lui qui nous a gardés en

toutes les voies où nous avons marché, et parmi tous les peuples au milieu desquels nous avons passé. C'est Jéhovah qui a chassé toutes les nations et les Amorrhéens, habitants de la terre dans laquelle nous sommes entrés. Nous servirons donc Jéhovah, parce que c'est lui qui est notre Dieu. »

« Josué dit au peuple : « Vous ne pourrez servir Jéhovah ; car c'est un Dieu saint, un Dieu fort et jaloux, et il ne pardonnera ni vos crimes ni vos péchés. Lorsque vous abandonnerez Jéhovah et que vous servirez les dieux de l'étranger, il se tournera contre vous et il vous affligera, et il vous consumera, après vous avoir comblés de biens. »

« Il n'en sera pas ainsi, répliqua le peuple, mais nous servirons Jéhovah ». Josué reprit : « Vous êtes témoins contre vous-mêmes, que vous avez choisi Jéhovah pour le servir. » « Nous sommes témoins, dirent-ils. »

« Otez donc, conclut Josué, ôtez donc maintenant du milieu de vous les dieux de l'étranger, et inclinez vos cœurs à Jéhovah, le Dieu d'Israël. » Le peuple répondit : « C'est Jéhovah notre Dieu, que nous servirons, et nous obéirons à sa voix. »

« Josué fit donc alliance en ce jour-là avec le peuple, et lui proposa les préceptes et les ordonnances en Sichem. Il écrivit aussi toutes ces paroles dans le livre de la loi de Dieu, et il prit une très-grande pierre, et il la plaça sous le chêne qui était dans le sanctuaire de l'Éternel. Et il dit à tout le peuple : « Voilà que cette pierre nous sera un témoignage qu'elle a entendu toutes les paroles que l'Éternel vous a dites ; elle sera un témoignage contre vous, de peur que vous ne vouliez le nier, et mentir à votre Dieu. »

V. La narration du livre des Juges a dans sa marche toute la symétrie et même le rhythme de la poésie; les expressions sont d'une énergie remarquable, et le langage des héros est plein de l'esprit de Jéhovah, c'est-à-dire, enthousiaste et audacieux ; la manière merveilleuse dont ils reçoivent leur mission, les preuves singulières qui attestaient leur renommée et leur courage, l'arrogance présomptueuse qui caractérisait toutes leurs actions et surtout celles de Samson, les énigmes et les jeux de mots, etc, donnent à

ces récits plus de poésie qu'on n'en saurait trouver dans les poëmes héroïques avec leurs mythes merveilleux. Chacun de ces héros est peint si fidèlement et avec tant de détails que les deux ou trois chapitres qui lui sont consacrés, suffisent pour le faire vivre et agir devant vous. Quelques traits, pris ça et là, établiront ce que nous venons de dire.

VI. Débora était prophétesse et juge en Israël ; *assise sous un palmier*, elle jugeait les différends du peuple qui montait vers elle. Témoin de l'opprobre des Hébreux asservis par le roi de Chanaan, Jabin, elle envoie vers Barac et se met avec lui à la tête des guerriers qu'elle rassemble ; sur le Thabor, elle harangue le général et les troupes (Chap. IV). Ils combattent, et la victoire est à eux. Sisara est en fuite, Jahel le cloue dans sa tente, comme chacun sait. Alors Débora entonne un cantique qui passe avec raison pour être le plus beau chant héroïque des enfants d'Israël. Tout est présent et agissant dans cette pièce. Le psaume LXVII, *Exurgat Deus*, a imité cette ode, mais David est surpassé de bien loin par la prophétesse d'Éphraïm. Voici quelques fragments :

« Écoutez, rois ; princes, prêtez l'oreille : c'est moi, oui, c'est moi qui chanterai le Seigneur. O Dieu, quand tu sortais de Séir, la terre trembla, les cieux se fondirent en torrents, les nues se distillèrent en pluies orageuses, les monts s'écoulèrent devant ta face, sous ton œil le Sinaï sembla se dissoudre. »....

Elle décrit les maux qui accablaient Israël.

« Aux jours de Samgar, fils d'Anath, aux jours de Jahel, les sentiers reposèrent ; ceux qui y entraient, dans leur terreur, cherchaient des chemins détournés. Israël avait quarante mille soldats, mais la peur avait glacé leur courage. Dan, Ruben, Issachar étaient sans valeur. Débora s'est levée ; elle a appelé Zabulon et Nephtali, et ils ont répondu à sa voix. Dieu lui-même a combattu. Et les torrents de Cadumin et les torrents de Cison ont roulé les cadavres. »....

Elle peint la fuite de Sisara et sa fin tragique.

« Il a demandé de l'eau, elle lui a donné du lait. Dans la coupe des forts elle lui a présenté le breuvage. De la main gauche elle a

saisi le clou, de la droite le marteau du forgeron. Elle a cherché où frapper Sisara ; d'un coup elle lui a percé la tête ; elle l'a percée, le clou a traversé les tempes. Il bondit, roule, se tord à ses pieds, languit et meurt. Il se roule, se tord à ses pieds, expire. Il était là, gisant, offrant un spectacle lamentable. »

De ce terrible spectacle qui nous fait frissonner et peint les mœurs du temps, la prophétesse porte ses regards sur la famille du malheureux Sisara. Ce tableau est admirable.

« Regardant par ses fenêtres, sa mère poussait des gémissements à travers le treillis. Pourquoi son char tarde-t-il tant à paraître ? pourquoi est-il si lent, le pas de ses coursiers ? Mais la plus sage des femmes de Sisara disait à sa belle-mère : « Ils ont fait un riche butin, ils le partagent. On donne une, deux captives aux guerriers de l'armée. On choisit pour Sisara des vêtements de diverses couleurs, des broderies éclatantes, un collier précieux qui ornera le cou du vainqueur. »

« Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, Seigneur. Mais que ceux qui te chérissent, brillent de l'éclat du soleil, lorsqu'il resplendit à son lever. » (Chap. v.)

Quelles beautés plus vraies, plus naturelles ? Il n'appartenait guère qu'à une femme de faire un retour de ce genre vers les sentiments d'une mère et les coquetteries d'une épouse. Le dernier verset du cantique, après ce morceau, éclate à l'imprévu comme un coup de tonnerre : « Qu'ainsi périssent, etc. » Ce contraste est d'une amère ironie.

VII. Joathan, fils de Gédéon, le plus jeune des fils d'un digne père, dont tous les frères ont été assassinés, monte sur le haut d'un rocher, élève la voix, s'adresse au peuple qui a fait son roi de l'oppresseur de sa race et lui dit :

» Vous tous, hommes vénérables, seigneurs en Sichem, écoutez-moi, comme vous voulez que Dieu vous écoute. — Les arbres allèrent un jour pour s'élire un roi et ils dirent à l'olivier : Viens, toi, règne sur nous. L'olivier leur répondit : Puis-je abandonner mon huile dont les dieux et les hommes se servent, et venir pour régner sur les arbres ? Les arbres donc dirent au figuier : Viens,

toi, règne sur nous. Le figuier leur répondit : Puis-je abandonner la douceur de mon fruit, pour régner sur les arbres? Les arbres dirent à la vigne : Viens, toi, règne sur nous. La vigne répondit : Puis-je abandonner mon vin, qui réjouit Dieu et les hommes, pour venir régner sur les arbres? Alors tous ensemble ils dirent au buisson d'épines : Viens, toi, règne sur nous. Et le buisson répondit : Si en vérité vous versez sur moi l'huile, pour me sacrer votre roi, je le veux, et comptez sur mon ombre. Sinon, le feu sortira du buisson et dévorera jusqu'aux cèdres du Liban. »

On sent que cette fable vit et s'agite au milieu d'un peuple de pasteurs et de laboureurs, au milieu de l'époque sauvage d'une liberté autonome. Animée par l'esprit et le sentiment de cette liberté, elle peint le bonheur et la gloire tranquille des arbres à fruits, dont pas un ne veut la dignité royale, et elle fait ressortir les qualités par lesquelles le buisson d'épines devient roi, et dont il se reconnaît spontanément doué, dès qu'on lui offre la couronne. Sec, dur, piquant et stérile, il se réjouit de pouvoir planer au-dessus des arbres riches de verdure et de fruits ; la première faveur octroyée par le buisson royal est la capitulation qu'il accorde aux cèdres du Liban ; ils se courberont sous son ombre, ou bien ils périront par les flammes. — Que cette fable est belle! Et à combien d'époques et d'hommes, les tristes vérités qu'elle contient ne pourraient-elles pas s'appliquer? L'Orient abonde en semblables apologues politiques et moraux. Sous le gracieux déguisement de la fable, du proverbe ou du conte, la vérité se gravait dans l'âme du peuple, et arrivait parfois jusqu'à l'oreille du maître et du souverain. Nathan raconte à David (Rois, liv. II, chap. XII) la parabole de l'unique brebis du pauvre. Isaïe chante au peuple, son ami bien-aimé, une fable sur un autre ami bien-aimé, et qui consiste à peindre le premier comme une vigne inutile et stérile, que le second, le maître de cette vigne, menace d'une destruction prochaine (Chap. V). Ce que les nations européennes cachent sous le sombre vêtement de l'aphorisme, l'Orient le décore des riches et brillantes draperies de la poésie. C'est plus riche et ensemble plus populaire : le peuple aime les images.

Mais Joathan, appliquant son apologue à la conduite des Sichimites, leur adresse ces éloquents et courageux reproches :

« Avez-vous été fidèles à vos devoirs en établissant Abimélech votre roi ? Avez-vous bien agi à l'égard de Gédéon et de sa famille ? Lui avez-vous témoigné votre reconnaissance pour les œuvres de ses mains ?

» Mon père a combattu pour vous ; pour vous, il a hardiment exposé ses jours ; il vous a délivrés des mains de Madian.

» Et vous, vous vous êtes élevés contre la maison de mon père ; sur la même pierre vous avez égorgé ses fils, soixante-dix hommes ! Et vous avez fait régner sur les princes de Sichem, Abimélech, le fils d'une esclave, votre digne frère.

» Si donc, en ce jour, vous avez agi comme il convient envers Gédéon et sa famille, qu'Abimélech fasse votre bonheur et vous le sien. Mais s'il n'en est pas ainsi, puisse le feu sortir d'Abimélech, dévorer les princes de Sichem et la maison de Millo ; et des princes de Sichem et de la maison de Millo, sortir un feu qui dévore Abimélech ! » (Chap. IX.)

Cette péroraison à laquelle l'orateur donne encore la forme du doute, serait le chef-d'œuvre de l'art, si elle n'était l'œuvre du génie. L'opposition des vertus de Gédéon et des crimes de Sichem est d'une énergie étonnante. Tout, dans ce discours parfaitement ordonné, est vif, serré, pressant.

VIII. Nous ne pouvons plus qu'indiquer rapidement le discours de Jephté au roi des Ammonites (Chap. XI), modèle d'éloquence militaire, œuvre d'une antique simplicité, pleine d'une logique serrée, concise et noble ; le récit du sacrifice de sa fille (Chap. XI) : *Elle était vierge, elle était sa fille unique, elle venait à sa rencontre au milieu des danses et des tambours. Son père, à sa vue, déchire ses vêtements. Ah ! ma fille, etc.....* ; les contes et les énigmes de Samson (Chap. XIV) ; l'effroyable histoire du lévite d'Éphraïm, dont la malheureuse femme meurt à Gabaa, victime des plus sanglants outrages : « Elle était là tombée, les mains étendues sur le seuil ; il l'appela, elle ne répondit pas : *non respondens;* il releva son corps, le chargea sur son âne et retourna en sa maison. Là, il prit un couteau, partagea le corps de sa femme avec ses os, en douze parts ; et il envoya une part à chacune des tribus

d'Israël. Un cri d'horreur et de vengeance répondit à cet appel (Chap. XIX). » La dépêche était épouvantable, mais c'était éloquent.

IX. Après les orages de l'Océan, la Bible nous donne la limpidité des lacs ; après le lévite d'Éphraïm, l'histoire de Ruth. Cette histoire qui est d'un si doux repos pour l'âme, est aussi l'églogue la plus fraiche et la plus délicieuse qui existe dans toutes les langues connues. Comme on aime en effet ce retour de Noëmi, ces dires populaires, ces plaintes de Mara, ces scènes champêtres et de famille ! Comme on aime cette pauvre femme qui chérit sa belle-mère d'un si grand amour et qui glane pour la nourrir dans les champs de Booz ! Le poëme de Ruth est un poëme achevé dans toutes ses parties. Jamais la douce innocence, la vertu pauvre, modeste et résignée, n'a reçu un plus digne et plus touchant hommage. « L'histoire de Ruth, dit Voltaire, est écrite avec une simplicité naïve et touchante. Nous ne connaissons rien ni dans Homère, ni dans Hésiode, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère Noëmi : « Ne me repoussez pas, pour que je vous laisse, et ne suive point vos pas. Où vous irez, j'irai ; où vous dormirez, je dormirai ; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu mon Dieu ; où vous mourrez, je mourrai, là j'aurai mon tombeau. Que Dieu me châtie et me frappe encore, si autre chose que la mort me sépare jamais de vous. » Le reste est de cette nature, mais il faudrait le lire, comme tout ce qui précède, dans le texte hébraïque.

CINQUIÈME ÉTUDE.

—

ROIS, PARALIPOMÈNES.

I. Nous arrivons à la partie de l'histoire des Hébreux la plus féconde en événements. Les mœurs vont changer avec la forme du gouvernement, le luxe s'introduira chez le peuple le plus simple de la terre, la modeste puissance des Juges cédera à l'appareil et aux pompes de la puissance royale. Les lettres elles-mêmes appartiendront à la royauté et revêtiront son caractère ; elles se draperont du manteau de David et de Salomon, jusqu'à ce que viennent ces prophètes suscités de Dieu pour instruire les rois prévaricateurs et annoncer leur ruine, pour suivre le peuple sur la terre étrangère et le ramener de l'exil.

II. Les deux premiers livres des Rois gardent cependant encore la couleur du livre des Juges et de Ruth, dont Samuel passe pour être l'auteur. Il l'est aussi, avec ses deux disciples, des deux premiers livres des Rois : le juge écrivain n'a pas changé de plume pour écrire sa propre histoire, celle de Saül et de David; Gad et Nathan ont suivi ses pas. — Les deux derniers livres des Rois ont été écrits par les prophètes contemporains ; c'est assez dire que les ouvrages que nous abordons, renferment des beautés littéraires du premier ordre.

III. Comme modèles de narrations, nous citerons à l'admiration du lecteur : *la visite d'Elcana, d'Anne et de Phénenna à Silo ; la prière d'Anne au temple; la naissance de Samuel* (Rois, liv. I,

chap. I); *la vision du jeune Samuel dans le tabernacle* (Chap. III); la mort d'Héli (Chap. IV); le sacre de Saül (Chap. X); celui de David (Chap. XVI); *le combat de David contre le géant* (Chap. XVII); *l'amitié de David et de Jonathas* (Chap. XX); la mort de Saül et de Jonathas (Chap. XXXI); *les regrets de David sur la mort de son fils Absalon* (Liv. II, chap. XVIII); *la mort d'Amasa et de Séba* (Chap. XX); *celle des frères de Jonathas* (Chap. XXI); le jugement de Salomon (Liv. III, chap. III); la dédicace du temple (Chap. VIII); *le défi du prophète Élie aux prêtres de Baal* (Chap. XVIII); l'enlèvement d'Élie (Liv. IV, chap. II); la Sunamite (Chap. IV).

IV. L'auteur des Paralipomènes nous est tout à fait inconnu. Le style de ce livre est varié et se conforme toujours à la nature du sujet traité par l'auteur. Si les détails généalogiques et géographiques que renferme cet ouvrage fatiguent le lecteur, des beautés littéraires de plus d'un genre viennent le dédommager : ce sont des descriptions pompeuses, des prières sublimes et touchantes, des discours nobles et élevés. Les plus beaux morceaux de narration, sont : *le récit du transport de l'Arche* (Liv. I, chap. XV); le message de Gad près de David, après le dénombrement des tribus (Chap. XXI); *le couronnement de Salomon* (Chap. XXIX); et, dans le livre second, les Chap. XIII, XIV, XV, XVI, XX, XXV, XXIX, XXX, XXXII. Nous recommandons au lecteur de lire au moins les chapitres des Rois et des Paralipomènes que nous avons soulignés : il y trouvera la preuve de ce que nous avons dit précédemment, que chez les Hébreux, l'histoire est de la poésie.

V. Saint Augustin place parmi les plus belles productions de la muse hébraïque le cantique d'Anne, qui ouvre le premier livre des Rois, dans lequel elle célèbre le Dieu qui, exaltant les humbles, l'a fait triompher de Phénenna sa rivale, en lui donnant Samuel. Ce cantique est beau et rappelle celui de Marie ; mais il n'est rien dans ces livres historiques, qui soit au-dessus du chant funèbre de David sur la mort de Saül et de Jonathas.

Chœur. « Israël, ton honneur a failli sur la montagne! Comment les forts sont-ils tombés ? »

1re voix. « N'allez pas l'annoncer à Geth, ne le publiez pas dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, de peur que les filles des incirconcis n'en tressaillent d'allégresse.

2e voix. » Montagnes de Gelboë, que jamais la pluie ni la rosée ne descendent sur vous; que vos champs ne produisent rien qui puisse être offert au Seigneur : là gît le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été consacré par l'huile sainte.

3e voix. » Jamais la flèche de Jonathas ne s'est égarée loin du but; elle s'est enivrée du sang de l'ennemi, du sang des plus redoutables guerriers. Jamais l'épée de Saül n'est revenue du combat sans avoir porté des coups mortels. Saül et Jonathas, tous deux plus rapides que l'aigle, plus terribles que le lion, tous deux si aimables et si beaux dans la vie, ont ensemble goûté la mort!

4e voix. » Filles d'Israël, pleurez sur Saül qui vous ornait de pourpre, qui vous environnait de délices, qui vous donnait l'or dont vous semiez vos vêtements.

Chœur de femmes. » Comment sont tombés les forts dans le combat? Comment Jonathas est-il tombé sur les hauteurs?

David. » Je pleure sur toi, Jonathas, mon frère; tu étais si beau! tu étais pour moi plus aimable que ne l'est l'amour des femmes. Comme une mère aime son fils unique, ainsi je t'aimais!

Chœur. » Hélas! les forts sont tombés! et leur armure brisée gît autour d'eux! »

Cette élégie (comme on le voit au deuxième livre des Rois, chap. I, 18), fut composée pour le peuple. Aussi, voyez comme la douleur populaire éclate par ces mots qui ont trait à la défaite: « *Israël, ton honneur a failli,* etc. »

La honte craint l'insulte et la joie de l'ennemi : « *N'allez pas dire à Geth que mes princes sont morts vaincus ; ses filles tressailliraient et feraient entendre des chants d'allégresse.* »

La douleur s'en prend à tout; dans son délire, elle maudit les êtres inanimés qui ont vu ses désastres : « *Montagnes de Gelboë,* etc. »

La douleur aime à parler des objets qui lui sont chers et qu'elle

a perdus, elle n'en parle qu'avec emphase. « *Saül et Jonathas, aimables et beaux, étaient prompts comme l'aigle, forts comme le lion...., que de héros sont tombés sous leurs coups....!* »

La douleur aime qu'on pleure avec elle. « *Filles de Jérusalem, pleurez sur Saül; vos plus belles parures, vous les teniez de lui.* » Alors les femmes, qui mènent le deuil du roi bien-aimé et de son noble fils, prennent la parole ; elles disent à leur tour : « *Comment sont-ils tombés,* etc. »

Et quand la voix du peuple a ainsi exprimé sa douleur, David, invité par les femmes, vient verser une larme avec une louange sur la cendre de son ami Jonathas : « *Je pleure sur toi, mon frère,* etc. *O le plus beau,* etc. » Alors Jérusalem redouble ses pleurs, et elle acclame les deux illustres morts d'un cri lugubre déjà deux fois répété : « *Comment sont morts ces hommes puissants qui sauvaient le peuple d'Israël !* »

Herder, qui admire comme nous ce chant funèbre, s'étonne que David ait réuni dans un seul chant Saül et Jonathas. Mais Herder oublie qu'aux yeux de David, Saül fut toujours l'oint et l'élu du Seigneur.

Quant à Jonathas, il méritait tout de David. Quoique fils du roi, il avait admiré la poésie du jeune pâtre et lui avait donné son amitié, il ne lui jalousa pas la mort de Goliath, il le défendit auprès de Saül au péril de sa tête, il souffrit qu'on l'accusât de renoncer au trône par lâcheté, il se laissa flétrir par son père du nom d'infâme, lui à qui personne n'aurait osé contester le titre de héros. Il jura au désert, à la face du ciel, une alliance éternelle avec son ami : « Ne crains rien, David, la main de mon père ne te trouvera point ; tu seras roi sur Israël, *et je serai le premier après toi !* » Sublime amitié qui le fait renoncer au trône, afin de rester à titre d'ami le premier après son bien-aimé ! Les époques poétiques et religieuses sont seules capables de produire des âmes comme celle de Jonathas, et de leur inspirer de semblables dévouements. Lorsqu'il mourut et qu'il laissa son ami tranquille possesseur du trône, ce roi puissant ne sut lui donner en échange de tous ses bienfaits qu'une élégie ! Plus tard, sur la simple accusation d'un traître, il dépouilla de tous ses biens Miphiboseth, le fils unique de

son ami. Et lorsqu'il eut reconnu la fausseté de l'accusation, il ne lui restitua que la moitié de ce qu'il lui avait ravi ! Il livra les frères de Jonathas à une ville barbare qui ne les réclamait que pour les faire mourir par le supplice de la croix. Leurs cadavres restèrent sans sépulture, et Respha leur mère, comme l'Antigone grecque, garda leurs corps pendant de longs jours contre les morsures des bêtes féroces. (Rois, livre Ier, chap. XVIII, XX, XXIII; livre II, chap. I, XVI, XXI.)

VI. David fut sans doute un grand roi, un grand guerrier, un grand cœur, le modèle que, sous beaucoup de rapports, on se plaît à proposer aux princes; mais il fut loin d'être exempt des faiblesses de l'humanité; le crime même, on le sait, ne lui fit pas horreur; et il fallut un prophète à cet ami de Dieu pour qu'il vit l'abîme où il était tombé ! Tout le monde connaît la triste histoire de Bersabée et d'Urie. Depuis plus de neuf mois, David jouissait du fruit de son double crime, au grand scandale des peuples, sans qu'il songeât à s'en repentir. Dieu indigné lui envoie Nathan. Voici le discours du prophète, il couronnera magnifiquement nos citations, quoique nous laissions de côté les discours de Samuel aux États généraux du peuple d'Israël (Livre Ier, chap. VIII, XII), celui d'Abigaïl à David, (Chap. XXV), etc.

« Seigneur, dit Nathan, deux hommes étaient en une cité, l'un riche, l'autre pauvre.

» Le riche avait des brebis et des bœufs en grand nombre; mais le pauvre n'avait qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie auprès de lui, parmi ses enfants. Elle mangeait de son pain, *buvait de sa coupe,* dormait dans son sein; il la chérissait comme sa fille.

» Or un voyageur étant descendu chez le riche, celui-ci ne voulut point prendre de ses brebis ni de ses bœufs, pour le recevoir; il prit au pauvre sa brebis et la donna à manger à l'homme qui lui était venu. »

David irrité, interrompt le prophète et s'écrie : J'en jure par Jéhovah, l'homme qui a fait cela est digne de mort.

Nathan réplique aussitôt : Vous êtes cet homme, *tu es ille vir.* Mot sublime qui, passant d'âge en âge, est devenu proverbe.

Mais le prophète, après avoir amené David au piége par sa douce et adroite allégorie, après avoir tiré de sa bouche sa propre condamnation, ne s'en tient pas là. Reprenant la parole avec une courageuse éloquence, il dit au roi :

« Vous êtes donc le coupable, prince ; et voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël :

» Je t'ai sacré roi sur Israël ; je t'ai délivré de la main de Saül ; je t'ai donné le palais et les femmes de ton seigneur et roi ; je t'ai donné la maison d'Israël et de Juda ; j'aurais fait davantage, si tu l'eusses désiré.

» Pourquoi donc as-tu méprisé la parole du Seigneur, pour faire le mal en ma présence ?

» Tu as fait périr par l'épée Urie l'Hétéen, tu as pris pour femme sa femme, tu l'as tué, lui, par le glaive des enfants d'Ammon.

» C'est pourquoi le glaive ne sortira pas de ta maison. Et parce que tu m'as méprisé, que tu as pris pour femme la femme d'Urie l'Hétéen, voici ce que dit le Seigneur : Je susciterai le mal contre toi du sein de ta propre maison, et je prendrai tes femmes sous tes yeux, et je les donnerai à un autre.

» Tu as commis ton crime dans les ténèbres, moi je satisferai ma vengeance à la vue d'Israël, sous les yeux du soleil...

» Le Seigneur veut pardonner ton péché à ton repentir, tu ne mourras pas, mais parce que tu as fait blasphémer les ennemis du Seigneur, le fils qui t'est né va mourir. »

Il serait difficile de renfermer plus d'éloquence en moins de mots. Chaque phrase est un coup de foudre qui accable David. Confus, interdit, il garde le silence, et s'il ouvre la bouche, ce n'est que pour implorer la miséricorde de Dieu en avouant son crime.

VII. Un critique habile (*M. Laurentie*) fait sur les discours répandus dans les histoires de Tite-Live les réflexions suivantes :

« On peut, dit-il, soumettre à une analyse sévère toutes les harangues de Tite-Live, et l'on s'étonne de rencontrer dans ces petits chefs-d'œuvre toutes les parties du discours oratoire disposées avec une variété surprenante ; ce sont les mêmes mouvements

que nous admirons dans Cicéron et Démosthènes; ce sont ces figures pathétiques, ces vives apostrophes, ces expressions hardies qui font le triomphe de l'orateur; c'est enfin cette brillante fécondité de tours, cette abondance de style, et souvent cette énergique précision qui décèlent le véritable génie de l'éloquence. — L'éloquence de Tite-Live est tour à tour vive, impétueuse, pathétique; son style s'échauffe et se ralentit, est concis ou développé, suivant le caractère du personnage qui parle. On dirait que chaque discours est véritablement le chef-d'œuvre d'un talent particulier. »

« Qu'on voie, dit-il encore, si, parmi les plus admirables chefs-d'œuvre des orateurs anciens, il y a rien de plus entraînant, de plus passionné, de plus brûlant que le discours prononcé dans le sénat de Carthage contre Annibal, par Hannon, son ennemi. Est-il rien de plus élevé, de plus fort, de plus majestueux, que les discours opposés de Fabius et de Scipion, lorsqu'on délibère à Rome si l'on doit porter la guerre en Afrique pour y attirer Annibal? »

Et nous, nous demanderons, à notre tour, s'il y a rien, dans quelque langue que ce soit, de plus étonnant, de plus poétique et de plus élevé que les discours de Balaam et du livre de Job; de plus passionné et de plus entraînant que les derniers discours de Moïse à son peuple; de plus sublime et de plus énergique que sa dernière ode, qui est un véritable discours; de plus adroit que le discours d'Éliézer pour Isaac; de plus attendrissant que celui de Juda pour Benjamin; de plus fort que l'apologue de Joathan; de plus insinuant que le discours d'Abigaïl à David pour Nabal, son mari, de plus habile et de plus terrible que la parabole de Nathan; de plus charmant que les entretiens de Ruth et de Noémi, de Jonathas et de David; de plus touchant que les plaintes de ce dernier sur la mort de son ami? etc., etc. Non, les discours des écrivains hébraïques ne le cèdent point à ceux des orateurs de Rome. Comme les leurs, ils peuvent, sous le rapport de l'ordre, de l'adresse et de la méthode, soutenir le regard de l'analyse la plus sévère; mais à eux seuls appartiennent ces formes dramatiques et sublimes, ces figures, ces expressions, ces tours que Bossuet a connus et imités, et qui ont fait de lui l'orateur le plus étonnant, le premier orateur du monde.

Nous ne nous lasserons pas de le dire : l'Orient a connu les

arts ; il a enseigné les sciences et les lettres ; il a eu ses écoles de musique, d'éloquence et de poésie ; il en est sorti des écrivains incomparables. Chez le peuple hébreu, en particulier, la civilisation préparait à Dieu les instruments dont il faisait usage. Moïse venait de l'Égypte. La tribu de Lévi jusqu'à Samuel, eut le monopole de la science et de l'enseignement. Samuel profita du calme de son temps pour répandre l'instruction littéraire et la rendre populaire ; il fonda l'école des prophètes (Liv. Ier, chap. x). Ceux-ci, hommes de tout âge et de tout rang, se consacrèrent sous la conduite de leur maître, devenu le père et le juge du peuple, à tout ce qui constituait alors la science et la sagesse nationales. C'est de là que sont sortis les orateurs et les poëtes dont nous allons parler ; le germe, la fleur même de la poésie de David et de Salomon appartiennent aux écoles fondées par Samuel ; et les prophètes, dont deux seulement furent prêtres (Jérémie et Ézéchiel), le reconnaissent pour leur père.

SIXIÈME ÉTUDE.

—

DAVID.

(Époque royale.)

Chaque nation a eu son grand siècle dans les lettres : la Grèce eut Périclès ; Rome, Auguste ; l'Italie, Léon X ; et la France, Louis XIV. Le nom de ces grands hommes est devenu synonyme du perfectionnement des lettres et des arts chez les peuples qu'ils commandèrent. Sous David, la poésie hébraïque atteignit son plus haut degré de splendeur, et la sauvage fleur des champs, transplantée par lui dans l'enceinte de la superbe Sion, y brilla de tout l'éclat d'une fleur royale. David ouvre la période classique de la littérature hébraïque ; Salomon et les prophètes, surtout Isaïe, la complèteront.

I. L'esprit de David avait toujours été musical et poétique ; ses plus belles années s'étaient écoulées au milieu des champs et des prairies ; le jeune pasteur y recueillit les fleurs lyriques, dont plus tard il orna ses psaumes héroïques et même ses psaumes de la pénitence.

La musique, qui renfermait en elle toute la civilisation de cette époque, lui avait procuré des relations directes avec le premier des rois d'Israël dont sa lyre divine apaisait les fureurs. Exaltées par ses chants autant que par ses victoires, les femmes le proclamèrent le rival de Saül ; plusieurs fois il n'échappa que par miracle aux colères jalouses de ce roi en démence. Forcé de chercher son salut dans la fuite, il erra pendant plusieurs années dans les déserts de la Judée,

où il vécut, hors la loi, comme l'oiseau des montagnes. Ce fut alors surtout que sa harpe devint son amie et sa consolatrice. Il lui confia ce qu'il ne pouvait confier à personne; elle apaisa ses alarmes et lui fit oublier sa misère; elle le consola de la haine et de l'envie dont il était devenu l'objet. Les sons qu'il en tira, étaient l'écho de ses sensations; les plus tendres, les plus mélancoliques prirent le caractère de la prière. Ces prières donnèrent des ailes à son courage, de la force à ses espérances, jusqu'au moment où les arrêts de Dieu lui permirent enfin de vaincre tous les obstacles qui s'étaient opposés à son élévation.

II. Lorsque David fut monté sur le trône, la harpe devint entre ses mains royales un instrument d'hommage, de prière, d'instruction et de reconnaissance publics. Il ne se borna pas à répéter, devant le peuple, les chants que lui avaient inspirés les angoisses du danger et la joie de s'en voir délivré; il ajouta par de nouvelles productions, au trésor de ses poésies. Ses dangers et ses victoires, les châtiments dont Dieu punit ses fautes, la révolte d'Absalon, etc., réveillèrent en son âme la voix poétique de sa première jeunesse, et sa harpe chanta les malheurs, les soucis, les ennuis et le repentir du roi. Les vues prophétiques de l'avenir, les croyances populaires sur le Messie, chaque institution civile ou religieuse, furent expliquées et rendues, pour ainsi dire, palpables au peuple, à l'aide des chants publics. Les psaumes commencèrent les développements instructifs sur les qualités de Dieu, sur la nature humaine, sur les vices et les vertus privés, sur le bonheur et le malheur des méchants, qui n'avaient pu trouver place, ni dans les majestueux livres de Moïse, ni dans les énergiques productions de la sauvage époque des Juges. Les poëtes du temps de David imitèrent son exemple, ils chantèrent, et chantèrent comme lui, les prophètes eux-mêmes suivirent ses pas. Dès lors les hauts lieux de Samuel, où retentissait naguère l'indépendante et fière poésie de la nature, devinrent muets et déserts; la belliqueuse *Tuba* s'adoucit au son de la flûte du berger et de la harpe mélancolique; les saintes fureurs de la muse antique se calmèrent; les psaumes guerriers eux-mêmes respirèrent des sentiments plus doux; la rude énergie,

l'harmonie vivante, et l'animation dansante de l'ancienne poésie disparurent; on ne rencontra plus de chants comme ceux de Moïse et de Débora, ni de langage imagé comme celui de Job, de Jacob, de Balaam et de Joathan. La poésie des Hébreux perdit de sa force naturelle, mais elle gagna en beauté lyrique, en dignité sacerdotale et politique, en éclat.

III. L'histoire de tous les peuples nous prouve qu'une poésie brillante ne peut naître que sous le règne brillant d'un prince dont les actions héroïques fournissent de grands sujets, et dont la sévérité fait régner l'ordre et la paix. David fit tout cela, mais il fit davantage encore, il encouragea les arts. La poésie et la musique, sous son inspiration, devinrent l'âme de son peuple, l'âme du service divin et des cérémonies du temple.

Quatre mille lévites furent divisés par lui en classes et en chœurs différents. Ils se distinguaient par leur costume et obéissaient à des chefs. Asaph, Éman, Idithun dirigèrent ces chœurs et leur donnèrent des chants poétiques; les enfants de Coré formèrent une classe inférieure, mais ils composèrent des psaumes qui ne sont pas indignes de la muse sublime de David.

IV. La musique, chez les Orientaux, était étroitement unie à la poésie. Le caractère de cette musique n'est pas très-bien connu des peuples de l'Occident; nous savons seulement que sa mélopée était tout à fait différente de la nôtre, et que, du reste, elle était délicieuse et merveilleuse, comme tout ce qui vient du pays du soleil et des temps primitifs (1). Chez les Hébreux elle ne fit qu'une même chose avec la poésie du temple.

---

(1) M. Alexis de Valon parle d'un musicien chinois qu'il entendit à l'exposition de Londres en 1851, et il nous donne sur les arts de l'Orient des notions qui ne manqueront pas d'intéresser le lecteur.

« L'air qu'il exécutait sur la flûte, dit-il, ne ressemblait à rien, sinon de loin aux lentes psalmodies que chantent le soir les Arabes du désert. C'était quelque chose d'incohérent et de triste, de sauvage et de doux. Aucun motif pareil ne s'est, à aucune époque, rencontré dans la musique européenne; c'était le chant d'une autre race, l'harmonie d'un autre monde, mais (les dilettanti me pardonnent) c'était délicieux.

Dans les réjouissances et les fêtes religieuses, les hymnes se chantaient à grand orchestre. Le peuple, qui restait toujours dans les

---

On eut dit un oiseau d'un autre hémisphère gazouillant des sensations complétement inconnues dans celui-ci..... Rien n'égale mon amour pour les chants de l'Orient. La plus grande émotion musicale, que j'aie jamais éprouvée, c'est à un matelot grec que je la dois. J'arrivais à Syra par une nuit étoilée; notre navire était à l'ancre dans la rade; tout l'équipage était couché, et je me promenais seul sur le pont. Tout à coup une barque passa, dans laquelle un homme chantait en ramant. Ce qu'il chantait, nul ne le sait, il l'ignorait lui-même, mais cette complainte d'une mélancolie déchirante, que le vent emportait sur les flots, m'entra si bien dans le cœur, que je me mis à pleurer comme un enfant. Je ne me pique point cependant d'avoir les larmes faciles, et je défierais volontiers tous les chanteurs de l'opéra, comme aussi tous les compositeurs patentés, de me plonger dans cet état de sentimentalisme sans cause, et de niaise béatitude. A mon Chinois, je ne ferais point ce pari. Il connaît le secret du matelot de Syra. Toutes les mélopées d'Orient ont la même origine et le même charme inexplicable. Je me demandais, il y a un instant, à propos des couleurs, comment les peuples d'Asie, pouvaient mélanger avec tant de bonheur le vert et le bleu, qui sont inconciliables en Europe? Comment aussi peuvent-ils donc arriver à des harmonies saisissantes en accouplant des notes dissonantes, qui hurlent chez nous de façon à désespérer tous les chats qui les entendent. Voilà un autre problème dont aucun traité de contre-point ne donnera la clé, et que pas un musicien n'expliquera.....»

L'écrivain que nous citons vient de parler d'un mélange de couleurs que l'Orient seul sait mettre en œuvre. Le lecteur qui connaît ou veut connaître l'Orient, lira avec plaisir le morceau suivant que veut rappeler M. de Valon.

« Le philosophe, aussi bien que l'homme du monde, peut rester tout un jour en contemplation devant les chefs-d'œuvre venus du pays du soleil. On sent de prime abord que l'on est là dans une terre exceptionnelle, où rien ne rappelle ce qui vous entoure, et qu'on dirait tombée du ciel sur ce globe boueux où nous vivons. Quand on se trouve dans cette exposition indienne surtout, au milieu de ces châles d'une finesse fabuleuse, de ces tissus d'argent et de soie, d'or et de perles, auprès desquels l'habit de Bassompierre eût semblé de la serge, on se frotte les yeux; mais ce n'est point un rêve : ces étoffes invraisemblables, ces armes d'une richesse impossible, d'une élégance sans pareille, ces harnachements d'or et de rubis, ces vêtements brodés de diamants qui valent tout un de nos royaumes européens, ces palanquins semés d'émeraudes, tout cela ne vient pas du paradis; les séraphins n'y sont pour rien, et ce sont des hommes, bien réellement des hommes qui ont créé ces merveilles. Il est vrai que ces hommes qui résistent à notre civilisation, nous les suspectons de barbarie; et dans notre inconcevable orgueil, nous sommes prêts à les appeler des sauvages. Comment! elles seraient sauvages, ces populations mal connues, plus mal comprises, dont les œuvres ont un tel cachet de distinction et de richesse éblouissante! Comment! dans un coin du globe, des bergers, assis devant leurs chaumières, sans autres instruments que leurs mains et leurs pieds, tissent ou brodent, en chantant, des châles, des écharpes ou des tapis, dont la beauté nous confond d'admiration! Pour les imiter, l'Europe savante s'ingénie, elle crée des machines étonnantes de complication et d'intelligence, la chimie invente, la vapeur s'essouffle, et le résultat

avant-cours et sur les parvis du sanctuaire, n'entendait la musique qu'à une certaine distance, ce qui explique la quantité de voix et d'instruments bruyants dont elle se composait. Son caractère dominant était toujours guerrier, parce que le Dieu de Sion était le Dieu Sabaoth, c'est-à-dire, le Dieu des armées. L'*Exurgat Deus*, qui fut composé pour le transport de l'arche, peut nous donner une idée, par sa composition, du caractère de la musique et du chant qui durent accompagner cette œuvre.

La poésie douce et solitaire ne comportait qu'un seul instrument; mais comme chaque instrument a ses sons particuliers et une région de sentiments qui lui est propre, la composition de l'hymne devait être en rapport avec l'instrument qui devait en accompagner le chant. Voilà pourquoi certains morceaux sont intitulés : Chant pour la flûte, chant pour la harpe, chant pour la lyre, le cor, etc., etc. Quand Asaph exécutait des chants isolés, il s'accompagnait d'instruments à cordes. Le grand roi lui-même, qui ne rougit pas de danser devant l'arche, montait à la maison de son Dieu la harpe à la main; là, sous les yeux de son peuple, il répandait son âme

---

de tant de découvertes, de labeurs et de science, n'approche pas plus du modèle que la prose de la poésie, ou la froide épure d'un architecte du tableau librement rêvé d'un grand peintre. Les plus habiles artistes de l'Occident, les savants de nos instituts apportent leur concours aux manufactures des Gobelins et de Beauvais, et les tapis qu'on y tisse sont sans égaux dans les pays qu'on nomme civilisés; mais voyez à côté les tapis de Perse et de Tunis; quelle différence dans l'ensemble, quelle harmonie de couleurs, quelles nuances inconnues et charmantes, quelle richesse, avec des procédés bien plus simples! D'où vient que les couleurs qui s'excluent absolument dans nos pays, et que la nature a cependant rapprochées partout, le vert et le bleu par exemple, se marient avec tant de bonheur dans les étoffes orientales? D'où vient, qu'aux tissus de laines, si mats chez nous, ils savent donner la transparence et l'éclat des vitraux du moyen-âge? Quel génie leur a donc enseigné ces secrets, qu'après tant de siècles de recherches, nous n'avons pu découvrir? Ce n'est pas à nous de faire la leçon aux paysans de l'Afrique et de l'Asie; c'est à nous, au contraire, d'apprendre, en étudiant leur travail; on l'a si bien compris, à l'exposition de Londres, qu'on s'est hâté d'envoyer les ouvriers de nos manufactures, les teinturiers surtout, à cette école du goût et de la naïveté. Où donc est l'art? où le progrès? où la civilisation? Que de doutes écrasants renferme un tel phénomène? Oh! l'Orient, l'Orient tout entier est une énigme! Quiconque a seulement passé au milieu de ces populations silencieuses et dignes, élégantes et majestueuses, a bien compris qu'il y avait là quelque chose d'inexplicable : la lumière vient de l'Orient..... (*Revue des deux Mondes*, 15 juillet 1851).

devant le Seigneur en flots d'harmonie; la prière du soir et du matin sortait de ses lèvres pieuses; et Israël put entendre son roi dire à Dieu sa reconnaissance, son amour, ses fautes, ses larmes et ses regrets, et implorer sa miséricorde et son appui. Il n'y eut jamais un spectacle plus poétique ni plus touchant que celui-là.

V. Les compositions de David sont le miroir fidèle de sa vie, de ses sensations, et de son époque. Elles portent aussi, et c'est là leur caractère saillant, le cachet d'un cœur tendre et d'une âme éminemment sensible. Cet homme a épuisé toutes les joies et toutes les douleurs; il y a dans ses psaumes des angoisses pour lesquelles les langues modernes n'ont point d'expression; les psaumes XXI, XXXVII, XXXIX et plusieurs autres sont de ce genre. Que ses tourments lui viennent de ses ennemis ou de Dieu, son esprit se tord dans la poussière, sa harpe gémit, son cœur se fond en larmes.

Cependant ces larmes ne tardent pas à devenir une confiance courageuse, une résignation filiale. Le Dieu, qui de la condition de pâtre l'avait élevé à celle de pasteur des peuples, s'était fait si visiblement son appui au milieu de tous ses malheurs et de tous ses dangers, qu'il finit par placer en lui cette confiance individuelle, illimitée, que l'on ressent pour son meilleur et plus fidèle ami; c'est cette confiance que David chante dans ses psaumes; ils sont, pour ainsi dire, la relation poétique d'une amitié intime avec Dieu; et voilà pourquoi les cœurs nobles et confiants, les cœurs éprouvés par l'infortune, qui connaissent Dieu, non-seulement abstractivement et par la lettre, mais aussi par les événements de leur vie et la voix intime de la grâce, qui est souvent pour l'homme comme une révélation et une apparition de Dieu, trouvent toujours dans les chants de David leurs propres sentiments, et ne sauraient les exprimer mieux que par les paroles de l'antique héros des Hébreux. David est ainsi le contemporain de tous les âges; il est le frère, l'ami, le conseiller, le consolateur, le poëte de tous les humains.

Pindare ne chante que pour la Grèce; ce qu'il chante est sans intérêt pour les autres hommes. David ne célèbre pas un athlète, une course de chars ou de chevaux; lui, célèbre Dieu, la création, la Providence, l'humanité, ses joies, ses espérances et ses douleurs;

les grands intérêts du temps et de l'éternité, les destins d'Israël, Jésus-Christ, l'Église.

Mais comme ces sujets sublimes sont autrement féconds que ceux du poëte grec, de là aussi plus d'unité dans le dessein, plus de suite dans la marche, plus d'exactitude à rapporter tout à l'idée fondamentale. De là encore ces grandes situations, ces conceptions solennelles, ces sentiments vigoureux qui nous étonnent, et ces idées gracieuses, et ces accents mélancoliques qui nous charment. Il y a dans la poésie de David, des coups de pinceau et des scènes que nulle main mortelle n'a jamais égalés.

Une traduction rend méconnaissable les poëtes harmonieux de la Grèce et de Rome. David, pour peu que la traduction soit fidèle, en sort plein de nerf, de moelle et de vie. Le mérite principal des poëtes profanes est dans leur harmonie si séduisante; celui de David est dans l'élévation, le mouvement, l'abondance des idées, la beauté de l'image, la grandeur, la grâce ou le touchant du tableau, le pittoresque et le vivant de l'expression.

Nous prouverons, plus tard, par des citations, ce que nous disons ici. (Voir les nos XIII, etc., et le supplément.)

VI. Asaph a surpassé David dans les psaumes didactiques. Si son âme n'était pas aussi tendre, elle était plus indépendante et moins passionnée. Ses plans sont toujours sages, et l'exécution en est très-belle. Un seul exemple suffirait pour le prouver : Psaume LXXII, *Bonheur des méchants*. Les cœurs sensibles aiment les chants de David; les esprits sérieux et amis des enseignements graves préfèreront ceux d'Asaph.

VII. Les poésies des enfants de Coré plairont surtout aux amateurs des fictions lyriques. Ces derniers psaumes sont-ils de David? En ce cas, pourquoi ne portent-ils pas son nom? ce qui est d'autant plus étonnant qu'on n'a pas craint de lui attribuer, ainsi qu'à Asaph, plusieurs psaumes composés après eux. Selon toutes les probabilités, ces psaumes sont l'œuvre d'un chantre du chœur d'Éman. Mais quel que soit leur auteur, il est certain que c'est un des meilleurs poëtes de son époque : ses chants nationaux sont

concis et chaleureux ; le psaume XLIV est un magnifique épithalame, et le psaume XLI une belle élégie.

VIII. Un assez bon nombre de psaumes ne portent aucun nom d'auteurs. Ces poésies appartiennent sans doute à des temps postérieurs ; plusieurs d'entre elles contiennent des enseignements plus raffinés que ceux de David, mais elles n'en sont pas moins belles.

IX. Quelques-unes sont surnommées psaumes ascendants, ou du voyage, *graduum*. On les a généralement regardés comme des chants destinés au retour de la captivité de Babylone. Mais un peu de réflexion suffit pour établir que *monter* était le terme ordinaire par lequel on désignait les voyages à Jérusalem. Les psaumes ascendants seraient donc des chants de fêtes nationales, comme ceux de David, d'Asaph et des enfants de Coré, que l'on chantait non seulement à ces fêtes, mais encore pendant le voyage qu'il fallait faire pour y arriver. En envisageant ces psaumes sous ce point de vue, les passages regardés comme inexplicables perdent leur obscurité. Ainsi, le psaume CXX (*Levavi oculos meos in montes*) expose les vœux que fait un père pour le voyage de son jeune fils à Jérusalem ; le psaume CXXI (*Lætatus sum*) exprime la joie de l'Israélite, qui va se joindre aux hommes de sa tribu, pour monter une seconde fois à la cité sainte. Le psaume CXIX (*Ad Dominum cum tribularer*) renferme une plainte contre de malveillants compagnons de voyage. Les psaumes CXXII à CXXVIII sont les chants du pieux pèlerinage; les psaumes CXXIX et CXXX (*De profundis — Domine, non est exaltatum*), une confession publique, une préparation au sacrifice expiatoire ; le CXXXI^e^ (*Memento, Domine, David*), une prière en faveur du roi, de sa maison, de Sion, et de tous les prêtres ; le CXXXII^e^ (*Ecce quàm bonum*) exprime le bonheur qu'éprouvent des frères de se trouver ensemble. Le reste de la collection consiste en chants de louanges et de gloire : Ps. CXXXIII : *Maintenant, bénissez le Seigneur* ; Ps. CXXXIV et CXXXV : *Alleluia, Bienfaits de Dieu.* Si le lecteur veut prendre la peine de parcourir cette série de chants parfaitement ordonnés, il sera touché de l'onction et de la douce

piété qui y régnent d'un bout à l'autre, et il comprendra combien cette poésie et les fêtes religieuses auxquelles elle se mêlait, devaient améliorer les peuples.

X. Les psaumes sont au nombre de 150. Ils se divisent en hymnes proprement dits ; les plus beaux sont sous les chiffres CIII, CXIII, LXVII. Le premier chante la création, le second l'affranchissement de la captivité de l'Égypte, le troisième le transport de l'Arche ; ces psaumes furent composés pour les grandes fêtes religieuses.

La seconde division renferme cinq hymnes historiques. Ces hymnes étaient principalement destinés à l'instruction de la jeunesse. Les Hébreux n'ignoraient pas quel est le charme de l'harmonie, et combien s'oublie difficilement ce qu'elle a gravé dans la mémoire. Le récit des faits est rapide, animé, concis ; il est toujours ramené vers un but moral et religieux.

La troisième division renferme des élégies. Nous signalerons le psaume XLI des enfants de Coré, et le CXXXVI^e de Jérémie. Tous deux sont des chants d'exilés. Le premier soupire après le Dieu qu'on nomme ami, qui demeure au temple, et qu'on ne peut plus visiter; le second est le plus beau des cantiques sur l'amour de la patrie ; celui-ci est le *Super flumina;* l'autre, le *Quemadmodùm desiderat cervus.*

La quatrième division renferme des acrostiches. On sait que dans cette sorte de poëme, l'auteur est obligé de se traîner à la suite des lettres de l'alphabet. L'usage primitif de l'acrostiche fut d'aider la mémoire du lecteur ; aussi le trouve-t-on dans les psaumes qui se composent de maximes et de sentences détachées. La plupart sont de vraies stances morales. (Voir le psaume CXVIII, dont les huit premiers versets, dans l'hébreu, commencent tous par Aleph ; les huit suivants, par Beth ; les huit suivants, par Ghimel, etc.)

La cinquième division comprend des odes ; elles se divisent en trois genres : le doux, le tempéré, le sublime. L'*Ecce quàm bonum* (Ps. CXXXII) est du premier genre, il en réunit en abrégé tous les charmes. Le deuxième genre renferme tous les psaumes où se trouve louée la bonté de Dieu ; ils sont très-nombreux. On compte

quatorze psaumes dans le genre sublime. Les plus beaux sont le XVIIe et le XXVIIIe de David, et le XLIXe d'Asaph. Dans les deux premiers, Dieu paraît dans une tempête pour se venger de ses ennemis : ces psaumes sont solennels comme le fracas de l'orage au sein des montagnes ; dans le troisième, qu'admire surtout Fénelon, Dieu convoque la race humaine, pour assister au jugement qu'il va exercer sur son peuple.

XI. On distingue dans le psautier des chants très-courts, qui ne développent qu'une seule image, une seule pensée, un seul sentiment, et qui se formulent en une gracieuse couronne lyrique : tel est le psaume CXXXII : *Ecce quàm bonum*, que nous avons déjà cité. On pourrait appeler ce genre de psaumes, chants à périodes simples, ἀδή, si ce mot ne rappelait pas des idées trop étrangères.

Quand le tableau lyrique s'élargit, soit par l'étendue de son sujet, soit par la plénitude de ses sensations, il emploie des antithèses, des variétés de style, une diversité de membres que ne comporte pas le premier genre de psaumes. On y voit différents personnages adresser d'une manière tout orientale, des questions et des réponses, des apostrophes et des interpellations à des sujets absents ou morts, ce qui produit toujours un grand effet. Quelquefois même ce tableau ainsi élargi s'unit à une sorte de représentation dramatique ; l'ode va, vient, comme dans une action théâtrale, sans s'égarer jamais. On y voit une exposition, un nœud et un dénouement ; mais le commencement et la fin n'existent que par rapport au milieu, et ce milieu se grave ainsi pour toujours dans la mémoire ; c'est l'ode portée à son plus haut degré de développement et d'élévation.

Des ouvrages aussi parfaits sont rares dans toutes les langues, parce qu'il y a peu de sujets susceptibles d'être traités ainsi ; ils sont assez nombreux dans la littérature hébraïque. Les psaumes VIII, XIX, XX, XLVII, XLIX, LXXVII, XCV à XCVII, CVII, CX à CXII, CXIX à CXXVIII, appartiennent aux chants à plusieurs membres ; les psaumes II, XXIII, XLIV à XLVI, LXXIX, CIX, CXIII et CXXVI renferment non-seulement des variétés et des antithèses, mais une action continue et dramatique.

On peut juger de l'effet de ces psaumes par le chant de David

sur la mort de Saül et de Jonathas que nous avons rapporté précédemment. Il faudrait peut-être étudier aussi pour bien comprendre ce que nous venons de dire, le psaume XC, *Qui habitat in adjutorio altissimi,* dont le dialogue est facile à saisir ; le psaume CVI où le chœur et le récit sont visibles ; le psaume XLIV, *Eructavit cor meum,* le plus bel épithalame des temps antiques, et le psaume XXIII, *Domini est terra,* qui tous deux présentent des variations et des changements de voix, et une diversité d'action dont la marche et l'effet sont palpables. Nous donnons tout de suite quelques fragments de deux de ces psaumes :

Psaume XC : Dialogue sur la protection de Dieu.

I. « Celui qui s'assied sous la protection du Très-Haut, celui qui demeure à l'ombre du Tout-Puissant, celui-là dit à Jéhovah : Je me confie à toi ; mon refuge et mon Dieu, c'est toi. »

II. « Il te sauvera du piége de la mort, il te délivrera de la peste meurtrière, il te couvrira de ses ailes...., rien ne pourra t'atteindre. »

I. « J'ai dit à Jéhovah : J'ai placé ma confiance en toi. »

II. « Ainsi, tu demeureras dans des lieux hauts et sûrs ; là aucun mal n'arrivera jusqu'à toi..... ; il ordonnera à ses serviteurs de veiller sur toi....., ils te porteront sur leurs ailes, pour qu'aucune pierre ne blesse tes pieds. Tu pourras sans crainte marcher sur les serpents et sur les lions ; tu les écraseras sous tes pas, les lions et les dragons. »

III. « Je le sauverai (dit Jéhovah), parce qu'il se confie à moi. »

Il n'y a pas de chœur dans ce psaume, mais le changement de personne y produit un très-bel effet, car il fait de cette leçon un dialogue sur la bonté du père, qui finit par prendre la parole lui-même pour donner à ses enfants les promesses formelles de sa bonté et de sa protection. — Le psaume suivant nous présente une série de chœurs et de récits ; on y reconnaîtra des formules que Racine a imitées dans son Esther et son Athalie. (Voir le premier chœur d'Athalie.)

1er Chœur, orchestre complet. « Rendez grâces à Dieu, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle (thème et sujet du cantique.) »

2° Chœur, accompagnement de cors. « Qu'ils racontent les œuvres du Seigneur, ceux que le Seigneur a rachetés des mains de l'ennemi et qu'il a rassemblés de toutes les régions, du levant et du couchant, de l'aquilon et du midi. »

Récit accompagné de harpe. « Ils erraient dans la solitude, dans une terre sans eau, ils ne trouvaient aucune voie vers une terre habitable; affamés, altérés, leur âme est tombée en défaillance. »

Refrain, cors. « Et ils ont crié vers le Seigneur dans leur détresse, et le Seigneur les a délivrés de leurs misères. »

Chœur, orchestre. « Que les miséricordes du Seigneur, que ses merveilles annoncent sa gloire aux enfants des hommes. »

Récit accompagné de harpe. « Ils étaient plongés dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, enchaînés par le fer et par la faim. Ils avaient irrité le Seigneur..... et leur cœur a été humilié dans les travaux, ils ont langui dans la douleur et personne n'est venu les soutenir. »

Refrain, cors. « Alors ils ont crié vers le Seigneur dans leur détresse, et le Seigneur a rompu leurs liens. »

Chœur, orchestre. « Que les miséricordes du Seigneur, etc. »

Récit accompagné de harpe. « Ceux dont les navires voguent sur les mers, ont vu les œuvres du Seigneur et ses miracles sur l'abîme. Il a dit, et l'esprit de la tempête a paru, et les flots se sont soulevés. Ils montent jusqu'aux cieux, ils descendent jusqu'au fond de l'abîme; le cœur des nautonniers a défailli, ils se troublent, ils chancellent comme un homme ivre, toute leur science est épuisée. »

Refrain, cors. « Ils ont crié vers le Seigneur dans leur détresse, et le Seigneur les a délivrés de leurs misères. La tempête s'est arrêtée en silence, et le tumulte des flots s'est apaisé. Les matelots se sont réjouis après leurs angoisses, et le Seigneur les a conduits au port suivant leurs désirs. »

Chœur, orchestre. « Que les miséricordes du Seigneur, que ses merveilles annoncent sa gloire aux enfants des hommes. » (Ps. CVI.)

XII. Nous avons déjà dit que les psaumes ont toujours un but re-

ligieux et moral, non seulement lorsqu'ils traitent de sujets théologiques, de Dieu, de sa loi, etc.; mais même lorsque le poëte chante les merveilles de la création, les intérêts de son peuple, etc, ou qu'il parle de ses propres victoires, de ses défaites, de ses douleurs, des circonstances les plus profanes de sa vie politique et privée.

Nous avons ajouté que David a voulu faire passer ses sentiments religieux dans l'âme de son peuple, et que pour cela il lui remet entre les mains ses poésies sacrées, même les plus personnelles; qu'il lui recommande de s'en nourrir; et que, pour graver plus profondément en son cœur leurs pieux sentiments, il joint à la poésie le spectacle religieux, la voix des instruments et des chœurs. Ainsi fait-il trouver à son peuple le charme du plaisir dans la gravité de la prière et de l'instruction sacrée; ainsi fait-il servir l'influence du génie et le prestige des arts au seul but qu'ici-bas ils doivent tenter d'atteindre : le développement de la foi dans les cœurs, le règne de la vertu dans les mœurs des nations.

Mais, avons-nous dit, David et les autres poëtes sacrés sont les contemporains de tous les âges; leurs chants appartiennent à tous les siècles, à tous les peuples; ils peuvent nous sanctifier, comme ils sanctifièrent les Hébreux; et ils seront toujours le germe de la plus splendide poésie, comme la source de la plus magnifique éloquence.

XIII. En effet, poëte ou orateur, voulez-vous peindre la *concorde* qui règne entre des frères, *le doux et suave parfum* qui s'élève de leur innocent commerce, *et la bénédiction* que verse sur eux le Ciel; vous ne pouvez mieux faire que de prendre et de commenter le gracieux psaume que David envoie de sa fenêtre à son peuple bien-aimé, lorsque celui-ci, réuni pour une fête religieuse sur la montagne de Sion, vient de lui exprimer ses vœux par le *Memento, Domine, David.* (Ps. CXVII.)

« Regardez! comme il est agréable et doux de voir des frères habiter paisiblement ensemble! Ainsi s'exhale le riche parfum de l'huile précieuse versée sur la tête du grand-prêtre, lorsqu'elle se répand sur sa barbe et qu'elle coule jusqu'au bord de son vêtement.

Ainsi descend la rosée d'Hermon sur les montagnes de Sion qu'elle fertilise. Dans la concorde, Jéhovah l'a ainsi ordonné, règnera le bonheur et l'abondance jusqu'à la fin des siècles. »

Ce psaume, semblable à une rose fleurie, respire les plus suaves parfums. Virgile n'a rien de si doux, Théocrite, de si simple, Anacréon, de si gracieux ; il coule comme un ruisseau de lait et de miel.

XIV. Voulez-vous montrer comment le Seigneur verse ses plus chères bénédictions sur la famille qui le craint, vous ne trouverez rien de plus charmant ni de plus poétique que ce chant du Prophète.

« Bonheur de l'homme qui craint Dieu, qui marche dans ses sentiers.

» Tu mangeras le produit de ton travail, tu seras heureux, tu auras du bien. Ta femme sera comme la treille, qui laisse pendre ses fruits aux murs de ta maison ; tes enfants se répandront autour de ta table comme de jeunes oliviers. Voilà comme sera béni l'homme qui craint le Seigneur. Oui, le Dieu de Sion te bénira, et tu prendras part aux joies de Jérusalem tous les jours de ta vie, tu verras les fils de tes fils, et la paix régnant sur Israël. »

Voyez : du haut de Sion, le Seigneur veille sur le juste qui travaille. Il le bénit et il est heureux. La paix règne en ses jours. Les délices de la grande ville lui sont données. Il voit ses petits enfants. Ceux-ci, jeunes et joyeux, environnent sa table ; ils se suspendent à leur mère, nombreux comme le raisin que l'on voit rougir à la treille du logis. Quel charmant et gracieux tableau ! Nos mœurs gagneraient beaucoup, si de pareils hymnes étaient chez nous souvent médités et compris. La mère des Gracques, priée d'exhiber ses trésors, montra ses fils !

XV. Dans la douleur, tout homme malheureux cherche l'espérance. Le beau chant sur le retour de la captivité pourra lui donner la consolation. La première délivrance par Moïse est ici comparée à la seconde que les Hébreux attendaient. Nous devons faire cette observation pour l'intelligence de ce psaume qui souvent n'a pas été compris.

« Lorsque Dieu les sauva (de l'Égypte), les captifs de Sion, il nous semblait à tous que nous rêvions. Le rire était sur nos lèvres, et notre langue était chargée de chants de triomphe.

» Alors on disait parmi les peuples : « Le Seigneur a fait de grandes choses pour eux. »

« Oui, le Seigneur a fait de grandes choses pour nous, voilà pourquoi nous nous réjouissons.

» Détourne donc maintenant aussi notre captivité, ô Seigneur, comme jadis dans le sud tu détournas les eaux (de la mer Rouge).

» Le semeur verse des larmes amères en semant ; il chante des chants joyeux en moissonnant.

» Il s'en va, il pleure, il emporte la semence ; il revient, il chante, et apporte des gerbes abondantes. » (Psaume CXXV.)

Pourrait-on jamais appeler barbare un peuple qui aurait seulement quelques chants nationaux de ce genre ? Et certes, les Hébreux en ont un grand nombre. Le psaume CXXXVI (*Super flumina*) que tout le monde connaît, et que nous avons déjà caractérisé, se rapporte à ce genre de sentiment.

XVI. Nous avons dit que les psaumes de David ne sont que la relation de son amitié avec Dieu ; le psaume que nous allons traduire en sera la preuve palpable (Ps. VI). Le vieux roi, affaibli et méprisé, recourt au Dieu qui semble l'avoir abandonné et le livre à ses ennemis. Jamais prière plus brûlante ne sortit d'un cœur d'homme.

« Jéhovah !.. ne me rejette point dans ta colère, ne me châtie pas dans ton bouillant courroux ! Aie pitié de moi, Jéhovah, car je suis faible ; guéris-moi, Jéhovah, car mes os tressaillent d'épouvante ; ma vie tout entière est ébranlée ! Et toi, Jéhovah ?.. jusqu'à quand ?...

» Reviens à moi, ô Jéhovah, sauve ma vie, soutiens-moi : tu es miséricordieux !

» Dans la mort, on ne pense plus à toi ; dans le tombeau, qui est-ce qui chante tes louanges ?

» Je me suis épuisé en soupirs ; pendant de longues nuits j'ai inondé mon lit de mes pleurs ; ma couche s'est fondue en larmes ! Le cha-

grin a obscurci mes yeux, ils ne jettent plus sur mes oppresseurs que des regards vieillis et fatigués...

» Retirez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité, car Jéhovah vient d'entendre la voix de mes larmes, Jéhovah a écouté ma prière, Jéhovah a exaucé mes pleurs.

» Ils seront humiliés et consternés, mes ennemis ; ils rougiront et reculeront soudain d'épouvante. »

Quelle poésie ardente et dramatique! — Voyez d'abord comme cet homme s'affaisse devant Dieu! Puis, quelle supplique! « Tu es bon ; je ne te chanterais plus, si j'étais mort ; vois ma douleur ; vois comme je suis méprisé! » Mais Jéhovah lui a-t-il souri, le vieux roi soudain se redresse ; il lance à ses ennemis des regards étincelants ; fier, il leur jette trois fois, en défi, le nom de Jéhovah. A ce nom, ses ennemis épouvantés sont en fuite. Sans Dieu, nous ne pouvons rien ; avec Dieu, tout ; mais que le Psalmiste dit admirablement cela! L'Occident n'a sûrement rien de cette poésie ; c'est à peine même s'il peut la comprendre. Il n'y a que les âmes recueillies, délicates, contemplatives, qui puissent goûter le charme de la poésie orientale ; son effet est toujours nul, souvent même funeste sur les caractères railleurs, les esprits raffinés et les cœurs vulgaires ; les vagues du sentiment n'ondoient pas dans le froid égoïsme ; le ciel ne se reflète jamais que dans une eau limpide et pure ; or la poésie hébraïque respire toujours la naïveté, l'innocence et la sensibilité la plus exquise.

XVII. Ce n'est pas que le Psalmiste ne connaisse dans ses chants, que les douces émotions de la prière et les descriptions paisibles : la fin du dernier psaume nous a déjà préparés à d'autres scènes et à des passions plus vives. Nous citerons quelques passages, qui achèveront de nous faire connaitre David sous ce point de vue.

« J'ai vu l'impie, dit-il, exalté au-delà de ce que l'on saurait dire : *Superexaltatum ;* tels ces cèdres dont les cimes vont se perdre dans les nues, au sommet du Liban : *Elevatum sicut cedros Libani.* J'ai passé, il n'était plus : *Transivi, non erat.* » La plus sublime gloire, la plus profonde ruine ; l'infini, et soudain le néant. Est-il possible d'enfermer une scène plus étendue, un événement plus

solennel, en moins de mots? La vie, un coup de foudre, la mort : *Vidi, transivi, non erat* (Psaume XXXVI). — « Les nations se troublent, dit-il ailleurs (Psaume XLV, 7), les trônes s'inclinent pour tomber. Pour nous, nous ne craignons rien, le Seigneur est avec nous : *Conturbatæ sunt gentes, inclinata sunt regna..... Non timebimus, dùm turbabitur terra, Dominus virtutum nobiscum.* » Le calme du juste au milieu du fracas de la guerre et de la chute des empires, n'est-ce pas un grand spectacle? Mais pourquoi ne tremble-t-il pas? Le Seigneur est avec lui.

C'est Dieu qui déchaîne la tempête, dans les livres saints ; il en fait l'instrument de sa vengeance et l'appui des siens. Voici l'orage qui éclate au sein de la montagne, pour protéger David.

« Sa colère a monté comme un tourbillon de fumée ; son visage a paru comme la flamme ; et son courroux comme un feu ardent. Il a abaissé les cieux, il est descendu, et les nuages étaient sous ses pieds. (Voilà, dit Laharpe, la plus imposante image que jamais l'imagination ait conçue.) Il a pris son vol sur les ailes des chérubins, il s'est élancé sur les vents. Les nues amoncelées autour de lui formaient un pavillon de ténèbres ; l'éclat de son visage les a dissipées, et une pluie de feu est tombée de leur sein. Le Seigneur a tonné du haut des cieux ; le Très-Haut a fait entendre sa voix ; sa voix a éclaté comme un orage brûlant. Il a lancé ses flèches ; il a redoublé ses foudres. Alors les eaux ont dévoilé leurs sources, les fondements de la terre ont paru à découvert, parce que vous les avez menacés, Seigneur, et qu'ils ont senti le souffle de votre colère. »

« Il faut avoir entendu gronder le tonnerre dans les montagnes de la Judée, dit M. Poujoulat ; il faut avoir entendu ses éclats rouler et se prolonger de vallée en vallée, avec une majesté formidable, pour saisir tout le naturel des images où David parle du tonnerre comme de la voix de l'Éternel. Je croirais être vrai, dit-il encore, en ajoutant que l'idée du Dieu terrible, dans les chants du roi-prophète, est née du sombre et effrayant spectacle des orages au milieu des montagnes de la Judée. » (Histoire de Jérusalem.)

Pour sentir en effet tout le prix des images, des couleurs, des allusions des poëtes, il faut être au sein des accidents qui les ont

environnés ; sans cela mille beautés nous échappent, restent inintelligibles, appellent même le sourire de l'ignorance. « Le meilleur commentaire de la poésie antique, dit M. Ampère, est le spectacle du ciel et de la nature qui l'ont vue naître. » En voici une nouvelle preuve :

« La mer le vit et s'enfuit, le Jourdain remonta vers sa source. Les montagnes bondirent comme le bélier, et les collines comme l'agneau. Mer, pourquoi as-tu fui? Jourdain, pourquoi as-tu reculé vers ta source ? Montagnes, pourquoi avez-vous bondi comme le bélier, et vous, collines, comme l'agneau ?

» Ne voyez-vous pas que la terre s'est émue devant la face du Seigneur, devant la face du Dieu de Jacob, etc. ? »

Quelle vie dans ces mots : *la mer le vit et s'enfuit ;* dans cette interrogation : *mer, pourquoi, etc.?* dans cette réponse : *ah! ne voyez-vous pas, etc?* et quelle idée sublime ne vous donnent pas de Dieu de semblables tableaux ? Si ce n'est pas là de la poésie, dit Laharpe, il n'y en eut jamais. On s'est moqué cependant de ces montagnes qui bondissent comme des agneaux. Mais il n'y a rien là que de simple et de vrai. David a gravi le Sinaï. De ses sommets élevés il a contemplé les collines sous ses pieds, il les a vues répandues comme des troupeaux dans la vallée ; le tremblement de terre a secoué le Sinaï, et les montagnes voisines se sont agitées et ont paru bondir comme l'agneau et le bélier. Quiconque a vu les montagnes d'un sommet élevé ne trouvera rien que de juste et de vrai dans ce tableau charmant.

XVIII. Si l'on veut avoir une idée complète de la splendeur du talent de David, il faut lire le psaume CIII de la création. Batteux en a donné l'analyse littéraire. Du haut du Liban, à l'aspect de la grande mer, M. de Lamartine s'est écrié comme David : *Ecce mare magnum,* il a répété le psaume de celui qu'il appelle le premier poëte du sentiment et le roi des lyriques. C'est en effet, au sommet du Liban que ce psaume dut trouver son origine, car de là le regard peut contempler le ciel et ses splendeurs, la mer et ses navires, les montagnes et leurs vallées, la terre et ses produits, de toutes parts les animaux demandant à Dieu leur nourriture, et ce Dieu

versant sur eux, la main ouverte, la bénédiction et la vie : *Dante te illis, colligent; aperiente te manum tuam, implebuntur bonitate.* Comment, à ce spectacle, ne pas chanter le cantique d'admiration et d'amour : *Benedic, anima mea, Domino?*

XIX. Étonnante destinée des chants du roi-prophète! Après avoir été répétés par mille générations israélites, sous les voûtes des deux temples de Jérusalem; après avoir passé sur les lèvres de tout ce que le christianisme a produit de fidèles sur tous les points du monde, pendant dix-huit siècles; après avoir fait l'aliment, la consolation, l'appui, le bonheur, l'étude et l'admiration des plus sublimes génies, et des âmes les plus héroïques ou les plus pures; après avoir été non-seulement traduits dans toutes les langues connues, mais encore commentés, annotés, exaltés par plus de 1,300 auteurs, au nombre desquels figurent plusieurs de ces noms consacrés par la gloire et vénérés par les peuples, ils retentissent encore, à 3,000 ans de leur naissance, en tous les lieux de l'univers. « On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Moscou, à Pékin, à Botany-Bay; on les murmure au Japon. » Y a-t-il un poëme qui soit entré aussi profondément et aussi universellement dans l'âme et la mémoire des humains? Et s'il est vrai, comme on n'en saurait douter, que nulle autre inspiration lyrique n'a joui, par le passé, d'une popularité si glorieuse, n'est-ce pas une preuve éclatante que nul poëte n'a mieux parlé que David le langage du cœur, le langage de l'homme et de Dieu?

SUPPLÉMENT.

Analyse littéraire du Psaume CIII, par Batteux.

Le poëte sacré exprime dans le psaume CIII son admiration et sa reconnaissance à la vue des ouvrages de Dieu. Ainsi la matière du poëme est le sentiment de l'admiration, et l'objet de cette admiration est la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu pour le genre humain.

Benedic, anima mea, Domino.

« Mon âme, bénissez le Seigneur. »

C'est le début : bénir, c'est louer, célébrer, remercier un bienfaiteur. David annonce le sentiment qui l'anime et qu'il va présenter dans tout son cantique. Mais comme ce sentiment tient aux objets qui le produisent, il présente ces objets pour présenter en même temps le sentiment. On va les voir dans les tableaux suivants, que nous avons séparés exprès, afin qu'on les vît avec plus de facilité et de netteté.

1er Tableau.

Domine, Deus meus, magnificatus es vehementer.
Confessionem et decorem induisti, amictus lumine sicut vestimento.

« Que votre grandeur a d'éclat, ô mon Dieu ! Quelle gloire, quelle majesté vous environne ! Vous êtes entouré de lumière comme d'un vêtement. »

Il faut que l'imagination s'arrête vis-à-vis de cette peinture, pour en sentir la magnificence. Le prophète voit Dieu avec toute sa gloire : il lui paraît environné de feux et de rayons éclatants : c'est le vêtement qui le couvre.

David ayant fixé d'abord ses yeux sur Dieu même, et voulant parcourir ses ouvrages, devait commencer par le ciel, où brille surtout sa gloire : c'est le second tableau.

2e Tableau.

Extendens cœlum sicut pellem : qui tegis aquis superiora ejus ;
Qui ponis nubem ascensum tuum, qui ambulas super pennas ventorum ;
Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem.

« C'est vous qui avez tendu le ciel comme un pavillon dont les eaux supérieures sont le toit. Vous montez sur les nuées, vous marchez sur les aîles des vents ; les orages sont vos ministres, et le feu brûlant exécute vos ordres. »

L'univers n'est qu'une tente pour celui qui l'a fait. Il l'a dressée en un moment, il peut la replier de même. Les eaux célestes forment une voûte immense, un plafond de cristal qui l'embellit. C'est la signification propre du terme hébreu. C'est sous ce dais superbe que Dieu vole d'un bout à l'autre de l'univers, et qu'il y promène sa gloire. Les nuées lui servent de char ; quand il veut descendre, il les abaisse ; et les vents sont ses coursiers, il marche sur leurs aîles. Il envoie ses ministres, qui sont les orages et la flamme dévorante. Faut-il soulever les flots, dessécher les mers, porter aux climats arides d'abondantes rosées ; les

vents partent et exécutent. Faut-il dévorer des villes adultères, consumer des nations rebelles ; le feu descend, et Dieu est vengé.

« Tendre le ciel, » est d'une énergie admirable. Il peint la chose, l'action et la facilité de celui qui agit. « Vous montez sur les nuées, comme sur un char de triomphe. » Mais quel char qui porte Dieu dans le vide des airs ! « Marcher sur les aîles, pour dire, être traîné par des coursiers aîlés, est une expression aussi riche que hardie.

On a vu le ciel, les airs, les nuées et Dieu qui y règne ; c'est le trône de Dieu. Voyons la terre, qui est son marche-pied : *Terra scabellum pedum ejus.*

3e Tableau.

Qui fundâsti terram super stabilitatem suam : non inclinabitur in sæculum sæculi.

Abyssus, sicut vestimentum, amictus ejus. Super montes stabunt aquæ.

Ab increpatione tuâ fugient ; à voce tonitrui tui formidabunt.

Ascendunt montes et descendunt campi in locum quem fundâsti eis.

Terminum posuisti quem non transgredientur, neque convertentur operire terram.

« Vous avez fondé la terre sur elle-même : les siècles ne l'ébranleront jamais. L'abîme l'environne comme un vêtement.

» Les ondes étaient arrêtées sur les montagnes : votre parole menaçante leur a fait prendre la fuite ; la voix de votre tonnerre les a remplies de crainte. Aussitôt s'élevèrent les montagnes, les vallées s'abaissèrent dans les lieux que vous avez marqués. Vous avez posé des bornes, qu'elles ne passeront jamais. Jamais elles ne reviendront couvrir la terre. »

Que de traits sublimes dans ce tableau ! La terre en équilibre au milieu des airs, appuyée sur elle-même. Un poids immense qui se soutient seul, sans appui, et que tous les siècles ne peuvent ébranler. La mer l'environne comme un vêtement.

« Les ondes fixées étaient arrêtées... » Il y a le futur dans le texte, c'est un hébraïsme. Dans le temps de la création, lorsque tout était encore confondu dans le chaos, les eaux couvraient les montagnes : elles étaient fixées sur elles, *stabant*. Les eaux entendirent la voix menaçante du Créateur : elles s'enfuirent aussitôt en mugissant. Alors les montagnes élevèrent leurs cimes, les vallées s'abaissèrent, le globe terrestre prit la figure qui lui était prescrite : quelle peinture ! Les eaux se sont retirées dans le bassin qu'on leur a préparé, elles s'agitent, se gonflent ; mais

elles n'oseraient pas passer la ligne tracée par le doigt de Dieu : *Non transgredientur.*

Dans le tableau suivant, le prophète se représente les fontaines, les pluies du ciel, la fécondité de la terre.

4e Tableau.

Qui emittis fontes in convallibus; inter medium montium pertransibunt aquæ.

Potabunt omnes bestiæ agri, exspectabunt onagri in siti suâ.

Super ea volucres cœli habitabunt, de medio petrarum dabunt voces.

Rigans montes de superioribus suis; de fructu operum tuorum satiabitur terra.

« C'est vous qui envoyez les fontaines dans les vallées. Leurs eaux se filtrent à travers les montagnes. Les bêtes des champs viendront s'y abreuver : l'âne sauvage attend qu'elles coulent pour s'y désaltérer. Les oiseaux perchés sur leurs bords y feront entendre leurs ramages, au milieu des rochers. Vous arroserez les montagnes mêmes par les eaux du ciel. Toute la terre rassasiée de vos bienfaits deviendra féconde.»

Le prophète se place dans l'instant de la création. Il voit sourdre les fontaines, au premier ordre du Créateur, il voit l'animal altéré qui attend qu'elles coulent. Cette idée est très-belle, et marque la confiance que les animaux mêmes ont en celui qui les nourrit. Il y a dans Tibulle une expression à peu près semblable, appliquée aux herbes de l'Égypte que le Nil arrose sans le secours des pluies :

Arida nec pluvio supplicat herba Jovi.
L'herbe altérée n'invoque point le dieu de la pluie.

« Les oiseaux perchés...» Les bords des rivières sont plantés d'arbres, les oiseaux y font entendre leurs ramages dans les rochers ; ce sont des objets placés comme en perspective dans le tableau : il n'est rien de plus gracieux ni de plus riant.

« Vous arroserez...» C'est l'humidité jointe à une douce chaleur qui développe tous les germes de la nature. Les vallées et les plaines sont arrosées par les rivières; que deviendront les montagnes? Dieu a placé au-dessus d'elle des réservoirs : les nuages se fondront en pluie pour les désaltérer. Ainsi toute la terre, qui est comme un amas de germes, formé par la sagesse et la puissance du Créateur, sera partout féconde. Que produira-t-elle; on va le voir dans le tableau qui suit.

5e Tableau.

Producens fœnum jumentis, et herbam servituti hominum;
Ut educas panem de terrâ, et vinum lætificet cor hominis;
Ut exhilaret faciem ejus in oleo, et panis cor hominis confirmet.
Saturabuntur ligna campi, et cedri Libani quas plantavit;
Illic passeres nidificabunt; herodii domus dux est eorum.
Montes excelsi cervis, petra refugium herinaciis.

« Vous produisez l'herbe qui nourrit les animaux, les plantes dont vous tirez le pain qui soutient l'homme, le vin qui charme son cœur, l'huile qui répand la joie sur son front. Les arbres des forêts, les cèdres du Liban qu'il a plantés, seront nourris de ses bienfaits. Ce sera là que les oiseaux feront leurs nids, qu'on verra la race du héron qui en sera le roi. Les cerfs auront leurs retraites sur les montagnes, et les hérissons dans les rochers. »

On voit avec quel feu et quelle force se fait l'énumération des principales productions de la terre. On en montre en même temps l'utilité. Tout est clair, précis. Les cèdres du Liban, les montagnes, les rochers mêmes ont leur usage dans l'intention de la nature. Ce sont des demeures préparées pour différentes créatures qui ont besoin de pareilles retraites.

Voilà l'homme établi sur la terre, au milieu de tous les biens : il jouit. Mais quel sera l'ordre des temps? L'homme, fait à l'image de Dieu, sera-t-il confondu et mêlé avec tous les animaux? se trouvera-t-il dans la campagne en même temps que l'ours et le lion? Non. Le créateur a réglé les intervalles et a marqué à chacun ses heures.

6e Tableau.

Fecit lunam in tempora; sol cognovit occasum suum.
Posuisti tenebras, et facta est nox; in ipsâ pertransibunt omnes bestiæ silvæ;
Catuli leonum rugientes, ut rapiant, et quærant à Deo escam sibi.
Ortus est sol, et congregati sunt, et in cubilibus suis collocabuntur.
Exibit homo ad opus suum, et ad operationem suam usque ad vesperam.
Quàm magnificata sunt opera tua, Domine! Omnia in sapientiâ fecisti: impleta est terra possessione tuâ.

« Il a fait la lune pour régler le temps : le soleil a connu chaque jour le terme de sa course. Vous avez posé les ténèbres : elles ont formé la nuit. Ce sera dans ce temps que les bêtes des forêts passeront à travers

les campagnes, que les petits des lions demanderont à Dieu leur proie qu'ils raviront en rugissant. Le soleil a paru : déjà elles sont rassemblées et retirées dans leurs demeures. Et l'homme sort pour aller reprendre ses travaux jusqu'à la nuit. Dieu, que vos œuvres sont belles ! Vous avez fait toutes choses avec une souveraine sagesse. La terre est toute remplie de vos bienfaits. »

Le prophète s'écrie enchanté d'un si bel ordre. Il a bien paru, dans le tableau qu'il vient de faire, qu'il était dans l'enthousiasme. Tous les traits en sont sublimes. Le soleil connaît le terme de sa course. C'est assez pour lui de connaître, il obéit en silence, et marche sans cesse pour s'y rendre.

« Il a posé les ténèbres... » Il leur a dit : vous serez là, et vous serez appelées *nuit*. Les ténèbres entendent la voix de Dieu, et se rangent à ses ordres. Ce sera quand elles couvriront la terre, lorsque les astres ne fourniront qu'une lumière timide, que les bêtes sauvages passeront. Ce dernier mot peint admirablement la course errante de ces animaux qui cherchent leur proie, et qui traversent, comme en fuyant, une campagne que Dieu ne leur a point donnée. Que dirons-nous de ces petits des lions qui invoquent Dieu en rugissant, et lui demandent ainsi leur nourriture ? Dieu les entend et il exauce leur prière.

« Le soleil a paru... » Quelle différence, si le prophète eût dit : « Le soleil paraît, aussitôt elles se rassemblent ! » Mais non, le soleil a paru, déjà tout est rentré. Elles sont rassemblées ; c'est une sorte de peuple qui est dans les forêts. Il a ordre de s'y retirer dès que le soleil paraît, afin de laisser la campagne libre à l'homme, qui est chargé de la cultiver, et qui a droit d'en recueillir les fruits.

Jusqu'ici on n'a parlé de la mer qu'en passant, et parce qu'elle tient nécessairement à l'image de la terre, qui a été la matière du troisième tableau. Celui qui suit ne sera que pour elle.

7e *Tableau.*

Hoc mare magnum et spatiosum manibus : illic reptilia quorum non est numerus, animalia pusilla cum magnis.

Illic naves pertransibunt, draco iste quem formâsti ad illudendum ei.

Omnia à te exspectant, ut des illis escam in tempore.

« Cette mer, vaste, immense, de combien de poissons n'est-elle pas remplie, de grands et de petits ! C'est là que passeront les navires, et qu'habiteront ces monstres qui se jouent dans les abîmes. »

Le prophète présente d'abord une étendue immense, une mer vaste

et profonde. Au dedans elle est remplie d'animaux; il y en a d'une grosseur monstrueuse qui se jouent des vagues et des tempêtes. *Draco* signifie, en cet endroit, des monstres, *Leviathan*. Le singulier est beaucoup plus poétique que n'eût été le pluriel. Sur sa superficie, on voit passer des vaisseaux; ils volent; on les voit : un instant après ils ont disparu. Cet élément qui semblait fait pour séparer les peuples, devient un lien de commerce, et sert à rapprocher les nations les plus éloignées.

La terre, la mer, l'air, tout est rempli d'animaux qui ont chaque jour besoin de nourriture. C'est Dieu seul qui la leur fournit. Il ne fait qu'ouvrir la main, ils sont tous rassasiés; c'est le huitième tableau.

8° *Tableau.*

Dante te illis colligent; aperiente te manum tuam, omnia implebuntur bonitate.

« Tous attendent de vous leur nourriture, quand le temps est venu. Vous là leur donnerez, et ils la recueilleront; vous ne ferez qu'ouvrir la main, et ils seront remplis de vos bienfaits. »

C'est ainsi que la main qui nourrit les petits d'un oiseau domestique s'ouvre et laisse tomber le grain qu'ils recueillent avec avidité. Elle est prête dans l'instant du besoin, *in tempore*.

9° *Tableau.*

Avertente autem te faciem tuam, turbabuntur; auferes spiritum eorum, et deficient, et in pulverem suum revertentur.

Emittes Spiritum tuum, et creabuntur; et renovabis faciem terræ.

« Détournez votre visage, ils se troublent; vous leur retirez la vie; ils périssent et rentrent dans leur poussière. Envoyez votre souffle divin, ils renaissent, et la face de la terre est renouvelée. »

Il n'est pas possible de peindre avec des traits plus vifs et plus hardis. Tout l'univers se décompose, se bouleverse, parce que Dieu a détourné de dessus lui ses regards. Tous les animaux reprennent leur poussière : *leur* est plein d'énergie; que de choses dans ce seul mot! on les sent. Et le mot de *poussière!* Il aurait dit leur néant; mais il a voulu laisser à l'imagination un objet, et c'est celui qui est le plus vil et le plus proche du néant, la poussière. L'esprit de Dieu souffle, tout est ranimé. Où trouvera-t-on des traits si sublimes?

Tous ces tableaux sont fondus dans le sentiment : on sent la joie, l'admiration qui sortent par des tours singuliers et rapides : quelquefois le prophète parle à Dieu, quelquefois c'est à lui-même, quelquefois

c'est à toute la nature. Ses expressions annoncent partout une imagination étonnée, une âme ravie, emportée au-dessus d'elle-même. Dans ce qui reste, le sentiment est plus vif encore et moins confondu avec les idées.

Conclusion.

Sit gloria Domini in sæculum : lætabitur Dominus in operibus suis.

Qui respicit terram, et facit eam tremere ; qui tangit montes et fumigant.

Cantabo Domino in vitâ meâ ; psallam Deo meo quandiù sum.

Jucundum sit ei eloquium meum : ego verò delectabor in Domino.

Deficiant peccatores à terrâ, et iniqui ità ut non sint : benedic, anima mea, Domino.

« Que la gloire du Seigneur soit célébrée dans tous les siècles ! Que le Seigneur s'applaudisse lui-même dans ses ouvrages ! Il regarde la terre, elle frémit de crainte ; il touche les montagnes, elles s'exhalent en fumée. Je célébrerai la gloire de mon Dieu, toute ma vie il sera l'objet de mes chants. Puissent mes louanges lui être agréables ! Il est ma joie et mon bonheur. Périssent à jamais ceux qui l'offensent ! Qu'ils soient anéantis ! O mon âme, bénissez le Seigneur ! »

Voilà la conclusion. C'est le sentiment pur. Après avoir parcouru tant de tableaux si sublimes, qui portaient tous au cœur à peu près la même impression, le sentiment devait éclater d'une façon singulière. Aussi cette fin est-elle pleine de feu, d'écarts, de tours extraordinaires.

SEPTIÈME ÉTUDE.

SALOMON.

I. L'existence de David l'avait par toutes ses phases jeté vers la poésie lyrique. Transporté par le Ciel de la garde des troupeaux à la conduite des peuples, de la lutte contre les lions aux victoires sur des armées ennemies, conquérant de Jérusalem, maître de vingt nations subjuguées, le roi-prophète ne devait trouver sur sa lyre que des chants de triomphe, de bonheur et de reconnaissance. Un règne d'orages et de conquêtes, avons-nous dit, élève et inspire le génie ; les époques de la poésie d'enthousiasme sont celles de la grandeur guerrière ou des agitations sociales.

II. Salomon n'eut point à se créer sa grandeur comme l'avait fait David, il la trouva toute formée. David avait semé dans les sacrifices, les révolutions et les combats; Salomon recueillit dans la richesse et la splendeur; il passa sa vie dans un tranquille palais, au sein de l'abondance. David avait eu besoin d'hymnes ardents pour aider son peuple à soutenir ses revers, ou chanter la conquête d'une paix longtemps disputée; Salomon n'eut qu'à décrire son bonheur, qu'à apprendre à ses peuples à jouir de leurs prospérités, qu'à leur donner des leçons de sagesse. Ces leçons dûrent être d'autant mieux goûtées qu'elles sortirent, comme nous allons le voir, d'une haute expérience.

III. Trois ouvrages nous demeurent incontestablement éclos du génie de Salomon, mais tous trois aussi profondément nuancés par

la nature de leur objet que par les teintes de leur coloris. Ces ouvrages sont le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste et les Proverbes.

Cantique des Cantiques.

I. Ce poëme, ouvrage de la jeunesse de Salomon, doit être aussi le premier qui soit sorti de sa plume. Considéré dans son objet immédiat, cet ouvrage, un des plus suaves de l'Écriture, est un épithalame. Les Hébreux ne se bornaient pas à chanter le Seigneur et sa loi sainte; les vendanges, le pressoir, les joies domestiques savaient les inspirer. Le mariage, dont les fêtes duraient sept journées, avait sa série de chants populaires et d'hymnes consacrés; mais quand il arrivait à l'époux de réunir à l'enthousiasme de l'Orient, l'avantage d'un esprit cultivé, lui-même prenait la lyre et devenait le poëte d'une cérémonie dont il était le héros. C'est ce que fit Salomon; il célébra son alliance avec la fille des Pharaons, et il couronna sa jeune compagne des fleurs littéraires les plus exquises.

II. Cette œuvre, sans en avoir l'action, affecte la marche dialoguée du drame. A quelques rares scènes, où l'un des deux époux soupire ou chante solitaire, succèdent des entretiens, qui tantôt se balancent et se prolongent au vague épanchement d'une céleste mélancolie, tantôt se brisent en accents coupés, mais ardents, tantôt enfin se colorent des teintes d'une familiarité naïve et de je ne sais quelle joie simple et pure. Les chœurs de jeunes gens et de jeunes filles, suivant l'usage de la nation, se mêlent à cette poésie, et apparaissent sur la scène, autant comme moyen d'intérêt, que comme traits de mœurs. Une onctueuse sensibilité respire le long de ces chants que l'on croirait sortis de l'Éden; un charme inexprimable s'attache au caractère pastoral dont ils portent l'empreinte; mais ce qui frappe surtout, dans cette inimitable poésie, ce sont les agréments pittoresques dont Salomon a su orner son livre. L'auteur des psaumes est le premier qui dans ses vers ait réfléchi la nature de la Palestine; l'auteur du Cantique est celui qui l'a reflétée sous le plus grand nombre d'aspects et avec le plus d'étendue. On peut dire que son hymne nuptial est le miroir de la Judée prise

dans toutes ses nuances. Forêts, fleuves, montagnes, vallées, fleurs, arbustes, cités, forteresses, palais, cavernes, chaumières, chacun de ces objets vient tour à tour embellir les accents du poëte et lui fournir des images; et tel est le prestige dont l'imagination subit l'influence que, devant l'ombre poétique de cette lointaine nature, on se sent ému comme on le serait par son tableau réel.

« Viens, l'hiver s'est éloigné, les pluies ont cessé, elles ont fui, les fleurs ont reparu sur la terre; les chants se réveillent dans le bocage, la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes; le figuier a montré ses fruits, et la vigne en fleurs a répandu ses parfums. »

« Sa tête brille comme l'or d'Ophir, ses cheveux sont comme les rameaux du palmier, et noirs comme l'ébène. Ses yeux sont doux comme les colombes qui reposent sur le bord du fleuve, sa parole est pleine de charme, il est beau comme le Liban, élevé comme le cèdre. Filles de Sion, sortez et voyez le roi Salomon, le front ceint du diadème dont sa mère le couronna au jour de ses fiançailles et au jour de la joie de son cœur. »

A côté de ces douces images, on voit soudain jaillir un mot profond et vigoureux, le peintre de la nature a fait place au moraliste : « L'amour est fort comme la mort, l'amour est inébranlable comme l'enfer; il brûle comme le feu, il dévore comme la flamme. » Ces mots, depuis des siècles, sont des axiomes.

III. La synagogue ne permettait qu'à trente ans, la lecture du Cantique de Salomon. Si elle a conservé ce livre, qu'elle regardait comme dangereux pour plusieurs, c'est qu'elle y a vu une sublime allégorie prophétique. Dans la voix du fils de David s'entretenant avec la fille des Pharaons, elle a reconnu, par une anticipation de mille années, l'accent du Dieu fait homme, s'adressant à la société qu'il devait créer dans le monde et lui témoignant son amour. L'Église de Jésus-Christ s'y est elle-même reconnue, et elle a vu dans l'époux des Cantiques son époux divin, celui pour lequel elle se pare, pour lequel elle combat, et qu'elle aime d'une ineffable charité. Elle a même osé remettre ce livre d'amour aux âmes d'élite, qui comme elle, n'ont dans ce monde d'autre ami et d'autre

époux que Dieu; car ces âmes peuvent dire au Seigneur ce que lui disait saint Augustin (Conf., liv. x, chap. vi) : Qu'est-ce que j'aime, quand je vous aime ? *Quamdam lucem, et quamdam vocem, et quemdam odorem, et quemdem cibum, et quemdam amplexum;* Dieu est tout pour elles; et l'âme pieuse s'enivre ainsi de cette lumière, de cette harmonie, de ce parfum, de cette manne céleste, de ces baisers divins, de ces délices inénarrables qui prennent l'homme tout entier et l'emportent hors de lui : *Assez, assez Seigneur!* (Saint François-Xavier) : *Je meurs de ne pas mourir.* (Sainte Thérèse). Aux âmes inexpérimentées et délicates, l'Église n'ose pas remettre le chant des saintes amours, elle tremble pour leur faiblesse, elle craint l'achoppement ou le fardeau; alors elle conseille de ne pas ouvrir jusqu'à ce que l'heure bénie soit venue : *Non potestis portare modò.* Mais aux âmes flétries, qui voudraient porter un regard curieux et profane sur le livre consacré, elle tient un autre langage; elle leur arrache fièrement les pages saintes, et elle leur crie avec saint Paul et l'ange de l'apocalypse : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei. Foris canes, et impudici.* Malheureusement, comme le dit Salomon, le nombre des fous est infini : *Stultorum infinitus est numerus* (Proverbes).

Ecclésiaste.

I. La grandeur, la renommée de Salomon fut immense, et l'Orient le célèbre encore aujourd'hui, sous le nom de Soliman-Ben-Daoud, comme le plus grand, le plus puissant et le plus glorieux de tous les rois.

La gloire de Salomon fut en effet incomparable. Israël lui obéissait, Édom lui était soumis; son empire s'étendait du Taurus au désert, de l'Euphrate à la Méditerranée. Ses navires, montés par les Phéniciens, scrutaient les mers, et revenaient chargés des trésors de Tharsis et d'Ophir. L'or et l'argent surabondaient à Jérusalem, comme la pierre; le peuple était heureux; chacun se reposait sous sa vigne et son figuier; les villes de Juda s'embellirent, et Palmyre s'éleva au désert.

Le palais du monarque ne le cédait qu'au temple dans son in-

comparable magnificence ; son trône d'ivoire effaçait tous les chefs-d'œuvre exécutés jusque-là par le progrès des arts ; les vases d'or et d'argent, les productions les plus exquises de la Judée et du monde couvraient la table du prince. La verdure des parterres, les bosquets enchantés environnaient le royal édifice ; les eaux limpides de la montagne jaillissaient de toutes parts, et couraient porter dans les jardins la fraîcheur et la vie. Un peuple de reines, de femmes subalternes, d'officiers de toute sorte, d'esclaves et de valets, de musiciens et de musiciennes, animait ce séjour d'enivrement et de délices. Quarante mille chevaux de chars, douze mille chevaux de course emplissaient des palais qu'eussent enviés, pour leur séjour, les rois de la terre.

Au milieu de tant de splendeur vivait le monarque chéri de Dieu. Son intelligence, vaste comme la mer, embrassait le monde. Il parla de tous les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban, jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille, de tous les animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles, des poissons. Il composa trois mille paraboles et mille cinq cantiques. Sa sagesse l'emportait sur la sagesse de tous les Orientaux et de tous les Égyptiens, car il avait la science de tous les hommes ; son nom remplissait la terre ; et les peuples, les princes et les reines accouraient pour voir et entendre la sagesse de *cet homme mortel* (Rois, liv. III, chap. IV.)

II. Cependant cet homme n'est qu'un spectacle réservé de Dieu pour l'instruction du monde ; au comble de l'honneur et de la gloire il est malheureux. Il a épuisé toutes les délices et toutes les jouissances de la vie, et il n'y a trouvé qu'amertume. Son immense grandeur n'est pour lui qu'un immense désert ; sa fortune et ses plaisirs le laissent vide et malade, et il s'en va répétant à ses sujets et à tous les humains : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité. » Cri le plus déchirant qui jamais soit sorti d'un cœur d'homme sur la vanité des avantages d'ici-bas ; aveu le plus digne de foi, puisque l'expérience la plus solennelle en a provoqué l'explosion ; désenchantement le plus instructif, parce que, en voyant le bonheur élevé pour ce prince jusqu'au prodige ne donner que l'amertume, on conclut, malgré soi, que nulle félicité matérielle ne saurait apaiser

la faim de l'âme, qu'elle a besoin de l'infini, du bien sans limites et souverain, de Dieu.

III. Aussi est-ce là que Salomon nous ramène en finissant son livre : « Souvenez-vous, mon fils, dit-il avec mélancolie, et comme avec l'accent du repentir et du remords, souvenez-vous de votre Créateur aux jours de la jeunesse, avant que le *temps de l'affliction n'arrive,* et que ces *années n'approchent, dont vous direz : Elles ne me plaisent pas ;..* avant que la poussière ne rentre dans la terre d'où elle est sortie, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. Ne recherchez rien de plus, mon fils; mais écoutons tous la fin de ce discours : Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme. »

IV. Au point de vue littéraire, l'Ecclésiaste est un des livres les moins remarquables de l'Écriture. Nul personnage n'y est mis en scène, aucune action ne s'y déploie. C'est une suite de sentences prononcées tour à tour contre les désordres et les joies de la terre. Les objets y paraissent au hasard et sans ordre. Le ton est grave et sec. La tristesse du désenchantement ne cesse de mêler à la voix du poëte un fond de raideur et d'austérité. Il définit les objets sans ornements comme sans détours; s'il les peint, c'est dans l'effrayante vérité de leur nature. Tel est pourtant son bonheur, que dans cette simplicité même, il rencontre quelquefois des traits vigoureux et profonds, des tableaux animés, et parfois un ensemble d'élocution pittoresque et solennelle.

« Une génération passe, une génération arrive, la terre seule demeure la même. Le soleil se lève, il se couche, il reparaît aux lieux d'où il était parti. Les fleuves vont à la mer, elle les reçoit, et ils reviennent aux lieux d'où ils sont sortis, pour couler encore. Qu'est-ce qui a été? ce qui sera. Qu'est-ce qui a été fait? ce qui sera fait. Rien de nouveau sous le soleil. Nul ne peut dire : Voilà une chose nouvelle, car déjà elle a été dans les siècles écoulés. »

V. Tel est ce livre aux sentiments glacés, aux couleurs tristes et ternes, œuvre d'un vieux roi coupable, qui s'offre en spectacle aux

hommes, et semble leur dire : Et maintenant contemplez Salomon, et n'appelez personne sage et heureux, que vous n'en ayez vu la fin.

Proverbes.

I. La sagesse fut donnée à Salomon, quand il eut demandé un cœur docile. Mais il ne garda ni la sagesse ni la docilité du cœur. « Le roi Salomon, disent les livres sacrés, aima un grand nombre de femmes étrangères, et il s'attacha à elles d'un ardent amour. Et, lorsque déjà il avançait en âge, ses femmes inclinèrent son cœur vers les dieux étrangers. Et Salomon suivait Astasté et Moloch.

» Il oublia Jéhovah et il bâtit même un haut-lieu à Chamos, abomination des Moabites, sur la montagne qui est vis-à-vis de Jérusalem, et à Moloch, abomination des enfants d'Ammon. Il fit de même pour toutes ses femmes étrangères qui brûlaient de l'encens et sacrifiaient à leurs dieux.

» Jéhovah fut donc irrité contre Salomon, de ce que son cœur s'était détourné de lui, le *Dieu d'Israël, qui lui avait apparu deux fois!*.... C'est pourquoi Jéhovah dit à Salomon : Puisqu'il est ainsi de toi...., que tu n'as pas gardé mon alliance, ni observé mes commandements, je t'arracherai ton royaume, et je le donnerai à ton serviteur, etc. » (Rois, Liv. III, chap XI.)

II. Salomon entendit-il la voix de Jéhovah ? L'Écriture parle de sa chute, mais elle ne dit rien de positif quant à sa pénitence. Les docteurs juifs pensent qu'il se convertit, les Pères sont là-dessus partagés de sentiments.

L'Ecclésiaste paraît être cependant un premier fruit de repentir et un premier pas dans la voie du retour ; et si l'on voulait examiner de près, peut-être trouverait-on que les premiers chapitres du livre des Proverbes, *qui n'ont point de rapport avec les Proverbes eux-mêmes, et ne sont qu'un prélude indépendant,* sont l'expression de la conversion complète et du retour sincère de Salomon.

Jéhovah apparut à Salomon et lui reprocha ses iniquités, en le menaçant de la perte d'une grande partie de son royaume. Est-il vraisemblable que le cœur de ce vieil ami de Dieu soit resté insen-

sible à l'appel de son suprême bienfaiteur ? N'entend-on pas déjà la voix du remords dans ces paroles de l'Ecclésiaste : « J'ai dit au rire : Folie ! et à la joie : Illusion ! J'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie et alors sera le temps de toutes choses ; sache que Dieu t'appellera en jugement. Bannis donc le mal de ta chair : l'adolescence et la volupté sont vaines. » Ne poursuit-il pas avec colère ce qui a été cause de sa ruine ? « Mon âme a parcouru toutes choses..... et j'ai trouvé que la femme est *plus amère que la mort*, c'est un *rets* de chasseur, son cœur est *un filet* et ses mains des *chaînes*. J'ai rencontré un homme de bien sur mille ; mais sur un nombre égal de femmes, pas une seule. » « Souviens-toi de ton créateur aux jours de ta jeunesse, avant que n'arrive le temps de l'affliction. Crains Dieu, observe ses commandements, car c'est là tout l'homme (son bonheur est sa vie). » N'aperçoit-on pas, en tout cela, l'ennui, et le regret, et cette crainte du Seigneur qui n'est pas loin de la sagesse : *initium sapientiæ, timor Domini ?* (Proverbes.)

On peut remarquer aussi que le dernier chapitre de l'Ecclésiaste est plus onctueux que l'ensemble du livre ; n'est-ce pas un signe qu'un rayon de la grâce a pénétré l'âme du pécheur et qu'elle s'est déjà attendrie ?

Mais on va voir grandir l'accent du repentir et de la sagesse dans les chapitres des Proverbes dont nous avons parlé. Nous prions le lecteur d'être bien attentif à ce qu'il va lire ; il nous semble qu'il y démêlera facilement la voix d'un homme qui connait les passions, qui les a expérimentées, qui en a éprouvé les mille douleurs, et qui, revenu au devoir et au Dieu qu'il avait aimés dans sa jeunesse, cherche de toute façon à y attacher ceux qui lui sont chers, et à les éloigner des voies coupables qu'il a parcourues, et des amertumes qu'il a ressenties. Ce sera une preuve que *Salomon n'a pas écrit ces chapitres dans sa jeunesse*.

« Mon fils, *purifie-toi par ma sagesse*. Les lèvres de la femme *étrangère* distillent le miel, ses paroles sont onctueuses comme l'huile ; *mais à la fin*, elle est *amère comme l'absinthe*, elle blesse comme l'épée à deux tranchants, ses pieds descendent dans la mort, ses pas vont aux enfers.... Et maintenant, mon fils, écoute-moi, ne

néglige pas les paroles de ma bouche : Fuis. » (Proverbes, Chap. v.)

« Qui cachera du feu dans son sein, sans voir ses vêtements brûler? Qui marchera sur des charbons ardents, sans consumer ses pieds ? Mon fils, *la femme dévore l'âme* et la richesse de l'homme. » (Chap. vi.)

« Il allait après elle comme le taureau conduit à l'autel ; l'insensé ! il ne voit pas le trait qui déchirera son cœur ; il s'avance, semblable à l'oiseau qui se hâte vers le filet, et qui ne sait pas qu'il y va de la vie ! Mon fils ! écoute-moi ; prête une oreille attentive à ma parole ! Que ton cœur ne s'emporte pas dans les voies de cette femme, n'erre pas dans ses sentiers. Elle livre ses victimes aux douleurs. Les voies de l'enfer sont sa demeure ; elle descend dans les profondeurs de la mort. » (Chap. vii.) Et il termine tous ces conseils par ces mots intraduisibles, et qui ne peuvent venir que du cœur de Salomon : *Melior est iniquitas viri, quàm mulier benefaciens*. — Que tout cela est éloquent !

Mais le vieux roi ne borne pas là ses discours. S'il détourne du mal, s'il flétrit le vice et celle qui l'apporte, au tableau des séductions, du crime et des douleurs, il opposera celui de la sagesse et de la vertu. Il nous exhorte, il nous presse d'*être sages*, de sa voix la plus douce, la plus suave, la plus caressante. Il met en scène son père pour renouveler et appuyer la leçon. Il monte jusqu'aux cieux, il donne la parole à la sagesse incréée ; et l'on entend celle-ci faire d'elle-même un sublime et magnifique éloge, puis nous inviter à prendre part à l'innocent et délicieux festin qui n'est donné qu'à la vertu.

« La sagesse parle au dehors, sa voix retentit : Enfants, *jusques à quand* chérirez-vous l'enfance ? *Revenez ;* que mes reproches vous *ramènent*. » (Chap. ier.)

« Le Seigneur *châtie celui qu'il aime*, comme un père le fils qu'il chérit. »

« Heureux l'homme qui *retrouve ainsi* la sagesse : sa possession vaut mieux que tous les trésors ; sa moisson, que l'or le plus pur ! La sagesse est plus précieuse que les perles, toutes les pierreries ne l'égalent pas en valeur. D'une main, *elle présente les longs*

jours; de l'autre, les richesses et la gloire. Ses sentiers sont des sentiers *d'honneur,* et toutes ses voies *sont la paix.* Elle est l'arbre de vie pour ceux qui l'embrassent.

» Mon fils, ne détourne pas tes yeux de la sagesse. Elle sera la vie de ton âme et l'ornement de ton cœur. Tu marcheras sans nulle crainte; *tu dormiras, et ton sommeil sera doux, et tu ne redouteras pas les terreurs soudaines, car Dieu sera à tes côtés,* il éloignera de toi le péril. » (Chap. III.)

» *Comment ai-je pu prendre la prudence en haine? Comment mon cœur a-t-il méprisé les leçons de la sagesse? Que n'ai-je écouté la voix de ceux qui m'instruisaient, et prêté l'oreille à mes maîtres?* » (Chap. V.)

» Maintenant donc, mes enfants, écoutez-moi (dit la sagesse personnifiée), heureux ceux qui gardent mes voies....., heureux l'homme qui m'écoute....! celui qui me trouve, trouve la vie; son salut viendra du Seigneur. Mais celui qui pèche contre moi est le meurtrier de son âme, tous ceux qui me haïssent aiment la mort. » (Chap. VIII.)

Il nous semble que ces passages sont assez clairs pour établir ce que nous disions de la conversion de Salomon. Nous les avons cités d'autant plus volontiers qu'ils nous ont fait connaître la plus belle partie du livre des Proverbes. En effet, cette partie se distingue autant par la forme que par les idées. Les descriptions et les images y sont pleines d'éclat et de suavité; le style y est élégant et vif, persuasif et noble, quelquefois sublime. Les Chap. VII et VIII sont surtout remarquables.

III. Les Proverbes ne commencent véritablement, avons-nous dit, qu'au Chap. X; ils s'étendent de là jusqu'au Chap. XXII, où Salomon prend la parole pour conclure, et exhorter à la pratique de ses enseignements.

Le Chap. XXV nous avertit que les Proverbes suivants sont encore de Salomon, mais qu'ils ont été recueillis par les serviteurs d'Ézéchias, roi de Juda.

Le XXXe chapitre met en scène un personnage inconnu. Cet homme est doué de l'esprit prophétique, il s'exprime par des énigmes; mais il les résout, après les avoir présentées.

IV. Au Chapitre XXXI et dernier, la mère de Salomon rappelle les discours qu'elle tenait autrefois *à son bien-aimé*, au *fils de ses entrailles*, au *fils de ses vœux;* c'est là que se trouve le portrait de la femme forte, portrait simple, naïf et touchant, que toutes les littératures connaissent, analysent et admirent. Nous le donnons tout de suite pour n'avoir plus à nous occuper que des Proverbes.

« Qui trouvera une femme forte ? Elle est d'un prix qui l'emporte sur toutes les pierreries.

» Le cœur de son époux se confie en elle, et il voit les richesses s'accroître dans sa maison. Elle travaille le lin et la laine. Elle est semblable au navire qui va chercher au loin les choses nécessaires à la vie. Elle se lève dans la nuit, distribue la laine à ses servantes, et donne sa tâche à chacune d'elles. Elle a vu un champ, et elle l'a acheté; elle a planté une vigne du fruit de ses mains.

» Et elle a ceint ses reins de force, elle a affermi ses bras. Elle a compris et vu que son travail était bon, et sa lampe ne s'est point éteinte la nuit; elle a porté la main à la quenouille, ses doigts ont tourné le fuseau.

» Et elle a ouvert sa main au pauvre, elle a tendu ses deux mains à l'indigent. Elle ne craint pas l'hiver pour sa maison, ses serviteurs ont deux vêtements; elle a préparé de riches tapis, elle se revêt de lin et de pourpre ; son époux brille aux portes de la ville, quand il est assis parmi les juges de la terre.

» Elle est revêtue de force et de beauté, son dernier jour sera plein de joie; car elle a ouvert sa bouche à la sagesse, une loi de clémence était sur ses lèvres; elle a veillé sur les pas des siens, pour eux elle n'a pas mangé le pain de l'oisiveté. Aussi ses fils se sont-ils levés et l'ont-ils appelée bienheureuse, son époux s'est levé et l'a comblée de louanges.

» Plusieurs d'entre les femmes ont brillé par leur vertu; mais, toi, tu les as toutes surpassées. La grâce est trompeuse et la beauté vaine, la femme qui craint le Seigneur sera seule dans la gloire. Remettez-lui le fruit de ses mains, et que ses œuvres la louent aux portes de la ville. »

Tel est le portrait que Bersabée faisait de la femme à Salomon

son fils. Cette femme n'appartient qu'aux époques graves et religieuses des nations, mais le catholicisme la connaît toujours.

V. La forme des Proverbes touche à la naissance de la poésie didactique. Elle consistait en axiomes qui ne laissaient aucune place à la discussion. Pour les mettre à la portée de l'enfance, des hommes ignorants et grossiers, ces préceptes furent renfermés dans des sentences courtes, harmonieuses, pleines d'images et de figures, également frappantes par le fond des choses et par l'expression, et conséquemment faciles à retenir. On inscrivait fréquemment les Proverbes sur le mur des appartements, ils enseignaient ainsi à tous la science de la vie. Les peuples primitifs pratiquèrent la méthode proverbiale à l'origine de leurs sociétés ; elle fut toujours en vigueur chez les Hébreux.

VI. Les Proverbes de Salomon forment un code complet de morale. Mais comme aucune morale ne peut subsister sans dogme, il nous en fait connaître d'abord le fondement sublime : Dieu et sa providence..... Après nous l'avoir peint créant la terre et creusant les abîmes, il nous le montre présidant à la marche de la nature, condensant les rosées, formant les nuages ; s'intéressant à l'homme ; suivant ses voies et comptant ses pas ; souriant aux justes ; embarrassant les impies dans leurs sentiers, les égarant dans les ténèbres, et les éteignant dans le tombeau.

A ces idées si vraies et si pures, Salomon fait succéder des conseils admirables de religion. Il recommande à l'égard du Seigneur une crainte filiale, amoureuse ; il veut que l'on médite assidûment sa loi, qu'on en porte les principes éternellement gravés dans son cœur ; qu'on rapporte à Dieu toutes ses actions ; qu'on lui reste fidèle même au milieu des plus cruelles épreuves ; qu'alors même on baise la main du Très-Haut qui corrige ceux qu'il aime.

Il demeure sans rival dans ce qu'il dit sur la vraie grandeur de l'homme ; sur les douceurs de la vertu ; sur les difficultés que d'abord elle présente, et la facilité qui plus tard l'accompagne ; sur sa gloire intime ; sur la force qu'elle suppose et qui la place au-dessus de la bravoure guerrière et de l'élévation des héros ; sur son inef-

fable beauté qui est telle que, malgré les préventions, elle emporte les suffrages de ceux qui la négligent ou la détestent.

Le livre de cet homme est comme l'aurore de l'Évangile, tant sont admirables ses conseils sur l'humilité, l'innocence du cœur, la modestie du regard, la fuite des occasions, des fautes légères, etc.

VII. Vous êtes monarque ? Il vous dira que la justice élève une nation, que le crime fait le peuple malheureux ; que la miséricorde et la vérité gardent le roi, que son trône est soutenu par la clémence; que la couronne du roi qui rend la justice aux pauvres, est inébranlable à jamais ; que le souverain qui écoute les paroles menteuses, n'a pour ministres que des impies ; que le cœur du roi est dans la main de Jéhovah, comme un ruisseau qu'il incline partout où il veut ; qu'il n'y a point de conseil contre Jéhovah, etc.

Vous êtes membre ou tuteur de la famille ? Il vous donnera sur vos devoirs, sur l'économie domestique, etc., les règles les plus fécondes en résultats de paix, de crédit et de fortune.....

Vous êtes entaché de quelque vice ? Ouvrez Salomon ; vous ne le trouverez pas moins habile à peindre votre maladie morale qu'à vous appliquer le remède. Il vous dira les affections de votre âme, le jeu intérieur de vos passions, mais aussi et surtout les phénomènes qui les trahissent, les impressions diverses qu'elles communiquent à la physionomie. Chez Salomon une abstraction psycologique devient toujours un tableau qui palpite et vous frappe.

« Les yeux de l'insensé, dit-il, *s'égarent à tous les points du monde : oculi stultorum in finibus terræ.* » Voilà bien le fou.

« Le sage est *circonspect,* il redoute le mal ; l'insensé *ne doute de rien, il va toujours :* sapiens *timet* et *declinat* à malo, stultus *confidit et transilit.* »

« Le paresseux consume ses journées en projets et en rêves : *totâ die concupiscit et desiderat.* Il veut et ne veut plus : *vult et non vult ;* il voit à tout des obstacles : *dicit piger : Leo est foris,* etc. ; et ainsi il languit et se meurt : *desideria occidunt pigrum.* »

Mais après ce portrait vivant, le poëte orateur ne laissera pas le vice en repos, il le gourmandera avec énergie, il le pressera avec amour.

« Paresseux, va vers la fourmi, considère sa conduite, apprends d'elle la sagesse. Elle n'a ni chef, ni prince, ni maître, et cependant elle sait préparer son pain aux jours de l'été ; durant la moisson elle rassemble ses greniers.

» Mais toi, paresseux, jusqu'à quand *te tairas-tu*? quand *te lèveras-tu* de ton sommeil ? »

« Un peu de repos ; un peu de sommeil ; un peu de tranquillité à mes bras, pour dormir ! »

« Et la pauvreté fondra sur toi comme le brigand du chemin ; la ruine, comme l'assassin armé du glaive.

» Sois laborieux, et ta moisson *jaillira comme une source féconde,* et l'indigence *s'enfuira* loin de toi. »

Il n'est point possible d'aiguillonner l'indolence par des paroles plus ardentes, et des considérations plus décisives ; il n'est point possible surtout de la peindre en des traits plus fidèles, et par des expressions plus pittoresques ; on dirait une toile, tant la peinture a de relief. *Se taire* au lieu de *dormir, se soulever de son sommeil,* n'est-ce pas un tableau ? Et cette réponse du paresseux : Un peu... un peu... un peu... ? Il n'y a que saint Augustin qui ait saisi ce pittoresque. « Tout à l'heure, tout à l'heure, disait-il à Dieu, attendez un peu ; mais ce *tout à l'heure* n'avait pas de mesure, et cet *attendez un peu* se prolongeait au loin. Et les pensées par lesquelles je m'élevais vers vous, étaient semblables aux efforts de ceux qui veulent sortir de leur sommeil, mais qui, vaincus par la profondeur de leur assoupissement, y retombent. *Modò, ecce modò, sine paululùm ; sed modò et modò non habebant modum, et sine paululùm in longum ibat. Et cogitationes quibus meditabar in te, similes erant conatibus exspergisci volentium, qui tamen superati soporis altitudine, remerguntur.* » (Conf. Livre VIII, chap v.)

« Soupire, étend le bras, ferme l'œil et s'endort, » c'est fort beau, mais le poëte hébreu a la primauté.

VIII. Quand Salomon ne peint pas ainsi les passions dans leur manifestation organique, il incarne, si l'on ose ainsi parler, dans des images, les observations qu'elles lui suggèrent. Il en est de même pour ses conseils et ses axiomes ; la figure vient toujours revêtir sa

pensée et la mettre en lumière ; il a voulu rendre sa philosophie agréable aux peuples, il l'a couronnée de fleurs, et l'histoire, les mœurs, les usages de la vie, surtout la nature, lui ont ouvert leurs trésors.

« Le méchant *fuit*, lors même qu'il n'est *poursuivi* de personne; mais le juste a *la confiance du lion*, il ne craint rien. »

« La vieillesse est une *couronne* d'honneur, lorsqu'elle se trouve dans les *sentiers* de la justice. »

« Celui qui a pitié des pauvres *prête* au Seigneur. »

« Ne touche pas les *bornes* des petits, et n'entre pas dans le *champ* de l'orphelin, car leur défenseur est puissant, il *plaidera* lui-même leur cause contre toi. »

« Le juste s'inquiète même de la vie des animaux ; pour les impies, leur commisération même est cruelle. »

« Les *blessures* d'un ami valent mieux que les *baisers* trompeurs d'un ennemi. »

« Beaucoup d'hommes honorent la personne de celui qui peut, et *cultivent* l'amitié de celui qui donne. »

« Le *sourire* d'un roi donne la vie. »

« Lamuel, ne donne pas le vin aux rois, parce que nul secret ne se garde où règne l'ivresse. »

« Un *peu de pain* avec la paix vaut mieux que les festins avec les querelles. »

« A qui les désirs effrenés ? à qui l'emportement ? à qui les débats ? à qui la discorde et les blessures sans motifs ? à qui *l'œil enflammé ?* à ceux qui *s'arrêtent* dans les festins, et qui mettent leur étude à *vider les coupes pleines*. »

« *Pile* un sot dans un *mortier*, il n'en *sortira* jamais que de la sottise. »

« Ne répondez pas au fou selon sa folie, de peur que vous ne lui deveniez semblables. »

« Une réponse douce apaise la colère. »

« Ne *levez pas les yeux* vers les richesses que vous ne pouvez avoir, parce qu'elles *prendront des ailes comme l'aigle* et qu'elles s'envoleront vers le ciel. »

« La cupidité *a deux filles qui disent toujours : Apporte, apporte*. »

« Il y a une race dont les *dents sont des glaives*, dont les *dents sont tranchantes*, et qui *broient et dévorent* les pauvres de la terre. »

« Trois choses insatiables et une quatrième qui ne dit jamais : C'est assez : le tombeau, l'impudique, une terre aride et le *feu* aussi *qui ne dit jamais : C'est assez.* »

« Trois choses qui troublent la terre et une quatrième qui l'ébranle : l'esclave quand il est maître, l'insensé rassasié, la femme haïe après son mariage, et la servante qui *possède sa maîtresse comme un héritage.* »

« Quatre choses très-petites sur la terre et sages entre les sages : la fourmi, le chamois, la sauterelle et la salamandre qui *s'appuie sur des mains et se glisse dans les palais des rois.* »

« Mon fils, attache-toi à la règle, car elle est ta vie. *N'entre pas dans la route des impies.* Évite *leurs longues chaînes, mors le frein* qu'ils t'imposent ; fuis, ne te détourne ni à droite ni à gauche, éloigne ton pas du mal. »

IX. Tel est Salomon. On le voit, ce n'est point un moraliste grondeur. Cet homme, dans ses enseignements, est beau et doux comme un esprit des cieux, tendre et aimable comme sa mère lorsqu'elle lui disait : « *Lamuel, mon bien aimé, fils de mes entrailles, fils de mes vœux, écoute ta mère.* » Moïse fut doux : *mitis erat ;* le Christ fut doux et humble de cœur : *mitis et humilis corde.* Le plus aimable de nos pontifes, saint François de Sales, disait, en commentant ces paroles de l'Évangile : *Estote prudentes sicut serpentes, simplices ut columbæ,* que pour lui, il préférait de beaucoup une colombe à vingt serpents. Salomon fut la colombe de la paix, du saint amour et des divins enseignements ; aussi tous l'aiment et l'ont aimé, et toute sagesse est dite de Salomon, comme tout psaume est de David.

HUITIÈME ÉTUDE.

PROPHÈTES.

David et Salomon furent les poëtes de l'homme. Cette poésie est généralement psychologique; c'est l'âme repliée sur elle-même qui emprunte les accents de l'harmonie pour exprimer ses espérances, ses douleurs, ses joies, ses remords et ses croyances. Cette poésie, quelque brûlante qu'elle puisse être, ne suffit pas à la conservation des peuples.

I. Moïse avait bien prévu qu'un temps viendrait où la loi divine serait ouvertement violée; il opposa au scandale public qui devait nécessairement résulter de cette violation, une voix, destinée à rappeler à leurs devoirs la nation et ses chefs. Cette voix qu'il plaça sous l'égide de son grand nom, fut celle des Prophètes. Quand donc le peuple était assoupi, quand les rois s'égaraient, quand les prêtres se taisaient et se courbaient sous la tyrannie des grands, quand ils se faisaient eux-mêmes serviteurs de Baal, les prophètes, suscités de Dieu pour être les gardiens de la loi et les missionnaires du peuple, se levaient, avertissaient, enseignaient et menaçaient; ils parcouraient les villes et les campagnes; ils cherchaient le peuple en quelque lieu qu'il eût été dispersé, et leur parole alla retentir jusqu'en Égypte, jusqu'à Babylone, Karkémis, Suze, Ecbatane et Ninive.

La vie de ces hommes était austère, retirée, grave, éminemment consacrée à la pratique des vertus. Dieu leur remettait souvent

entre les mains le miracle, et il leur donna toujours les vues de l'avenir. Plusieurs d'entre eux furent des sages, de profonds politiques, des orateurs et des poëtes sublimes.

Aussi le peuple les révéra-t-il à l'égal des prêtres, et l'on regardait comme le plus grand des crimes, la proscription ou le meurtre d'un prophète. Mais ce respect n'empêcha pas, comme nous le verrons plus tard, la persécution et la mort de plusieurs d'entre eux.

II. On a dit que les prophètes étaient de vrais tribuns du peuple, et qu'ils étaient toujours en opposition avec les rois ; qu'ils formaient des factions dans Israël, et qu'ils se combattaient les uns les autres.

Ces paroles qui sont de M. de Lamartine (*Voyage en Orient*), ont grandement besoin d'explication.

III. Il est inouï d'abord que les prophètes, ces hommes aussi vertueux qu'ils étaient puissants en parole, aient été en hostilité *perpétuelle* avec les princes. Tant que leurs souverains restaient soumis au Seigneur, ils s'en montraient eux-mêmes les sujets les plus dévoués ; ils les dérobaient aux orages populaires ; ils les protégeaient contre leurs ennemis, souvent même à l'aide du miracle ; ils les consolaient dans leurs maux ; ils versaient en leur âme les joies du ciel.

Si jamais les prophètes s'élevèrent contre les chefs de l'État, c'était lorsque ceux-ci, oubliant le Dieu dont ils *n'étaient que les ministres couronnés*, le détrônaient lui-même de son autel pour y placer des idoles ; lorsqu'ils osaient contracter des alliances étrangères, dangereuses, prohibées ; lorsqu'ils désolaient le peuple par des scandales et des infamies ; lorsqu'ils enseignaient aux tribus la voie corrompue des nations ; qu'ils voulaient les contraindre d'abjurer une foi dont ils devaient être les tuteurs ; qu'ils les écrasaient d'impôts ; qu'ils tuaient les hommes et les dépouillaient de leurs biens pour satisfaire leurs passions ou leurs caprices ; lorsqu'en un mot ils régnaient sur Israël comme ferait le léopard.

Alors, il est vrai, les prophètes tonnèrent publiquement contre les rois ; ils leur rappelèrent avec un mélange sublime de force et

d'indépendance les droits de Dieu, de la morale et du peuple; ils les menacèrent de mille fléaux, du déshonneur et de la ruine; au caractère de l'apôtre ils réunirent quelque chose du tribun.

Mais outre qu'ils n'accomplissaient cette mission que sur l'ordre du Très-Haut, il faut dire qu'ils vénérèrent toujours l'autorité de celui dont ils flétrissaient les crimes ; qu'ils obéirent à ses lois, tant qu'elles ne portèrent point atteinte à la loi plus auguste du Seigneur; qu'ils n'appelèrent jamais le peuple à la révolte ; qu'au contraire, ils le continrent dans le devoir, et que, pour eux-mêmes, ils ne surent jamais que mourir en silence.

IV. Les imposteurs et les devins trouvèrent toujours en eux des ennemis intraitables ; ils se déchaînèrent avec une sainte véhémence contre les docteurs du mensonge et les séducteurs de la nation ; ils appelèrent sur leur tête les foudres et les vengeances du Ciel. Mais le Seigneur leur en faisait encore un devoir; et ceux qu'ils poursuivaient ou châtiaient ainsi, étaient tout ensemble les ennemis de Dieu et ceux de la patrie; ils perdirent Israël, comme plus tard les démagogues perdirent Rome et Athènes. On n'a jamais fait un reproche à Démosthènes ni à Cicéron d'avoir tonné contre ces derniers.

V. Mais la haine que les prophètes portaient aux séducteurs des peuples ne régnait point entre eux. « Toutes les passions qui divisent étaient éteintes en leur âme, dit Bossuet ; ils vivaient en commun; ils s'aimaient et s'entr'aidaient; leurs efforts n'avaient d'autre but que le règne de Jéhovah, l'observation de sa loi, l'union, la sainteté et le bonheur de son peuple. »

VI. La mission des prophètes, ne se borna pas au peuple juif et aux affaires de leur siècle. A l'époque où ils parurent, commençait pour le genre humain et pour la race de Jacob qui en était comme le levain sacré, une époque mémorable. Un mouvement extraordinaire, qui devait durer près de quinze siècles, était donné aux principales nations par les révolutions et les conquêtes. Les Assyriens de Ninive commençaient à lever sur l'Asie et l'Afrique le sceptre de la domination universelle. Ninive détruite et Rome fondée,

ce sceptre devait passer aux Chaldéens de Babylone, des Chaldéens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, pour être enfin brisé par les barbares du Nord, et *faire place à l'empire universel, mais spirituel et pacifique du Christ.*

Voilà ce qu'écrivent d'avance les prophètes, et avec cela, et comme conséquence, les destinées de l'Égypte, de l'Éthiopie, d'Édom, de Moab, de Tyr, de Sidon, de Damas, d'Israël; ils l'écrivent dans les langues de l'Orient; et les Hébreux, les Phéniciens, les Syriens, les Chaldéens, les Arabes, les Éthiopiens, les Égyptiens, qui tous parlent les dialectes d'un même idiome, et sont les seuls peuples civilisés d'alors, connaîtront leurs destinées et celle du monde, la fondation et la ruine des monarchies, l'avénement lointain du Christ et l'établissement de son empire. Jamais spectacle semblable ne fut donné aux yeux des mortels; les prophètes le décrivirent avec une majesté sublime et toutes les grâces de la poésie et de l'éloquence.

VII. On divise les prophètes en grands et en petits. Les grands sont au nombre de quatre; les petits, au nombre de treize, si on y comprend Baruch dont les prophéties étaient autrefois réunies à celles de son maître, Jérémie. Les prophètes parurent dans l'ordre chronologique suivant : Jonas, Osée, Amos, Isaïe, Michée, Nahum;—Jérémie, Sophonie, Joël, Habacuc, Baruch, Abdias; — Ézéchiel, Daniel; — Zacharie, Aggée, Malachie.

VIII. Il est difficile de parler en détail de tous ces noms, quels qu'en soient la gloire et l'éclat.

Pour nous faire plus aisément retenir et favoriser la mémoire, nous diviserons les prophètes en quatre groupes; on verra du reste que cette division n'est point arbitraire.

Le premier groupe aura pour chef Isaïe, autour duquel se rangeront, comme aides ou comme disciples, Jonas, Osée, Amos, Michée et Nahum;—Jérémie voit autour de lui Sophonie, Joël, Habacuc, Abdias, Baruch;—Ézéchiel et Daniel sont les deux prophètes de la captivité;—Zacharie, Aggée, Malachie, ceux du retour. Nous nous étendrons beaucoup sur Isaïe par lequel nous allons commencer. Il est le plus grand et le plus varié des prophètes; en le

faisant bien connaître, nous aurons fait connaître aussi la vie et la mission des prophètes en général ; nous n'aurons plus dès lors qu'à signaler le caractère de style et la mission particulière de chacun d'eux. Cette marche nous a semblé la plus courte et la plus facile pour l'intelligence et la mémoire des choses et des hommes.

PREMIÈRE ÉPOQUE PROPHÉTIQUE.

Isaïe.

I. Voici le premier poëte et le premier orateur du monde. En lui, et avec une supériorité qui s'élève jusqu'à l'infini, on trouve tout ce que les lettres grecques, romaines, modernes, ont de plus sublime : l'imagination d'Homère, la véhémence de Démosthènes, l'élégance de Cicéron, le charme des bucoliques de Virgile, l'énergie et la profondeur de Tacite, le mordant de Juvénal, les élans et l'élévation de Bossuet, la douceur de Racine, l'harmonie de Fénelon ; et cela avec une pureté unique de goût, une perfection inimitable du style, un ordre parfait dans les idées, une marche toujours régulière et sûre.

« Le premier de tous les prophètes, tant par le rang que par la dignité, dit le docteur Lowth, Isaïe, abonde tellement en mérites de toute espèce, qu'il est impossible de se former l'idée d'une plus haute perfection. Élégant et sublime, orné et grave tout à la fois, il réunit en un degré merveilleux l'abondance et la force, la richesse et la majesté. Dans ses pensées, quelle élévation, quelle magnificence, quelle inexprimable divinité ! Dans ses images, quelle exacte convenance, quelle noblesse, quel éclat, quelle fécondité, quelle variété ! Dans son élocution, quelle élégance singulière, et, au milieu de tant de ténèbres, quelle clarté ! A tant de qualités, ajoutons encore un si grand charme dans la construction poétique de ses périodes, que s'il existe encore quelques traces de la beauté et de la douceur primitive de la poésie hébraïque, c'est principalement dans Isaïe qu'elles se sont conservées et qu'il est possible de les retrouver. On peut donc, à juste titre, lui appliquer ces paroles

d'Ézéchiel : *Tu es en tout point un modèle achevé de perfection, tu es plein de sagesse et parfait en beautés.* » (Chap. XVIII.)

Tel du front de ces rocs où reposent les nues,
Le Nil, précipitant ses vagues éperdues,
Tombe, écume, bondit, se roule à gros bouillons ;
Et, versant ses trésors sur les plaines fécondes,
De ses puissantes ondes
Enrichit leur sillon ;
Telle, et plutôt encore, une aigle au vol immense,
Des cimes du Liban dans l'espace s'élance,
Jusqu'au char du soleil plane en s'ouvrant les cieux ;
Et, se couvrant des jets de la flamme opulente,
Revient étincelante
De clartés et de feux ;
Tel Isaïe, orné de ses ailes de flamme,
Rapide et plein du Dieu qui transporte son âme,
S'élève jusqu'au trône ou siége l'Éternel,
Et revient, du génie étalant les miracles,
Proclamer les oracles
Qu'il ravit dans le ciel...

Astre aux feux éternels, père de l'harmonie,
Vieil Homère ! je sais admirer ton génie,
Et de tes nobles chants l'éclat mélodieux ;
Soit que, comme un éclair, ton vers hardi s'élance,
Et dans l'espace immense
Suive le char des dieux ;
Soit qu'au bruit éclatant de Neptune en furie,
Le monarque infernal s'épouvante et s'écrie
Au fond du noir palais qu'entrouvre le trident ;
Soit que le dieu des mers, sans y laisser de trace,
Effleure la surface
De l'abîme grondant.
Mais combien, fils d'Amos, plus vif et plus sublime
Est le divin transport qui t'échauffe et t'anime !
Quels feux inattendus brillent dans tes portraits !
Telle, avant qu'on ait vu sa lueur homicide,
La foudre au vol rapide,
Nous atteint de ses traits.

CHÉNEDOLLÉ, *Études poétiques.*

II. Isaïe était de la race royale de David. Un ange purifia ses lèvres ; le Ciel lui donna ainsi l'éloquence. Il commença à prophétiser 735 ans environ avant l'ère chrétienne ; il prolongea sa carrière jusqu'à l'an 681. Cet homme, dont la vie fut pauvre, austère, rigoureuse, fut d'abord l'idole du pays, et l'ange du saint roi Ézéchias. Après cinquante-quatre années d'apostolat et des plus nobles fatigues, il mourut sous la dent d'une scie de bois ; l'impie Manassès eut la cruauté de lui faire endurer ce supplice. Il est des hommes à qui Dieu doit la mort de son fils pour couronner leur vie ; le sublime vieillard avait près de 130 ans, lorsqu'il rencontra le calvaire.

Isaïe fut tout à la fois le prophète *de son peuple*, le prophète *des nations et des empires*, celui *de J.-C. et de son Église*. Il remplit ainsi les trois missions prophétiques dont nous avons parlé. Nous allons le considérer sous ces trois points de vue.

III. Quand, à la voix du Très-Haut, Isaïe entreprit de reprocher aux Juifs les crimes dont ils s'étaient souillés sous le règne pervers de Manassès, il avait 80 ans ; on vit alors ce vieillard vénérable parcourir les villes et les campagnes de la Judée, promenant partout, avec la sévérité de ses mœurs et de sa pénitence, l'amertume de ses censures ; il annonçait que, si les larmes d'Israël n'effaçaient ses iniquités, Jérusalem serait détruite, et qu'elle verrait ses habitants traînés en servitude sous de lointains climats. Pour mieux caractériser l'esclavage qu'il prédisait, ce fils des princes, unissant le langage des signes à celui de la parole, erra trois ans en haillons et les pieds nus sur les sables brûlants de la Palestine, figurant par là, à ses concitoyens, les rigueurs de leur servitude. On se riait du prophète et de sa mise, lui marchait toujours. Du tonnerre de ses menaces, il couvrait l'accent des railleries ; bientôt subjugués par la force de sa voix autant que par ses anathèmes, les Juifs cessèrent de sourire : l'effroi les avait saisis. Les rois entendirent à leur tour gronder sur eux ses foudres ; il avait flétri la mémoire d'Achaz, il relèva avec une sainte audace les prévarications de Manassès. Aucun vice, aucun crime, aucun rang ne furent épargnés par sa parole. Les femmes hautaines eurent leur censure et sa menace ; le tableau qui les concerne n'est pas le moins pittoresque ni le moins terrible.

« Vision d'Isaïe, etc.;

» Cieux écoutez! terre, prêtez l'oreille : le Seigneur a parlé.

» J'ai nourri des enfants, je les ai élevés. Ils se sont révoltés contre moi! Le taureau connaît son maître; l'âne, son étable; Israël m'a méconnu, mon peuple ne s'est point souvenu de moi! Malheur à la nation perverse, au peuple chargé de crimes, à la race d'iniquité, aux enfants de perdition! Ils ont abandonné leur maître, ils ont abandonné le saint d'Israël, ils se sont éloignés de lui. »

Les bienfaits méconnus appellent la vengeance : elle va paraître.

« Mais où vous frapper, dit le Seigneur, vous qui ne cessez d'ajouter prévarication à prévarication? Vos têtes sont abattues; vos cœurs sont languissants; des pieds à la tête vos corps ne sont qu'une plaie; vos blessures livides s'enveniment tous les jours; elles demeurent sans appareil pour les fermer, sans remède pour les calmer, sans huile pour les adoucir. »

Mille fléaux sont venus sur eux, et ils sont incurables.

« Eh bien! votre terre sera déserte, vos villages seront la proie des flammes; sous vos yeux, des étrangers dévoreront votre patrie, elle sera désolée comme un champ foulé par l'ennemi; la fille de Sion sera abandonnée comme la hutte de la vigne, comme une cité frappée de ruine. Si le Dieu des armées n'eût eu pitié d'Israël, nous eussions péri comme Sodome et Gomorrhe. »

Voilà la menace d'extermination, suivent la censure et l'exhortation aux princes et au peuple.

« Écoutez donc la parole du Seigneur, princes de Sodome; prêtez l'oreille aux préceptes de notre Dieu, peuple de Gomorrhe! Quel fruit me revient-il de la multitude de vos victimes? j'en suis rassasié; je ne veux plus de vos holocaustes, de la graisse de vos animaux, du sang de vos génisses, des agneaux et des boucs. Qui vous a demandé d'apporter ces offrandes pour paraître devant moi, pour venir à mon sanctuaire? Vos sacrifices me sont à charge; votre encens m'est en abomination. Je ne saurais plus souffrir vos néoménies, vos sabbats, et vos autres fêtes : vos assemblées ne sont qu'iniquités! J'ai en horreur vos calendes et vos jours solennels; je ne puis les supporter, je suis las de les soutenir. Lors donc que vous tendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux; vous

redoublerez vos prières, je ne les écouterai pas : vos mains sont pleines de sang!

» Lavez-vous, purifiez-vous, faites disparaître de devant mes yeux la malice de vos pensées; cessez de commettre l'iniquité, apprenez à faire le bien, à aimer la justice, à relever l'opprimé, à protéger l'orphelin, à défendre la veuve.

» Alors venez, dit le Seigneur; si vos péchés, aussi rouges que l'écarlate et la pourpre, ne deviennent comme la neige et la toison la plus blanche, accusez-moi, prenez-moi en jugement.

» O Sion, si tu le veux, si tu écoutes ma voix, tu jouiras des fruits de la terre. Mais si, indocile et rebelle, tu irrites ma colère, le glaive te dévorera. Voilà ce que dit le Seigneur. » (Chap. I.)

Ce discours, quoique plein de force, respire la miséricorde et appelle le repentir. On désarme Dieu par la justice, la pitié, la bienfaisance; un cœur vertueux vaut mieux devant lui que toutes les offrandes des hommes : « *Assistez l'opprimé, défendez la veuve, et alors venez, etc.* » Mais aussi voyez quel coup de foudre : « Que si vous ne voulez pas m'entendre, le glaive vous dévorera. *Quòd si nolueritis, et me ad iracundiam provocaveritis, gladius devorabit vos!* »

Il devra dévorer, car le peuple n'entend pas la voix de son prophète. Et cependant celui-ci redouble d'énergie, de force et d'images.

« La vigne de mon bien-aimé a été plantée sur une colline fertile en oliviers; il l'a entourée d'une haie, il a enlevé les pierres, il a choisi les plus beaux plans de Soreo; au milieu il a bâti une tour, il a établi un pressoir. Il espérait des fruits excellents; elle n'a produit que des fruits sauvages.

» Habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez juges entre ma vigne et moi. Que pouvais-je de plus pour elle? Pourquoi, au lieu de fruits excellents, en a-t-elle produit de sauvages? »

Le peuple est en silence : que répondre à cet appel?

« Et maintenant je vous apprendrai ce que je lui réserve. J'enlèverai la haie qui l'environne, et je l'abandonnerai *comme une proie. Je détruirai ses murailles et elle sera foulée aux pieds. Je la rendrai déserte,* et elle ne sera plus taillée ni cultivée; *les ronces*

et les épines la couvriront, et j'ordonnerai aux nuées de ne plus répandre leur rosée sur elle. » Ces figures terribles sont bien claires ; cependant le prophète continue.

« La vigne du Dieu des armées est la maison d'Israël ; le plant qu'il aime est le peuple de Juda. J'attendais d'Israël l'équité, et je n'ai vu que violence ; la justice, et je n'ai entendu que la voix des crimes.

» O mon peuple, ceux qui t'appellent heureux te trompent, ils dérobent à tes yeux le sentier où tu dois marcher ! » Quel cri de douleur, avant que le prophète ne prononce la vengeance !

« Le Seigneur est debout pour juger, il est debout pour juger les peuples. Il interrogera les vieillards et les princes de son peuple : « Vous avez ravagé ma vigne. La dépouille du pauvre est dans vos palais. Pourquoi avez-vous écrasé mon peuple, et foulé la tête du pauvre comme sous le pressoir ? Malheur à vous qui joignez maison à maison, qui étendez vos champs sans mesure ! Voulez-vous habiter seuls au milieu de la terre ? Je le jure, vos palais seront sans habitants. »

« Malheur ! Des femmes sont les maîtresses de mon peuple ! Filles de Sion, vous vous élevez avec orgueil, vous marchez la tête haute, composant votre démarche, frappant du pied le sol, provoquant du regard. Le Seigneur découvrira vos fronts superbes, et vous enlèvera votre chevelure. Il vous ôtera vos splendides chaussures, vos réseaux de perles, vos bijoux, vos croissants, vos colliers, vos bracelets, vos aigrettes, vos vases de parfums, vos pendants d'oreilles, vos anneaux, les pierres qui tombent sur vos fronts, vos vêtements variés, vos manteaux courts, vos robes traînantes, vos miroirs, le lin qui vous couvre, vos bandelettes et vos voiles. Au lieu de parfums, vous répandrez une odeur fétide ; des lambeaux seront votre ceinture ; la calvitie remplacera votre chevelure bouclée ; un cilice couvrira vos corps. Vos époux tomberont sous le glaive, et Jérusalem désolée se couchera sur le sol.

» Malheur à vous qui dès le point du jour vous livrez à la volupté et ne cessez jusqu'au soir de vous enivrer des vapeurs du vin ! La cithare, la lyre, le tambour, la flûte, les vins exquis, font la joie de vos festins. Vous êtes puissants à boire. Vous justifiez l'homme

inique à cause de ses dons. Vous ravissez à l'innocent la justice. Vous méprisez la loi du Seigneur. Le sépulcre s'est élargi, il a ouvert ses gouffres sans mesure. Ils y descendront ces premiers de la nation, ces hommes revêtus de gloire, confondus avec le peuple.

» Malheur à vous qui traînez l'iniquité comme de longues chaînes, et le péché comme les traits d'un char; *qui appelez bien le mal, et le mal bien;* qui changez les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres ; qui vous regardez comme des sages et qui osez dire au Seigneur : *Qu'il se hâte, que son œuvre commence devant nous, et nous la verrons !* »

Ces hommes, on le voit, travaillent à corrompre le peuple par de coupables doctrines; ils se rient de Dieu et de ses menaces : il ne les accomplira jamais, il est même impuissant à les accomplir. Dieu doit châtier une impiété si grossière, il doit punir ces sarcasmes stupides ; son peuple le défie, il va exécuter sa parole.

« Comme le chaume est consumé et dévoré par la flamme, dit-il, ainsi ce peuple sera séché jusques dans ses racines, et sa race dissipée comme la poussière. Il a répudié l'alliance du Seigneur, il a blasphémé la parole du saint d'Israël. La colère du Seigneur va éclater contre son peuple, il va appesantir son bras sur lui. Les montagnes (où se trouvent assises les villes) se sont ébranlées (sous les pas de l'ennemi); les cadavres répandus comme la boue, ont couvert les places. *Mais la colère du Seigneur n'est pas satisfaite, sa main est étendue pour frapper encore.*

» Le Seigneur a élevé son étendard à la vue des nations éloignées, un sifflement s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre, et voilà qu'un peuple se hâte d'accourir. Aucun soldat n'est fatigué, aucun ne se livre au repos ; nul ne quitte son baudrier ni ne délie sa chaussure. Leurs flèches sont avides de sang, leurs arcs sont bandés ; les pieds de leurs chevaux sont infatigables, les roues de leurs chars volent comme la tempête. Leur rugissement est celui du lion, ils frémissent comme le lionceau. Leurs cris ressemblent au bruit sourd de la mer ; ils s'élancent sur leur proie, ils l'enlèvent et nul ne peut l'arracher. »

Quelle vie, quel mouvement, quel spectacle ! Et voyez la suite :

« Alors nous regarderons cette terre, et nous n'y verrons que les ténèbres de la désolation ; et le soleil sera obscurci par les vapeurs de sa ruine. » (Chap. III et V.)

Ces prophéties se réalisèrent ; la Chaldée entraîna les enfants de Sion captifs sur la terre étrangère. Là ils gémirent et répétèrent leur chant de deuil : « Assis sur les fleuves de Babylone, nous versons des larmes. » Mais cet exil ne doit pas être éternel, les jours en sont déterminés, et le prophète qui voit leur retour, les ramène d'avance et fait retomber la vengeance et la ruine sur les oppresseurs des siens. C'est la seconde partie des prophéties d'Isaïe.

IV. Ruine des empires et des royaumes. Nulle situation n'est plus solennelle ni plus dramatique que celle où se trouve ici le prophète. Une ceinture d'empires florissants et de cités opulentes entouraient Jérusalem, l'effaçaient de leur éclat, et la menaçaient de leur puissance. Du côté de l'Orient, c'est Ninive, célèbre par le faste et la corruption de ses mœurs, que Nahum appelle *grata et speciosa;* qu'il nous représente comme *un antre de lions redoutables, ad quam ivit leo ut ingrederetur illùc et non est qui exterreat ;* qui vomit par ses portes des fleuves de peuple : *Portæ fluviorum apertæ sunt ;* c'est Babylone, reine superbe de l'Euphrate, *guetteuse du monde, chasseresse d'hommes, dont le front est stigmatisé par les mots de blasphème et de révolte contre Dieu, qui a su enivrer les nations pour mieux les asservir, que Daniel appelle la plus belle, la plus forte, la plus grande ville de l'univers;* c'est, au sud, l'Égypte, terre merveilleuse par son abondance et les monuments de ses arts, qui élève au-dessus des roseaux de son fleuve une tête couronnée de tours et de murailles ; c'est Tyr qu'environnent et protègent les eaux de la mer, qui étale au loin les voiles blanches de ses navires, et dont les richesses sont incommensurables ; c'est Damas qui s'épanouit au pied du Liban *comme une rose armée de pointes de fer ;* c'est Moab dont les villes, perchées comme des nids d'aigle au sommet des rochers, contemplent la vallée, et se rient des dangers de la guerre.

Tous ces royaumes sont fermes et florissants ; leurs divinités reposent en paix sur leurs autels ; leurs rois se regardent comme

les maîtres de ce monde, comme les dieux de la terre ; leur gloire et leurs empires ne périront jamais.

Cependant un prophète d'Israël les voit se briser comme le vase du potier sous la main de Dieu ; de longues années avant leur ruine, il leur jette la menace, et leur fait connaître la cause, l'auteur et l'heure de leur fin : *Onus Babylonis, onus Tyri, onus Egypti, onus Moab, onus Damasci,* etc. Peut-on concevoir pour le poëte une source de plus hautes inspirations, et de plus vastes tableaux ? Il n'y a qu'une scène qui puisse surpasser ce grandiose, c'est la destruction du monde ; mais Isaïe s'y élèvera de la contemplation de la ruine des empires, et cette description ne sera pas la moins sublime.

Le monde attend encore cette catastrophe de l'univers que décriront d'autres prophètes, Jésus-Christ et saint Jean. Mais c'en est fait des empires et des grandes cités de l'Orient. *Les royaumes de Damas et d'Éphraïm ont été enlevés, suivant la prophétie, comme des nids d'oiseaux, par le grand Oiseleur de la Chaldée. Cambyse a fait battre de verges les ossements des Pharaons ; l'empire des Perses est sorti à point nommé pour subjuguer Babylone.* Babylone, Ninive, Tyr, Sidon, Moab, Édom, l'Égypte, Samarie, Jérusalem ne sont plus. *Tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel. Là sont les cavernes inaccessibles des serpents et des basilics ; je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée,* dit Fénelon. L'Orient biblique est fini ; condamné pour toujours, il est dévoué et consacré, pour ainsi dire, au désert et à la solitude ; il doit raconter à toutes les générations la grandeur et la véracité de Dieu, sa justice et ses vengeances, ce que disait le poëte biblique moderne :

« Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces. » (*Athalie.*)

V. Nous devons faire comprendre la manière d'Isaïe dans la prophétie de destruction. Nous citons pour cela quelques morceaux ; nous commencerons par la ruine de Babylone. Le lecteur remarquera d'abord la manière dont le prophète met en scène le peuple d'Israël. C'est dans sa bouche qu'il place le chant de ruine,

après qu'il l'a rétabli sur la terre de ses pères. Cette situation est pleine d'adresse et de charme.

ONUS BABYLONIS. « Les temps de Babylone s'approchent, ses jours ne sont pas éloignés. Le Seigneur aura pitié de Jacob, il se trouvera des élus parmi les enfants d'Israël, il les rétablira dans leur terre. Les étrangers se joindront à eux, ils s'uniront à la maison de Jacob ; les peuples les prendront par la main, ils les ramèneront dans leur patrie ; la maison d'Israël règnera sur eux dans la terre du Seigneur et elle les possédera comme esclaves. Les captifs soumettront ainsi leurs vainqueurs, ils auront à leur service leurs maîtres. »

Ce morceau coule plein de douceur et d'harmonie, il est l'image de la félicité d'Israël. Le peuple est heureux et libre ; il n'a dès lors qu'à chanter la ruine de celui qui l'opprimait.

« Or, en ce jour où Jéhovah te donnera le repos, où il mettra un terme à tes angoisses, à tes tourments et à ton dur esclavage, ce jour là, tu entonneras ce chant de deuil sur le roi de Babel ; et c'est ainsi que tu chanteras :

» Il est tombé le grand chasseur ! Il n'est plus l'extorqueur d'or ! Jéhovah a brisé le sceptre de l'oppresseur ! Il a brisé le sceptre du tyran !

» Il fouettait les peuples dans une colère enflammée, il leur portait des plaies incurables ; il régnait sur eux dans la fureur ; nul ne pouvait se soustraire à sa verge cruelle.

» La terre s'est tue, elle a goûté le repos. Elle a bondi de joie, elle a répété des hymnes de fête ; les sapins du Liban ont tressailli d'allégresse, le cèdre a frémi de bonheur : « Depuis que tu es tombé, personne ne vient sur la montagne pour nous abattre. »

» Le royaume des morts, à ton arrivée, s'est ému. Il a éveillé ses géants. A ton appel, tous les héros de la terre, tous les rois des nations se sont levés de leur sépulcre. Tous ont pris la parole pour te dire : « Toi aussi, tu as été blessé comme nous ; tu es devenu semblable à nous ! Comme tu es tombée des cieux, étoile du matin ! Comme te voilà étendu sur la terre, toi qui y as couché tant de peuples ! Tu disais dans ton cœur : « Je monterai jusqu'au ciel, je construirai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu, je siégerai

haut sur la montagne des élus, au point le plus élevé du Nord. Je m'élancerai sur les nuées, je serai comme le Très-Haut ! » Et te voilà précipité dans les profondeurs du lac, au fond de la citerne des morts !

» Ceux qui te rencontrent s'abaissent pour te voir : « Est-ce donc là cet homme qui ébranlait le monde, qui secouait les royaumes, qui répandait la solitude sur la surface de la terre, qui détruisait les villes, qui tenait dans les fers leurs prisonniers ? Tous les rois des peuples dorment glorieusement, chacun dans le tombeau de sa maison ; toi seul, tu as été jeté loin du sépulcre comme un tronc infect. Couvert des cadavres de tes victimes égorgées par le glaive et descendues dans la fosse au milieu des décombres, tu es là, gisant et écrasé, appât révoltant des oiseaux de proie ! Tu ne devais pas partager la tombe des rois, car tu as dévasté ton pays, tu as égorgé ton peuple. »

» Elle ne sera pas éternellement nommée la race des malfaiteurs ; à cause des crimes de leurs pères mettez les fils à mort, afin qu'ils ne puissent plus relever la tête, se faire déclarer héritiers de la terre, et remplir de nouveau le monde de cités orgueilleuses. « Je vais me lever et marcher contre eux, dit Jéhovah Sabaoth ; de Babel je veux détruire le nom et la race, le fils et le petit-fils. Ainsi dit Jéhovah. Je veux en faire une demeure de hérissons, un marais fangeux ; je veux la balayer au milieu d'un amas de ruines et de décombres. » Jéhovah Sabaoth en a fait le serment, il l'a résolu, qui s'opposera à son décret ? Sa main est étendue, qui pourra en détourner les coups ? »

On est ébloui de la magnificence et de la variété des scènes qui se produisent successivement dans cette ode. Nous entendons tour à tour les Juifs, les cèdres du Liban, les ombres des monarques, le roi de Babylone, les passants qui rencontrent son cadavre, Dieu lui-même ; chacun, comme dans un drame, remplit le rôle qui lui convient ; sous nos yeux, se poursuit une action soutenue, une chaîne variée d'actions différentes. Les personnages, quoique nombreux, y paraissent sans confusion. Les fictions sont hardies, mais sans être forcées ; car, si l'univers se réjouit, c'est que ses peuples sont soulagés ; si les cèdres du Liban frémissent, c'est que le tyran

n'ira plus les abattre; si les enfers se remuent, c'est qu'ils voient arriver un mortel qui s'était flatté de vivre comme Dieu; si les grandes ombres viennent l'insulter au cercueil, c'est que lui-même les opprima durant sa vie; si les passants le couvrent d'opprobre, c'est qu'il fut leur bourreau; si Dieu enfin se lève, c'est pour frapper et anéantir de grands coupables. Il n'y a donc rien, dans ces scènes grandioses, que de vraisemblable et de naturel.

Puis quels mots et quels tableaux! *Conquievit et siluit omnis terra.* En apprenant la mort du tyran, la première pensée du monde esclave et fatigué, n'est pas de se réjouir, c'est de goûter le repos. Il le goûte, en silence! *Conquievit et siluit.* Mais ensuite, après qu'il a réparé ses forces, il éclate et tressaille, et toute la nature prend part à l'allégresse : *Gavisa est, et exultavit; abietes quoque*, etc.; les sapins ont la parole; le tyran est mort, ils peuvent donc se réjouir : ils voient devant eux la vie.

Quel tableau encore que celui où le poëte nous représente l'orgueil des fils de Nabuchodonosor! On dirait qu'ils veulent encore prendre le ciel d'assaut, comme aux jours de Babel; mais l'ironie de Dieu les suit de près; l'enfer les insulte, et le grand roi du monde, qui, vêtu de splendeur, monté sur son char, dominant les peuples, se croyait un Dieu, n'est bientôt plus qu'un cadavre impur, jeté et abandonné sur le sol, couvert de poussière et de vers, objet du mépris de tous. On se baisse pour le voir! *Ad te inclinabuntur.* Et on le couvre de malédictions, après l'avoir reconnu : « Est-ce là cet homme qui ébranlait le monde? etc. » La poésie ne réalisa jamais d'opposition plus tragique.

VI. Ruine de l'univers. (Voir le Chap. XXIV.) Nous donnons la version latine, le français ne peut rendre cet hébreu.

« Ecce Dominus dissipabit terram, et nudabit eam; et affliget faciem ejus, et disperget habitatores ejus. Et erit, sicut populus, sic sacerdos; sicut servus, sic dominus ejus; sicut ancilla, sic domina ejus; sicut emens, sic ille qui vendit; sicut fœnerator, sic qui mutuum accipit; sicut qui repetit, sic qui debet.

» Concutientur fundamenta terræ, dissipatione dissipabitur terra, *confractione confringetur terra, contritione conteretur terra, com-*

motione commovebitur terra, agitatione agitabitur terra sicut ebrius, et auferetur quasi tabernaculum unius noctis ; gravabit eam iniquitas sua, corruet, et non adjiciet ut resurgat. Erubescet luna, confundetur sol. »

Il n'y a que les représentants de la divinité qui puissent nous faire des peintures aussi saisissantes des désastres de la fin des siècles. On croit être témoin de l'effroi des peuples, on sent l'agitation du sol, on assiste à la ruine de la terre et des astres. Alors plus de distinction ni de peuple, ni de prêtre, ni de maître, ni d'esclave, ni de riche, ni de pauvre. La terre est vide, ses fondements s'ébranlent, elle se brise et s'entr'ouvre ; chargée d'iniquités, *elle fuit* devant la colère de Dieu ; dans sa terreur, elle *chancelle comme un homme ivre ;* enfin elle *tombe,* pour ne se relever jamais. Vous levez les yeux, le soleil et la lune ne sont plus. Les astres se sont voilés pour toujours !

VII. Isaïe est le poëte dramatique par excellence, le poëte aux couleurs pittoresques et locales. Nul n'a son imagination ; cet homme personnifie tout, anime tout, met tout en action. Il va jusqu'à s'entretenir avec les objets les plus lointains ou qui ne sont pas encore. « J'irai devant toi, dit-il à Cyrus par la bouche de Dieu, j'abaisserai les puissants de la terre, je briserai les portes de bronze et leurs verroux de fer. » Tonne-t-il contre l'Égypte, vous êtes transportés au centre de cette contrée ; vous voyez sa mer, son fleuve, ses joncs, ses roseaux, ses pêcheurs, ses villes et ses campagnes. Menace-t-il Tyr et Sidon, les marchands s'exilent de leurs comptoirs, les vaisseaux poussent des cris de détresse sur les flots. Mais c'est Babylone surtout qui a le privilége de mettre en mouvement sa verve. « Descends du trône, dit-il, reine superbe de Chaldée, descends, couche-toi dans la poussière. Babylone, la gloire des royaumes, l'orgueil des Chaldéens, sera détruite comme Sodome et Gomorrhe. Les générations ne la verront pas rétablie. L'Arabe n'osera y planter sa tente, le pâtre n'y laissera pas reposer ses troupeaux. Elle sera le repaire des bêtes féroces, ses palais seront remplis de serpents, des oiseaux sinistres s'y feront entendre, des boucs sauvages y bondiront. Des hiboux se répondront l'un à

l'autre dans les palais, les reptiles se traîneront dans les édifices consacrés à la volupté : *Respondebunt ululæ in ædibus ejus, sirenes in delubris voluptatis !*

VIII. Isaïe est le poëte du mouvement et de la vie ; il connaît toutes les formes tragiques et véhémentes de l'art oratoire, tout ce qui peut graver profondément une pensée dans l'esprit, tout ce qui peut frapper les sens, tout ce qui peut ébranler le cœur ; le contraste, la répétition, l'ironie se pressent sous sa plume.

Le contraste. « Elle s'est élevée, Dieu l'abaissera ; elle s'est parée, Dieu la dépouillera : *Pro eo quòd elevatæ sunt filiæ Sion, Dominus auferet... Pro crispanti crine, calvitium.* » Tous les discours contre Jérusalem commencent par des reproches ; ils énumèrent les crimes dont elle s'est rendue coupable ; ils montrent la colère de Dieu, appellent ses vengeances ; ils finissent par la miséricorde et l'espérance : *Consolatus es lugentes in Sion.* La parabole de la vigne n'est qu'un contraste. La gloire du Christ est opposée à ses humiliations. L'Église s'élève sur les ruines des empires et de l'idolâtrie. Les grands morceaux d'Isaïe revêtent presque tous cette forme saisissante.

La répétition lui sert aussi aux plus magnifiques mouvements oratoires. « Dieu a frappé, dit-il, mais sa fureur n'est point apaisée, et sa main est étendue pour frapper encore : *Et in his non est aversus furor ejus, et adhuc manus ejus extenta.* » Cette phrase encadre cinq ou six descriptions de calamités, et revient après chacune d'elles. A chaque répétition, l'orateur est obligé de se surpasser lui-même, chaque tableau va grandissant de force, d'éclat, d'intérêt. (Chap. IX et X.)

L'ironie est l'arme favorite d'Isaïe. Lorsqu'il attaque les vices, l'orgueil, l'avarice, le luxe, les plaisirs, il verse à flots sur eux la honte, la pitié, le mépris. Mais c'est surtout l'idolâtrie qu'il poursuit de ses sarcasmes ; il épuise contre elle toutes les ressources du dédain ; son génie est obsédé de sa stupidité et de son abjection. « En ce jour-là, dit-il, l'homme jettera à terre les statues d'or et d'argent, *les taupes et les chauves-souris* qu'il s'était faites pour les adorer. » (Chap. II, 20.) Rien ne le révolte comme l'apothéose d'un morceau de métal ou de bois.

« Un homme abat un cèdre, dit-il, un aune, un cyprès. Il brûle la moitié de l'arbre, et de l'autre moitié il prépare sa nourriture. Il s'est rassasié, il s'est réchauffé. De ce qui lui reste, il va faire un dieu, une idole! Il s'inclinera devant elle, il l'adorera, il la priera, il lui dira : « Sauve-moi, tu es mon Dieu!... »

» Ils n'ont pas assez d'intelligence pour se dire : J'ai brûlé une partie de ce bois; une partie a servi à préparer mes aliments; et le reste serait un dieu! Je me prosternerais devant un tronc d'arbre! O Jacob, ô Israël, souviens-toi de ces égarements; c'est moi qui t'ai formé, ne m'oublie pas! » (Chap. XLIV.)

IX. Nous n'avons vu jusqu'ici dans Isaïe, pour revenir à nos idées premières, que Démosthènes, lorsqu'il tonne contre Eschine; Cicéron, lorsqu'il parle contre Verrès ou Catilina; Juvénal, lorsqu'il censure les vices; Bossuet enfin dominant et jugeant les empires. Il nous reste à trouver dans Isaïe, Homère, Virgile, Racine et Fénelon, c'est-à-dire, l'éclat, la douceur, la grâce et l'harmonie. Le chapitre quarantième : *Consolamini, consolamini, populo meus, dicit Deus vester,* commence les pages où l'on rencontre surtout ces caractères. C'est la partie la plus sublime et en même temps la plus élégante des monuments sacrés.

Ici Isaïe, élevé au-dessus de la terre et des mortels qui l'habitent, voit de nouveaux cieux et une terre nouvelle. Le Messie va venir et son règne paraître; ce monde est aux yeux du prophète comme un Éden nouveau; l'innocence y est revenue, le Dieu du ciel y habite, les idoles sont brisées, et la connaissance du vrai Dieu y est abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre; les régions que le soleil éclaire à peine ont vu la lumière céleste; les plages brûlantes sont inondées des torrents de la grâce; le désert même est fleurissant, il exhale le parfum de vertus inconnues; une Jérusalem nouvelle est fondée, la multitude des peuples se tourne vers elle, les îles viennent, la force des nations lui est donnée; la paix règne dans ses murs, et les chants d'allégresse s'y font entendre de nuit et de jour. C'est l'histoire du Ciel et de la terre; c'est un drame dont les acteurs sont Dieu, le Messie et les hommes. Le Ciel et la terre s'unissent d'un saint amour; le Messie est le mé-

diateur de leur douce alliance : *Justum pluant nubes Deum, germinet terra Salvatorem :*

Cieux, répandez votre rosée ;
Et que la terre enfante son Sauveur. (*Racine.*)

Ces grandes vérités sont présentées dans un style dont la meilleure traduction ne peut rendre que l'ombre, mais que la plus mauvaise ne saurait défigurer. Nous donnerons quelques morceaux abrégés. Il suffiront pour faire connaître une partie des sujets traités dans les vingt-six derniers chapitres d'Isaïe (1); le *Sicelides Musæ* de Virgile est célèbre, on verra qu'il est fort loin de ce que nous allons citer.

Voici en effet le pavillon des cieux de l'Orient dans toute sa richesse ; sa brillante nature, dans le calme des éléments ; son soleil, dans tout l'éclat de sa splendeur. Nous avons vu le guerrier, voici le pasteur ; les désastres, voici l'abondance ; la ruine, voici le bonheur ; le chant de deuil, voici l'allégresse ; les ténèbres, voici la lumière. Nous avons vu les éclairs du Sinaï et Jéhovah Sabaoth, voici Béthléem et le Christ Sauveur, dans toute la mansuétude de son visage, la douceur de son regard et les bénédictions de sa venue : *Pax hominibus.* « En entendant Isaïe, dit saint Jérôme, on est plus disposé à le croire un évangéliste qu'un prophète ; il parle de la naissance et des mystères de l'Église chrétienne avec tant de clarté, qu'il paraît bien plutôt écrire les événements passés que prédire les événements futurs. » Il nous parle du Christ, mais il en a le langage, la suavité et la sublime douceur.

« Un petit enfant nous est né. Il porte sur son épaule le signe de sa domination ; il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. Il étendra de plus

(1) « Le sujet général des dernières prophéties d'Isaïe, dit le docteur Lowth, est l'établissement de l'Église. On y voit exposées, tour à tour, la délivrance de la captivité ; la vanité des idoles et leur destruction ; les preuves irréfragables de la puissance et de la véracité du Très-Haut ; les consolations et les exhortations adressées aux Israélites ; leur impiété, leur réprobation ; la vocation des Gentils ; la conservation des restes du peuple Juif ; la consommation de la gloire et de la félicité de l'Église ; la ruine finale des impies. »

en plus son empire, il établira la paix éternelle, il fondra et affermira à jamais son règne sur la justice et l'équité.

» On entend la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les sentiers du Seigneur, abaissez les collines, comblez les vallées. Dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu.

» Il mesure les eaux dans le creux de sa main, de sa main étendue il a pesé les cieux, il soutient la terre de trois doigts. Les nations sont devant lui comme une goutte d'eau dans un vase d'airain, comme un grain de sable dans une balance ; les îles sont comme la poussière du chemin. Le Liban et ses forêts ne suffiraient pas au feu de ses autels, tous les animaux de la terre ne seraient pas un sacrifice digne de lui, car tous les peuples sont à ses yeux comme s'ils n'étaient pas. »

Le Dieu Sauveur est la grandeur infinie, et pourtant voyez quelle bonté !

« Il gouverne son troupeau comme le bon pasteur ; il assemble ses agneaux, il les porte dans ses bras, il les élève sur son sein, il porte la brebis pesante et fatiguée. »

Ce doux spectacle amène la prière sur les lèvres du prophète. On n'a jamais prié avec des paroles plus belles.

« Venez, Seigneur, ouvrez les cieux, descendez. Nous vous avons offensé, nous avons péché. Nous sommes devenus comme un homme impur, nos œuvres sont comme un linge souillé ; nous sommes tombés comme la feuille, et nos crimes, semblables à un vent violent, nous ont dispersés. Vous nous avez voilé votre face, vous nous avez brisés contre nos iniquités. Seigneur ! vous êtes notre père, vous nous avez formés, nous sommes l'œuvre de vos mains. Regardez-nous ; nous sommes tous votre peuple. La ville de votre Saint est devenue déserte, Sion est une solitude, Jérusalem est désolée. La maison de votre sainteté et de votre gloire, où nos pères vous ont chanté, n'est plus qu'un amas de cendres ; nos palais les plus beaux, un monceau de ruines ! Seigneur, ne nous regarderez-vous pas en pitié ? Resterez-vous dans votre silence ? Nous laisserez-vous en proie à la douleur ?... »

Comme ces images sont touchantes et douces ! Est-il possible d'offrir à Dieu une prière plus attendrissante et tout à la fois plus poétique ? Le Dieu qui l'a inspirée, se hâte d'accourir.

« Me voici, me voici ! je vous tends les bras le long du jour. »

« Nous l'avons vu, et nous avons pleuré sur lui. Méprisé, le dernier des hommes, homme de douleurs, il connaît l'infirmité ; son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie. Il a vraiment porté nos langueurs, il s'est chargé de nos souffrances ; oui, nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Il a été blessé à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes. Nous nous étions égarés comme des brebis, chacun de nous suivait sa voie ; le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous ; nous avons été guéris par ses meurtrissures. Il a été sacrifié, parce qu'il l'a voulu ; il n'a pas ouvert la bouche, il a été conduit à la mort comme un agneau, muet comme une brebis devant celui qui la tond ; il est mort au milieu des angoisses.

» Mais parce qu'il a déposé son âme pour le péché, il verra naître de son sang une postérité sans mesure ; parce qu'il a été compté parmi les scélérats, parce qu'il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle, parce qu'il a prié pour les prévaricateurs, je lui donnerai en partage un peuple nombreux. »

Alors vient le chant sur l'inauguration de l'Église, dont Fénelon a fait le thème de son admirable sermon sur l'Épiphanie. Les poétiques célèbrent à l'envi l'ode fameuse du roi de Babylone, pourquoi oublient-elles cet autre chant, qui est tout d'or comme le temple de Salomon et qui est presque une vision de la Jérusalem céleste ?

« Lève-toi, sois éclairée, ô Jérusalem ; ta lumière est venue, et la gloire du Seigneur a brillé sur toi.

» Les ténèbres enveloppent la terre, la nuit environne les peuples, et voilà que le Seigneur se lève à tes yeux, sa gloire s'est reposée sur tes murs ; les nations vont marcher à ta lumière, les rois à l'éclat de ta splendeur.

» Lève les yeux tout autour, et vois : tous ces peuples assemblés t'appartiennent ; tes fils accourent des régions les plus lointaines, tes filles viennent vers toi de tous côtés. Que ton cœur admire et s'épanche, rassasie tes yeux de ta gloire : la multitude des nations se tourne vers toi, les îles viennent, la force des nations t'est donnée, les chameaux couvrent tes places, les dromadaires de Madian et d'Épha. Les habitants de Saba sont venus, ceux de Cédar et de Nabajoth t'amènent leurs troupeaux.

» Qui sont ceux-ci qui volent comme des nuées, comme des colombes qui retournent à leur asile? Les îles m'attendent, et les vaisseaux de la mer sont au rivage pour transporter tes enfants et leurs trésors.

» La nation et le royaume qui ne te recevront pas, périront; les peuples qui ne te reconnaîtront pas, seront désolés comme la solitude du désert.

» Je t'établirai l'orgueil des siècles et la joie des peuples. Tu te nourriras du lait des nations, tu t'abreuveras à la coupe des monarques. Je te donnerai de l'or au lieu d'airain, de l'argent au lieu de fer; pour toi le bois sera du bronze, et la pierre du fer. La paix règnera dans ton sein, la justice te gouvernera. On n'entendra plus l'iniquité et la violence sur ton territoire; le salut environnera tes murailles, tes portes retentiront de chants de louange. Le soleil ne t'éclairera plus le jour, la lune ne luira plus sur toi la nuit; le Seigneur lui-même sera ta lumière, le Seigneur Dieu sera ta gloire. »

Ces magnifiques promesses se réaliseront : le Seigneur y a engagé sa parole, il l'accomplira.

« Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies, dit le Seigneur. Comme la neige et la pluie descendent du ciel, et n'y retournent plus, mais pénètrent la terre, la fécondent et font germer la semence pour le laboureur et pour la nourriture de l'homme, ainsi mes paroles ne reviendront pas à moi sans fruit; elles accompliront mes desseins, et prospèreront en tout ce que j'ai voulu. »

« Vous sortirez dans la joie, et vous marcherez dans la paix; les montagnes et les collines retentiront devant vous de chants d'allégresse, tous les arbres de la terre tressailliront de joie. Les pins s'élèveront à la place des ronces, le myrte croîtra à la place de l'ortie. Les nations changeront leurs épées en soes de charrue, et leurs lances en faucilles, elles n'armeront plus leurs mains du glaive des combats. »

« Le même toit abrite le loup et l'agneau; le bélier dort à côté du léopard; les veaux et les lions forment un troupeau docile, un faible enfant les conduirait. La mère des génisses et la mère des

oursons paissent côte à côte, et leurs enfants s'étendent pêle-mêle sur les guérets où broutent le lion et le taureau. Le nourrisson joue avec la vipère ; l'enfant à la lisière étend sa main dans la fente du rocher où dort le basilic ; rien ne blesse, rien n'est funeste dans ce pays sacré. Ce pays est plein de la science de Dieu ; c'est ainsi que l'eau remplit l'Océan. »

Le Catholicisme a réalisé ces prophéties : *Erat eis cor unum, et anima una;* lui seul a apprivoisé le loup, le lion, le léopard et la vipère ; il a adouci le vieux monde, il a civilisé les barbares ; il a formé les réductions du Paraguay, il a couvert le monde de maisons pieuses où règne une paix céleste ; chaque jour il dompte les caractères sauvages, les cœurs durs et les âmes féroces. Lui seul sait dire aux hommes ce que leur disait Isaïe :

« Portez les fardeaux de ceux qui sont accablés, donnez des consolations aux affligés, brisez les liens des captifs. Partagez votre pain avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit ceux qui n'ont pas d'asile. Lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le, et ne méprisez pas la chair dont vous êtes formés. Alors votre lumière brillera comme l'aurore, *votre justice marchera devant vous, vous serez environnés de la gloire de Dieu.* Vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera ; à votre premier cri, le Seigneur répondra : Me voici ! »

Sublime morale, qui est le bonheur du monde, qui fait souvent que l'on goûte sur la terre les délices de l'Éden et du Ciel ; morale dont la prédication retentira jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'à la fin des siècles : *Videbit omnis caro salutare Dei nostri.* (Chap. LXVI et dernier.)

Nous finissons ici nos études sur Isaïe ; il nous semble que nous l'avons fait suffisamment connaître. La mission prophétique nous est également connue ; nous l'avons montrée sur tous les théâtres où il lui soit donné de paraître. Nous abordons les petits prophètes, contemporains d'Isaïe.

Isaïe débuta dans sa mission prophétique sous Osias. Au moment où il commençait sa carrière, Jonas, Osée et Amos finissaient la leur ; Michée fut son contemporain et comme son écho ; Nahum, qui parut sous Manassès, compléta ses *Onus* par sa prophétie sur Ninive.

X. JONAS était de la tribu de Zabulon et fils d'Amathi. Tout le monde connaît son naufrage et son séjour miraculeux au fond de la mer, son voyage à Ninive et sa prédication de trois jours. On sait moins son cantique après sa sortie des entrailles du poisson, et ses démêlés avec le Seigneur après la conversion des Ninivites; ils méritent pourtant d'être connus.

La composition de Jonas est familière, naïve et simple. Elle ressemble au personnage, qui se fâche pour un lierre, qui s'irrite contre Dieu parce qu'il est trop bon, qui fuit à Tharsis pour ne point se rendre à Ninive, et qui demande d'être précipité dans la mer pour expier sa faute. Le style, c'est l'homme.

« Le Seigneur parla au poisson, et il jeta Jonas sur le rivage. Et Jonas se leva, et il se rendit à Ninive. Il y entra, marcha pendant un jour, disant à haute voix : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Les hommes de Ninive crurent au Seigneur, et l'on cria et l'on publia partout, du conseil du roi et des grands : « Que les hommes, les chevaux, les bœufs et les brebis ne prennent aucune nourriture, n'entrent pas dans les pâturages, et ne boivent point d'eau; que les hommes soient couverts de cendres ainsi que les animaux; que leurs clameurs s'élèvent vers le Seigneur; que les Ninivites se convertissent et fuient l'iniquité qui souille leurs mains. Qui sait si Dieu ne reviendra pas vers nous pour nous pardonner? »

« Et Dieu considéra leurs œuvres, il eut pitié d'eux, et ne leur fit pas le mal qu'il avait résolu de leur faire. »

Alors Jonas fut rempli d'une profonde affliction; car il craignait de passer pour faux prophète. Il s'irrita, se plaignit au Seigneur et lui dit :

« N'est-ce pas là, Seigneur, ce que je disais, lorsque j'étais encore dans mon pays? C'est ce que je prévoyais, et c'est pour cela que j'ai fui à Tharsis; car je savais que vous êtes un Dieu clément, bon, patient, plein de miséricorde, et qui pardonnez aux hommes leurs péchés. Je vous conjure donc, Seigneur, de retirer mon âme de mon corps, car la mort pour moi vaut mieux que la vie. » Le Seigneur lui dit : « Crois-tu que ta colère soit juste? »

Alors Jonas sortit de Ninive, et s'assit du côté de l'Orient. Là, il se fit une cabane de feuillage, et se reposa à l'ombre, attendant ce

qui arriverait ; car il croyait que Dieu avait été sensible à sa réprimande et qu'il détruirait Ninive pour lui être agréable. Mais Dieu ne songeait qu'à lui donner une leçon et une preuve sensible de l'injustice de sa colère.

« Il fit naître un arbrisseau qui s'éleva au-dessus de la tête de Jonas, pour le couvrir de son ombre et le garantir des ardeurs du soleil. Jonas en eut beaucoup de joie ! Mais le lendemain matin, le Seigneur envoya un ver qui rongea la racine de la plante, et elle sécha. Et après le lever du soleil, Dieu fit souffler un vent brûlant, et les rayons du soleil frappant sur la tête de Jonas, il était tourmenté par la chaleur et il souhaita de mourir, disant encore : « La mort m'est meilleure que la vie. »

Alors le Seigneur dit à Jonas : « Crois-tu avoir raison de t'irriter ainsi ? » Jonas lui répondit : « J'ai raison de m'irriter jusqu'à mourir. » Le Seigneur lui dit : « Tu voudrais conserver une plante qui est venue sans toi, qui s'est accrue en une nuit et qui est morte le lendemain ; et moi, je n'épargnerais pas la grande ville de Ninive, où il y a *six vingt mille enfants qui ne savent pas discerner la droite de la gauche, et tant d'animaux !* »

A cet argument décisif de la bonté divine, Jonas, comme Job, dut garder le silence : *Unum locutus sum et alterum, quibus ultrà non addam ; manum meam imponam super os meum.* Aussi coupe-t-il brusquement son livre à la réponse de Dieu. Il ne pouvait le terminer par des paroles plus simples, plus touchantes et plus inattendues.

XI. Osée est un prophète plein de force, de courage et de zèle. Comme Isaïe, il joignit à la parole l'action prophétique. (Chap. I et III.) Il est témoin des mêmes outrages faits à la divinité, il a souvent les mêmes idées, les mêmes reproches, les mêmes promesses. (Chap. II, XI, XIV.) Il peint avec énergie la corruption de son temps. Semblable à Juvénal, son style étincelle d'effrayantes vérités. (Chap. IV.) L'inspiration qui l'anime semble ne lui laisser aucun repos ; il presse, il avertit, il menace, il prodigue les figures les plus hardies.

« Je serai pour eux comme une lionne ; tel qu'un léopard, je me

placerai en embuscade sur leur route; je viendrai à leur rencontre comme l'ours qui a perdu ses petits; je leur déchirerai les entrailles.... Te traiterai-je comme Séboïm? Ah! mon cœur s'est retourné en moi-même, mes entrailles se sont émues, je n'exécuterai pas la colère de ma fureur; je n'exterminerai pas Éphraïm, parce que je suis Dieu, et non point homme.»

L'élocution d'Osée est vive et pénétrante; elle est fortement empreinte des caractères de la composition poétique; elle a conservé toute la brièveté, toute la concision du style sententieux. Mais de ce style qui, dans l'origine, avait un effet et même un agrément particulier, est née, dans l'état de ruine où se trouve la langue hébraïque, une si grande obscurité, que, quoique le sujet général traité par ce prophète soit facile à saisir, il n'est cependant aucun écrivain sacré qui présente autant de difficultés et de ténèbres.

XII. Amos était un des pasteurs de Thécué. (Chap. I.) «Je n'étais ni prophète, ni fils de prophète, dit-il; j'étais berger, je me nourrissais de fruits sauvages, lorsque Jéhovah me prit d'auprès de mon troupeau et me dit: Va, prophétise.» (Chap. VII.) Il prophétisa sur tous les petits peuples voisins; Damas, Gaza, Tyr, Édom, Moab, Ammon entendirent sa voix. Juda et Israël furent à leur tour menacés. Mais comme il annonçait que la maison de Jéroboam il serait exterminée par le glaive, à cause de ses prévarications et de ses idolâtries, il fut dénoncé par un prêtre d'idoles et de cour. «Il parlait, disait-on, *contre la religion du roi et le palais du royaume.*» Ce fut là son crime, et il fut exilé d'Israël.

Amos écrivait ses prophéties avec le *sang des mûres*. Ses métaphores ont une vérité particulière; elles viennent toujours des objets qu'il a sous les yeux.

«Vous gémirez sous le poids de ma colère, comme le char qui crie sous le poids du foin.»

«Comme le berger n'arrache de la gueule du lion que des membres à demi-rongés, ainsi se sont sauvés quelques enfants d'Israël qui reposent à Samarie sur un lit de douleur.»

Amos égale les prophètes les plus sublimes pour l'élévation des pensées, la grandeur du génie, l'éclat du style et l'élégance de la

composition. Voir les chap. I et IV; les chap. V et VI rappellent les premiers d'Isaïe. Dieu donne l'éloquence aux bergers comme aux fils des rois.

XIII. MICHÉE était né à Morasthi, bourg de la Judée. Disciple d'Isaïe, il traita ses sujets et prit ses couleurs. Il peint à grands traits la majesté de Dieu, la dévastation de Jérusalem et de Samarie, la dispersion des dix tribus, la captivité de Juda et de Benjamin, et les crimes qui ont amené ces malheurs. (Chap. I, II, III, VI, VII.) Il raconte le retour de Babylone (Chap. VII *in finem*), et son style est alors plein de douceur. Il prend de l'éclat et de l'élévation, lorsqu'il parle du Messie et de la vocation des Gentils. (Chap. IV.) C'est de lui qu'est la prophétie sur le lieu où doit naître le Christ : *Et tu, Bethleem, terra Juda, nequaquàm minima es... Ex te mihi exiet dux qui regat populum meum Israël. Et egressus ejus ab initio, à diebus æternitatis.* (Chap. V.) Nous ne citons rien de ce prophète : on croirait entendre Isaïe.

XIV. Quatre-vingt-dix ans après Jonas, NAHUM vint à Ninive renouveler ses menaces. C'était après la ruine des dix tribus, au temps de l'invasion de Sennachérib dans le royaume de Juda. Dans un premier discours, le prophète annonce aux Ninivites que Dieu va marcher contre eux dans sa colère. (Chap. I.) Les Ninivites sont sourds à ses avertissements. Il reparaît bientôt une seconde fois : « Voici l'ennemi, dit-il, il monte; ses armes étincellent comme la foudre dans la plaine; il choisit et lance ses guerriers, il escalade le mur. C'en est fait de Ninive; ses portes sont ouvertes, ses habitants en fuite; partout le pillage, l'incendie, le carnage. L'antre des lions, le repaire des lionceaux n'est plus. » (Chap. II.) Le peuple se rit des menaces du prophète : « Il a des murs puissants, dit-il, et des guerriers sans nombre. » Nahum redouble d'énergie et de couleur. Il décrit le bruit des chars, le choc des armes, les cris des mourants, le fracas des ruines, il met sous les yeux des Ninivites leurs cruautés, leurs brigandages, leurs rapines, leur corruption, la haine que leur portent les peuples. Il se rit de leurs murailles, de leurs portes, de la multitude de leurs guerriers. Le

fer les moissonnera, le feu les détruira, ils périront, et les peuples battront des mains. (Chap. III.)

Nahum est le plus sublime des petits prophètes, son style est plein d'images, de figures, de mouvement, de force et d'audace; ses discours étaient pour le peuple, ils ont dû revêtir le caractère qui convient à la circonstance.

« Qu'y a-t-il dans l'antiquité de comparable à Nahum, dit Fénelon, voyant tomber de loin la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots ; tout est peint d'une manière qui saisit l'imagination. » (Dialogue.)

Si l'on veut avoir une idée de la splendeur de Ninive, de l'effroi qu'elle inspirait, de la marche d'une grande armée qui envahit un territoire, d'un siége antique, d'une ruine de ville, il faut lire et comprendre Nahum. Rien n'est beau comme cette arrivée solennelle de Dieu qui marche à la vengeance (Chap. I); comme cet antre de lions, amas gigantesque de pierres et de rochers qui figure Ninive, dans lequel on voit revenir gravement le *leo major* et le jeune lionceau, chargés des dépouilles des nations qu'ils rapportent sanglantes à leurs lionnes. Ils dorment! On marche en silence autour de leur caverne, tant on redoute de les éveiller et de provoquer leur fureur (Chap. II). Mais le Seigneur vient pour punir les crimes de la grande caverne : *Ecce ego ad te*, et l'on entend rouler les chars, on voit briller les glaives; l'assaut commence, les portes s'ouvrent, Ninive est prise; l'alarme se répand; les rues, les places se chargent de fuyards; c'est l'aspect d'un lac agité : *Et Ninive quasi piscina aquarum*. Ninive crie et appelle au combat : *State, state ;* personne ne répond à sa voix; son peuple court vers la montagne, cherche son salut dans la fuite et tombe sous le glaive : *Non est finis cadaverum*. Alors commence le pillage : *Diripite aurum, diripite argentum, non est finis divitiarum ;* puis vient l'incendie; la grande cité s'affaisse, ses murailles pendent déchirées : *Scissa et dilacerata ;* elle se couche, pour ne jamais se relever; et l'on aperçoit au loin la ville de trois journées de chemin, de vingt-quatre lieues de circuit, en ruines; ce n'est plus qu'un vaste brasier éteint et noirci : *Et facies ejus sicut nigredo ollæ*. Et tous, en

la voyant, tressaillent d'allégresse, battent des mains, parce qu'il n'est personne qui n'ait souffert de sa cruauté et de sa corruption. (Chap. III.)

Nahum était de la tribu de Siméon et captif de Ninive. Cyaxare, roi des Mèdes, et Nabopolassar, roi de Babylone, réalisèrent sa prophétie. On vient de découvrir les murs et les portes de Ninive. Les prophètes n'ont rien exagéré dans ce qu'ils nous ont raconté de son étendue et de sa splendeur. La science et les découvertes modernes ne cessent de confirmer la vérité des récits bibliques les plus extraordinaires. Les animaux bizarres des visions de Daniel et d'Ézéchiel sont maintenant au Louvre; les récits des derniers livres de Moïse se lisent en Arabie, gravés en creux sur les rocs du désert.

XV. Ici se termine la liste des prophètes de la première époque. Elle s'étend de Jéroboam II, roi d'Israël, ou d'Amasias, roi de Juda, à la fin du règne de Manassès. C'est une durée de cent ans qui embrasse le VIIIe siècle avant J.-C. C'est le plus beau temps de la littérature hébraïque avec celui de David et de Salomon. (Fin du XIe siècle.) Cette époque a vu six prophètes. La seconde, qui embrasse les treize dernières années du septième siècle, et les douze premières du sixième (vingt-cinq années), commence sous Josias et finit à la captivité; elle compte également six prophètes. Jérémie et Sophonie paraissent à la fin du règne de Josias; Joël et Habacuc prophétisent sous Joachim; Baruch et Abdias, au départ des tribus pour Babylone.

XVI. Un tableau synoptique des principaux écrivains sacrés ne sera pas inutile ici. Nous donnerons en même temps la liste des princes sous lesquels ils ont paru, lorsqu'ils ne l'ont pas été eux-mêmes. Nous soulignons les noms des écrivains.

Avant J.-C.

16e Siècle ? *Job.*
1491 — *Moïse.*
1451 — *Josué.*
1099 — *Samuel.*

1060 — *David.*
1020 — *Salomon.*
839 — Amasias, roi de Juda, Jéroboam II, roi d'Israël : *Jonas.*
810 — Osias : *Amos, Osée,* commencement d'*Isaïe, Michée.*
759 — Joatham.
743 — Achaz.
727 — Ézéchias : Captivité des dix tribus à Ninive, par Salmanasar : *Tobie.*
698 — Manassès : *Fin d'Isaïe, Nahum, Judith.*
643 — Amon.
641 — Josias : Commencement de *Jérémie, Sophonie.*
610 — Joachaz.
610 — Joachim : *Joël, Habacuc.* A la quatrième année de Joachim, commence la captivité de Babylone pour *Daniel* et ses compagnons, pour les princes et l'élite de la jeunesse. C'est aussi de cette année que se comptent les 70 ans de la captivité.
599 — Jéchonias, emmené captif à Babylone : *Ézéchiel* l'y suivit.
599 — Sédécias.
588 — Ruine du temple par Nabuchodonosor II ; captivité complète de Juda : *Baruch, Abdias,* fin de *Jérémie.*

Rois d'Assyrie :
588 — Nabuchodonosor.
562 — Evilmérodach.
561 — Laborosochord.
555 — Balthasar.
538 — Darius le Mède.
} Pendant la captivité prophétisent à Babylone *Ézéchiel* et *Daniel.*

536 — Cyrus. Retour de la captivité : *Aggée, Zacharie, Malachie ; Esdras, Néhémie, Esther.*

Nous donnerons plus tard la date des livres qui sortent de l'époque prophétique et lui sont postérieurs.

XVII. A la première époque prophétique se rattachent deux ouvrages historiques, que Frédéric Schlégel qualifie de légendes ; ce sont Judith et Tobie. Nous croyons devoir faire connaître ces ouvrages avant de passer outre. Ils ne sont pas inscrits au Catalogue des Écritures canoniques formé par Esdras, cependant les Juifs les révéraient comme des histoires saintes et véritables. L'Église les compte parmi ses livres sacrés.

Tobie.

I. Le livre de Tobie fut écrit en chaldéen par les deux Tobie. Nous n'avons que des traductions de cet ouvrage, l'une est en grec et l'autre en latin. Cette dernière est de saint Jérôme. Il la fit sous la dictée d'un interprète habile, car alors il ne connaissait pas les langues orientales. La version grecque diffère quelque peu de la sienne ; dans le grec, c'est Tobie qui raconte ; dans saint Jérôme, c'est l'historien qui parle. La version grecque, qui est plus ancienne et qui est citée par les premiers Pères, renferme aussi des détails qu'a omis la version latine.

II. Tobie, de la tribu de Nephtalie, fut enlevé de la Judée par Salmanazar, après la destruction de Samarie et du royaume d'Israël (neuvième année du règne d'Osée, sixième de celui d'Ézéchias, roi de Juda, 720 avant Jésus-Christ). Il fut comblé de faveurs par Salmanazar, proscrit par Sennachérib au retour de sa désastreuse campagne de Judée, rétabli par Asarhaddon qui eut pour premier ministre Achior Anaël, neveu de Tobie.

Le livre de Tobie raconte la vie de piété et de charité que le saint Israélite mena à Ninive, le voyage de son fils à Ecbatane, et les derniers temps de sa famille. C'est proprement le tableau d'une famille selon le cœur de Dieu.

III. Ce poëme (car c'est le nom qu'on est tenté de donner à ce charmant récit), mérite de trouver place à côté du voyage d'Éliézer, de l'épisode de Joseph et de la touchante églogue de Ruth. Comme eux, il se recommande par la naïve simplicité du style, et une foule de charmants détails, pleins d'intérêts, de fraîcheur, de naturel et de merveilleux. Quoi de plus simple en effet que ce vieillard aveugle, dont le fils part sous la conduite d'un ange pour aller chercher une somme due à son père ; que ce saint et pur mariage ; que ce retour du jeune homme apportant le fiel qui rend la vue au vieillard ; que cette joie de famille, etc. ? Toute la magie de cette œuvre est dans *l'exposition,* comme dit Schlégel.

On a dit que les mœurs, la simplicité des faits, le style donnent au livre de Tobie une singulière ressemblance avec l'Odyssée ; que l'auteur n'a pas même oublié l'animal fidèle qui, dans Homère, reconnut Ulysse, et qui accompagne ici le jeune voyageur ; nous le voulons bien, pourvu toutefois que la comparaison ne soit point à l'avantage d'Homère. Où trouver en effet, dans les livres des hommes, quelque chose de comparable à ceci ?

« Étant donc partis pour revenir, ils arrivèrent à Charan qui est à moitié chemin de Ninive, le onzième jour. Et l'ange dit : Tobie, mon frère, tu sais comment nous avons laissé ton père. Si tu le veux, allons en avant, et que tes serviteurs nous suivent à pas lents avec ta femme et tes troupeaux.

» Comme il leur plut d'aller de la sorte, Raphaël dit à Tobie : Prends avec toi du fiel de poisson, car il te sera nécessaire. Tobie prit du fiel et ils partirent.

» Or, Anne était assise tous les jours sur le chemin, *au haut d'une montagne d'où elle pouvait découvrir de loin, et aussitôt elle reconnut son fils qui arrivait; et courant,* elle l'annonça à son mari, disant : *Voilà votre fils qui revient.*

» Et Raphaël dit à Tobie : Dès que tu seras entré dans ta maison, adore aussitôt le Seigneur ton Dieu, et, lui rendant grâces, approche de ton père, embrasse-le, frotte lui les yeux aussitôt avec ce fiel de poisson que tu portes ; car sache que les yeux de ton père s'ouvriront à l'instant, et que ton père verra la lumière et se *réjouira à ton aspect.*

» Alors le chien qui les avait suivis durant le chemin, *courut devant eux;* et comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, *il témoignait sa joie par le mouvement de sa queue et par ses caresses.*

» Et le père de Tobie, quoique aveugle, se leva et commença *à courir, se heurtant à chaque pas;* et donnant la main à un serviteur, il alla au-devant de son fils ; et le recevant sur son sein, *il l'embrassa, et sa mère l'embrassa aussi, et tous deux commencèrent à pleurer de joie.* Puis, ayant adoré Dieu et lui ayant rendu grâces, ils s'assirent.

» Alors Tobie prenant le fiel de poisson, en toucha les yeux de

son père durant presque une demi-heure, et la taie commença à sortir de l'œil, comme une membrane d'œuf. Tobie la saisissant, l'arracha de ses yeux, et recouvra aussitôt la vue. Ils glorifièrent Dieu, lui et sa femme. Tobie disait : Je vous bénis, Seigneur, Dieu d'Israël, parce que vous m'avez châtié et sauvé, *et voilà que je vois Tobie mon fils.* »

Ce dernier trait nous semble d'un pathétique et d'un naturel admirable. Mais la scène de sentiment que nous allons transcrire est encore supérieure. La longue absence du jeune Tobie inquiète ses parents. Le père, *qui l'a envoyé,* commence à témoigner de l'inquiétude, mais la mère n'ose encore parler. Il y a là une délicatesse exquise. « D'où peut venir ce retard de mon fils, dit le père....? Qui peut le retenir si longtemps?.... Gabélus serait-il mort?..... N'aurait-il trouvé personne pour lui rendre cet argent?..... »

Anne ne dit rien, mais elle se met à pleurer avec son époux aveugle. Enfin, la douleur maternelle éclate : « Ah! ah! mon fils! dit-elle, pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, l'espoir de notre postérité?... Non, nous ne devions pas nous séparer de toi. » Tobie, qui tout à l'heure se livrait à la plus profonde tristesse (*cœpit contristari nimis ipse*), change tout à coup de langage : c'est la nature prise sur le fait.

« Cessez, dit-il (*tace*); notre fils se porte bien, nous devons compter sur l'homme qui l'accompagne. » « Mais rien ne pouvait consoler Anne, et elle sortait tous les jours, *et elle courait tous les chemins, regardant de tous côtés, pour tâcher de découvrir de loin s'il ne revenait pas.* »

Cette rare simplicité, disons-le ici en passant, est bien opposée aux efforts convulsionnaires de l'art contemporain. La plupart de nos écrivains semblent ignorer que ce qu'il y a de plus difficile à atteindre dans l'art, c'est le vrai, le naturel, la naïveté, l'absence de l'art lui-même.

IV. Le livre de Tobie n'est pas seulement un modèle de narration et de sentiments. Le cantique qui le termine est un des plus

beaux poëmes de l'Écriture. Ici le saint homme est devenu prophète ; la lyre de David vibre sous les doigts du vieillard, et il chante son exil et Jérusalem avec la sublimité d'Isaïe, l'éclat de son imagination, le charme infini de son style et la pureté de son langage.

« Le Seigneur vous a dispersés parmi les nations, dit-il à ses frères, afin que vous leur appreniez à le connaître, afin qu'elles sachent que le Dieu que nous adorons est le seul Dieu de l'univers... Pour moi, je ne cesserai, dans cette terre de captivité, de bénir son nom, de proclamer ses bienfaits... Jérusalem, cité de Dieu, le bras du Seigneur s'est appesanti sur toi ; mais reviens à son culte, chante la gloire du Dieu des siècles ; il rétablira son temple dans ton enceinte, ta joie égalera la durée des temps. » On dirait un chœur de Racine. « Je vois ton front briller d'une lumière nouvelle, ta puissance s'étendre jusqu'aux confins de la terre ; les nations viendront de toutes parts adorer dans ton sein le Dieu tout-puissant ; elles déposeront leurs offrandes sur tes autels, elles te proclameront la terre chérie du Seigneur. » Le vieillard déposait ainsi entre les mains de ses frères de captivité l'espérance et la consolation. Il leur léguait aussi dans la personne de son fils, les plus sublimes préceptes que l'homme ait jamais entendus, avant d'avoir reçu la parole évangélique.

« Mon fils, écoute les paroles de ma bouche, et qu'elles soient dans ton cœur comme un fondement solide.

» Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelis mon corps ; honore ta mère tous les jours de sa vie, *car tu dois te souvenir à quels grands dangers elle a été exposée à cause de toi, lorsqu'elle te portait en son sein.* Et quand elle aura achevé le temps de sa vie, *dépose-la près de moi.*

» *Aie Dieu dans ta pensée tous les jours de ta vie,* et garde-toi de consentir jamais au péché et de transgresser les préceptes du Seigneur notre Dieu.

» Fais l'aumône *de ton bien, et ne détourne ton visage d'aucun pauvre ;* par là il arrivera que le Seigneur *ne détournera pas non plus son visage de toi.* Sois donc charitable autant que tu le pourras. Si tu as beaucoup, donne beaucoup ; si tu as peu, donne peu, *mais*

de bon cœur... L'aumône délivre de tout péché et de la mort, elle ne laissera *point aller l'âme dans les ténèbres*, et elle sera une grande confiance devant le Dieu très-haut pour ceux qui l'auront faite.

» Lorsqu'un homme aura travaillé pour toi, paie lui aussitôt son salaire, que la récompense du mercenaire *ne demeure jamais chez toi. Ce que tu serais fâché qu'on te fît, prends garde de le faire à un autre.* Mange ton pain avec les pauvres et avec ceux qui ont faim, couvre de ton vêtement ceux qui sont nus. Mets ton pain et ton vin sur le tombeau du juste, et garde-toi *d'en manger et d'en boire avec les pécheurs.* Garde-toi de l'impureté. Ne laisse jamais l'orgueil dominer dans tes pensées et dans tes paroles : *dans l'orgueil est la ruine, et des troubles sans fin.* Prends conseil d'un homme sage, demande à Dieu de diriger tes voies, etc., etc. »

« Ne crains point mon fils ; *il est vrai que nous menons une vie pauvre;* mais nous aurons *de grandes richesses*, si nous *craignons Dieu, si nous nous retirons de tout péché, et que nous fassions le bien.* » (Chap. IV.)

Voilà le testament de Tobie, voilà ce que nous appelions paroles évangéliques ; il n'y a en effet dans l'Évangile, au-dessus de ces paroles, que le sermon sur la montagne, et les discours de la Cène que rapporte saint Jean. Mais c'est le même esprit et le même cœur qui ont dicté ces enseignements sublimes : l'esprit et le cœur de Dieu.

Nous venons de voir le tableau de l'homme pieux, doux, humble, résigné, charitable ; nous allons voir la piété, le dévouement dans une femme, mais sous des traits bien différents.

Judith.

I. On ne connaît pas l'auteur du livre de Judith ; les uns l'attribuent à Judith elle-même, d'autres au grand-prêtre Éliacim ; mais il paraît avoir été composé pendant la captivité de Babylone. L'original, qui est perdu, était écrit en chaldéen ; nous en avons deux versions, l'une grecque, l'autre latine. Cette dernière est de saint Jérôme. Le traducteur avoue qu'il s'est moins attaché à la

lettre qu'au sens, et qu'il s'est mis au-dessus des difficultés, en retranchant tout ce qui lui paraissait obscur. Aussi trouve-t-on de notables différences entre la version grecque et la version latine.

II. Le livre de Judith, avons-nous dit, appartient pour les faits à la fin du règne de Manassès (63 avant la captivité). A cette époque commençait, pour durer jusqu'à l'avénement du Christ, la lutte des peuples conquérants. Nabuchodonosor, roi de Ninive, avait combattu et vaincu Arphaxad, roi des Mèdes et des Perses. Pour cette expédition, il avait convoqué les peuples de l'Occident, qui dédaignèrent de se rendre à ses ordres. Il jura de se venger de cet outrage. Il convoqua donc en son palais tous les officiers de son armée avec les grands de son empire, il leur exposa le mauvais procédé des peuples, il dit que son dessein était d'en tirer une vengeance éclatante, et de soumettre à son empire le reste de la terre.

C'est cette expédition que raconte le livre de Judith. Toute cette œuvre, qui est un vrai drame, est remplie des plus magnifiques morceaux littéraires et surtout oratoires.

III. Voici d'abord l'orgueil oriental dans toute sa crudité; on reconnaît à ce langage, ces rois puissants qui se prenaient pour des dieux.

« Nabuchodonosor appela Holopherne, général de ses troupes, et lui dit : « Voici ce que dit le grand roi, le maître de toute la terre : Tu vas sortir de devant moi, et tu prendras avec toi des hommes déterminés, 120,000 hommes de pied, un grand nombre de chevaux et 12,000 cavaliers. Tu marcheras contre les régions de l'Occident, parce qu'elles n'ont pas déféré aux paroles de ma bouche. Tu les avertiras de préparer la terre et l'eau, parce que je vais marcher contre eux dans ma colère; je couvrirai des pieds de mon armée la face de la terre, et je les livrerai au pillage. Leurs blessés rempliront leurs vallées et leurs torrents, le fleuve débordé s'emplira de leurs cadavres. J'entrainerai leurs captifs et je les disperserai jusqu'aux extrémités de l'univers. Toi donc, pars, et va devant moi occuper tous leurs confins; ils se donneront à toi, et tu me les réserveras pour le jour où je viendrai leur reprocher

leur conduite. Ton œil n'aura nulle pitié pour ceux qui résisteront; tu les livreras au glaive et au pillage, dans toutes les régions que je t'abandonne. » (*Texte grec.*)

IV. La marche, les conquêtes, les ravages d'Holopherne, la terreur qu'il inspire aux peuples, leurs bassesses, leurs adulations, leurs joies menteuses, sont peints à grands traits et décrits avec éclat et rapidité. (Chap. II et III.)

Un second tableau nous montre un autre peuple en action, criant vers Dieu, et se préparant à la défense (Chap. IV) : c'est le peuple hébreu.

Holopherne parvenu aux montagnes de Judée, ne voit point venir vers lui les chefs d'Israël. Il se croit méprisé; il entre en fureur. Il mande les rois des nations voisines, qu'il traîne vaincus à sa suite. Il veut savoir d'eux quel est ce peuple qui ose lui résister. Achior, roi d'Ammon, prend la parole et lui dit : « Seigneur, s'il te plaît de m'écouter, je te dirai la vérité sur ce peuple qui habite les montagnes, et pas une parole fausse ne sortira de ma bouche. » L'orateur fait connaître l'origine de ce peuple et le Dieu qu'il adore. Il énumère rapidement les prodiges de l'Égypte et du désert. « Sans arc et sans flèche, sans bouclier et sans épée, il a vaincu les rois; son Dieu combattait pour lui..... Il n'a éprouvé l'opprobre, il n'a connu la défaite, que lorsqu'il a adoré un autre dieu que le sien... « Et maintenant, conclut l'orateur, recherche s'ils ont quelque iniquité en présence de leur Dieu, et alors montons vers eux, car leur Dieu te les livrera, et ils seront soumis au joug de ta puissance. Mais si ce peuple n'a pas offensé son Dieu, nous ne pourrons lui résister, parce que son Dieu le défendra, et nous serons en opprobre à toute la terre. »

Ce discours, qui rappelle celui de Démarate à Xerxès, dans une circonstance analogue, valut à son auteur d'être attaché à un arbre en face de Béthulie, et d'être ainsi livré à l'ennemi.

V. Cependant à Béthulie, le vingt-quatrième jour du siége, l'abattement s'empare du peuple; il meurt de soif, il veut se rendre. Ozias le harangue et demande cinq jours; après quoi, si Dieu n'a pitié du peuple, si le secours ne paraît pas, on se rendra.

Ici Judith entre en scène. L'historien la fait connaître. « Elle était veuve, elle vivait dans la retraite, elle priait et jeûnait, elle était parfaitement belle, riche et respectée. » Cette femme fait venir Ozias et les deux autres chefs du peuple.

« Quel est ce bruit, qu'Ozias a consenti à livrer la ville aux Assyriens, si dans cinq jours il ne vient aucun secours? Et vous, qui êtes-vous, pour tenter ainsi le Seigneur? Vous avez fixé un temps à la miséricorde de Dieu! Vous lui avez marqué un jour, selon votre volonté! Ce n'est pas là une parole qui appelle la compassion, mais plutôt la colère et la fureur. Repentons-nous donc de cette faute: Dieu n'est point sujet aux vaines passions des hommes, il nous pardonnera. Humilions-nous, prions, et gardons l'espérance, car nous n'avons point suivi les péchés de nos pères qui ont délaissé leur Dieu pour des dieux étrangers, qui ont été livrés pour cela à la confusion parmi leurs ennemis. Nous, nous ne connaissons point d'autre dieu que Dieu.

» Et maintenant, vous qui êtes les anciens parmi les enfants de Dieu, puisque leur âme dépend de vous, allez vers eux; élevez leur cœur par vos paroles; dites-leur que les amis de Dieu, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, et tous ceux qui plurent au Seigneur sont restés fidèles au milieu de nombreuses tribulations; mais que ceux qui ont murmuré, ont péri. Et nous, considérant que nos maux sont moindres que nos péchés, croyons que Dieu veut nous corriger, et non pas nous perdre. » (Chap. VIII.)

Où trouver plus d'éloquence que dans ce discours? Quelle noble fierté dans l'exorde! Comme cette femme sait heureusement passer du reproche au conseil, du conseil à l'espérance? Quelle haute philosophie dans ces mots : *Dieu ne ressemble pas à l'homme, il ne se laisse pas emporter par de vaines fureurs;* sa clémence est assise à côté de sa justice! Avec quelle sainte autorité elle parle aux prêtres, et leur ordonne d'aller dans les assemblées du peuple relever son courage, et lui promettre le secours de Dieu!

Après cela Judith entre dans la chambre où elle avait coutume de prier. Elle rappelle à Dieu la force qu'il a donnée à Siméon, chef de sa tribu; elle lui parle du camp des Égyptiens auquel elle compare celui des Assyriens; et prêtant à Dieu la faiblesse de l'homme,

elle cherche à l'intéresser lui-même au triomphe de sa propre cause. « Les rois de la terre ont besoin du secours des armées, de l'appareil des chars et des chevaux, dit-elle ; quelle gloire pour votre nom, Seigneur, de détruire une redoutable armée par une femme ! » Puis, comme pour l'intéresser plus vivement encore, elle lui prodigue les titres les plus glorieux ; elle le nomme le Roi éternel des mondes, le créateur de la terre, l'auteur de tout ce qui respire ; elle le conjure de songer aussi au salut de sa maison et de ses sacrés tabernacles, de prouver aux nations qu'il est le Dieu tout-puissant, et qu'il n'en est point d'autre que lui.

On sait comment, au milieu des vœux du peuple, Judith sortit de Béthulie, et comment elle parut devant Holopherne. Elle sut captiver ce guerrier vaniteux, elle vanta sa gloire et sa valeur : « Parmi toutes les nations, on célèbre la sagesse de votre esprit, dit-elle ; on sait dans tout l'univers, que vous êtes le seul dont la puissance et la capacité éclatent dans tout le royaume d'Assur ; on ne parle, en tout pays, que de votre habileté dans la guerre ; tout tremble devant vous, les animaux comme les hommes, etc., etc. » Après cet exorde flatteur, elle s'appuie du discours d'Achior ; il n'a dit que la vérité ; mais les Hébreux ont irrité leur Dieu ; elle le sait, et ils périront. Elle s'est enfuie du milieu d'eux, pour échapper à leur ruine, car celle-ci est proche. « Je vous mènerai bientôt moi-même au milieu de Jérusalem, dit-elle, et tout le peuple d'Israël sera devant vous comme des brebis sans pasteur ; il ne se trouvera pas seulement un chien qui aboie contre vous. Ces choses me sont dites par la providence de Dieu, et je suis envoyée pour vous les annoncer. »

Elle fit et obtint d'Holopherne tout ce qu'elle voulut ; elle sortait et venait en toute liberté ; le quatrième jour, elle emportait la tête du guerrier d'Assur, dans le sac qui enfermait ses vivres. Béthulie était sauve, et son peuple délivré. (Voir les chap. XII et XIII.)

Alors Judith chanta l'hymne triomphal, que le peuple répéta en chœur. (Chap. XVI.)

« Le Seigneur renverse les armées, Jéhovah est son nom. Il a placé son camp au milieu de son peuple, il nous a délivrés de nos ennemis.

» Assur est venu des montagnes de l'Aquilon, sa multitude desséchait les torrents, ses chevaux remplissaient les vallées. Il a dit qu'il brûlerait mes frontières, qu'il tuerait mes jeunes gens, qu'il briserait au mur mes enfants à la mamelle, qu'il emmènerait captives mes vierges.

» Le Seigneur tout-puissant l'a frappé, il l'a livré aux mains d'une femme. Ce ne sont pas les jeunes guerriers, ni les Titans, ni les géants qui l'ont combattu ; Judith, fille de Mérari, l'a captivé par sa beauté ; l'éclat de sa chaussure a captivé ses yeux ; elle lui a tranché la tête avec son propre glaive.

» Les Perses ont été épouvantés de sa constance, les Mèdes de son audace. Le camp d'Assur a poussé des hurlements, quand les miens ont paru, faibles et mourant de soif. Les fils des jeunes femmes les ont tués commes des enfants qui fuient ; ils ont péri dans le combat devant la face du Dieu mon Seigneur.

» Chantons un hymne au Seigneur, un cantique nouveau à notre Dieu. »

Nous revenons aux prophètes.

NEUVIÈME ÉTUDE.

—

SECONDE ÉPOQUE PROPHÉTIQUE.

Jérémie, Sophonie, Joël, Habacuc, Abdias et Baruch.

(La marche des faits nous oblige à réunir ces noms.)

I. Jérémie. « Je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain sur toute la terre, et pour les rois de Juda, ses princes, ses prêtres et son peuple. Ils combattront contre toi, et ils ne prévaudront pas, car je suis avec toi pour te délivrer. » Et Jéhovah, étendant la main, lui toucha les lèvres et dit : « Voilà que j'ai mis ma parole dans ta bouche, va. » (Chap. 1er.)

II. Jérémie était fils du prêtre Elcias ; il naquit à Anathoth, petit village de la tribu de Benjamin, distant de Jérusalem de trois milles. Il commença à prophétiser très-jeune encore. Le royaume d'Israël n'était plus, et les jours n'étaient pas loin où celui de Juda devait succomber à son tour.

III. Quand Jérémie se leva, un roi pieux régnait depuis treize ans à Jérusalem. Arrière-petit-fils d'Ézéchias, il l'imitait par ses vertus et son courage ; il poursuivait l'idolâtrie avec ardeur, tuait ses prêtres, abattait ses autels et les hauts-lieux. Mais il mourut en combattant l'Égypte, et ce fut le plus grand malheur qui pût arriver à son peuple et à Jérémie. Celui-ci pleura le désastre de Ma-

geddon, et chaque année on répéta son chant de deuil sur la mort du saint roi Josias.

Dès lors Jérémie fut seul, avec les prophètes que nous avons nommés, pour combattre l'idolâtrie et sauver Israël de la colère de Dieu. Joachas ou Sellum, Joachim, Jéchonias et Sédécias furent des rois impies, que n'ébranlèrent ni les prophéties ni les malheurs. Sellum fut emmené en Égypte et périt dans les fers ; Joachim fut tué hors de Jérusalem et laissé sans sépulture ; Jéchonias mourut en Babylonie ; Sédécias l'y suivit les yeux éteints, après avoir vu massacrer sa famille et brûler Jérusalem. Jérémie leur avait prédit tous ces malheurs. Ces princes voyaient chaque jour les oracles s'accomplir ; ils se voyaient périr eux-mêmes les uns sur les autres, sans pouvoir sortir de leurs iniquités ni cesser leurs idolâtries.

Le peuple et les grands n'étaient pas moins stupides. Ils brûlaient de l'encens à Baal, à la lune, aux planètes et à toute l'armée des cieux. Jusqu'à l'entrée du temple, on avait consacré des chevaux au soleil. Dans l'enceinte même de ce temple, on préparait des femmes pour le culte d'Astarté. Le mont des Oliviers, en face de la maison de Jéhovah, avait, depuis Salomon, des hauts-lieux pour Astaroth, Chamos et Melchum. Au pied de cette montagne, dans la vallée d'Ennon, des mères sacrifiaient leurs enfants à Moloch au son du tambourin. La Judée n'était plus qu'un vaste temple d'idoles infâmes ou cruelles. Le peuple et les grands, les princes et les rois, les hommes et les femmes étaient affiliés à quelqu'un de ces cultes monstrueux qui désolaient le monde. La vertu était ignorée avec le Dieu qui la protége. Jamais le peuple hébreu n'était tombé si bas : « on n'eût pas trouvé un homme juste dans Jérusalem ! » (Jérémie, chap. v.)

A cela se joignait, comme conséquence, la haine des prophètes de Jéhovah. La fureur des devins et du sacerdoce les poursuivait sans cesse ; des chants populaires les tournaient en ridicule ; la menace retentissait sans relâche à leurs oreilles. Le prophète Urias, qui avait cherché son salut dans la fuite, fut tiré de l'Égypte, frappé du glaive de Joachim, et son corps fut jeté dans les sépulcres des derniers du peuple. Jérémie vit de toutes parts la mort. Ses compatriotes voulurent l'empoisonner. Les prêtres se saisirent de lui

pour le lapider, parce qu'il avait prophétisé contre le temple; le peuple le chanta dans les rues et les tavernes. Trois fois les grands le jetèrent dans les fers; ils le condamnèrent à périr au fond d'une citerne fangeuse; et, si Sédécias l'en fit extraire sur la prière d'un ami de Jérémie, le saint prophète n'échappera pas pour cela à la mort; après avoir goûté de toutes les douleurs et pleuré sur les ruines de sa patrie bien-aimée, il ira sur la terre étrangère, pour y être lapidé par les siens.

IV. Jérémie est le prophète des larmes, son cœur est tendre et bon, mais son caractère a peu de fermeté. Il voit ses prophéties inutiles, il pleure, il se plaint à Dieu, il appelle la solitude, il regrette sa mission prophétique. « Qui changera ma tête en eau, et mes yeux en une fontaine de larmes? je pleurerai nuit et jour les morts de la fille de mon peuple. Qui me donnera dans le désert une cabane de voyageur? et j'abandonnerai mon peuple et je me retirerai loin d'eux; car tous sont des adultères, une assemblée de prévaricateurs. (Chap. VIII et IX,) Tous se rient de moi; j'ai entendu les outrages de la multitude et la terreur de toutes parts : Poursuivez-le et nous le poursuivrons; la parole de Jéhovah est devenue pour moi l'opprobre et la dérision tout le jour. » Et il se plaint à Dieu de l'avoir engagé dans le ministère prophétique : « Il m'a attiré, dit-il, et j'ai été séduit; mais je ne me souviendrai plus du Seigneur, je ne parlerai plus en son nom. » (Chap. XX.)

V. Cependant cet homme, au cœur tremblant, marche avec intrépidité à la parole de Jéhovah, « car alors, dit-il, un feu ardent s'est comme allumé dans mes os. » (Chap. XX.)

Tantôt il monte à la porte du temple et y harangue le peuple. Sa parole est pleine d'énergie. Il rappelle, comme Isaïe, les bienfaits du Seigneur; il gourmande les prêtres et les gardiens de la loi, qui ont égaré la nation; il les envoie à Cédar et aux îles de Céthim, pour qu'ils voient si ces peuples ont quitté leurs vains simulacres, leurs dieux d'or et de bois, tandis qu'eux ont abandonné le Dieu vivant, et préféré la citerne de boue à la fontaine d'eau vive. (Chap. II.)

« Vous dérobez, dit-il au nom du Seigneur, dans une autre circonstance, mais toujours au même lieu, vous tuez, vous êtes adultères, vous jugez faussement, vous sacrifiez à Baal, et vous venez, dit le Seigneur, vous vous tenez en ma présence, et vous dites : « Nous sommes à l'abri de tout danger, quoique nous ayons commis toutes ces abominations, car nous avons avec nous le temple de Dieu : *Templum Domini, templum Domini, templum Domini est.* »

« Est-ce donc que ma maison, qui est faite pour la prière, sera une caverne de voleurs et un repaire de brigands ? dit le Seigneur ; je vis, oui, je vis, dit le Seigneur, et j'ai vu vos œuvres.

» Et maintenant, parce que vous avez fait toutes ces choses, et que me levant, je vous ai parlé dès le matin, et vous ne m'avez pas répondu, je traiterai cette maison en laquelle vous avez mis votre confiance comme j'ai traité Silo ; et je vous rejetterai loin de moi, comme j'ai rejeté vos frères, la race d'Éphraïm.

» Et toi, ne prie pas pour ce peuple, parce que je ne t'exaucerai pas. Ne vois-tu pas ce qu'ils font dans toutes les villes de Juda et jusque sur les places de Jérusalem ? » Et le prophète trace un tableau d'idolâtrie à laquelle prennent part tous les âges et tous les sexes. (Chap. VII.) Il faut voir tout ce discours, imité d'Isaïe.

Tantôt, chargé de chaînes, on voit le prophète annoncer ainsi la servitude à Juda ; tantôt, et toujours sur l'ordre de Dieu, il prend un vase de terre et descend dans la vallée d'Ennon, avec les anciens du peuple et du sacerdoce ; il déclame contre les horribles sacrifices offerts en ce lieu à Moloch ; il fait entendre les plus terribles prophéties pour le siége de Jérusalem : « Les mères mangeront le fruit de leurs entrailles ; l'ami, la chair de son ami. » Alors prenant son vase, il le brise contre terre en disant : « Voici ce qu'annonce Jéhovah Sabaoth : Je briserai ce peuple et cette ville, comme est brisé ce vase qu'on ne saurait réparer. » (Chap. XIX.)

Il profite de tous les événements qui peuvent survenir. On retrouve le manuscrit du Deutéronome écrit de la main de Moïse, il le fait lire au temple devant le peuple, pour qu'il entende la menace de Jéhovah, de la bouche même du saint législateur. Des fléaux se déclarent, la sécheresse désole le pays, il appelle à la pé-

nitence. Nabuchodonosor, après avoir vaincu l'Égypte, s'avance sur Juda; Jérémie collectionne ses prophéties et les envoie lire au temple par Baruch. Jérusalem est prise par Nabuchodonosor; à la suite de ce malheur si souvent prédit, un jeûne solennel est publié, la foule est immense dans la cité sainte; Baruch recommence la lecture publique des prophéties de son maître. Alors le peuple et les grands s'épouvantent, mais Joachim entre en fureur, il déchire le livre de Jérémie, le jette au foyer qui brûle devant lui, traite le prophète de vieil insensé et ordonne de l'arrêter avec son disciple.

VI. Cependant SOPHONIE, que l'on regarde comme l'abréviateur de Jérémie, faisait ailleurs entendre sa voix. Comme son maître, il reprochait aux Juifs leurs crimes et les appelait à la pénitence; il leur promettait que le Ciel s'apaiserait à leurs cris; qu'une loi nouvelle naîtrait de la première; que les louanges de Jérusalem seraient dans la bouche de tous les peuples.

« Sophonie n'a rien de singulier ni de supérieur dans l'ordonnance de ses plans, ni dans la couleur de son élocution, dit le docteur Lowth. » Il ne manque pourtant ni de mouvement ni de chaleur; on en pourra juger par le morceau suivant : « *Juxtà est dies Domini magnus, juxtà est et velox nimis; vox diei Domini amara, tribulabitur ibi fortis. Dies iræ, dies illa, dies tribulationis et angustiæ, dies calamitatis et miseriæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis, dies tubæ et clangoris super civitates munitas, et super angulos excelsos.* » (Chap. I.)

VII. JOËL peignait à grands traits les fléaux de Jéhovah et l'invasion des Chaldéens (Chap. I et II). Ses pensées sont élevées et hardies; ses plans, faciles à suivre; son expression, élégante, énergique et claire se plait aux métaphores, aux comparaisons, aux allégories, comme aux spectacles de la terreur.

« Les visages ont pâli, dit-il; la terre tremble devant eux (les Chaldéens). Ils entrent dans les villes, ils courent sur les murailles; ils montent au haut des toits, ils se glissent par les fenêtres comme le voleur. — Jour de ténèbres et d'obscurité, ce jour; jour de

nuées et de tempêtes. Avant la venue du Chaldéen, cette terre était un jardin de délices ; après son passage, ce n'était plus qu'un désert. Il était précédé par le feu dévorant, il est suivi de la flamme qui ravage. »

Cependant le prophète, comme Sophonie, invite à la pénitence :

« Déchirez vos cœurs, dit-il, et non vos vêtements ; revenez au Seigneur votre Dieu. Qui sait s'il ne reviendra pas à vous, s'il ne vous pardonnera pas?... Sonnez de la trompette dans Sion ; ordonnez un jeûne public ; convoquez une assemblée solennelle. Réunissez le peuple, assemblez les vieillards et les enfants, ceux même qui sont encore à la mamelle ; que l'époux sorte de sa couche et l'épouse de son lit nuptial ; que les prêtres et les ministres du Seigneur pleurent entre le vestibule et l'autel ; qu'ils crient : « Épargnez, Seigneur, épargnez votre peuple ; ne donnez pas votre héritage à l'opprobre et aux insultes des nations ; ne souffrez pas qu'on dise parmi les peuples : où est leur Dieu ? » Ce qu'Homère et Virgile ont écrit de plus touchant pour peindre les infortunes de Priam et de sa famille ne nous semble pas égaler ce passage de Joël.

Il est plus admirable encore, lorsqu'il représente le Très-Haut réconcilié avec son peuple, lorsqu'il annonce la gloire et la prospérité de la nouvelle Jérusalem, l'esprit de prophétie répandu sur l'Église, et qu'il peint le dernier jugement de la race humaine dans la vallée de Josaphat.

VIII. Habacuc, à son tour, se désolait du spectacle des crimes qui inondaient la Judée. « L'impie prévaut contre le juste, disait-il ; on ne voit plus que des arrêts pervers. » Il montre, comme Joël, le Chaldéen « qui enveloppe les peuples dans ses rêts. Il étend son âme comme l'enfer, il est insatiable comme la mort.... Ses coursiers sont plus vites que le léopard, plus ardents que le loup qui s'élance dans les ténèbres.... Il dompte tous les peuples, il assujettit toutes les nations. Il se joue des rois et des princes ; les forteresses sont pour lui sans remparts ; il ouvre la tranchée et il est dans la place.... Mais il deviendra lui-même le jouet des peuples opprimés.... Seigneur, nous ne mourrons pas, s'écrie le pro-

phète rempli d'espérance, le Chaldéen accomplit vos justices; vous ne l'avez rendu fort que pour punir....; mais l'idole sera abattue, et Jéhovah résidera en son saint temple; et l'univers entier se taira en sa présence. » (Chap. I et II.)

Alors le prophète chante la délivrance de la captivité de Babylone, qu'il compare à celle de l'Égypte dont il raconte les miracles (Chap. III). Cette ode qui est une des plus belles compositions de la muse hébraïque, rappelle par son énergie et sa marche bondissante les chants les plus antiques du peuple d'Israël, les hymnes de Moïse et de Débora.

Habacuc imite presque toujours Isaïe, mais d'une manière originale et neuve. « L'ensemble de son livre, dit Herder, forme un tout aussi beau et aussi complet que son ode; je serais presque tenté d'appeler ce livre la couronne des chants lyriques de la poésie des Hébreux. »

IX. On le voit, le Seigneur ne laissait pas son peuple sans avertissements; *il s'était levé de grand matin*, comme il le dit par la bouche de Jérémie; il avait multiplié les prophètes. Comme aux jours d'Isaïe, leur voix retentissait partout. Aidé de ces amis de Dieu, Jérémie avait longtemps espéré éclairer la nation et l'arracher à sa ruine. Il n'en fut rien; les princes étaient remplis

De cet esprit d'imprudence et d'erreur
De la chute des rois funeste avant-coureur. (*Athalie.*)

Le peuple aussi était incurable; et Dieu dut frapper ce dernier coup dont il avait tant menacé. *Le grand fleuve de Babel*, comme avait dit Isaïe, *déborda par toutes ses rives et remplit toute l'étendue de la terre du Seigneur;* Nabuchodonosor inonda la Judée de ses légions; et bientôt Jérusalem embrasée se coucha tristement dans la cendre; ses fils et ses filles, chassés comme un troupeau par un vainqueur impitoyable, franchirent les montagnes et s'assirent en gémissant sur les fleuves de Babylone. La captivité, la ruine, l'esclavage et le déshonneur, commencés sous Joachim, continués sous Jéchonias, furent alors au complet : le temple et Sion n'étaient plus.

X. Ici un spectacle touchant s'offre à nos regards ; des accents inconnus depuis les jours du saint Arabe, vont retentir à nos oreilles : l'Orient seul connaît *les lamentations qui égalent les douleurs*. Assis sur le rocher, à l'ombre du palmier, près du tombeau des rois, le prophète des douleurs promène son regard, comme plus tard le Christ, sur la cité sainte. Il contemple, les yeux mouillés de pleurs, cette ville splendide, bien plus magnifique que ne le fut jamais Palmyre que l'on admire encore au désert, cette ville couverte naguère de mille palais, œuvres de David, de Salomon et de vingt autres rois ; il la voit en poussière avec son incomparable temple ; elle est veuve et gémissante ; ses rues sont désertes, ses maisons abattues, ses sentiers pleurants et solitaires. Personne ne monte plus à ses solennités *in equis, et in quadrigis, et in lecticis, et in mulis, et in carrucis*, comme le disait autrefois Isaïe. Les dromadaires de Madian et d'Épha sont absents, ils ne viennent plus inonder les coteaux de Sion ; les peuples ont oublié la sainte montagne de Jéhovah ; s'ils la regardent encore, c'est pour faire entendre sur elle le sifflement du mépris.

A cette vue, le prophète, comme aux jours des funérailles, fait entendre son chant de deuil. Il pleure les malheurs de Sion, mais aussi les crimes qui les ont causés ; et il ajoute à la censure l'espérance et la prière. Il enverra son chant funèbre, à Babylone, aux malheureux captifs, et les Juifs y liront les douleurs de Jérusalem ; alors ils auront regret de leurs crimes et appelleront Jéhovah.

XI. « Comment est-elle assise solitaire, la ville pleine de peuples ? Elle a été vue pleurant dans la nuit, ses larmes inondaient son visage. Oh ! vous tous qui passez par le chemin, regardez, et voyez s'il est douleur semblable à ma douleur ! Hélas, la fille de Sion étend en vain ses mains suppliantes : il n'est personne qui veuille la consoler. » (Chap. I.)

Tout, dans cette poésie, *prend un corps, une âme, un esprit, un visage*. Jérusalem n'est plus une ville ravagée par de cruels ennemis ; c'est une tendre mère, privée de ses enfants ; c'est une veuve désolée, couverte de poussière, qui tend ses bras vers tous, appelant le secours. Les êtres inanimés partagent sa douleur ; le poëte leur

prête du sentiment ; les chemins même qui conduisent à cette ville malheureuse, s'associent au deuil public. L'élégie profane n'a rien de pareil.

« A qui te comparerai-je, à qui es-tu semblable, fille de Jérusalem ? A qui t'égalerai-je? Comment te consoler, fille de Sion? Ta douleur est vaste comme la mer. Tous ceux qui passent par le chemin ont frappé des mains sur toi ; ils ont sifflé et secoué la tête, disant : Est-ce là cette ville, d'une beauté parfaite, la joie de toute la terre? »

« Voyez, Seigneur, et considérez qui vous avez ainsi ravagé ; les mères ont dévoré le fruit de leurs entrailles, leurs petits enfants à la mamelle ! Le prêtre et le prophète ont été égorgés dans le sanctuaire du Seigneur. L'enfant et le vieillard sont étendus sur la terre ; mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous le glaive ; vous les avez tués au jour de votre fureur, vous les avez frappés, et vous n'avez pas été ému ! Vous avez convoqué comme à un jour solennel mes ennemis ; dans le jour du Seigneur nul n'a fui, nul n'a été laissé ! Ceux que j'ai nourris et élevés, mon ennemi les a dévorés. — Le Seigneur a tendu son arc, il m'a fait le but de ses flèches ; il a décoché dans mes reins les filles de son carquois. » Quel tableau douloureux ! « Il m'a remplie d'amertume et abreuvée d'absinthe. Il a brisé mes dents jusqu'à la dernière, il m'a nourrie de cendre ! La paix s'est éloignée de mon âme, et j'ai méconnu le bonheur ! J'ai dit : C'est fait de moi ; il n'est plus d'espoir du côté du Seigneur. » Voilà la douleur à ses dernières limites ; cette femme se tord dans la poussière, elle sanglote pleine de larmes. Cependant, écoutez ce cri déchirant qui ébranle l'âme et la brise : *Recordare paupertatis, et transgressionis meæ, absynthii et fellis !* « Souvenez-vous de mon affliction, de mes enfants en exil, du fiel et de l'absinthe dont je suis abreuvée. » Elle a perdu tout espoir, dit-elle, du côté du Seigneur, et néanmoins elle jette vers lui son cri de détresse et de supplication ; il est irrité, mais il fut son père, et elle sait qu'il est Dieu ! Cette scène est pleine de pathétique. (Chap. III.)

« Les Nazaréens étaient plus blancs que la neige, plus purs que le lait, plus brillants que les perles, plus éclatants que le saphir. Leur visage est devenu plus noir que le charbon ; ils ont été mé-

connus sur la place; leur peau s'est attachée à leur os, elle s'est desséchée, elle est devenue comme le bois. » (Chap. IV.) Quelle peinture! « Candidiores Nazaræi ejus nive, nitidiores lacte, rubicundiores ebore antiquo, sapphiro pulchriores. Denigrata est super carbones facies eorum. Adhæsit cutis eorum ossibus; *aruit*, et facta est *quasi lignum!* »

Alors le prophète, inondé de ses pleurs, présente à Dieu sa prière :

« Seigneur, regardez notre opprobre. Nous sommes devenus comme des enfants privés de leur père; notre héritage est à l'étranger et nos maisons à l'ennemi. Nous avons bu notre eau à prix d'argent; nous avons donné nos bras à l'Égypte et à l'Assyrie pour avoir du pain; notre peau est brûlée comme l'âtre, au milieu des horreurs de la faim. Seigneur, nous oublierez-vous pour jamais? Nous abandonnerez-vous dans la longueur des jours? Revenez, Seigneur, et nous vous reviendrons; donnez-nous la vie comme aux jours d'autrefois... Mais vous nous avez rejetés! et vous êtes irrité contre nous! » (Chap. V.)

XII. Lorsqu'au jour de son deuil solennel, l'Église chrétienne redit ces paroles d'affliction dans la musique de Palestrina, ou simplement par la voix d'un enfant, les cœurs s'émeuvent et s'attendrissent. Quel ne dut pas être l'effet de ces hymnes funèbres dans la bouche de ce peuple captif, hommes, femmes, enfants, prêtres et prophètes pleurant sur les fleuves de Babylone, appelant leur patrie, assis non loin des cachots où gémissaient les deux derniers de leurs rois, dont l'un même était aveugle! Depuis plus de neuf siècles ils chantaient le cantique de Moïse qui leur prédisait ces malheurs. Quelle profonde impression tout cela ne dut-il pas faire sur leur âme!

XIII. Jérémie ne borna pas là son ministère vis-à-vis des captifs de Babylone. Il avait reçu l'ordre de ne pas abandonner Jérusalem, il enverra ses lettres d'exhortation à ses chers exilés, il leur adressera des ambassadeurs, il leur recommandera par une lettre célèbre de fuir l'idolâtrie (Baruch, chap. VI). Il donnera à Saraïas,

frère de Baruch, le livre où il a écrit le mal qui doit venir sur Babylone. Saraïas le lira aux exilés; il l'attachera à une pierre et le jettera au milieu de l'Euphrate, en disant : « Ainsi périra Babylone. » (Chap. L, LI.) Cette prophétie sera la consolation et l'espérance d'Israël.

XIV. ABDIAS portera aux captifs de semblables paroles. Celui-ci, en passant, rencontrera l'Idumée qui s'est réjouie de la ruine de Jérusalem, qui a crié aux Chaldéens du haut de ses rochers : « *Exinanite, exinanite, usque ad fundamentum in eâ :* Détruisez-la jusqu'aux fondements : » Vœu fraternel d'Édom pour la fille d'Israël! Le prophète lui envoie de la vallée ce mot sublime : « *Et si inter sidera nidum posueris, indè te detraham, dicit Dominus :* Quand même tu poserais ton nid au-dessus des étoiles, je t'en ferais bien descendre, dit le Seigneur. » Ces mots caractérisent assez l'unique chapitre que nous ayons d'Abdias.

XV. BARUCH partit aussi pour Babylone. C'était encore un messager de paix; il ne portait aux captifs que des consolations, les caresses et les exhortations de Jérusalem. Ses pensées sont nobles et élevées, ses images faciles et limpides, sa parole est douce comme l'aurore. Les chapitres IV et V sont ravissants. Là, Jérusalem parle de son deuil à ses petits enfants qu'elle regrette; elle les appelle des noms les plus délicats et les plus caressants; elle les plaint; elle gémit sur eux comme une mère; elle leur recommande d'avoir bon courage et de crier vers le Seigneur; elle va bientôt, dit-elle, rejeter ses vêtements de deuil, car elle voit déjà sur les montagnes blanchir l'aurore de leur délivrance; elle voit revenir ses bien-aimés; on les lui ramène comme les fils des rois; elle ouvre ses bras pour les recevoir, et son âme surabonde d'amour et de joie.

Lafontaine s'était épris d'une grande admiration pour Baruch. On sait que dans la naïve simplicité de son cœur, il demandait à tous ceux qu'il rencontrait : « Avez-vous lu Baruch? c'est un bien grand écrivain. » Ce témoignage en vaut un autre; il est d'ailleurs bien mérité. Quand Baruch lut son livre à Jéchonias, aux princes, aux

anciens, et à tout le peuple, ils pleurèrent en l'entendant : Le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas.

XVI. Avant de partir pour Babylone, Baruch avait suivi son maître en Égypte avec une partie du peuple qui s'y était retiré. Jérémie continuait là ses exhortations au peuple qu'il aimait; il pleurait ses maux et poursuivait ses erreurs. Mais on croit que ces hommes, dont les fautes et le bonheur lui inspiraient tant d'intérêt, le lapidèrent; le prophète de la captivité rencontra la mort aux lieux où les fils de Jacob avaient trouvé leur première servitude.

XVII. Jérémie ne manque ni d'élégance ni de sublimité; il s'en faut néanmoins qu'il égale Isaïe sous ce rapport, si ce n'est peut-être dans les chapitres II, VII, XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX, L et LI, où il menace Jérusalem, Babylone et quelques peuples voisins. Saint Jérôme semble lui reprocher quelque rusticité de langage, « mais je l'avouerai, dit ici le docteur Lowth, je n'en ai pas trouvé la moindre trace dans ses écrits. Jérémie a peut-être moins d'élévation dans les pensées qu'Isaïe, moins de netteté et de précision dans les périodes; mais il a le ton qui convient à un écrivain dont le principal objet est d'exciter les émotions douces, la douleur et la pitié. » Chez Isaïe, l'imagination brille de tout l'éclat de ses richesses; chez Jérémie le sentiment domine. On ne lira jamais quelques-uns de ses chapitres et surtout ses lamentations, sans être souvent et fortement ému. Les âmes mélancoliques aiment cet homme doux, rêveur et poétique; elles se plaisent à gémir avec lui. Les caractères timides, en le lisant, sont heureux de trouver en lui leurs faiblesses et leurs incertitudes. Cependant ils peuvent apprendre de Jérémie qu'un cœur tremblant sait connaître son devoir, ne point faillir, et combattre au besoin jusqu'à la mort. Jérémie est la figure de Jésus-Christ. Le Sauveur frémit à la vue de sa passion; il n'affecta point la force; il mourut comme un agneau.

XVIII. On a accusé les prophètes de nourrir une haine implacable contre tous les hommes, et un fanatisme farouche qui leur fait sans cesse lancer l'anathème. Nous convenons que leurs expressions énergiques peuvent faire naître ce préjugé.

Cependant on doit savoir que la tâche de Moïse lui fut, pour ainsi dire, imposée malgré lui, qu'il fallut contraindre Ézéchiel, Jérémie et plusieurs autres à faire et à dire ce qu'ils ont fait et dit. Comment pourrait-on prendre plaisir à annoncer des calamités? et n'est-il pas toujours plus agréable, plus doux de prédire le bonheur? Aussi les prophètes souffraient-ils eux-mêmes des maux qu'ils étaient forcés d'annoncer; et comme ces maux étaient déjà pour eux des faits accomplis, ils en étaient plus affligés que les peuples qu'ils devaient frapper. Sous ce rapport, Jérémie surtout est digne de notre pitié. L'âme la plus tendre, la plus aimante, devait être témoin des temps les plus durs, et en prévoir de plus cruels encore.

« Mes entrailles! Oh! mes entrailles, comme elles me torturent! Mon cœur, comme il tressaille, comme il palpite d'angoisses! Et pourtant je ne puis me taire.

» Car mon âme entend le son des trompettes, elle entend des cris guerriers. Malheur! malheur! s'écrient-ils tous autour de moi; on ravage le pays, on ravage ma tente; comme il a été rapidement enlevé le toit qui m'abritait!

» Jusqu'à quand verrai-je ce drapeau? jusqu'à quand les entendrai-je, ces trompettes? J'ai beau voir, j'ai beau entendre; mon peuple est fou, il ne voit, il n'entend pas, lui. Il ressemble à des enfants sans jugement, il n'a point de raison; il a de la science pour le mal, il n'en a point pour le bien!

» Je contemple le pays: il est ravagé, il est désert! Je contemple le ciel : il n'a point de lumière! Je regarde les montagnes : elles tremblent et déjà toutes les collines chancellent!

» Je regarde encore, et je ne vois plus personne! Les oiseaux mêmes se sont enfuis, il n'y en a plus sous la voûte du ciel!

» Je regarde encore : le mont Carmel est un désert! et toutes ses villes se sont anéanties devant le regard de Jéhovah, devant le regard enflammé de sa colère! car il a dit ainsi, lui, l'Éternel, etc. »

Un prophète qui prélude ainsi à son message de deuil, ne s'en acquitte pas pour satisfaire ses penchants haineux ou sa malignité innée; et ce n'est pas seulement Jérémie, mais tous les prophètes, qui se montrent ainsi pénétrés de sombres terreurs et de tendre

compassion. Dès que l'orage est passé, leur âme s'épanouit comme une rose aux rayons du soleil, et leur inspiration prophétique, débarrassée de la tourmente, repousse les nuages, et prédit le bien sept fois sept fois.

Nous avons dû faire ces réflexions avant de quitter Jérémie qui nous les a suggérées, et avant de passer à Ézéchiel qui en a besoin.

DIXIÈME ÉTUDE.

TROISIÈME ÉPOQUE PROPHÉTIQUE.

Ézéchiel. Daniel.

I. La cinquième année de la transmigration d'Ézéchiel, les cieux s'ouvrirent sur sa tête, et il vit les visions de Jéhovah, visions mystérieuses, dit M. Rohrbacher, qui semblent entr'ouvrir le sanctuaire de la Providence. Il exerça son ministère prophétique durant vingt années, non loin de Karkémis, sur le fleuve Chobar, un des affluents de l'Euphrate. C'était le pays de Balaam. On croit qu'il fut tué par un prince de sa nation, irrité de ses leçons courageuses. On a vanté la constance intrépide de certains orateurs de la Grèce; le ministère prophétique en Israël était autrement dangereux.

II. Le docteur Lowth compare Isaïe à Homère, Jérémie à Simonide, Ézéchiel à Eschyle. Isaïe cherche la pompe et la magnificence, il l'obtient toujours et avec un goût exquis ; Jérémie aspire rarement au sublime, il préfère la douceur de l'élégie ; Ézéchiel est inférieur à tous deux, pour la grâce et l'élégance de la poésie ; mais il montre généralement une ardeur et une énergie incomparables.

Ses pensées sont hautes, pleines de feu, dictées par la colère ou l'indignation. Il est terrible, véhément, tragique, toujours sévère et menaçant. Il est presque l'égal d'Isaïe par l'élévation, mais cette élévation, comme nous allons le voir, est d'un genre tout différent. Son style est grand, plein de gravité, austère, un peu rude, souvent aussi d'une excessive négligence. Il est riche en images pompeu-

ses, magnifiques, effrayantes, mais quelquefois d'une nature si commune, qu'elles nous choqueraient, si nos mœurs devaient toujours être le modèle des mœurs de tous les peuples. Ses allégories sont saisissantes et sublimes, parfois singulières et bizarres comme ses images.

Il emploie fréquemment les répétitions, non pour l'agrément et la beauté, mais par indignation et par véhémence. Le Seigneur lui montre les idolâtries qui ont lieu à Jérusalem. (Chap. VIII.) Un premier tableau d'abominations est mis sous ses yeux. *Certè vides,* lui dit le Seigneur, *et adhùc conversus videbis abominationes majores, quas isti faciunt.* Un second tableau, un troisième, un quatrième sont offerts à ses regards, et toujours revient la répétition : *Certè vides, et adhùc conversus,* etc. Ce morceau rappelle le *Et in his non est aversus furor ejus, et adhùc manus ejus extenta,* que nous avons admiré dans Isaïe. Ces sortes d'encadrements de tableaux, dont les prédicateurs du XVIIe siècle, Massillon en particulier, ont fait un grand usage, produisent beaucoup d'effet ; ils obligent l'orateur à graduer ses matières et à aller toujours en augmentant d'intérêt. Ézéchiel n'y manque jamais.

Ézéchiel chérit beaucoup l'énumération ; il en pousse même les détails à l'excès ; il les épuise comme ses images, et ne laisse plus rien à deviner au lecteur. Son chant de deuil sur Tyr est un sublime inventaire. On y voit, comme dans les éloges qui avaient lieu aux funérailles, une longue et pompeuse énumération des peuples, des richesses, des trésors, des objets d'art, des marchandises, des biens de toute espèce que Tyr et son roi possédaient avant leur désastre. (Chap. XXVII.) Mais la perte de tant de félicité fait ressortir davantage l'étendue de l'infortune, la profondeur de la ruine, et le néant des grandeurs humaines. Bossuet suit cette méthode dans la plupart de ses oraisons funèbres, Ézéchiel l'avait trouvée dans Isaïe. Ce prophète est essentiellement imitateur ; mais il sait aussi dissimuler habilement ses imitations, il les recouvre toujours avec adresse du sceau de son originalité.

Quelque sujet qu'Ézéchiel entreprenne de traiter, il le poursuit avec persévérance, il s'y tient exclusivement attaché, il ne s'en détourne que rarement, en sorte qu'il n'est presque jamais diffi-

cile de saisir la suite et la liaison de ses idées. Son élocution est infiniment claire, et, s'il est parfois obscur, l'obscurité est presque tout entière dans le sujet. Ce ne sont pas ses morceaux poétiques qui en présentent le plus, ce sont des visions en narrations historiques, comme celles qu'on trouve dans Osée, Amos et Zacharie.

La plus grande partie du livre d'Ézéchiel est poétique, soit qu'on en considère les sujets, soit qu'on s'arrête au style ; mais les périodes en sont presque toujours si négligées et si peu régulières, dit le docteur Lowth, que nous ne savons trop quel jugement porter à cet égard.

III. Vaincu peut-être dans tout le reste par plusieurs des autres prophètes, Ézéchiel, avons-nous dit, n'a jamais été égalé par aucun écrivain, dans le genre auquel la nature semble l'avoir uniquement destiné, c'est-à-dire, en énergie, en véhémence, en majesté sombre et lugubre. Nous allons prouver par des citations ce que nous disons ici.

Le livre d'Ézéchiel peut se diviser en trois parties : la première renferme des reproches et des prophéties de ruine adressés à Jérusalem ; la seconde, les *Onus* des peuples ; la troisième, les prophéties concernant la restauration ou le rétablissement du peuple juif. Nous puiserons à ces trois sources, pour faire connaître, *autant que possible*, ce prophète. Les Hébreux ne permettaient point la lecture d'Ézéchiel avant trente ans, à cause de la liberté de certaines images : *Maxima debetur puero reverentia.*

IV. Nous avons déjà indiqué le tableau des idolâtries auxquelles le peuple juif se livrait à Jérusalem.

Le tableau de la désolation qui suivra et punira ces abominations, est rempli de traits d'une énergie singulière. (Chap. VII.) On ne sait où le prophète va chercher ses sombres images, et l'on croit entendre à chaque parole qui tombe de ses lèvres, les sons lugubres de la trompette guerrière, ou les battements d'ailes des vautours qui volent au carnage.

« J'étendrai sur toi tes iniquités. »

Voilà la première menace du Seigneur ; le crime du méchant sera son supplice, il l'enveloppera comme un manteau de feu.

« Une affliction et encore une affliction ; la fin vient ; la fin se hâte ; la ruine est sortie. Voilà le jour, le voilà, il vient. »

Quel mouvement ! quelle rapidité ! le châtiment suit la menace ; il semble que le prophète n'ait pas le temps d'achever la malédiction, que déjà elle est tombée sur toute la terre.

« Que celui qui achète ne se réjouisse point, que celui qui vend ne s'afflige point. Toute joie est vaine, toute douleur inutile ; à quoi serviront les richesses ? Elles ne rassasieront pas leurs âmes et n'assouviront pas leur faim. »

A chaque verset le prophète assombrit encore le tableau et trouve des accents plus terribles. Mais pour porter la terreur à son comble, il abandonne tout à coup les images sensibles, et le cri des douleurs matérielles ; il fait succéder à la peinture des profanations du temple, du malheur des peuples, de la ruine des cités, le tableau des douleurs morales et du désespoir des âmes.

« Ils rechercheront la vision du prophète. »

Mais il n'y aura plus de prophète pour leur apporter les consolations du Seigneur.

« La loi périra dans les prêtres et le conseil dans les anciens. »

Les prêtres ne comprendront plus le sens de la loi, et ce dépôt sacré périra dans leurs mains ; les vieillards oublieront la sagesse, et ils parleront comme des insensés.

« Alors le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. »

V. Onus des peuples. *Ruine de Tyr.* — « Fils de l'homme, parce que Tyr a dit de Jérusalem : Victoire ! la porte du peuple est brisée, je m'agrandirai de ses ruines, voici ce que dit le Seigneur :

« Tyr, me voilà contre toi, et je soulèverai contre toi des peuples nombreux, *comme la mer soulève ses flots ;* ils briseront les murs de Tyr, ils renverseront ses tours ; j'en disperserai jusqu'à la poussière, et je rendrai Tyr *à la pierre nue, propre à sécher les filets au milieu de la mer*. Moi, j'ai parlé, dit le Seigneur Dieu : Tyr sera la proie des nations. » (Ire partie.)

« Voilà que j'amènerai contre toi Nabuchodonosor, le roi des rois..; il t'environnera de retranchements, il comblera tes fossés, *il*

élèvera contre toi son bouclier, il renversera tes tours. Au cri des cavaliers, au bruit de ses coursiers, et de ses roues et de ses chars, *tes murailles s'ébranleront, lorsqu'il entrera par tes portes*. La multitude de ses chevaux te couvrira de poussière ; il frappera ton peuple du glaive ; tes statues en qui tu mettais ton orgueil rouleront sur la terre ; le son de tes cithares ne sera plus entendu ; tu ne seras plus rebâtie jamais ? » (IIe partie explicative de la Ire.)

« Au bruit de ta ruine, aux gémissements de tes blessés, les princes de la mer descendront de leurs trônes, ils quitteront les signes de leur grandeur ; *vêtus d'épouvante, ils s'assoiront sur la terre*, ils diront : Comment es-tu tombée, toi qui habites sur les flots, ville superbe, qui as dominé la mer ? *Maintenant les îles tremblent au jour de ta ruine ;* elles se troublent au milieu de la mer, *parce que personne ne sort de toi.* » (Ier effet : épouvante des peuples et crainte du Seigneur.)

« Quand je t'aurai précipitée avec ceux qui descendent dans le lac, au milieu du peuple éternel, et que je t'aurai jetée au fond de la terre dans les solitudes profondes, avec ceux qui descendent dans la mort, alors *j'aurai établi ma gloire sur la terre des vivants.* » (IIe effet : gloire de Dieu.)

« Je te réduirai à rien, et tu ne seras pas, et on te cherchera, et on ne te trouvera plus jamais, dit le Seigneur Jéhovah. » (Chap. XXVI.)

Ézéchiel, comme Isaïe, pousse ses descriptions jusqu'au dernier degré d'énergie. Il est impossible que l'âme du lecteur ne soit pas pénétrée d'horreur, et cette horreur même devient, comme on va le voir, l'effet le plus puissant et le comble de l'art. — Un bruit lugubre s'élève du côté de l'Égypte. Dieu va punir l'orgueil de Pharaon et de son peuple. « Fils de l'homme, dis-lui : Tu as été comparé au lion des nations et au dragon des mers ; tu agitais ta corne dans les fleuves, tes pieds troublaient leurs eaux, et tu foulais les fleuves.

» C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur : J'étendrai sur toi mes rets, au milieu de la foule des peuples, et je te tirerai dans mes filets, et je t'amènerai sur la terre ; je te jetterai sur la surface d'un champ, et je ferai habiter sur toi tous les oiseaux du ciel, et je rassasierai de toi tous les animaux de la terre. Les astres du ciel

s'attristeront sur toi, et j'étendrai les ténèbres sur ton royaume, lorsque les tiens, blessés à mort, tomberont au milieu de la terre, dit le Seigneur Dieu. » (Ire partie.)

« Je porterai l'épouvante dans le cœur des peuples, quand j'amènerai tes débris au milieu des nations, en des contrées que tu ignores ; et je frapperai de stupeur des peuples nombreux ; leurs rois frémiront d'épouvante et d'horreur, lorsque les éclairs de mon épée brilleront devant leurs faces ; et chacun d'eux tremblera soudain pour son âme au jour de ta ruine. » (But moral.) « L'épée du roi de Babylone viendra sur toi, etc. » (IIe partie explicative.)

« Fils de l'homme, commence le chant lugubre sur la multitude d'Égypte ; traîne-la, elle et les filles des nations puissantes, au fond de la terre, avec ceux qui descendent dans le lac. En quoi es-tu plus beau ? Descends et dors avec les incirconcis. » Là sont tous ceux qui ont été tués par l'épée, chaque monarque au milieu des siens : Assur et tout son peuple, Mosoch, Thubal et tout son peuple, Élam et tout son peuple, Édom et ses rois et ses chefs, qui ont péri, eux et les leurs par l'épée ; là sont les princes de l'Aquilon et tous les chasseurs ; ils ont été conduits avec les morts, tremblants et confondus dans leur force. La multitude est couchée autour de leur fosse.

» Ils parleront à Pharaon du milieu du gouffre. Et Pharaon les a vus, et il s'est consolé de toute la multitude de son peuple qui a péri par le glaive. — J'ai jeté ma terreur dans la région des vivants ; et Pharaon et toute sa multitude ont dormi au milieu des incirconcis, avec ceux qui ont été frappés par le glaive, dit le Seigneur Dieu. » (Chap. XXXII.)

Aucune langue ne pourrait, à ce qu'il nous semble, fournir un morceau qui offrît quelque trait de ressemblance avec celui-ci. Quelle majesté dans la peinture de ces rois, de ces peuples, précipités pêle-mêle dans l'abîme : peuples de l'Asie, peuples de l'Égypte, peuples de l'Afrique, peuples de toutes régions, que moissonne le glaive de Nabuchodonosor, *mon serviteur*, dit Jéhovah ! — Jamais on ne vit un pareil conquérant, de pareils désastres, un pareil carnage. Mais quelle singularité d'élocution dans les tableaux qu'en fait Ézéchiel, dans ce retour continuel des mêmes tours et des mêmes expressions ! « Là est Élam, là est Édom, là est Thubal,

etc. » L'imagination s'épouvante, en contemplant ces catacombes de morts qui appellent Pharaon.

In gladiis fortium dejiciam multitudinem tuam; Dieu abat les peuples, comme la faux du moissonneur, les épis. *Inexpugnabiles omnes gentes hæ;* le Chaldéen est l'instrument du ciel, il porte avec lui ses décrets : sa force est irrésistible. *Vastabunt superbiam Egypti;* un mot pour peindre la magnificence de l'Égypte ravagée. Et voyez les cadavres répandus çà et là sur le sol, que les oiseaux et les quadrupèdes emportent et traînent sur les montagnes, sur les collines, dans les vallées : *Habitare faciam super te omnia volatilia cœli; saturabo de te bestias universæ terræ; dabo carnes tuas super montes; implebo colles tuos sanie tuâ; valles implebuntur ex te.* On ne voit partout que des cadavres et des chairs sanglantes. A la vue de ce désastre, le ciel se voile, les astres se couvrent de deuil et semblent verser des pleurs : *Operiam cœlum; nigrescere faciam stellas; omnia luminaria cœli mœrere faciam super te.* Cependant les rois et les peuples étrangers voient passer devant eux les débris de l'Égypte et ses esclaves. A cette vue, ils sont tremblants de peur ; il leur semble que le terrible Jéhovah fait voler son glaive sur leur face, pour les menacer : *Stupescere faciam super te populos multos, cùm induxero contritionem tuam in gentibus, super terras quas nescis; et reges horrore nimio formidabunt super te, cum volare cœperit gladius meus super facies eorum, et obstupescent repentè singuli pro animâ suâ.* Il ne faut pas deux tableaux de ce genre pour immortaliser un peintre. *Stupescere populos :* voilà un spectateur, mais qui pâlit d'effroi. *Contritionem tuam,* mot abstrait qui représente les débris qui passent et s'en vont. *Super terras quas nescis,* lointain indéfini, qui emporte l'imagination, à la suite des esclaves vendus, on ne sait en quelles régions; mais le grand trait est dans cette stupeur des rois qui regardent le glaive menaçant de Jéhovah, étincelant à leurs yeux et passant sur leur visage : *Cùm volare cœperit gladius meus super facies eorum, obstupescent repentè singuli pro animâ suâ.* C'est ainsi que Jéhovah instruisait les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.* Dieu nous garde de pareilles leçons !

VI. Le peuple juif avait été dévasté comme Tyr et l'Égypte; mais il n'était point voué à l'extermination comme les autres peuples célèbres de l'Orient : Dieu se le gardait, et il le gardera jusqu'à la fin des siècles, parce qu'il est son peuple choisi, et qu'il a besoin de son témoignage.

En ce temps-là cependant, le peuple d'Israël, courbé sous la verge du tyran étranger, voué à des travaux cruels, mourant de fatigues et de persécutions, désespérait de rentrer jamais en grâce avec le Seigneur, et de revoir *les fertiles vallées, doux pays de ses aïeux*. Ézéchiel partageait peut-être lui-même les inquiétudes de sa nation. Dieu voulut ôter à son prophète et à son peuple leurs incertitudes.

« La main du Seigneur fut sur moi, et le Seigneur m'emporta en esprit; et il me déposa au milieu d'un champ; et ce champ était rempli d'ossements. Et il me conduisit deçà et delà, autour de ces os; et ils étaient en grand nombre sur la surface du champ, et très-secs. »

Ce début grave et solennel s'empare vivement de l'attention : il répand dans l'âme on ne sait quelle terreur religieuse, qui la prépare à quelque chose d'extraordinaire.

« Il me dit : Fils de l'homme, ces ossements peuvent-ils revivre? Je dis : Seigneur Dieu, tu le sais.

» Et il me dit : Parle à ces os, et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur : Moi, j'enverrai en vous l'esprit, et vous vivrez, et je mettrai sur vous des nerfs, et je ferai croître sur vous des chairs, et j'étendrai sur vous la peau, et je vous donnerai l'esprit, et vous vivrez; et vous saurez que je suis le Seigneur. » Voilà le langage du Dieu de Moïse : *Ego occidam et ego vivere faciam :* il ranime et rebâtit des cadavres, comme il forma le premier homme et lui souffla la vie.

« Je parlai comme il m'avait ordonné; et *pendant* que je prophétisais, un *bruit s'entendit,* et voilà que tout *s'est ébranlé; et les os s'approchèrent des os, chacun à sa jointure.* Je regardais, et voilà les nerfs et les chairs qui *montaient* et recouvraient ces os, et la peau qui s'étendait par-dessus; mais l'esprit n'était pas en eux. » Ce tableau fait pâlir toute louange, comme dirait Bossuet; on est sur la scène avec le prophète, on écoute et l'on regarde : « Un

bruit s'entendit, et les os secs s'ébranlaient et se rapprochaient, et les chairs *montaient* et *recouvraient*, etc. » Ces derniers traits sont si vifs qu'ils rappellent involontairement à la pensée ces métamorphoses merveilleuses qu'inventa la Grèce, et qui sont parfois d'une poésie si gracieuse, que la sculpture s'en est emparée et a fait de ces fables ses chefs-d'œuvre ; cependant, malgré le charme infini de son imagination, la Grèce est ici vaincue de tous points par l'Orient.

« Et le Seigneur me dit : Prophétise à l'esprit, fils de l'homme, et tu diras à l'esprit : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Viens, Esprit des quatre vents, et souffle sur ces morts et qu'ils revivent. Et je prophétisai comme il m'avait ordonné ; et en même temps l'esprit entra en eux, et ils *furent vivants*, et *une armée innombrable se leva sur ses pieds*. » (1re Partie.)

« Et il me dit : Fils de l'homme, ces os, c'est toute la maison d'Israël ; ils disent : Nos os ont séché, notre espérance s'est évanouie, et nous avons été moissonnés.

» C'est pourquoi prophétise, et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : *J'ouvrirai vos tombeaux*, et je vous *tirerai de vos sépulcres*, et je vous conduirai dans la terre d'Israël. Et vous saurez que je suis le Seigneur, lorsque j'ouvrirai vos tombeaux et que je vous tirerai de vos sépulcres ; lorsque je répandrai mon esprit sur vous, et que vous vivrez, et que je vous ferai reposer en votre terre ; et vous saurez que moi, le Seigneur, *j'ai parlé et j'ai fait*, dit le Seigneur Dieu. » (2e Partie explicative.)

Ce chapitre d'Ézéchiel a été souvent traduit en vers français. Lefranc a dit :

« Et ce peuple de morts se lève,
« *Étonné de revoir les cieux ;*

M. de Lamartine :

« *Et ce champ de la mort tout entier se leva,*
« Redevint un grand peuple et connut Jéhovah !

Il y a là deux beaux vers, mais nous préférons de beaucoup la simplicité d'Ézéchiel. (Chap. XXXVII.)

L'antiquité aimait le langage symbolique, car c'est un genre d'éloquence expressif, vivant et court. « Thrasybule et Tarquin, coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogène marchant devant Zénon, ne parlaient-ils pas mieux, dit Rousseau, que s'ils eussent fait de longs discours ? »

Ézéchiel aime beaucoup ce genre, et c'est celui d'entre tous les prophètes qui en fait le plus d'usage. Notre goût rejette aujourd'hui cette méthode ; en sommes-nous plus poëtes, plus éloquents et meilleurs ? « Les fictions de l'Orient sont des perles, dit Herder ; je donnerais dix savantes dissertations, dix narrations modernes, pour un seul apologue de l'Orient. »

Daniel.

I. Daniel était d'un rang illustre et de race royale. Emmené très-jeune à Babylone, il se fit remarquer par la supériorité de son esprit et sauva Suzanne. Le roi d'Assyrie le fit élever à sa cour avec les jeunes seigneurs du palais. Il fit des progrès rapides dans les sciences et les arts des Chaldéens, et la main de Dieu fut sur lui. Sa sagesse fut si renommée dans tout l'Orient, que, plus d'un demi-siècle avant sa mort, Dieu reprochait au roi de Tyr, comme un excès d'orgueil, la pensée d'être plus sage que Daniel. Confident de Dieu et des rois, quoiqu'il annonçât souvent à ces derniers des vérités terribles ; docteur des sages de la Chaldée et de la Perse ; respecté des lions, admiré des peuples, révéré des conquérants ; ministre et conseiller de Nabuchodonosor, d'Évilmérodach, de Balthasar, de Darius-le-Mède, de Cyrus, ce grand et saint homme demeura humble au faîte des honneurs, incorruptible au milieu de la plus somptueuse des cours.

II. Dieu lui dévoila l'avenir du monde jusqu'à la fin, et Daniel fut le prophète de l'histoire universelle, qui lui doit ainsi son ensemble et sa philosophie ; il est le premier auteur de la *Cité de Dieu* et du *Discours* de Bossuet. Rien n'est plus frappant que ce qu'il dit à Nabuchodonosor de l'empire des Babyloniens, de celui des Mèdes, des Grecs, des Romains, et de celui de J.-C. Il précise

le temps et le caractère des uns et des autres. Il fixe presque l'heure où doit paraître le Christ. Porphyre était tellement étonné de tout cela, qu'il ne voyait d'autre moyen d'échapper à tant de lumière, que de supposer les prédictions de Daniel écrites après l'événement. Mais les Juifs sont pour nous des témoins irrécusables.

III. Les ouvrages de Daniel furent écrits en chaldéen et en hébreu : en hébreu, lorsque le prophète parle à sa nation ; en chaldéen, lorsqu'il s'adresse aux Mages et aux rois de Babylone, lorsqu'il en rapporte les entretiens ou les décrets. Le texte du chapitre troisième, en partie ; celui des histoires de Susanne, des prêtres de Bel et du dragon, se trouvent perdus ; nous n'en avons qu'une version grecque, non plus que du livre de Baruch.

IV. Daniel n'a point écrit en vers, il est presque toujours historien, même lorsqu'il est prophète. Dans ses visions, dans ses discours, dans ce qu'il raconte, on lui trouve toujours le ton qui convient à un personnage de distinction et d'un esprit supérieur ; ses pensées sont élevées, son expression choisie, son style constamment noble. Il est remarquable par la clarté et surtout par la méthode. Il est simple, quand il ne faut que de la simplicité : telle est l'histoire de Susanne ; il est grand, concis, nerveux, quand le sujet le demande. Sa réponse à Balthasar est grave, majestueuse, digne d'un interprète du Très-Haut ; les preuves sont fortes, hardies, et parfaitement graduées ; les expressions ont de la magnificence, sans emphase ; le prophète parle au prince avec une noble liberté, mais sans manquer au respect qui lui est dû. Nous donnons ce discours.

Tout le monde sait que sous le règne de Balthasar, pendant un festin fameux, la main de Dieu écrivit sur le mur des paroles mystérieuses que ne purent lire ni les devins, ni les mages. Daniel fut appelé ; le roi lui dit :

« Es-tu Daniel, un des enfants de la captivité de Juda que le roi mon père a amenés de Judée ? — J'ai ouï dire de toi que tu as l'esprit des dieux, et qu'il a été trouvé en toi plus de science, d'intelligence et de sagesse que dans les autres hommes. Et maintenant les mages

ont été introduits en ma présence pour lire cette écriture et m'en donner l'interprétation. Ils n'ont pu lire ces lettres, ni m'en indiquer le sens. Et j'ai appris que tu peux interpréter les choses obscures, et délier ce qui est lié. Si donc tu peux lire cette écriture, et m'en donner l'interprétation, tu seras vêtu de pourpre, tu auras un collier d'or autour de ton cou, et tu seras le troisième de mon royaume. » A quoi Daniel, debout devant le roi, répondit : « Prince, tu peux garder tes présents, et donner à un autre que moi les honneurs de ta maison. Je te lirai pourtant cette écriture, ô roi, et je t'en découvrirai le sens. — O roi, le Dieu souverain donna à Nabuchodonosor, ton père, le royaume, la grandeur, la gloire et l'honneur. Et à cause de la puissance qu'il lui avait donnée, les peuples, les tribus et les langues tremblaient devant lui, et redoutaient son nom : ceux qu'il voulait, il les tuait ; ceux qu'il voulait, il les frappait ; ceux qu'il voulait, il les élevait ; ceux qu'il voulait, il les abaissait. Mais lorsque son cœur se fut enflé, et que son esprit se fut endurci dans l'orgueil, il fut déposé de son trône et sa gloire lui fut ôtée. Il fut chassé du milieu des fils des hommes ; il eut des instincts de brute, il vécut avec l'onagre, il mangea l'herbe comme le bœuf, et son corps fut arrosé de la pluie du ciel, jusqu'à ce qu'il connut que le Très-Haut domine sur les empires des hommes, et qu'il les donne à qui lui plaît. — Toi aussi, Balthasar, tu n'as pas humilié ton cœur, quoique tu sois son fils et que tu connusses toutes ces choses. Mais tu t'es élevé contre le souverain du ciel ; et les vases de sa maison ont été apportés devant toi ; et tu y as bu le vin, toi, tes grands, tes femmes et tes concubines ; et tu as rendu hommage à des dieux d'or et d'argent, de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point, et qui ne sentent point ; mais le Dieu qui tient en sa main ton souffle et ta vie, tu ne l'as pas glorifié. C'est pourquoi il a envoyé cette main qui a écrit ces mots que tu vois sur le mur. Or, voici les paroles qui sont là gravées : *Mané, Thécel, Pharès ;* et voici quelle en est l'interprétation : *Mané, il a compté :* Dieu a compté les jours de ton règne, il est fini ; *Thécel, tu as été pesé* dans la balance, tu as été trouvé trop léger ; *Pharès, il a été divisé :* ton royaume est arraché de tes mains, et il est donné aux Mèdes et aux Perses. » (Chap. v.)

Cette scène de palais est pleine de noblesse et de dignité; les discours sont graves, solennels et réguliers; la marche en est savante, habile, dramatique. « Qu'on lise Daniel dénonçant à Balthasar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui, dit Fénelon, et l'on verra que l'on chercherait en vain des beautés d'un ordre aussi élevé dans les plus sublimes originaux des anciens. » (Dialogues). Cette œuvre suffirait, à la rigueur, pour faire connaître le génie de Daniel; mais si l'on veut en avoir une idée plus complète, il faut lire le récit intégral du festin de Balthasar (Chap. v), le portrait d'Alexandre (Chap. viii). On sera frappé de la magnificence de ces morceaux. Il faut lire aussi la prière du chapitre ix, et les discours adressés par le prophète à Nabuchodonosor (Chap. ii et v); le premier amène des scènes et une confession sublimes; le second, qui annonce au roi son humiliation de sept années, est rempli de précautions et de délicatesse; il se termine par ces mots extraordinaires pour la circonstance : « Et maintenant, ô roi, que mon conseil te soit agréable : rachète tes péchés par l'aumône; tes iniquités, par la bonté pour l'indigent. Peut-être qu'alors Dieu voudra bien te pardonner. »

V. Daniel fut le missionnaire du vrai Dieu pour les Chaldéens, les Perses et les Mèdes, l'Inde, l'Égypte, l'Europe et l'Asie. Il instruisit les mages de Chaldée et de Perse, les brachmanes de l'Inde, les prêtres de Memphis, les sages de la Grèce. Plusieurs d'entre eux furent témoins de ses miracles et de la réalisation de ses prophéties. Il convertit à Dieu ces grands hommes qui ébranlèrent et possédèrent le monde, Nabuchodonosor, Darius-le-Mède et Cyrus. Nabuchodonosor *défendit à tout son empire, sous peine de mort et de confiscation, de blasphémer le Dieu véritable, le Dieu de Daniel, de Sidrach, de Misach et d'Abdénago;* lorsqu'il sortit de son abrutissement de sept années, il reconnut par un décret public, *que le Dieu du ciel est le maître souverain des empires, et qu'il les donne à qui lui plaît.* Darius-le-Mède *ordonne à tous ses sujets de craindre et de révérer le Dieu de Daniel, le Dieu éternel, le Dieu vivant, le Dieu sauveur, dont le règne n'aura pas de fin.* « *Jéhovah, le Dieu du ciel,* dit Cyrus, *m'a donné tous les royaumes*

de la terre, et il m'a commandé de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Judée... Il est Dieu, celui qui est à Jérusalem. »

Ces décrets, publiés dans toutes les provinces, depuis l'Inde jusqu'aux colonnes d'Hercule, expliqués, commentés par les enfants d'Israël, leurs prêtres et leurs prophètes, alors répandus et semés par le monde, durent faire sur les peuples de vives impressions. La parole de Jonas convertit Ninive, celle des Nabuchodonosor et des Cyrus inspirés par Daniel ne dut pas être sans résultat.

VI. Le saint prophète mourut vers la fin du règne de Cyrus, après avoir obtenu l'édit qui permettait le retour des Juifs, la réidification du temple et le rétablissement de Jérusalem. Il était alors âgé d'environ quatre-vingt-huit ans; il avait vu six rois sur le trône de Babylone, parmi lesquels les deux plus illustres conquérants de l'univers. Ces trois grands hommes, et la réalisation des prophéties sur les peuples, donnèrent à la captivité un spectacle sublime.

QUATRIÈME ÉPOQUE PROPHÉTIQUE.

Aggée, Zacharie, Malachie, Esdras, Néhémie, Esther.

I. L'an 536, après les soixante-dix années révolues qu'avait prédites Jérémie, sous le règne de ce prince bienfaisant qu'Isaïe avait nommé deux cents ans avant sa naissance, les Juifs revinrent dans leur patrie, sous la conduite de Zorobabel, petit-fils du roi Jéchonias. Leur premier soin fut de relever l'édifice consacré au Seigneur; mais après seize années de travaux, il n'était point encore terminé. Les Samaritains s'y opposaient; et les Juifs étaient retenus par la crainte.

II. Aggée et Zacharie les exhortèrent avec tant de zèle et de courage, qu'ils résolurent enfin de terminer cette noble et généreuse

entreprise. Cyrus était mort presque en même temps que Daniel; mais Darius, fils d'Hystaspe et Artaxercès Longue-Main les protégèrent. Ces rois puissants, qui renversaient les temples des dieux de l'Égypte et de la Grèce, ouvrirent leurs trésors à Jéhovah. « Moi, le roi, disait Artaxercès, j'ordonne que tout ce qui appartient au service du roi du ciel, se fasse à la maison du roi du ciel avec grand soin, de peur qu'il ne s'irrite contre l'empire du roi et de ses fils. »

III. Les prophéties d'Aggée et de Zacharie ne sont que des exhortations aux Juifs, pour la réédification du temple. Ces exhortations sont vives et animées. On y voit aussi briller l'esprit prophétique : les divins orateurs annoncent clairement les grands desseins de Dieu sur son peuple, et l'avénement du Messie. Comme les anciens qui avaient vu le temple de Salomon, versaient des larmes au souvenir de ce temple que n'égalait point le nouveau, Aggée leur disait au nom de Jéhovah :

« Prends courage, Zorobabel; prends courage, grand-prêtre de Sion, Jésus, fils de Josédec; et vous, peuple de Jérusalem, rassurez-vous et travaillez. Je suis avec vous, mon esprit demeurera au milieu de vous, ne craignez pas. Encore un peu de temps, et le ciel, la terre, la mer et tous les peuples seront émus, et le *Désiré des nations* viendra; je remplirai de gloire ce temple naissant, et sa splendeur nouvelle surpassera sa splendeur première; je donnerai la paix en ce lieu. »

Zacharie ne parle pas avec moins d'enthousiasme et de vérité : « Réjouis-toi, fille de Sion; pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem; voici ton roi qui vient vers toi, juste et Sauveur, pauvre, et monté sur l'ânesse que suit son poulain. Il annoncera la paix aux nations, et sa domination s'étendra d'une mer à l'autre, du fleuve aux extrémités de la terre. »

Zacharie a vu la passion du Sauveur, le prix auquel il fut vendu, la dispersion de ses disciples, les plaies de ses mains et de son côté. « D'où viennent ces plaies au milieu de tes mains? J'ai été percé dans la maison de ceux qui m'aimaient... Ils jetteront les yeux sur moi qu'ils ont transpercé... Ils le pleureront, comme on pleure un fils unique. En ce jour-là, il y aura un grand deuil à Jérusalem, comme aux jours de Mageddon (Mort de Josias). »

Les prophéties d'Aggée sont entièrement prosaïques, ainsi que la plus grande partie de celles de Zacharie. Sur la fin (Chap. IX, X, XI), celui-ci a quelques passages très-poétiques, très-ornés et assez clairs, quoiqu'ils soient l'ouvrage du plus obscur peut-être de tous les prophètes. Zacharie procède par visions, comme Daniel; il voit et entend les esprits de Dieu qui président aux nations.

Aggée et Zacharie prophétisèrent sous Darius, fils d'Hystaspe.

IV. MALACHIE qui prophétisa sous Néhémie, au temps d'Artaxercès Longue-Main (l'Assuérus d'Esther), est le dernier de tous les prophètes. On trouve chez lui les mêmes formes, les mêmes figures, les mêmes hardiesses d'expressions que chez les autres prophètes, mais son style, plus que celui de tout autre, indique le déclin vers lequel la captivité de Babylone précipitait la poésie des Hébreux, et la pente qui l'entraînait à une décadence totale. « Quand on compare les productions des écrivains qui ont précédé la captivité, dit Michaélis, et de ceux qui l'ont suivie, on reconnaît dans ces derniers une altération et une révolution aussi marquée que celle qu'a éprouvée la langue latine. »

Malachie s'attache surtout à reprocher aux prêtres leur ignorance et leur peu de zèle : « Les lèvres du prêtre doivent être les dépositaires de la science, dit-il.... Qui d'entre vous ferme les portes de mon temple et allume le feu sur mon autel gratuitement ? » Il gourmande les peuples de ce qu'ils n'offrent au Seigneur que de méchantes victimes, de ce qu'ils contractent des alliances illégitimes, de ce qu'ils maltraitent et répudient leurs femmes. « Vous couvrez l'autel de Jéhovah de larmes, de pleurs et de cris. » Les femmes allaient pleurer près de Dieu. « C'est pourquoi je ne regarderai plus désormais à vos sacrifices, et je ne recevrai pas d'expiation de vos mains. — Pourquoi ? dites-vous. — Parce que Jéhovah a été témoin entre toi et l'épouse de ta jeunesse que tu méprises, elle, qui cependant est ta compagne et l'épouse de tes jeunes ans. N'est-ce pas l'*Un* qui l'a faite ? n'est-elle pas *le reste de son souffle?* (Idée admirablement poétique). Et que demande celui qui est *Un*, sinon une race digne de Dieu ? Conserve donc ton souffle, et ne rejette pas l'épouse de ta jeunesse. »

Malachie annonce aussi l'avénement du Messie, la naissance du précurseur, et la vocation des Gentils.

«Voilà que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra à son temple le dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance que vous désirez. Le voilà qui vient, dit Jéhovah Sabaoth : *Ecce venit.* » — Et la prophétie est close, et le monde debout attend en silence le roi qui va venir.

V. Les événements contemporains des trois derniers prophètes furent écrits par Esdras, fils du grand-prêtre Saraïas, et par Néhémie, qui avait joui de la faveur d'Artaxercès et d'Esther, et avait été leur échanson.

Leurs livres sont au nombre de quatre, dont les deux premiers seuls sont reconnus par l'Église. Les faits contenus dans ces livres sont racontés avec une noble simplicité et quelque tristesse. Le spectacle d'un peuple malheureux qui, après des maux infinis, une cruelle captivité, la perte de ses proches, de ses amis, la ruine de ses villes, se revoit enfin sur sa terre natale, offrira au lecteur un intérêt touchant : les livres saints ont toujours un attrait qu'on ne saurait trouver nulle part. Les discours sur le *vin*, le *roi*, les *femmes* et la *vérité* que nous avons donnés comme modèles de *déclamations* orientales, appartiennent à cette partie des livres de Néhémie, qui n'est pas canonique.

VI. Judith avait sauvé son peuple par la force et l'épée, Esther le fit par l'amour, la douceur et les larmes. Il y a, dans la Bible, sur tout ce récit, un luxe oriental, une teinte douce et triste. Ce livre renferme de belles et grandes pages. Nous recommandons la lecture des Chapitres I, IV, V, X, XIII, XIV, XV; on y trouvera des discours, des descriptions, des récits pleins de charmes ; mais, sous le rapport artistique, cette œuvre n'a pas perdu à passer par les mains de Racine. Aussi le nom d'Esther s'offre-t-il à nous toujours parfumé de la poésie la plus suave du plus mélodieux de nos poëtes. Quelques critiques attribuent ce livre en partie à Mardochée; en partie à Esther elle-même; nous n'avons à ce sujet que des notions incomplètes.

ONZIÈME ÉTUDE.

ÉPOQUE GRECQUE.

I. Le peuple juif jouit de 200 années de paix sous la suzeraineté des rois Perses qui lui étaient dévoués. Quand Alexandre s'élança sur l'Asie et *l'obtint* jusqu'aux Indes (331), la Palestine ne fut pas maltraitée par ses armes; elle avait reconnu l'homme qu'avait annoncé Daniel; elle lui ouvrit ses portes et lui montra ses prophéties. Fidèle à Dieu, elle vécut heureuse sous le grand conquérant et ses successeurs, jusqu'à ce qu'elle rencontra cet Antiochus, qu'on a appelé l'Illustre, et qui préluda aux persécutions de l'empire Romain contre le christianisme, en donnant à la Judée une ère de martyrs.

II. L'époque dont nous parlons, vit les mœurs et les usages de la Grèce peu à peu s'introduire en Palestine. L'invasion fut surtout sensible à partir du second siècle, et la littérature hébraïque subit elle-même l'influence étrangère. Malheureusement, quand l'éloquence hébraïque rencontra celle des Grecs, celle-ci était en pleine décadence; elle avait presque désappris à parler, dit Cicéron, elle se donnait en spectacle aux peuples comme une vile courtisane, elle promenait ses puériles déclamations, par la bouche de ses sophistes, sur tous les théâtres de l'Orient. Les Hébreux l'entendirent, et ils abandonnèrent la noble simplicité de leurs lettres, pour affecter les prétentions et quelquefois l'emphase des rhéteurs d'Athènes; leur style ne fut plus celui de la Bible, mais

ils surent encore, en ce langage nouveau, nous donner des leçons sublimes, et nous tracer des tableaux magnifiques.

III. Trois ouvrages appartiennent à l'époque grecque, ce sont la *Sagesse*, l'*Ecclésiastique* et les *Machabées*. Les deux premiers sont des livres de morale, ils étalent aux regards une prairie émaillée de fleurs, comme les livres de Salomon qu'ils ont pris pour modèle; le troisième renferme l'histoire des persécutions d'Antiochus et des combats d'Israël. Nous parlerons brièvement de ces ouvrages.

Sagesse.

I. On croyait autrefois que le livre de la Sagesse était de Salomon, parce qu'on y voyait des pensées analogues à celles de ses autres ouvrages. Il était pourtant facile de s'apercevoir que l'auteur n'a ni la méthode ni le style de ce prince; car ce livre respire, comme le disait saint Jérôme, non-seulement l'éloquence grecque, mais même ce goût sophistique, sage néanmoins et savant, dit-il, qui était en vogue dans tout l'Orient et surtout à Alexandrie, sous l'empire des rois Macédoniens.

II. Le docteur Lowth a porté sur cet ouvrage un jugement des plus sévères. «Le style en est inégal, dit-il, tantôt *enflé* et plein *d'emphase*, tantôt *abondant* et *chargé d'épithètes*, contre *l'usage ordinaire des Hébreux*, tantôt enfin tempéré, élégant, sublime et poétique. Le tour sentencieux y est observé avec assez de soin, et on reconnaît clairement l'intention qu'a eue l'auteur d'imiter les anciens modèles; mais, en général, il s'éloigne beaucoup de ce caractère pur et classique. On remarque aussi un défaut grave dans l'ordonnance de cette composition. La prière que l'auteur place dans la bouche de Salomon, et qui commence au neuvième chapitre, se prolonge jusqu'à la fin du livre, de telle sorte qu'elle en forme plus de la moitié. Quand même on voudrait excuser la longueur démesurée de cette prière, on serait contraint d'avouer que l'auteur s'abandonne à des recherches trop subtiles sur des choses

hors de notre portée, et qu'il y mêle une infinité d'objets très-étrangers à des prières qui s'adressent à Dieu. Enfin, l'ouvrage parait n'avoir aucun but déterminé. Ces motifs nous engagent à adopter l'opinion de ceux qui pensent que ce livre est beaucoup plus récent que celui du fils de Sirach (l'Ecclésiastique), et qu'il a été composé dans un siècle moins pur. »

III. Nous n'avons, comme on vient de le voir, aucun indice certain sur l'auteur de ce livre, ni sur l'époque précise de sa composition. Ce que nous savons, c'est qu'il a été composé en grec, et qu'il est placé immédiatement avant l'Ecclésiastique dans le canon des saintes Écritures. Cependant saint Jérôme assure qu'il avait vu des exemplaires de la Bible où la Sagesse était intitulée l'Ecclésiaste, et occupait le second rang après l'Ecclésiastique qui ne portait pas ce titre, mais celui de Paraboles de Siracide. Le saint docteur dit aussi qu'on y avait ajouté un autre Cantique des Cantiques, afin d'imiter par le nombre des livres, ceux de Salomon.

IV. Le livre de la Sagesse se divise en deux parties : la première, jusqu'au chapitre neuvième, est d'un bout à l'autre l'éloge de la sagesse ; la seconde, beaucoup plus étendue, va jusqu'à la fin de l'ouvrage. Elle contient, avons-nous dit, une longue prière, dans laquelle l'auteur rappelle l'histoire ancienne, en remontant jusqu'à l'origine du monde, et fait voir les ressorts merveilleux mis en œuvre par la justice et la sagesse divines, pour protéger la nation sainte et la venger de ses ennemis.

V. Deux passages de la première partie sont singulièrement propres à prouver l'autorité divine et prophétique de ce livre. L'un est une prophétie si claire de la passion de Jésus-Christ, qu'elle est exactement conforme à ce qu'on en lit dans l'Évangile ; elle a été souvent citée dans l'antiquité. (Chap. II.) L'autre contient des instructions si solides sur l'origine et les qualités de la sagesse exercée, qu'elles répandent beaucoup de lumières sur les leçons de Salomon même, et qu'elles ont été comme un flambeau pour l'apôtre saint Paul. (Chap. III.)

Joignez à cela ces magnifiques sentences : « *Que la mort ne vient pas de Dieu, mais du péché, et que c'est l'œuvre du démon qui l'a fait entrer dans le monde,* et *que, cependant, par un effet de la bonté divine, elle devient un si grand bien, qu'on doit regarder comme un bonheur singulier d'être mis à l'abri, par une mort prompte, des maux et des dangers de cette vie.* » (Chap. IV.)

On doit placer au même rang l'explication claire et précise d'un dogme qui paraissait être au-dessus de ce qui convenait à l'Ancien Testament ; nous voulons parler de ce que l'auteur dit des biens et des supplices de la vie future : il semblait par là préparer la voie à la vérité évangélique. Plus l'avénement de Jésus-Christ était proche, plus la Providence découvrait clairement aux hommes ses mystères divins. (Chap. V.)

Ce que le même auteur dit des avantages d'un chaste mariage, de la continence, et de la vengeance prête à éclater sur la postérité des adultères, mérite d'être remarqué avec une attention particulière. (Chap. IV.)

Comme il s'adresse aux rois, aux grands et aux juges, il leur recommande d'aimer la justice et il leur dévoile ce secret : « *Que les puissants de la terre seront puissamment tourmentés, et que ceux qui commandent aux autres subiront un jugement rigoureux.* » (Chap. VI.)

Dans la prière, qui comprend toute la seconde partie de ce livre divin, l'auteur nous apprend d'abord que la véritable sagesse, qu'il nomme aussi continence, est un don de Dieu. Bientôt après, il parcourt rapidement jusqu'à la fin du livre, l'histoire du Pentateuque, en donnant diverses leçons, pour nous apprendre dans quel esprit on doit lire l'histoire sacrée pour en recueillir les fruits. « *Il faut toujours,* dit-il, *avoir la sagesse divine d'autant plus présente devant les yeux, qu'elle ne manque jamais de faire du bien à ceux qui lui sont dévoués, et de punir les méchants.* » Il établit, à cette occasion, cette grande règle de la justice divine et de la loi éternelle, que « *tout prévaricateur trouve, dans ce qui faisait l'objet de son crime, la cause de son tourment;* et que *tout impie subira des peines proportionnées à son crime.* » Que de beautés ! que de profondeur dans cette autre instruction ! « *Dieu,* dit-il,

plein d'indulgence et de condescendance pour tous les hommes, ne déploie pas d'abord toute sa colère, et ne terrasse pas ses ennemis d'un seul coup ; il les punit lentement et par degrés, pour les exciter à la pénitence ; il ne fait périr que ceux qui, par esprit de rébellion, n'écoutent pas ses avertissements et méprisent sa miséricorde. Plus Dieu est puissant, plus il a d'indulgence ; il ne fait rien à la hâte et sans ordre ; mais il règle toute chose avec mesure, avec poids, et en suivant l'ordre le plus parfait. »

C'est donc avec raison que les saints Pères, frappés de la profondeur de ces instructions et de plusieurs autres qui portent également le caractère de la divinité, ont donné le plus haut degré d'autorité au livre de la Sagesse, et l'ont placé dans le canon des divines Écritures.

VI. Nous avons dit en commençant cet article, qu'il existe une grande différence entre la forme grecque du livre de la Sagesse et celles des auteurs classiques de la muse hébraïque. Nous tenons à démontrer cette assertion.

Le lecteur peut se rappeler un morceau d'Isaïe que nous avons cité précédemment, dans lequel il fait le portrait de l'idolâtrie, pour la poursuivre ensuite de ses sarcasmes et de son indignation. Il existe, dans le livre de la Sagesse, une peinture analogue. Elle est assez semblable par le ton, elle paraît même n'être que la paraphrase d'une réminiscence ; mais, à l'étendue de la période, à l'abondance des détails, à la timide perfection de son enchaînement, et surtout aux spirituelles antithèses au milieu desquelles elle se joue, il est facile de reconnaître le souffle de l'Ionie.

« Si quelque ouvrier habile coupe dans une forêt un arbre élevé, dit-elle, qu'il dépouille avec soin son écorce, et que par son art il fasse un meuble utile à l'usage de la vie, il se sert des débris de ce bois pour préparer sa nourriture. Et le reste, qui n'est d'aucun usage, bois courbé et noueux, il le taille avec soin dans son oisiveté ; par son art il lui donne une figure ; il en fait une image d'homme ou d'un vil animal ; et le frottant de vermillon, il lui donne une couleur rouge, faisant ainsi disparaître toutes les taches qui sont en lui. Il élève ensuite à ce dieu un asile digne de lui, il le place dans

la muraille et l'affermit avec le fer ; il prend des précautions pour l'empêcher de tomber, sachant qu'il ne se peut aider lui-même, attendu que ce n'est qu'une statue, et qu'elle a besoin d'un secours étranger.

» Alors il lui adresse des vœux ; il l'invoque pour ses biens, pour ses enfants ou pour un mariage ; il ne rougit pas de parler à un bois sec et sans vie ; il implore la santé de celui qui n'est que faiblesse; il demande la vie à un mort; il appelle à son aide celui qui ne peut se secourir ; avant un voyage, il prie celui qui ne peut marcher ; avant d'acquérir ou d'entreprendre, pour le succès de toutes choses, il invoque celui qui est inutile à tout. » (Chap. XIII.)

Assurément ce passage est admirable ; mais il est moins oriental que le fragment d'Isaïe ; il a dans le tour et les procédés moins d'imprévu et d'originalité, il rentre dans les formes de notre littérature artificielle et polie. Dans Isaïe, une opposition s'établit entre l'idole arbre et l'idole devenue dieu, entre les deux lambeaux d'une même tige dont l'un est brûlé par l'homme qui se chauffe à ses flammes, tandis que l'autre plus heureux, va régner dans le sanctuaire. Le prophète s'appesantit sur ce contraste, et c'est là tout ce qu'il invoque pour forcer l'idolâtrie à se confondre de sa stupidité. La Sagesse va prendre ses oppositions plus haut ; elle montre un être raisonnable s'entretenant avec un être sans idée, mendiant la puissance aux pieds de la faiblesse, réclamant la fortune de qui ne peut rien donner : c'est plus d'élégance, plus de symétrie, plus de métaphysique; mais c'est moins brûlant, moins populaire et moins flétrissant.

Tout le monde connaît cette scène où les méchants, traînés au jugement de Dieu et contemplant les justes glorifiés, s'accusent de s'être lassés dans les voies de l'iniquité. Ce morceau a été souvent employé et cité, et il est magnifique dans son ensemble ; mais les détails paraissent diffus et déplacés.

« Notre gloire, disent les impies condamnés, nos richesses ont passé comme l'ombre ; comme le coursier qui se hâte ; comme le vaisseau qui fend la mer agitée, qui ne laisse après lui aucune trace et aucun sentier dans les flots ; comme la flèche, lancée vers un but, sépare l'air qui se réunit aussitôt, et sa route est inconnue ;

comme l'oiseau qui traverse les cieux : on ne peut distinguer sa voie, mais seulement le bruit de ses ailes, quand il frappe l'air léger et qu'il s'ouvre ainsi une route dans le ciel ; *il a agité ses ailes, il a disparu, et après, nul vestige de son passage.* » On doit comprendre que des malheureux, réduits à la dernière détresse, ne peuvent songer à entasser tant de figures, ni à les développer avec cette complaisance. Évidemment cette amplification manque de goût et de vérité. Cependant on y démêle encore le style sentencieux des prophètes ; le dernier trait rappelle David : « *Vidi impium superexaltatum..., transivi, et ecce non erat, et non est inventus locus ejus.* »

VII. Ce que la Sagesse renferme de plus beau, est un double tableau philosophique, où les enfants joyeux et libertins d'Épicure sont mis, pour leur confusion, aux prises avec la vertu divine. Cette description, quoique orientale pour la couleur, nous semble venir d'Athènes, car elle respire le platonisme ; on dirait seulement que l'auteur de l'Épître aux Romains y a posé la couronne. On y peut remarquer aussi comment la luxure rend froidement cruelles les âmes les mieux douées. Cette réflexion n'est pas nouvelle, mais il est difficile de mieux s'exprimer là-dessus que ne l'a fait la Sagesse. Le premier tableau est presque de Salomon pour le trait poétique, le second est noble et ferme, et la conclusion sublime : « *Hæc cogitaverunt et erraverunt : excæcavit enim eos malitia eorum.* » Nous citons tout le morceau.

« Ils ont dit, pensant follement en eux-mêmes : Le temps de notre vie est court et plein d'ennui ; on ne saurait éviter la mort ; et l'on ne connaît personne qui soit revenu des enfers. Nous sommes nés du hasard ; après la vie, nous serons comme si nous n'avions jamais été ; le souffle de nos narines n'est qu'une fumée, et la parole de notre bouche, une flamme qui s'échappe du mouvement de notre cœur. Elle s'éteint, et notre corps se réduit en poussière, notre esprit disparaît comme un souffle léger, notre nom s'oublie avec rapidité, et personne ne garde le souvenir de nos œuvres. Ainsi notre vie passe comme vole le nuage ; elle s'évanouit comme la nuée qui se fond aux rayons du soleil, ou que sa chaleur abat,

Notre vie n'est qu'une ombre ; la mort est inévitable ; le sceau posé, nul ne revient. »

Des principes d'un matérialisme aussi crûment professé, ne sauraient demeurer sans conséquences ; aussi, l'écrivain sacré se hâte-t-il de nous les faire connaître.

« Venez donc, disent les impies, jouissons des délices et des biens de la vie ; hâtons-nous : la jeunesse est rapide. Emplissons-nous de vins exquis et de parfums ; ne laissons point passer la fleur de l'air (le printemps de la vie) ; couronnons nos têtes du calice des roses, avant qu'elles ne se fanent. Soyons tous vaillants dans la joie ; laissons en tous lieux des traces de nos plaisirs. C'est là notre part, c'est là notre sort. »

Voilà prise au fait la vie légère et tourbillonnante des joyeux compagnons de nos capitales ; mais ce n'est pas tout. Nous avons dit que la sensualité rend souvent les hommes impitoyables et cruels ; l'histoire des temps anciens et la nôtre suffiraient à établir cette vérité. L'Esprit-Saint a voulu nous en instruire.

« Foulons aux pieds le misérable, tout juste qu'il est ; n'épargnons pas la veuve ; ne respectons pas le vieillard au front blanchi par les ans. Il n'y a d'autre justice que notre force ; à quoi peut être utile le faible ? » On reconnaîtra à ces traits la délicatesse et l'humanité des libertins. Cependant un homme les poursuit et appelle leur colère : le juste fait honte à leurs vices par sa conduite ; il châtie leurs doctrines par sa parole ; il livre leurs personnes à l'opprobre ; ils le feront périr.

« Dressons des piéges au juste : *il ne nous servira jamais ;* il condamne nos œuvres ; il déclame contre les infractions que nous faisons aux lois ; il montre à tous *les suites funestes de nos doctrines.* Il dit qu'il a la science du Ciel, et il s'intitule le fils de Dieu. *Il démasque nos projets et livre nos pensées.* Il est *odieux même à voir ;* car sa vie ne ressemble pas à la vie des autres, et ses voies nous condamnent. *Il nous estime impurs, il s'éloigne de nos voies comme d'entant d'infamies.* Il appelle heureuse la fin des justes, et il se vante d'avoir Dieu pour père. » Tout cela est humiliant pour l'impie. Méprisé, démasqué, il perd les égards et la crainte ; il se lève, et va tenter le dernier coup contre le juste.

« Éprouvons si ses paroles sont véritables, dit-il, voyons quelle sera sa fin. S'il est vraiment le fils de Dieu, Dieu le soutiendra et le délivrera des mains de ses ennemis. *Interrogeons-le* par *l'outrage* et par *le supplice;* » c'est en effet la plus haute épreuve de l'homme ; « afin que nous connaissions *sa douceur*, et que nous sachions *s'il a la patience.* » Trait admirable, qui nous apprend à quel signe on reconnaît, chez les méchants eux-mêmes, la vertu solide et véritable. « Condamnons-le à la mort honteuse (à la croix) : Dieu doit le regarder, s'il a dit vrai. »

« Telles étaient leurs pensées, continue la Sagesse ; mais ils ont erré ; leur malice les a aveuglés, et ils n'ont pas connu les secrets de Dieu ! » Saint Paul applique ces derniers mots aux philosophes, et Platon nous a donné le portrait du juste et de sa mort. Nous ne nous étonnons pas que le comte de Maistre ait admiré la Sagesse : il était adorateur de Platon et du grand Apôtre.

Ecclésiastique.

I. L'Ecclésiastique, qui est ainsi nommé à l'imitation de l'Ecclésiaste, fut composé sous le règne du grand-prêtre Onias III, environ l'an 176 avant Jésus-Christ. Il eut pour auteur Jésus, fils de Sirach, « philosophe hébreu, dit le comte de Maistre, qui sut réunir à la sagesse de Jérusalem la science d'Athènes et de Memphis. » Il avait en effet, comme il nous le dit lui-même, beaucoup lu la loi et les prophètes, ainsi que les autres écrits des Pères en Israël. Il avait voyagé, au péril de sa vie, parmi les nations étrangères, remarquant les coutumes et interrogeant les hommes célèbres. Il invoqua le Très-Haut, et Dieu lui donna l'intelligence. Il écrivit ses leçons pieuses en hébreu, mais l'original se perdit de bonne heure.

Un de ses petits-fils le traduisit en grec sous le règne de Ptolémée Évergète (142). Il fait observer que la traduction *calquée* qu'il nous en donne, ne saurait répondre à la beauté ni à la force de l'original, et qu'il en était de même des *différentes* versions que l'on avait faites du Pentateuque, des prophètes et des autres livres de sa nation. — Les ouvrages hébraïques couraient alors le monde, dans la langue qui était le plus en usage.

II. La première partie de l'Ecclésiastique comme la première de la Sagesse, est peu susceptible d'analyse, vu qu'elle se compose, en général, de pensées détachées. La seconde partie, aussi à l'imitation de la seconde de la Sagesse, renferme un certain développement d'idées suivies. Le LXIIIe chapitre commence cette série, et contient un magnifique éloge de la grandeur de Dieu; les sept chapitres suivants célèbrent les justes que le Seigneur avait soutenus de sa protection depuis Énoch jusqu'au grand-prêtre Simon, fils d'Onias. C'est une belle idée de montrer ainsi le Seigneur environné de la gloire que lui donnent ses œuvres et ses saints. La Sagesse l'avait placé au milieu des prodiges de l'Égypte, du désert, de Chanaan et des temps primitifs (Chap. X–XIX), pour faire éclater sa puissance en face de l'inanité des idoles (Chap. XIII, XIV, XV); l'Ecclésiastique le montra se jouant dans la création (Chap. XLIII), et donnant au monde, à la suite du soleil et des étoiles, les grands hommes et les sages (Chap. XLIV et suivants) : ces deux tableaux sont également sublimes. Les descriptions de la Sagesse, un peu diffuses, sont fort belles; les narrations de l'Ecclésiastique sont pleines de richesses; les unes et les autres sont douces, placides, rêveuses, comme le ciel de l'Égypte et de la Grèce. La Sagesse est de l'Ionie, la fin de l'Ecclésiastique est de Memphis; Sirach, persécuté sur la fin de ses jours, était venu en Égypte. Le style, c'est l'homme; mais c'est aussi la nature : nous n'en sommes plus à l'apprendre.

III. La première partie de l'Ecclésiastique paraît être un calque des proverbes. C'est presque le même coloris et le même éclat, les mêmes figures et les mêmes images. Les sujets et les idées ont entre eux la plus grande analogie. Quelquefois l'auteur prend pour texte une pensée de Salomon et la retourne sous toutes ses faces; c'est ainsi que le Chapitre premier n'est que le développement du proverbe (Chap. I, 7) : « *Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur;* » tantôt, comme Salomon, il s'adresse à un interlocuteur qu'il appelle son fils; tantôt il propose des énigmes qu'il résout à l'instant; tantôt il fait au Seigneur une prière pour obtenir les vertus; enfin au Chapitre XXIVe, on retrouve une magnifique prosopopée de la Sagesse, qui fait elle-même son éloge, comme au Chapitre VIIIe des Proverbes.

Le docteur Lowth fait observer que, comme le livre de Sirach a été traduit de l'hébreu mot pour mot et sans aucun déplacement, il serait facile de revenir au texte, et qu'alors on croirait tout à fait entendre Salomon. Il a lui-même essayé de ce travail et il en était émerveillé ; mais le conseiller *au siècle des lumières*, c'est se moquer ; car, en vérité, nous ne nous soucions guère du texte de Sirach ni de l'hébreu de Salomon, nous qui sommes si loin des siècles derniers pour la connaissance des langues et la gravité des études ! Les siècles qui se vantent, ont besoin d'éloge ; ce sont des mendiants qui se font à eux-mêmes l'aumône.

V. Voici quelques proverbes et quelques images de l'Ecclésiastique.

« La loi de Moïse a fait couler *de tous côtés* des flots de sagesse, comme le Tigre, l'Euphrate et le Nil, lorsqu'ils débordent et fertilisent le pays. » Les Juifs enseignaient donc partout.

« Aime de toutes tes forces celui qui t'a créé, et n'abandonne pas ses ministres. »

« Honore ton père de tout ton cœur, et n'oublie pas les douleurs de ta mère. Souviens-toi que sans eux tu ne serais pas né ; et que pourrais-tu leur rendre de pareil ? »

« Ne détournez pas vos yeux du pauvre, ne donnez pas, à ceux qui vous demandent, le sujet de vous maudire par derrière. Car celui qui vous maudit dans l'amertume de son cœur, sera exaucé dans son imprécation par celui qui l'a créé ! »

« Il n'a pas pitié d'un homme semblable à lui, et il prie pour ses propres péchés ! Il garde sa colère, et il implore la clémence de Dieu ! »

« Ne blesse ni le serviteur qui travaille avec fidélité, ni le mercenaire qui prodigue sa vie pour toi. »

« Que votre main ne soit pas ouverte pour recevoir, et fermée pour donner. »

« Que le riche parle, tous se taisent et chacun à l'envi relève ses paroles. Que le pauvre parle, on dit : Qui est celui-ci ? Et s'il fait un faux pas, on achève de le faire tomber. »

« Celui qui forme alliance avec un plus grand que lui, se met un

pesant fardeau sur les épaules. Quelle union peut-il y avoir entre un pot de terre et un pot de fer? S'ils viennent à se heurter, le premier sera brisé par le second. »

« L'ami fidèle est un remède de vie et d'immortalité; ceux qui craignent le Seigneur trouveront cet ami. »

« Ne quittez pas un ancien ami pour un nouveau, car le nouveau ne lui sera pas semblable; le nouvel ami est un vin nouveau, il faut qu'il vieillisse pour qu'il fasse plaisir. »

« Si vous savez un homme de sens, voyez-le dès le point du jour, et que votre pied presse souvent le seuil de sa porte. »

« Instruire un homme inepte, c'est vouloir rejoindre les pièces d'un pot cassé. »

« Les médecins prieront eux-mêmes le Seigneur, afin qu'il leur donne un heureux succès (dans la guérison des malades). »

« La juste peine de celui qui offense son créateur est d'être mis sous la main du médecin. »

« Souviens-toi de tes derniers jours. »

VI. On le voit assez, d'après ces courtes citations, rien n'est plus pur que cette morale, rien n'est plus propre à former le cœur, à entretenir la vertu, à ramener du vice. Le sage Rollin regrettait de ne pas voir de tels livres faire partie de l'enseignement public. Les *Pensées* de Cicéron et de Sénèque, la *Morale* d'Épictète et de Marc-Aurèle, les *Conseils* d'Isocrate à Démonicus, sont-ils capables de faire pratiquer le bien, comme le feraient les enseignements de Dieu?

Machabées.

I. « Après qu'Alexandre le Macédonien, fils de Philippe, qui régna premièrement dans la Grèce, fut sorti de la terre de Céthim, et qu'il eut frappé Darius, roi des Perses et des Mèdes, il livra plusieurs batailles, prit les villes les plus fortes, et mit à mort les rois de la terre. Il passa jusqu'aux extrémités du monde, il reçut les dépouilles d'une multitude de nations, et la terre se tut devant lui. Il assembla ses forces et une armée des plus vaillantes, son cœur

s'éleva et s'enfla d'orgueil. Après cela, il tomba sur un lit de douleur, et il connut qu'il mourrait; il appela les grands de sa cour et il leur partagea son royaume. Ses lieutenants devinrent rois, et de là vint cette racine pécheresse, Antiochus, surnommé l'Illustre. »

Ces paroles magnifiques qui rappellent si vivement l'ardeur et l'impétuosité d'Alexandre, la conquête de l'Orient par la Grèce, et la mort rapide du triomphateur, ouvrent admirablement le livre des Machabées. Un tel début présage de grandes choses au lecteur : l'histoire des Machabées répond à cette attente. Où trouver en effet des scènes plus nobles, des paroles plus sublimes et des actes plus propres à élever l'esprit et à toucher le cœur, que ceux que racontent ces livres? C'est un combat continuel entre les vertus les plus généreuses, la piété la plus intrépide, et la tyrannie la plus farouche; c'est l'héroïsme religieux dans ce qu'il peut avoir de plus éclatant; c'est une série non interrompue de situations solennelles, déchirantes, pathétiques, dont se sont emparées la peinture, la poésie et l'éloquence. Onias, Héliodore, Mathathias, Judas, Jonathas, Éléazar et les sept frères, ont été immortalisés à la fois par tous les arts.

II. Le premier livre des Machabées nous raconte la barbare conquête d'Antiochus. Ce prince impie se rua sur Israël comme le ferait une bête féroce; il souilla les temples, persécuta les fidèles, et réduisit le peuple au plus humiliant esclavage. « Les princes et les anciens furent dans les gémissements, dit le texte sacré, et la beauté des femmes fut toute changée. »

Ces derniers mots peignent avec énergie et une grâce bien touchante, la misère et les douleurs d'un peuple. Il n'y a que l'Écriture qui connaisse de ces traits; elle seule sait, en deux coups de pinceau, compléter un tableau. Le prophète Zacharie apostrophe ainsi les obstacles qui s'opposaient à la réédification du temple : « Que fais-tu, montagne superbe, à l'encontre de Zorobabel? Disparais : *Quis tu, mons magne, coràm Zorobabel? In planum.* »

Au sein d'Israël, il y avait une famille de héros. Mathathias, son chef, se retire avec elle dans les montagnes. Un de ses fils était ce Judas Machabée, qu'on a nommé depuis le lion de Juda. C'est de

cette famille que sortira la glorieuse résistance à l'oppression étrangère, la délivrance de la religion et de la patrie. Il faut entendre l'illustre vieillard exhorter ses enfants, si dignes de leur père. « Tout ce que nous avions de saint, de beau, d'éclatant a été désolé et profané par les nations, dit-il; pourquoi donc vivons-nous? »

Il meurt, et Judas Machabée, lui succédant, marche de victoire en victoire. Tous ces détails sont d'un style simple et ardent; c'est encore l'histoire hébraïque dans sa pureté. Cette sainte retraite dans les montagnes rappelle les guerres d'indépendance de la Suisse et la vie de Pélage en Espagne.

Le nom des Romains fut connu de Judas. Après avoir fait alliance avec la reine des nations, l'illustre guerrier mourut. L'historien sacré fait en deux mots son oraison funèbre, elle ne pouvait être plus sublime : « Après la mort de Judas, dit-il, les méchants parurent de tous côtés dans Israël, et tous les hommes d'iniquité s'élevèrent de toutes parts. » Jonathas succéda au lion de Juda; Israël triompha encore et se reposa dans son triomphe.

III. Le second livre des Machabées répète le premier; c'est une autre histoire des même faits, *grecque comme la Sagesse,* mais souvent digne encore de la muse hébraïque.

« Cependant Judas Machabée s'était retiré, lui dixième, dans un lieu désert, où il vivait avec les siens sur les montagnes, parmi les bêtes; et ils demeuraient là sans manger autre chose que l'herbe des champs, afin de ne point prendre part à ce qui souillait les autres. » Ces couleurs fortes et sauvages rappellent les Juges.

C'est dans le second livre que l'on rencontre l'épisode d'Éléazar, et celui plus célèbre encore des sept frères Machabées et de leur mère. Il n'y a rien de plus pathétique et de plus sublime que cette légende dramatique.

L'héroïsme des six premières victimes, expirant aux yeux de leur mère, a quelque chose qui serre l'âme et la terrifie; mais l'admiration vous emporte à la dernière scène. Antiochus, voyant que les supplices ne pouvaient rien sur ces cœurs d'hommes, promet au plus jeune de le combler de biens et d'honneurs. Mais trouvant cet enfant inébranlable, il s'approche de cette malheureuse mère, et

l'exhorte à inspirer à son fils des sentiments plus doux. Cette femme se baisse vers son fils et lui dit dans sa langue, *patriâ voce:* « Mon fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans. » Elle implore sa pitié, mais c'est pour lui demander de mourir pour la loi. « Qu'attendez-vous de moi? cria le généreux enfant. Je n'obéis pas au commandement du roi, mais au précepte de la loi qui nous a été donnée par Moïse. » Puis il prédit au tyran sa chute et sa mort, et précéda au ciel son héroïque mère. Il n'y a point de paroles pour louer dignement de telles choses.

IV. Nous avons quatre livres des Machabées, mais ces quatre livres n'ont pas la même autorité ; les deux premiers seulement sont canoniques ; le premier fut écrit en hébreu, les trois autres en grec. Le troisième livre est déplacé ; chronologiquement, il devrait marcher en première ligne, car sa narration porte sur des faits plus anciens que ceux des trois autres.

V. Après l'orage que racontent ces livres, toute voix sacrée se tut en Israël. Le peuple juif se reposa sous ses lois, ou sous le patronage de Rome qu'il avait invoqué. Ce fut au milieu de cette paix que parut l'Homme à qui tout se rapporte dans l'univers, l'oméga ou la fin des sociétés antiques, l'alpha ou le principe des sociétés modernes. Cet homme qui ne fut pas seulement un homme, mais l'*Emmanuel* attendu, fonda son Église, pleura sur Jérusalem, dont il prophétisa la ruine éternelle, et mourut, crucifié par les siens.

Soixante ans après le Sauveur, un autre Jésus criait dans Jérusalem : « Malheur à Jérusalem; voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix du Midi, voix du Septentrion contre Jérusalem! » Et Jérusalem fut détruite de fond en comble par Titus et Vespasien.

VI. Josèphe raconta ces désastres. Il écrivit son histoire en syriaque et la traduisit en grec. Cette histoire plut fort à Titus qui la signa de sa main et la fit déposer dans une bibliothèque publique. Josèphe écrivit aussi, à Rome, ses Antiquités judaïques. Il supprima ou corrompit, dans cette histoire générale de son peuple,

tout ce qui pouvait blesser les Gentils. L'intérêt le dirigea dans ses écrits comme dans sa conduite. C'est un habile politique, un mauvais Israélite, un lâche patriote.

Comme écrivain, on ne peut nier que Josèphe n'ait l'imagination brillante, le style animé, l'expression noble; il sait peindre à l'esprit et remuer le cœur. C'est celui de tous les historiens anciens qui approche le plus de Tite-Live. Mais s'il a les beautés de l'historien latin, il a aussi bien des défauts; car, outre ceux que nous avons signalés, il est exagérateur dans ses récits, et long dans ses harangues. Son discours sur le martyre des Machabées est pourtant un chef-d'œuvre.

VII. Après d'horribles massacres, les Juifs furent chassés de Palestine, vendus et dispersés par le monde.

Leurs flots, depuis dix-huit siècles, croisent les flots des peuples, sans jamais s'y mêler. Ils vont errant par l'univers, traînant le mépris et un crime irrémissible. Ils appelèrent la vengeance du Ciel sur leur tête : « *Sanguis ejus super nos et super filios nostros ;* » l'Eternel ratifia cette imprécation, et ils doivent demeurer en spectacle aux nations de la terre jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'ils tournent leurs regards vers Celui qu'ils ont crucifié et auquel leur supplice rend témoignage : « *Videbunt in quem transfixerunt.* »

DOUZIÈME ÉTUDE.

I. La quinzième année du règne de Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, un homme parut dans le désert du Jourdain ; il avait un vêtement de poil de chameau ; une ceinture de cuir ceignait ses reins. Il ne mangeait pas de pain et ne buvait pas de vin ; sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. Il appelait tous les peuples à la pénitence, annonçant que les temps étaient accomplis, et que le royaume des cieux était proche : « Préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers. »

Le Christ annoncé parut ; il affirma sa divinité, sema les prodiges, guérit les malades, ressuscita les morts. Il prêcha sa doctrine ; et les peuples, en l'entendant, demeurèrent suspendus à ses lèvres : jamais homme n'avait parlé comme cet homme : « *Omnis populus suspensus erat, audiens illum ; nunquàm locutus est homo, sicut hic homo.* »

Mais la haine et la jalousie le poursuivirent. Il devait par sa mort racheter Israël et le monde ; il mourut au Calvaire.

II. Environ douze années après la mort de J.-C., la troisième année du règne de Caligula, et la quarantième de l'ère vulgaire, un étranger, au visage pâle et à la barbe crépue, revêtu d'une robe et d'un manteau usés par le voyage, pieds nus, se reposait au milieu de ses compagnons près d'une des portes méridionales de Rome. De la porte où il était assis, il apercevait sur le sommet du Capitole le temple de Jupiter, qui dominait alors la grande ville et le monde. Pendant qu'il méditait sur ce qui était sous ses yeux, un de ces chercheurs de nouvelles, qui se plaisent à interroger les

arrivants, s'approcha de lui, et le dialogue suivant s'établit entre eux :

Le Payen. — Étranger, pourrais-je savoir quelle affaire t'amène à Rome ; je serais peut-être en état de te rendre quelque service.

Pierre. — J'y viens annoncer le dieu inconnu, et substituer son culte à celui des démons.

Le Payen. — Vraiment ! mais voilà quelque chose de très-nouveau ; et j'aurai grand plaisir à raconter ceci tout à l'heure à mes amis, au Forum. Dis-moi d'abord d'où tu viens ? Quel est ton pays ?

Pierre. — J'appartiens à une race d'hommes que vous détestez, que vous méprisez, et qui a été chassée de Rome ; mais on leur a permis d'y revenir. Mes compatriotes, à ce que l'on m'a dit, ne demeurent pas loin d'ici, le long du Tibre ; je suis Juif.

Le Payen. — Mais tu es peut-être un grand personnage dans ta nation ?

Pierre. — Regarde ces pauvres mariniers qui se tiennent là, tout près de nous, sur le bord du fleuve ; je suis de leur métier ; j'ai passé une bonne partie de ma vie à prendre des poissons dans un lac de mon pays, et à racommoder mes filets pour gagner mon pain ; je n'ai ni or ni argent.

Le Payen. — Et depuis que tu as quitté ce métier, tu t'es sans doute appliqué à l'étude de la sagesse ; tu as fréquenté les écoles des philosophes et des rhéteurs ; tu comptes sur ton éloquence ?

Pierre. — Je suis un homme sans lettres.

Le Payen. — Jusqu'ici je ne vois rien de bien rassurant pour ton entreprise. Il faut donc que le culte de ce dieu inconnu dont tu parles, soit bien attrayant par lui-même, pour pouvoir se passer ainsi de toute recommandation.

Pierre. — Le dieu que je prêche est mort du dernier supplice, sur une croix, entre deux voleurs.

Le Payen. — Et que viens-tu nous annoncer de la part d'un dieu si étrange ?

Pierre. — Une doctrine qui semble une folie aux hommes superbes et charnels, et qui détruit tous les vices auxquels cette ville a élevé des temples.

Le Payen. — Quoi! Tu prétends établir cette doctrine à Rome d'abord, et ensuite dans quel pays?

Pierre. — Toute la terre.

Le Payen. — Et pour longtemps?

Pierre. — Tous les siècles.

Le Payen. — Par Jupiter! l'entreprise a quelque difficulté; et je crois que tu aurais besoin de commencer par te faire de puissants protecteurs, pour n'être pas arrêté à ton début; mais je n'imagine pas que tu comptes les césars, les riches, les philosophes parmi tes amis?

Pierre. — Les riches, je viens leur dire de se dépouiller de leurs richesses; les philosophes, je viens captiver leur entendement sous le joug de la foi; les césars, je viens les destituer du souverain pontificat.

Le Payen. — Tu prévois donc qu'au lieu de se déclarer pour toi, ils se tourneront contre toi et tes disciples, si tu en as. Que ferez-vous alors?

Pierre. — Nous mourrons.

Le Payen. — C'est en effet ce qu'il y a de plus vraisemblable dans tout ce que tu viens de m'annoncer. Étranger, je te remercie; tu m'as fort diverti. Mais en voilà assez pour le moment. Je t'entendrai un autre jour. Adieu! — Pauvre fou!

III. Et néanmoins, *le pauvre fou* a réalisé son entreprise; la métropole impériale du monde romain n'est plus; la croix domine le Capitole. Le Christ y règne en vainqueur et y commande en maître : *Regnat, vincit, imperat.* Ce que disait Cicéron d'une loi éternelle qui devait conquérir les nations et durer jusqu'à la fin, est accompli : « *Non erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthàc.* » Les peuples doivent s'y soumettre, s'ils veulent vivre et trouver le bonheur. La rébellion appelle sur eux l'anarchie, la honte, l'abaissement, et la solitude : « *Gens et regnum quod non servierit tibi, peribit, et gentes solitudine vastabuntur.* » Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à regarder à cette heure le globe et l'histoire.

Jésus-Christ.

I. « Seigneur Jésus, disait le P. Lacordaire dans une conférence célèbre, enfin aujourd'hui, j'arrive à vous-même, à cette divine figure qui est chaque jour l'objet de ma contemplation, à vos pieds sacrés que j'ai baisés tant de fois, à vos mains aimables qui m'ont si souvent béni, à votre chef couronné de gloire et d'épines, à cette vie dont j'ai respiré le parfum dès ma naissance, que mon adolescence a méconnue, que ma jeunesse a reconquise, que mon âge mûr adore et annonce à toute créature. O père! O maître! O ami! O Jésus! »

Ce cri d'amour et d'admiration du grand orateur est le cri de tous les âges. Qui pourrait ne pas aimer J.-C.? *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.*

« Le Christ a parlé, disait Napoléon dans une conversation mémorable, et les générations lui appartiennent par des liens plus étroits et plus intimes que ceux du sang, par une union plus sacrée et plus impérieuse que quelqu'union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire, ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir, ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot, le cœur : c'est là ce qu'il veut pour lui; il l'exige absolument; et il réussit tout de suite.

» Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage! J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. Mais il fallait pour cela ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi; alors j'allumais le feu sacré dans les cœurs. Certes, je possède le secret de cette puissance magique qui enlève l'esprit. Mais je ne saurais le communiquer à personne : aucun de mes généraux ne l'a reçue ou devinée de moi; je n'ai pas davantage le secret d'éterniser mon nom et mon amour dans les cœurs. Maintenant que je suis à Sainte-Hélène, maintenant que je suis cloué sur ce roc, qui bataille et conquiert des empires pour moi? Où sont les courtisans de mon infortune? Pense-t-on à moi? Qui se remue

pour moi en Europe? Qui m'est demeuré fidèle? Où sont mes amis?

» Telle est la destinée des grands hommes, celle de César et d'Alexandre! Et l'on nous oublie! et le nom d'un conquérant, comme celui d'un empereur, n'est plus bientôt qu'un thème de collége!

» Que de jugements divers on se permet sur Louis XIV!.... A peine mort, le grand roi fut laissé seul dans l'isolement de sa chambre, négligé de ses courtisans, et peut-être l'objet de leur risée. Ce n'était plus leur maître; c'était un cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition.

» Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon. — Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ, prêché, *encensé, aimé, adoré dans tout l'univers!* Est-ce là mourir? N'est-ce pas plutôt vivre? Voilà la mort du Christ! C'est la mort d'un Dieu! »

II. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur à la vaine gloire, le Christ est sans tache; c'est la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux.

Sur son visage resplendissant apparaissent avec la majesté, la douceur, la bénignité, la clémence. Il ne donne jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'âme et l'insensibilité du cœur, ou lorsque la gloire de son père l'exige. Si la sainteté du temple est souillée, il en chasse avec zèle les sacriléges profanateurs; si les docteurs de la loi s'efforcent de séduire le peuple, il confond leur orgueil, démasque leur hypocrisie; mais lorsque ses disciples le pressent de faire descendre le feu du ciel sur un village samaritain qui n'a pas voulu le recevoir, il répond avec indignation : « Vous ne savez ce que vous demandez. »

C'est lui qui disait : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur; car mon joug est aimable et mon fardeau léger. Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes oppressés, et je vous soulagerai. »

C'est lui qui allait sans cesse répétant : « Aimez-vous les uns les autres; » et qui, pour exciter les hommes à ce noble sentiment, leur disait : « *Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères,*

c'est à moi que vous l'aurez fait. » Parole qui a mis au jour la charité chrétienne, et qui enfante à toute heure des prodiges.

Il était tendre pour les pécheurs; il s'asseyait à leur table. « *Je ne suis pas venu pour ceux qui se portent bien,* disait-il, *mais pour ceux qui sont malades.* » Une femme pécheresse s'approche de lui, verse des parfums sur sa tête au grand scandale des assistants, il la rassure par cette immortelle allocution : « *Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé.* » On lui présente une femme adultère, pour obtenir de lui une sentence qui le compromette par sa douceur même, il répond : « *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* »

Du haut d'une colline, jetant les yeux sur sa patrie ingrate et parricide, il ne put retenir ses larmes. « Il vit la cité, dit l'Apôtre, et il pleura en disant : « *Jérusalem! Jérusalem! qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!* »

Modèle de toutes les vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de Jean, ou léguant sa mère à ce disciple. L'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, était son ami : ce fut pour le plus grand sentiment de sa vie qu'il fit son plus grand miracle.

La charité l'admire dans la compassion qu'il éprouve pour la veuve de Naïm, pour le paralytique de la piscine, pour l'aveugle-né; partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné. Il allait faisant le bien, dit l'Apôtre : il était venu pour être le plus malheureux de tous; tous ses prodiges sont pour les misérables.

Dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent; la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix; son dernier soupir fut un soupir de miséricorde.

Quel mystère! le Christ ressentait la douleur; son cœur se brisait comme celui d'un homme! Prêt à quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout à coup en pleurs. Il ressentit la terreur du tombeau et les angoisses de la croix; une sueur de sang coula le long de ses joues divines; il se plaignit que son père l'avait abandonné! Ce fut alors que ce mot où respire la sublimité de la douleur s'échappa de ses lèvres : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort* ».

Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : « *O mon père, fais que ce calice passe loin de moi ; cependant*, ajouta-t-il aussitôt, *si je dois le boire... que ta volonté soit faite !* »

Partout quelle justice, quelle sagesse, quelle mesure, quelle pénétration, quelle majesté douce, quelle plénitude de grâce et de vérité ! Comme il brille, comme il se détache divinement du milieu de ce peuple qui l'environne, de ces docteurs hypocrites, de ces scribes captieux, de ces pharisiens superbes, de ces disciples même encore intolérants et grossiers ! Comme il confond toutes les erreurs par sa vérité ! Comme il déjoue toutes les ruses par sa sagesse ! Comme il foudroie tous les vices par sa sainteté ! Comme il rassure toutes les faiblesses par sa mansuétude ! Comme il épuise toutes les fureurs par sa patience ! Comme il se montre secourable à toutes les douleurs par sa bonté ! Qu'il est bien le Dieu sauveur !

Quand l'homme est vertueux, il l'est trop souvent aux dépens de la vérité de sa nature ; il se guinde et se fausse, il n'est plus homme, et néanmoins il n'échappe pas à mille faiblesses qui trahissent sa feinte grandeur. — En J.-C., l'homme ne disparaît jamais, et la nature jouit de tous ses droits ; mais en même temps, les vertus s'y montrent sans faiblesse, sans taches, et d'autant plus divines qu'elles ménagent tous les sentiments de la nature humaine. C'est là précisément ce qui nous séduit en J.-C., ce qui nous charme, ce qui nous encourage à l'imiter, ce qui fait que le modèle le plus achevé est en même temps le moins désespérant. Avec J.-C. on peut se plaindre, on peut pleurer, on peut repousser la souffrance, on peut tolérer les pécheurs, on peut aimer ce qui est aimable ; et Jean-Jacques avait raison de dire : « Une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus, n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, mais la facilité, la grâce et même l'élégance. Il ne fuyait ni les plaisirs, ni les fêtes ; il allait aux noces, il jouait avec les enfants, il aimait les parfums, il mangeait chez les financiers. Son autorité n'était point fâcheuse. Il était à la fois indulgent et juste, doux aux faibles, et terrible aux méchants. Sa parole avait quelque chose de caressant, d'attrayant, de tendre ; il avait le cœur sensible ; il était homme de bonne société.

Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable. » Et avec cela, ou plutôt par cela même, il nous invite, il nous appelle, il nous séduit, il nous entraîne, il nous fait monter jusqu'aux plus éminentes vertus, *jusqu'aux plus douloureux sacrifices, jusqu'à la croix.*

III. Sa doctrine n'est pas moins céleste et divine que son caractère. — Toutes les vérités de la religion naturelle y sont établies et développées d'une manière noble et lumineuse; toutes celles que l'homme ignorait, ou sur lesquelles il ne pouvait former que des conjectures, et qu'il lui importait néanmoins de connaître avec certitude, y sont annoncées et appuyées de preuves auxquelles l'esprit humain ne peut résister; et, dans toutes ces vérités, il n'en est aucune qui ne s'accorde avec les idées que nous avons de l'Être suprême, de sa bonté et de sa justice. Le culte y est digne de Dieu qui en est l'objet.

L'homme y apprend son origine, sa destination et sa fin, ce qu'il doit à son Créateur, à lui-même et à ses semblables. L'homme affligé y trouve sa consolation; l'homme pécheur et repentant, des paroles de vie et de salut qui raniment ses espérances; l'homme avide de bonheur y trouve de quoi remplir ses vastes désirs par les objets offerts à son attente; il y trouve des conseils sages qui le dirigent, des secours puissants qui le fortifient, des exemples frappants qui l'encouragent; voilà ce qu'offre partout la morale de J.-C.

Morale simple, elle est l'expression vive et lumineuse des vertus pures et sublimes de son âme; morale sainte, elle est dictée par la sagesse et la justice même; morale douce et consolante, elle fixe tous nos regards sur l'autre vie, et cependant elle ne nous ordonne rien qui ne tende à notre bonheur dans la vie présente; morale universelle, elle convient à tous les peuples et à tous les climats; morale complète, elle embrasse toutes les vertus et condamne tous les vices; morale uniforme, toutes ses parties se tiennent, forment un bel ensemble, et se prêtent une force mutuelle; morale sublime, qui fait de l'Évangile un livre unique au monde, un livre reconnu inaccessible à l'imitation. « *Bienheureux les pauvres*

en esprit ! » dit J.-C.; quoi de plus simple? Et pourtant, comme nous voilà tout de suite au-dessus de la terre! Trois mots ont suffi pour bouleverser nos idées sur la béatitude, sur la valeur des choses d'ici-bas, sur le but de la vie, pour nous arracher à la cupidité terrestre, et nous faire planer, comme l'aigle, au-dessus des royaumes. *Bienheureux les pauvres en esprit!* L'âme qui aura entendu une fois cette parole y reviendra toujours. La méditation y découvrira, en la creusant, des trésors de profondeur, une économie sociale nouvelle, qui changera les rapports des hommes entre eux, ennoblira le travail et la peine, abolira l'esclavage, et fera de la pauvreté une profession aussi utile que sainte.

IV. La manière noble et simple avec laquelle J.-C. annonçait sa doctrine à l'univers, ne mérite pas moins notre admiration. Elle doit même ici, plus que tout le reste, appeler nos études.

Nous remarquerons d'abord la certitude absolue de soi-même que possède J.-C. Il sait que sa parole est *la voie, la vérité et la vie;* il la sème tout simplement, comme le laboureur sème son blé; il ouvre la main et jette la vie. Les prophètes s'inspirent et s'agitent; J.-C. parle du jugement universel, du bouleversement de la nature, avec la tranquillité d'un homme qui parlerait d'un événement ordinaire. On sent qu'il n'a pas besoin de s'élever pour atteindre à la hauteur des plus grands mystères, et qu'engendré dans la splendeur des saints, il voit sans étonnement la grandeur de Dieu.

C'est souvent en marchant dans la campagne qu'il donne sa leçon. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux. En apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : « *Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif,* etc. ! »

Il profite de tout, il saisit toutes les circonstances pour répandre la parole sainte. Il entre à la synagogue, on lit Isaïe, il se lève, commente le prophète, et annonce le royaume de Dieu. On lui

apporte un petit enfant, il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de pasteur des âmes, et se représente apportant sur ses épaules la brebis égarée. Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine sous la belle figure d'une source d'eau vive. Quand ses disciples lui font remarquer la magnificence du temple, il en annonce la ruine et passe de là à la destruction de l'univers et au dernier jugement. Quand il lave les pieds des siens, il ajoute aussitôt la leçon d'humilité : « *Scitis quid fecerim vobis?* » Enfin ceux qui observent ses préceptes et ceux qui les méprisent, sont comparés à des hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur le roc, l'autre sur un sable mouvant; selon quelques interprètes, il montrait, en parlant ainsi, un hameau florissant sur une colline, et au bord de cette colline, des cabanes détruites par une inondation.

V. Dans ses instructions, J.-C., n'employait jamais que des *comparaisons familières, et des preuves sensibles*. Il tirait souvent ces dernières *de la conduite et des aveux* de ses auditeurs; il les interrogeait, il partait de leurs réponses pour les éclairer, les instruire, les attirer ou les confondre. Cette méthode simple et vive devrait être pratiquée, car tout ce qu'a fait J.-C. nous doit servir d'exemple : « *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, ità et vos faciatis.* »

Voici quelques citations, elles pourront faire comprendre les détails de méthode que nous venons de signaler ici.

— Preuves sensibles : « Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Et *moi je vous dis :* Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. — Ainsi vous serez les enfants de votre père qui est dans les cieux, *qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur ceux qui ne le sont pas.* — Si vous aimez ceux qui vous aiment, *quelle récompense aurez-vous? les publicains n'en font-ils pas autant?* Et si vous ne *saluez* que vos frères, *que faites-vous de plus? les païens le font aussi.* — Soyez donc parfaits, *comme votre Père céleste est parfait.* »

— IMAGES RÉUNIES A LA PREUVE : « Quand vous faites l'aumône, *ne sonnez pas de la trompette devant vous*, comme le font les comédiens, pour obtenir la louange des hommes ; *en vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense*. Mais lorsque vous faites l'aumône, que *votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite*. — Quand vous priez, ne faites pas non plus comme les hypocrites *qui aiment à prier debout* dans les synagogues et les places publiques, pour *être aperçus* des hommes. *Entrez chez vous, fermez votre porte*, priez votre Père dans le secret, et votre Père *qui voit dans le secret, vous exaucera*. »

Mais voici qui est éminemment gracieux et touchant : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, comment vous le vêtirez. — *La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement?* — *Regardez* les oiseaux du ciel, ils ne *sèment* ni ne *moissonnent*, ni n'*amassent dans les greniers*, et votre Père les nourrit. *N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux?* Et qui d'entre vous, *par son industrie, peut ajouter à sa taille?*

» Pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous? — Considérez comment croissent les lis des champs ; *ils ne travaillent ni ne filent*. Or, je vous dis que *Salomon même dans toute sa gloire* n'était pas vêtu comme l'un d'eux. — Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, *qui est aujourd'hui, et demain sera jetée dans le feu, combien, à plus forte raison, aura-t-il soin de vous vêtir*, hommes de peu de foi?

» Ne vous inquiétez donc pas en disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous? Les Gentils s'occupent de toutes ces choses, *mais votre Père sait que vous en avez besoin*. » Que cette idée est belle! Dieu est pour nous un père de famille : il doit pourvoir à nos besoins ; il est l'économe de ceux qui l'aiment, il les nourrit, les abreuve et les revêt! Il est le maître du soleil et de la pluie, de la santé, de la maladie et de la mort : il les donne, comme il lui plaît.

« Cherchez donc *premièrement*, continue J.-C., le royaume de Dieu et sa justice (c'est-à-dire, observez les commandements), *et tout le reste vous sera donné par surcroît*. » Voilà en effet, le seul remède efficace qu'on puisse donner aujourd'hui à la pauvreté et

au paupérisme. Qui serait pauvre, si tous observaient les commandements de Dieu ? Le pauvre prierait et travaillerait ; le riche travaillerait, prierait et donnerait ; Dieu bénirait l'un et l'autre.

— Preuves tirées de la conduite des auditeurs. « Un jour de sabbat, Jésus était entré dans une synagogue, et il y enseignait. Il y avait là un homme dont la main droite était desséchée. Mais les Pharisiens et les Scribes observaient pour voir si Jésus guérirait cet homme au mépris de la loi du repos, afin de trouver là un prétexte d'accusation. Dans cette vue, ils lui demandèrent : Est-il permis de guérir aux jours de sabbat ? Mais lui, connaissant leur pensée, dit à l'homme qui avait la main séchée : Lève-toi, et tiens-toi debout au milieu de la synagogue. L'homme se leva et se tint debout. Jésus alors, s'adressant à ceux qui l'avaient interpellé : Je vous le demande, dit-il, est-il permis de faire du bien ou du mal, de sauver la vie ou non, un jour de sabbat ? Mais eux, gardaient le silence. Jésus poursuivit : *Qui d'entre vous, ayant une brebis tombée dans une fosse le jour du sabbat, n'ira pas la prendre et la retirer ? Et combien l'homme n'est-il pas au-dessus d'une brebis* ? Il est donc permis de faire du bien un jour de sabbat. Puis, les regardant avec indignation, bien qu'ému de tristesse pour l'aveuglement de leur cœur, il dit à l'homme : Étends la main. L'homme l'étendit et elle devint saine comme l'autre. »

— Preuves tirées des aveux. « Un Pharisien, appelé Simon, pria Jésus de manger avec lui ; Jésus entra chez cet homme et se mit à table. Or, voilà qu'une femme de la ville qui vivait dans le péché, ayant su qu'il était là, y vint avec un vase d'albâtre plein de parfum, et, se tenant derrière lui, à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes ; et, les essuyant avec ses cheveux, elle les baisait et y répandait son parfum.

» Le Pharisien, voyant cela, dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait que celle qui le touche est une pécheresse. Jésus répondant à sa pensée, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Maître, dites, répartit Simon.

» Jésus reprit : Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Mais comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous deux : lequel des deux l'aimera le plus ?

» Simon répondit : Celui, je pense, à qui il a remis davantage.

» Jésus lui dit : Vous avez bien jugé. Puis, se tournant vers la pécheresse, il ajouta : Simon, voyez-vous cette femme? Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour laver mes pieds ; mais elle, elle les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a point cessé de me baiser les pieds. Vous n'avez point versé de parfums sur ma tête ; mais elle, elle en a répandu sur mes pieds. C'est pourquoi, je vous le déclare, beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé ; mais, *vous l'avez dit, celui à qui l'on remet moins, aime moins.* »

On peut remarquer, dans cette allocution, outre ce que nous avons fait observer plus haut, *la manière dont le Sauveur provoque l'attention et met en scène son discours :* « Simon, voyez-vous cette femme? » *l'opposition* qui y règne d'un bout à l'autre, et la douce *ironie* qui le termine. Le Seigneur employait souvent ces formules saisissantes. Ici l'ironie est délicate, comme lorsqu'il dit à Nicodème : « Je m'étonne qu'un docteur d'Israël soit ignorant de telles choses, » mais aussi quelquefois elle prend, sur ses lèvres, le ton de l'invective : *Phariseus stans ; amant salutari in foro, primos recubitus ; sepulchrum dealbatum ; progenies viperarum ; vulpi illi,* sont des traits incisifs et immortels.

VI. Une forme de langage très-habituelle à J.-C. est la *Parabole.* Les vérités métaphysiques et religieuses sont toujours difficiles pour le peuple ; et l'intelligence des savants se fatigue elle-même à entendre des abstractions. Aussi le Sauveur, même lorsqu'il parlait aux Pharisiens, enveloppait-il sa leçon d'un récit gracieux et sublime, qu'il prenait tantôt dans les usages et l'histoire de sa nation, tantôt dans la vie des laboureurs ou dans celle des rois, conditions presque semblables aux regards de Dieu.

S'il veut faire connaître les dispositions où l'on doit se mettre pour bien profiter de la parole divine, il propose la parabole des semences (Matthieu, chap. XIII) ; s'il veut enseigner l'humilité, il met en scène le Pharisien et le Publicain qui sont au temple pour

prier (Luc, chap. XVIII); s'il veut flétrir la mollesse, et la dureté pour le pauvre, il raconte l'histoire de Lazare et du mauvais riche (Luc, chap. XVI); s'il veut exciter aux bonnes œuvres, à la compassion pour les malheureux, il raconte l'histoire du Samaritain et censure le prêtre et le lévite (Luc, chap. X). La parabole des talents nous invite au travail (Matthieu, chap. XXV); celle des ouvriers de la vigne, à ne pas désespérer, si Dieu nous appelle tard à son œuvre (Matthieu, chap. XX); l'enfant prodigue ouvre au pécheur la maison paternelle (Luc, chap. XV); la femme adultère nous apprend à être indulgent pour autrui (Jean, chap. VIII); les souvenirs de Noé et du déluge, de Loth et de Sodome nous enseignent que le jugement et les châtiments de Dieu nous viennent comme l'éclair (Luc, chap. XVII).

Toutes ces divines histoires que le Seigneur répandait sur sa route, en causant avec tous, ont porté dans les palais et les chaumières, depuis dix-huit siècles, leurs leçons sublimes; elles cachent un sens profond sous les paroles les plus simples; elles marchent à la conquête de l'intelligence et du cœur par les routes fleuries de l'imagination; elles rendent l'enseignement palpable et dramatique, elles le gravent pour toujours dans la mémoire. On en jugera par quelques exemples. Nous choisissons de préférence les paraboles qui conviennent le mieux à notre époque.

— Le mauvais riche : Les Pharisiens, qui étaient avares, écoutaient les enseignements du Christ et se moquaient de lui. Jésus leur proposa la parabole suivante : « Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de soie, et chaque jour il faisait une chère splendide.

» Il y avait aussi un mendiant nommé Lazare, lequel était couché, couvert d'ulcères, à la porte de ce riche.

» Le mendiant désirait ardemment apaiser sa faim avec les miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait; mais *les chiens venaient lécher les ulcères de cet homme.*

» Or, il advint que le mendiant mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.

» Le riche aussi mourut et fut enseveli dans l'enfer.

» Comme ce riche était dans les tourments, levant les yeux, il vit de loin Abraham et Lazare dans son sein. Et jetant un cri, il dit :

Abraham, mon père, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue, car je souffre horriblement dans cette flamme. Mon fils, répondit Abraham, souviens-toi que, durant ta vie, tu as reçu les biens, et Lazare, les maux : maintenant, il est consolé, et toi, tu es dans les tourments. Un grand abîme a été creusé pour toujours entre nous et vous, de sorte que ceux qui voudraient aller d'ici à vous, ou venir à nous de là où vous êtes, ne le peuvent faire.

» Et le riche dit : Père, je vous en supplie, envoyez-le dans la maison de mon père, afin qu'il atteste ces choses à mes cinq frères et qu'ils ne viennent point, eux aussi, dans ce lieu de tourments.

» Abraham répondit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent.

» Le riche insista : Père Abraham, si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence.

» Mais Abraham reprit : *S'ils n'écoutent point Moïse et les prophètes, un mort ressusciterait, qu'ils ne croiraient pas davantage.* »

Il est facile de voir la double et dure leçon que reçoivent ici les Pharisiens de tous les siècles : ils sont incapables de foi, et ils s'engraissent pour des humiliations et des tourments éternels.

— Le Samaritain : « Un *docteur de la loi* voulut éprouver Jésus et lui dit : Maître, que ferai-je pour posséder la vie éternelle?

» Qu'est-ce qui est écrit dans la loi? lui répondit Jésus.

» Il répliqua : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même.

» Jésus reprit : Vous avez bien répondu, faites cela et vous vivrez.

» Mais lui, voulant se faire paraître juste, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? (Nous prions qu'on remarque ici avec quelle adresse Jésus amène l'argument *ad hominem*.)

» Jésus répartit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho ; il rencontra des voleurs qui le *dépouillèrent*, le *blessèrent*, et *s'enfuirent, le laissant à demi-mort*. Or, il arriva qu'un prêtre *descendait* par le même chemin ; il *vit* le blessé et *passa outre*. Un lévite, étant venu là, le *vit aussi* et *passa de même*. (Ces traits nets et vifs méritent d'être remarqués, même sous le rapport de

l'art; ce qui suit n'est pas moins digne d'attention.) Un Samaritain, qui était en voyage, *vint près de lui*, et, *le voyant, fut touché de compassion*. Et *s'approchant*, il banda les plaies du blessé, y versa de l'huile et du vin, et, le mettant sur son cheval, il le conduisit en une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, il donna deux deniers à l'hôte, en disant : Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le remettrai à mon retour. De ces trois, lequel vous semble avoir été le prochain de celui qui était tombé sous les coups des voleurs?

» Le docteur répondit : Celui qui a été compatissant.

» Jésus répliqua : Allez, et faites de même. » On peut soupçonner que le docteur n'avait jusque-là rien fait de semblable; on voit maintenant le but de la parabole, et l'on peut comprendre ce que ce récit renferme d'à-propos, de finesse et de délicatesse.

— La drachme et l'enfant prodigue : « Des publicains et des pécheurs publics s'approchaient pour écouter Jésus. Et les Pharisiens, comme les docteurs de la loi, murmuraient, disant : Voyez! il accueille les pécheurs et mange avec eux! »

Sur quoi Jésus leur proposa *la parabole de la brebis égarée et retrouvée*, et il ajouta : « Quelle est la ménagère qui, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne cherche soigneusement jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée? Et lorsqu'elle l'a trouvée, elle convoque ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue.

» Ainsi sera, je vous le dis, pour un pécheur repentant, la joie des anges de Dieu. » La leçon est déjà complète et bien touchante; Jésus ne s'en contente pas, il ajoute :

« Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : Donnez-moi la portion des biens qui me revient. Et le père fit le partage de son bien.

» Peu de jours après, le plus jeune des fils, ayant rassemblé tout ce qu'il avait, partit pour une région étrangère et lointaine, où il dissipa son bien dans la débauche. Après qu'il eut tout consumé, il y eut dans ce pays une grande famine, et il commença de sentir le besoin. Il se mit donc au service d'un habitant de cette contrée,

lequel l'envoya à sa maison des champs pour garder les pourceaux. Là, il eût été bien aise de remplir son ventre des cosses que les pourceaux mangeaient; mais personne ne lui en donnait!.. » Quelles images pour peindre le vide et la dégradation de l'âme qui s'abandonne au vice! Elles ne sont pas moins vraies que vives.

« Rentrant alors en lui-même : Combien de mercenaires, dit-il, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un de vos serviteurs, qui sont à vos gages. Il se leva, il vint vers son père.

» Comme il était encore loin, son père l'aperçut, et, touché de compassion il accourut, lui sauta au cou et le baisa.

» Son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Et le père dit à ses serviteurs : Apportez vite sa robe première, mettez-lui au doigt un anneau et aux pieds une chaussure; allez tuer le veau gras, mangeons et réjouissons-nous, car mon fils que voilà était mort, et il est rendu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. Et ils commencèrent le festin.

» Or le fils aîné qui était aux champs revint, et, comme il approchait de la maison, il ouït le bruit de la symphonie et de la danse, et, appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était.

» Votre frère est revenu, répondit le serviteur, et votre père a tué le veau gras en réjouissance de ce qu'il l'a recouvré sain et sauf.

» Sur quoi le fils aîné, courroucé, ne voulut pas entrer. Le père sortit pour lui faire instance. Mais le fils aîné lui dit : Depuis tant d'années que je vous sers, je n'ai manqué jamais à aucun de vos commandements, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir en le mangeant avec mes amis. Et lorsque celui de vos fils qui a dévoré son bien avec des courtisanes est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras! Mon fils, répliqua le père, vous êtes, vous, toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous. Mais il n'en fallait pas moins faire un festin et se réjouir, parce que votre frère était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé. »

Qui peut n'être pas ému en lisant ce récit, où la naïve et sublime

simplicité du style est si parfaitement d'accord avec celle du sujet? Combien la tendresse indulgente du père de famille pour un fils puni et repentant de ses fautes, n'est-elle pas d'une morale plus vraie, plus salutaire, plus appropriée à notre nature que cette inflexible sévérité, érigée en vertu par le plus grand nombre des écoles de la philosophie antique! Peut-être dans tout l'Évangile n'y a-t-il rien de si grand, de si touchant, de si consolant, de si propre à gagner les cœurs que cette parabole. C'est Jésus-Christ même qui s'est dépeint, qui a fait son portrait, qui a tracé ses propres sentiments; il semble que ce Dieu sauveur, ce bon pasteur, ce tendre père, n'a eu rien tant à cœur que de faire connaître aux hommes, et surtout aux grands pécheurs, quelle est son ineffable bonté, et que, de quelque grands crimes qu'ils soient coupables, ils doivent toujours revenir à Dieu avec confiance, s'ils reviennent avec sincérité.

— Mais si Dieu est bon pour le cœur qui revient à lui, on va voir combien il est terrible pour les cœurs opiniâtres et rebelles.

« Jésus se promenait dans le parvis intérieur du temple, enseignant le peuple et lui annonçant la bonne nouvelle; les chefs des prêtres, les docteurs de la loi et les anciens se réunirent et s'approchèrent de lui, disant : Répondez-nous, par quelle puissance faites-vous ces choses? Qui vous a donné cette puissance? Jésus répliqua : Je vous ferai, moi aussi, une demande; si vous y répondez, je vous dirai par quelle puissance je fais ces choses. Le baptême de Jean, d'où était-il? De Dieu ou des hommes? Répondez-moi.

» Mais eux, se recueillant en eux-mêmes, pensaient : Si nous disons « de Dieu, » il répondra : Pourquoi donc n'avez-vous pas cru en lui? Et si nous disons « des hommes, » tout le peuple nous lapidera, car ils tiennent tous pour certain que Jean était prophète. Ils répondirent donc à Jésus : Nous ne savons.

» Jésus reprit : Ni moi non plus, je ne vous dirai point par quelle puissance je fais ces choses.

» Alors Jésus se mit à parler en paraboles :

» Que vous semble de ceci? Un homme avait deux fils; s'adressant au premier, il lui dit : Va travailler aujourd'hui dans ma

vigne. Je ne le veux pas, répondit le fils ; mais après il s'en repentit, et y alla. Cependant le père, s'adressant à son autre fils, lui avait fait le même commandement. J'y vais, Seigneur, répliqua celui-ci ; mais il n'y alla point. Lequel des deux a fait la volonté du père ?

» Le premier, répondirent-ils. Jésus reprit : Je vous le dis en vérité, les courtisanes et les publicains vous précéderont dans le royaume de Dieu. En effet, Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous n'avez pas cru en lui ; mais les publicains et les courtisanes ont cru en lui ; et vous, sur cet exemple, vous n'avez pas honte de votre incrédulité ? »

Et Jésus s'adressant au peuple, continua en ces termes : « Écoutez, dit-il, une autre parabole.

» Il y avait un homme, chef de famille, qui planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir, y bâtit une tour, loua le tout à des vignerons et partit pour un pays lointain. Or, le temps de la vendange approchant, il envoya un de ses serviteurs pour recevoir des vignerons sa part de récolte. Mais ceux-ci prirent le serviteur, le battirent et le renvoyèrent les mains vides.

» Le chef de famille en envoya encore un autre, et les vignerons, recevant cet autre à coups de pierres, le blessèrent à la tête, le chargèrent d'outrages et le renvoyèrent aussi les mains vides. Un troisième serviteur, pareillement envoyé, fut chassé de même et mis à mort. Le chef de famille envoya de nouveau ses serviteurs en plus grand nombre ; mais les vignerons les traitèrent de même, battant les uns et tuant les autres. Alors le maître de la vigne, qui avait un fils unique, se dit : Que ferai-je ? J'enverrai mon fils bien-aimé ; peut-être le respecteront-ils. Mais les vignerons, à la vue du fils, se dirent les uns aux autres : Celui-ci est l'héritier, venez, tuons-le, et l'héritage sera nôtre. Ils se saisirent donc du fils, le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Quand donc viendra le maître de la vigne, que fera-t-il à ses vignerons ? Les voix de la foule répondirent : Il mettra ces méchants à mort, il louera sa vigne à d'autres qui lui en rendront les fruits en leur temps.

» Jésus reprit : Oui, il viendra, il perdra ces vignerons homicides, et en mettra d'autres dans sa vigne : » (Les Gentils en place des Juifs.)

L'accent avec lequel il appuya sur ces paroles, peut-être en arrêtant son regard sur ceux des Pharisiens qui l'écoutaient, fit comprendre à ceux-ci la portée de cette parabole. « A Dieu ne plaise ! répliquèrent-ils.

» Mais Jésus, les regardant, leur dit : Qu'est-ce donc que cette parole de l'Écriture : « La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue le sommet de l'angle ? Ceci est l'œuvre du Seigneur, œuvre merveilleuse à nos yeux. » C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu sera porté loin de vous et donné à un peuple qui en produira les fruits. Et quiconque tombera sur la pierre angulaire s'y brisera ; et celui sur qui tombera cette pierre, elle l'écrasera. » (Matthieu, chap. XXI.)

Les chefs des prêtres, les docteurs et les Pharisiens, en entendant ces paraboles, comprirent qu'elles s'appliquaient à eux. — Ils ne se trompaient pas ; la suite l'a démontré clairement.

VII. Nous finissons ici ce que nous avions à dire de J.-C. : nous croyons avoir fait suffisamment connaître ce qui va au but de ces études. Nous avons peu insisté sur sa doctrine : qui ne la connaît, qui n'en a compris la sublimité ? Nous en vivons, elle règne sur le monde, tout ce qu'il y a de bon dans les sociétés modernes vient de là.

Nous avons dû nous étendre davantage sur la manière d'enseigner du Sauveur : nous écrivons pour les jeunes gens qui se destinent à la prédication. J.-C., avons-nous dit, doit être étudié par eux surtout de ce côté, car il s'offre à eux, sous ce point de vue, comme modèle obligé : « *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ità et vos faciatis.* »

Mais il ne faut pas que nous nous contentions de regarder à l'enseignement du Christ, il faut que nous ayons aussi, et sans cesse présents à l'esprit, *son caractère et ses exemples* : « *Cœpit Jesus facere,* disait l'apôtre, *et docere ;* » J.-C. pratiqua avant de parler, son état, sa vie précédèrent ses paroles.

« Il a choisi *la pauvreté, la douleur, les opprobres*, dit Bossuet (Sermon sur la Nativité de J.-C.). Il a jugé que *les biens, les contentements, la gloire étaient indignes de lui et des siens ;* il a cru

que cette grandeur étant fausse et imaginaire, elle ferait tort à sa véritable excellence. Voyez où va son mépris : non-seulement il ne veut pas des grandeurs humaines; mais, pour annoncer le peu d'état qu'il en fait, il se jette aux extrémités. *Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées; là les plaisirs rejetés, et ici les tourments soufferts ;* rien n'y manque, tout est complet. Et il me semble qu'il nous dit avec une contenance assurée : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde; » comme moi, soyez ses vainqueurs.

Les apôtres, dont nous allons parler, continuèrent les victoires du Christ, mais ils suivirent ses pas; comme lui, ils foulèrent aux pieds le monde, ses délices et ses gloires; ils firent éclater en eux les vertus de leur maître, et le plus éloquent de tous put dire de lui-même : « *Vivo, jàm non ego, vivit verò in me Christus;* » mais il a soin d'ajouter aussi en s'adressant à nous : « *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* » Saint Paul savait que le succès de l'éloquence chrétienne n'est pas ailleurs ; et, si les saints ont été les plus grands prédicateurs de l'Église, s'ils ont conquis des âmes sans nombre à J.-C., c'est qu'ils ont dédaigné les joies et les délices du siècle, ils n'ont vécu que de J.-C., pour J.-C., et comme lui.

TREIZIÈME ÉTUDE.

—

ÉVANGILES.

« La majesté des Écritures m'étonne, disait Rousseau, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si sage, soit l'ouvrage des hommes? »

I. L'Évangile par sa simplicité même est plus surprenant, plus manifestement divin que tous les autres livres sacrés.

Il y a dans les prophètes quelque chose d'ardent, de passionné, et comme un travail du désir pour atteindre un bien qu'ils ne possèdent pas. Ils l'appellent avec l'accent de l'amour et de l'espérance; ils demandent à l'avenir celui qui doit sauver le monde; ils s'élancent dans les cieux pour l'y chercher; ils montent jusqu'au sanctuaire où réside le Très-Haut; lorsqu'on a cessé de les voir, on entend encore, au milieu des tonnerres qui roulent au pied du trône de l'Éternel, leur voix qui invoque son fils. C'est ce que nous avons vu, spécialement dans Isaïe.

Dans l'Évangile, c'est le calme de la possession, la paix ravissante qui suit un immense désir satisfait, la tranquille sérénité du ciel même. Celui que la terre attendait est venu : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous plein de grâce et de vérité. » Tout prend une face nouvelle : le temps des figures est passé; le salut est accompli; la nature humaine rassurée éprouve comme un grand repos qu'elle n'avait point connu.

Prenez un homme, qui vous voudrez; qu'il raconte cet événement si longtemps l'objet de tous les vœux, ce mystère impénétrable de miséricorde et de justice; son langage pourra être pompeux, touchant, sublime. Voici l'Évangile :

« En ce temps-là on publia un édit de César-Auguste, pour faire le dénombrement de tous les habitants de la terre; et tous allaient pour se faire inscrire chacun dans sa ville. Joseph partit aussi de la ville de Nazareth en Galilée, et vint dans la Judée à la ville de David, appelée Béthléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie son épouse, qui était grosse. Pendant qu'ils étaient là, il arriva que les jours de son enfantement s'accomplirent, et elle enfanta son fils premier-né, et elle l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point pour eux de place dans l'hôtellerie. Or, il y avait dans le même pays des pasteurs qui veillaient, gardant tour à tour leur troupeau pendant la nuit; et voilà qu'un ange du Seigneur s'arrêta près d'eux, et une clarté divine les environna; et ils furent saisis d'une grande crainte; et l'ange leur dit : Ne craignez point, je vous annonce ce qui sera pour tout le peuple une grande joie : il vous est né aujourd'hui un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville de David; et ceci sera le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche.

» Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Et après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Béthléem, et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître. S'étant donc hâtés, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche; l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été annoncé touchant cet enfant... Et Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur. » (Luc, II.)

La narration évangélique est en général de la nature de ce récit; c'est la même simplicité, la même candeur, le même charme.

Les choses les plus merveilleuses, les miracles les plus inouïs, la

transfiguration sur la montagne, la guérison des malades, la résurrection des morts, toutes ces scènes divines où la peinture et la sculpture chrétiennes ont trouvé leurs sublimes inspirations, sont exposées avec concision, avec clarté toujours, mais sans étonnement, sans enflure, et comme s'il s'agissait de choses ordinaires et communes.

Les événements les plus propres à soulever les passions, à remuer le cœur le plus indifférent, la mort de l'Homme-Dieu, les outrages qu'il endure jusqu'au pied de la croix, sont racontés avec le même calme et la même simplicité. C'était pour un historien ordinaire une belle occasion de montrer de l'éloquence, et Tacite n'y aurait pas manqué. Rien de semblable dans l'Évangile : pas un mot d'indignation contre les bourreaux, pas un mot d'admiration ou de pitié pour la victime. Plus les actions sont grandes, touchantes, sublimes, plus le langage est naïf et simple. C'est cela qu'il faut admirer dans les historiens évangéliques, car, « ce n'est pas ainsi qu'on invente, dit Rousseau, et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Il ne faut pourtant pas croire que la simplicité qui règne dans l'Évangile soit sèche et aride, ni qu'elle manque de grâce et de majesté, de grandiose même et de pathétique ; nous pourrions indiquer ici de nombreux passages pour le prouver, mais les morceaux que nous rapporterons en parlant de chaque évangéliste en particulier, le démontreront suffisamment.

II. Les évangélistes écrivirent leurs histoires, saint Matthieu en hébreu, et les trois autres en grec, suivant les lieux où ils se trouvèrent. Saint Marc était à Rome, lorsqu'il publia son Évangile ; saint Jean habitait l'Asie mineure ; saint Luc était à la suite de saint Paul ; et saint Matthieu ne quitta la Palestine qu'après avoir composé le sien. Le texte hébraïque de cet Évangile est perdu, nous n'en avons qu'une version grecque qui du reste remonte au temps des apôtres.

II. L'Évangile de saint Matthieu est surtout précieux pour la morale. C'est cet apôtre qui nous a transmis le plus grand nombre de

ces préceptes ou sentiments qui sortaient avec tant d'abondance des entrailles de J.-C. « On peut peindre en quelques mots le caractère du style évangélique, dit Chateaubriand : c'est un ton d'autorité paternelle, mêlé à je ne sais quelle influence de frère, à je ne sais quelle considération d'un Dieu qui, pour nous racheter, a daigné devenir fils et frère des hommes. » Cette critique convient parfaitement à saint Matthieu : il est le plus simple, le plus grave, le plus calme des évangélistes; aucune passion, aucun mouvement, n'y viennent troubler la placide et lumineuse sérénité du récit. La narration, quoique souvent poétique, y coule du même pas toujours; on dirait ce grand fleuve de l'Égypte dont le Seigneur disait autrefois par la bouche d'un prophète, qu'il le conduirait à la mer, tranquille et doux comme l'huile : *Quasi oleum adducam.* (Voir pour preuve le récit de la Passion, du XXVIe chapitre à la fin.)

IV. L'Évangile de saint MARC semble n'être qu'un abrégé de celui de saint Matthieu. Saint Marc était disciple de saint Pierre; plusieurs ont pensé qu'il a écrit sous la dictée du prince des apôtres. Il est digne de remarque qu'il a raconté la faute de son maître. Tout l'esprit du Christianisme est là : le premier pontife de l'Église fut un pécheur repentant! — Le style de saint Marc, vif, serré, coupé, concis, marche avec rapidité; on y trouvera peut-être aussi une sage et habile distribution des mots. Qu'on examine avec soin le morceau suivant :

« Filius Timæi Bartimæus *cæcus, sedebat juxtà viam, mendicans.* Qui cùm audisset quia Jesus Nazarenus *est*, cœpit *clamare,* et dicere : Jesu fili David, miserere mei ! Et *comminabantur* ei multi ut *taceret.* At ille *multò magis* clamabat : Fili David, miserere mei ! Et stans Jesus prœcepit illum vocari. Et *vocant cæcum, dicentes ei : Animæ quior esto, surge, vocat te.* Qui, *projecto vestimento suo, exsiliens, venit ad eum.* Et respondens Jesus dixit illi : Quid tibi vis faciam? Cæcus autem dixit ei : Rabboni, *ut videam!* Jesus autem ait illi : Vade, fides tua te salvum fecit. Et *confestim* vidit, et *sequebatur eum in viâ.* » (Chap. x, ℣. 46–52). Il y a peu de scènes d'une aussi grande vérité que celle-là; les détails sont pleins de vie et appellent mille réflexions philosophiques et littéraires.

V. Le langage de saint Luc est pur et élevé ; on voit que c'était un homme versé dans les affaires du monde. Son Évangile respire le génie de l'antiquité grecque et hébraïque : il entre dans son récit à la manière des anciens historiens, on croirait entendre Hérodote :

« Comme plusieurs ont entrepris d'écrire l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous, suivant le rapport que nous en ont fait ceux qui dès le commencement les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été les ministres de la parole, j'ai cru que je devais aussi, très-excellent Théophile, après avoir été exactement informé de toutes ces choses depuis leur commencement, vous en écrire toute l'histoire. »

Saint Luc était médecin, dit saint Jérôme : son Évangile est la médecine de l'âme. Il était peintre : on peut le deviner à la vérité, à l'éclat, à la vivacité de ses tableaux. C'est à lui qu'appartient l'histoire de la crèche et des bergers que nous avons citée plus haut. « Nous croyons connaître un peu l'antiquité, dit Chateaubriand en parlant de ce récit, et nous osons assurer qu'on chercherait longtemps chez les plus beaux génies de Rome et de la Grèce, avant d'y trouver rien qui soit à la fois aussi simple et aussi merveilleux. » Nous ajoutons un morceau de description ; nous prions qu'on le lise avec attention :

« Lorsque Jésus (qui prêchait au rivage) eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine mer et jetez vos filets pour pêcher. Maître, répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre : *Totâ nocte laborantes, nihil cœpimus ;* mais sur votre parole, je vais jeter le filet. L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons *que les mailles se rompaient.* Ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider : *Annuerunt sociis, ut venirent et adjuvarent eos.* Ceux-ci vinrent, et les deux barques furent remplies de poissons, au point qu'elles *étaient près d'être submergées. Ce que voyant,* Simon *tomba aux pieds de Jésus, en s'écriant : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme de péché ;* car il était dans la stupeur, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui : Stupor enim *circumdederat eum.* Et Jésus dit à Simon : Ne crains pas, *ce sont des hommes que*

tu prendras désormais. » (Chap. v.) Ce dernier trait qui réunit la poésie à la prophétie, nous semble de toute beauté. — Saint Luc abonde en traits de ce genre. A-t-il à raconter la généalogie du Christ, il s'en va énumérant, et remontant jusqu'à la naissance du monde. Arrivé aux premières générations, et continuant à nommer les races, il dit : « Caïnan, qui fuit Henos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit Dei ; » ce simple mot *qui fuit Dei*, jeté là sans commentaire et sans réflexion, est de la plus grande sublimité. Ailleurs il nous représente J.-C. arrivant chez Hérode : « Quand on annonça la venue de Jésus chez Hérode, dit-il, il en eut une grande joie ; car, depuis longtemps il était *curieux* de le voir à cause de tout ce qu'il avait entendu dire de lui, et *parce qu'il en espérait quelque miracle!* Il l'interrogea donc avec *un grand flux de paroles : Interrogabat eum multis sermonibus.* » Dieu interrogé ainsi par sa créature, quel spectacle ! « Mais Jésus ne lui répondit quoi que ce soit : *At ipse nihil respondebat.* Hérode donc se moqua de Jésus et le renvoya vêtu de blanc vers Pilate ; et de ce jour-là ils furent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant ! »

Nous terminons par un dernier morceau qui est peut-être le plus beau de saint Luc ; pour cette raison, nous ne devons pas l'omettre :

« Deux disciples allaient à Emmaüs, et Jésus (sorti de son tombeau) se joignit à eux, mais ils ne le connurent pas. De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, leur dit-il, je vous vois tout tristes. Cléophas, l'un des deux disciples, lui dit : Êtes-vous donc seul tellement étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui est arrivé ces jours-ci ? — Qu'est-ce ? leur dit-il. — Au sujet de Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Les grands-prêtres et nos anciens l'ont fait condamner à mort et mis en croix. Pour nous, *nous espérions* qu'il était Celui qui doit délivrer Israël. Et voici maintenant le troisième jour que ces choses se sont passées ! — Or, quelques-unes des femmes qui sont avec nous, nous ont effrayés : étant allées avant le jour au sépulcre et n'ayant pas trouvé son corps, elles nous sont venues dire que des anges leur ont apparu, annonçant que Jésus est vivant. Plusieurs des nôtres

sont allés aussi au tombeau, mais ils n'y ont point non plus trouvé le corps de Jésus. » — Que ce récit renferme de tristesse, d'inquiétude et de mélancolie !

« Alors Jésus leur dit : O insensés ! O cœurs lents à croire ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât ainsi dans la gloire ? Et commençant par Moïse, il leur expliquait ce qui était dit du Christ dans toutes les prophéties.

» Cependant ils étaient arrivés à Emmaüs, et Jésus prit l'attitude d'un voyageur qui voudrait aller plus loin. Mais ils le pressèrent et lui dirent : Restez avec nous, car il se fait tard et le jour baisse déjà. Jésus donc entra avec eux. Comme ils étaient à table ensemble, il prit du pain, le bénit, le rompit et le leur présenta. En ce moment leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent. Mais il disparut. Et les deux disciples se dirent l'un à l'autre : N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant au-dedans de nous, lorsqu'il nous parlait sur le chemin et qu'il nous découvrait les Écritures ? Et se levant à l'heure même, ils revinrent à Jérusalem. » (Chap. XXIV). Nous croyons qu'un récit de ce genre peut aisément soutenir le parallèle avec quelque morceau que ce soit des poëtes les plus renommés, Homère et Platon n'ont rien de plus magnifique.

VI. Saint Jean, dans son Évangile, se présente à nous sous deux points de vue différents : d'une part, il s'attache à prouver la divinité de J.-C., et de l'autre, à faire comprendre l'amour infini du Sauveur pour les hommes. Mais, lors même qu'il raconte la charité de J.-C., il n'oublie pas son but principal et premier, il prouve la divinité de son maître jusque dans la narration des faits qui ne se rapportent qu'à la miséricorde. C'est en quoi il diffère des autres évangélistes, qui semblent ne s'arrêter aux actions de J.-C., que dans le dessein de nous donner un modèle pour le règlement de nos mœurs et la conduite de notre vie. Saint Jean est toujours dogmatique et théologien. C'est le poëte et le philosophe du spiritualisme chrétien.

« Au commencement était le Verbe, dit-il, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Au commencement il était en Dieu.

Toutes choses ont été faites par Lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui. En Lui était la vie ; en Lui, la Lumière des hommes ; mais la Lumière a brillé dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Le Verbe était dans le monde, et le monde fait par Lui, l'a méconnu. Le Verbe est venu dans son héritage, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui n'étaient pas les siens et qui L'ont reçu, à tous ceux qui croient en son nom. Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire, comme fils unique du Père. »

C'est par ces magnifiques paroles qu'admiraient les Platoniciens, et dont un ancien disait qu'elles devraient être écrites en lettres d'or et placées dans les lieux les plus éminents des Églises, que s'ouvre l'Évangile de saint Jean. Il se termine par des paroles qui indiquent clairement aussi le but que s'est proposé l'apôtre en écrivant son livre. « Ces choses sont écrites, dit-il, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, fils de Dieu. » (Chap. xx.)

VII. En effet, on voit que saint Jean a cherché et exposé de préférence, dans son récit, les occasions où le Christ s'est affirmé Dieu plus positivement, soit par *ses œuvres*, soit par *ses paroles*.

Par ses paroles. « Jusqu'à quand tiendrez-vous notre âme en suspens? crie le peuple. Si vous êtes le Christ, dites-le-nous ouvertement. J.-C. leur répond : Je vous parle et vous ne me croyez pas ; pourtant les œuvres que j'ai accomplies au nom de mon Père, rendent témoignage de moi..... Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. Et comme les Juifs ramassaient des pierres pour le lapider, J.-C. leur dit : Je vous ai montré beaucoup d'œuvres de mon Père, pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous? » (Chap. x.)

Par ses œuvres. « Jésus vit, en passant, un homme aveugle de naissance. Maître, demandèrent ses disciples, qui a péché, de cet homme ou de ses parents?

» Jésus répondit : Ni lui, ni ses parents n'ont péché ; mais il est né tel, *pour que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.*

» Ayant dit cela, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, oignit de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : Va, et lave-toi dans la piscine de Siloë.

» Cet homme donc y alla, s'y lava, et revint voyant. *Abiit ergò, et lavit, et venit videns.*

» Ses voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône, disaient : N'est-ce pas là celui qui était assis en tel lieu et qui demandait l'aumône? Les uns répondaient : C'est lui. D'autres disaient : Non, c'en est un qui lui ressemble. Mais lui disait : C'est moi. *Nonne hic est qui sedebat et mendicabat? Alii dicebant quia hic est. Alii autem : Nequaquàm, sed similis est ei. Ille verò dicebat : Ego sum.* Ses voisins lui demandaient : Comment tes yeux se sont-ils ouverts? Il répondait : Cet homme qu'on appelle Jésus, a fait de la boue et en a enduit mes yeux, et m'a dit : Va-t'en à la piscine de Siloé, et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois. *Ille homo qui dicitur Jesus lutum fecit...., et abii, lavi et video.* » César, avec son *Veni, vidi, vici* tant admiré, parlait-il mieux que cet aveugle?

» Ils lui dirent : Où est-il? Il répondit : Je ne sais. *Et dixerunt ei : Ubi est ille? Ait : Nescio.*

» Ils amenèrent aux Pharisiens celui qui avait été aveugle. Les Pharisiens lui demandèrent aussi comment il avait été guéri. Il répondit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois.

» Or, quand Jésus avait opéré ce miracle, c'était le jour du sabbat. Quelques-uns donc d'entre les Pharisiens disaient : Cet homme n'est point de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. Mais d'autres répliquaient : Comment un pécheur peut-il faire ces prodiges? Et ils étaient divisés entre eux. *Non est hic homo à Deo, qui sabbatum non custodit. Alii autem dicebant : Quomodò potest homo peccator hæc signa facere? Et schisma erat inter eos.* S'adressant donc de rechef à l'aveugle, ils lui demandèrent : Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? Il répondit : C'est un prophète.

» Les Pharisiens, toutefois, ne voulurent point croire que cet homme eût été aveugle, jusqu'à ce qu'ils eussent entendu ses parents. Ils interrogèrent ceux-ci : Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il maintenant? Nous savons, répondirent-ils, que c'est bien notre fils, et qu'il est né aveugle. Comment voit-il maintenant? Qui lui a ouvert les yeux? Nous ne

savons. Interrogez-le, il est en âge, qu'il réponde lui-même. *Scimus quia hic est filius noster, et quia cœcus natus est. Quomodò autem nunc videat, nescimus... ipsum interrogate, ætatem habet.*

» Les parents de l'homme qui avait été aveugle répondaient ainsi, parce qu'ils craignaient les Pharisiens : car déjà les Pharisiens étaient convenus ensemble, que tout homme qui reconnaîtrait Jésus pour le Christ, serait chassé de la synagogue.

» Ceux qui procédaient à l'enquête, appelèrent donc de nouveau l'homme qui avait été aveugle, et lui dirent : Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. L'autre répondit : Si c'est un pécheur, je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois. *Si peccator est, nescio ; unum scio, quia cùm cœcus essem, modò video.* Ils lui dirent encore : Que t'a-t-il fait? Comment t'a-t-il ouvert les yeux? Il répondit : Je vous l'ai dit et vous l'avez entendu; que voulez-vous entendre encore? Vous aussi, voulez-vous devenir ses disciples? A ces mots, ils l'accablèrent d'injures et lui dirent : Sois son disciple, toi ; nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais celui-ci, nous ne savons par qui il a été envoyé. Cet homme répliqua : *C'est ce qui me surprend que vous ne sachiez pas cela.* Il a ouvert mes yeux : or, nous savons que Dieu n'écoute point les pécheurs, mais celui qui honore Dieu ; celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là Dieu l'exauce. Jamais on n'a ouï dire que personne ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. *Si donc celui-ci n'était envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire. A seculo non est auditum, quia quis aperuit oculos cœci nati. Nisi hic esset à Deo, non poterat facere quidquam*». L'argument était péremptoire; aussi les Pharisiens ne surent répondre que par l'injure.

« Ils s'écrièrent : Tu es né tout entier dans le péché, et tu veux nous enseigner! Et ils le jetèrent dehors, » (ce qui n'était pas très-logique).

« Jésus apprit qu'ils l'avaient ainsi chassé, et, l'ayant rencontré, il lui dit : *Crois-tu au Fils de Dieu?* L'homme répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? Jésus reprit : Tu l'as vu, et celui *qui te parle, c'est lui-même.* Il répondit : Je crois, Seigneur.

Et, se prosternant, il l'adora. *Credis tu in filium Dei? Respondit ille et dixit : Quis est, Domine, ut credam in eum? Et dixit ei Jesus : Qui loquitur tecum, ipse est... Et procidens, adoravit eum.* » (Chap. IX.) La simplicité et le bon sens finissent toujours par rencontrer la vérité ; les aveugles la voient, et les Pharisiens passent outre : *Divites dimisit inanes.* C'est l'histoire de tous les siècles.

VIII. Saint Jean a quelque chose de plus doux et de plus tendre que les autres évangélistes. Il s'était reposé sur le sein de Jésus, il y avait puisé une charité sans limite. Il avait connu et goûté son maître mieux qu'aucun autre, il l'avait vu pleurant au jardin des oliviers, il l'avait suivi et entendu au calvaire ; et le Sauveur, touché de tant de courage et d'amour, l'avait regardé à son heure suprême ; il avait voulu le faire entrer dans sa famille comme un frère bien-aimé, il l'avait donné à sa mère en mourant, pour qu'il fut près d'elle un autre lui-même : *Mulier, ecce filius tuus ; deindè dicit discipulo : Ecce mater tua.* Jean devint ainsi le fils de Marie et le frère de son ami.... de Dieu ! Aussi l'apôtre se plaît-il à redire naïvement l'amitié que Jésus avait pour lui, et à célébrer les trésors d'amour et de miséricorde qu'enfermait ce cœur divin. C'est lui qui, sur ses vieux jours, ne pouvant plus faire de longs discours au peuple qu'il avait enfanté à J.-C., se contentait de lui dire : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, *c'est le précepte du Seigneur.* C'est lui qui nous rapporte l'histoire de la femme adultère et de la Samaritaine, pour nous exprimer l'extrême indulgence et la bonté infinie du Sauveur. C'est lui qui nous raconte l'affection de Jésus pour Marthe, Marie, et Lazare leur frère, la résurrection de ce dernier, le lavement des pieds des apôtres, les derniers discours du Seigneur à ses disciples, les scènes si attendrissantes du sépulcre après la résurrection, les plus belles apparitions du Sauveur à ses disciples, et le triple *Amas me?* adressé à saint Pierre. Nous devons citer quelques-uns de ces derniers morceaux : ils sont trop beaux pour être passés sous silence.

— Résurrection de Lazare. « Marthe ayant donc appris que Jésus venait, alla au-devant de lui, et Marie demeura dans la maison. Alors Marthe dit à Jésus : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère

ne serait pas mort; mais je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Jésus lui répartit : Votre frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera dans la résurrection qui se fera au dernier jour. Jésus lui répondit : Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Croyez-vous cela ? » (Chap. XI, 20-26.)

Tout est nouveau, inouï dans ce langage; ce qui suit n'est pas moins admirable. Marie, l'autre sœur désolée, qui était restée cachée au fond de sa demeure depuis la mort de son frère, est avertie par Marthe.

« Le Maître est venu et il vous demande. » La pauvre fille se précipite vers le Sauveur, et dès qu'elle l'aperçoit, elle se jette à ses pieds, elle lui dit comme Marthe : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

Touchante harmonie de ces deux cœurs dont la confiance est la même dans la puissance et l'amitié du Christ ! Sans doute elles avaient toutes deux dit bien des fois depuis leur malheur : « Si le maître avait été ici, notre frère ne serait point mort. »

Le récit évangélique devient plus beau encore.

« Lorsque Jésus la vit pleurant, et les Juifs qui étaient venus avec elle aussi pleurant, il frémit en son esprit et fut ému lui-même. Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui dirent : Seigneur, venez et voyez. Et Jésus pleura. Et les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait ! » (℣. 33-36.)

Ceci, dit M. Duquesnel, nous a toujours paru le comble du sublime. Aucune poésie ne surpassera jamais la simplicité de cette narration. Les versets suivants qui peignent la résurrection : « *Lazare, veni, foràs,* » présentent un caractère magnifique de puissance divine : « *Ut cognoscant quia tu me misisti*; » mais peut-être l'apogée de la beauté poétique de ce morceau est-il dans les quatre lignes que nous venons de citer. C'est une alliance admirable du pathétique et du grandiose. Ceci n'est que de la vérité, mais bien digne de servir à jamais d'étude et de modèle à la fiction. Cet effet est produit sans effort, par la nature des choses; on éprouve le frisson de l'enthousiasme, et cependant, quoi de plus calme, de plus naïf que ce style ?

— Lavement des pieds. « Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que l'heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans ce monde, il les aima jusqu'à la fin. Et le souper fini, Satan ayant déjà mis dans le cœur de Judas-Iscariote, fils de Simon, le dessein de le livrer,... Jésus *qui savait que son Père lui avait donné toutes choses entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu et qu'il retournait à Dieu....* » Début solennel, qui forme un admirable contraste avec ce qui va suivre. « Jésus se leva et quitta ses vêtements, et, ayant pris un linge, il le mit autour de lui. Puis, versant de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui.

» Il vint donc à Simon Pierre. Mais Pierre lui dit : Seigneur, vous, me laver les pieds ! » Les esclaves seuls étaient chargés de cet office ; Jésus remplissait donc ici les fonctions d'un esclave ! De là les répugnances de saint Pierre. « Jésus lui répondit : Tu ne sais pas maintenant ce que je fais ; mais *tu le sauras dans la suite*. Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne les lave, tu n'auras point de part avec moi. Simon Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » Voilà bien l'ardeur accoutumée de saint Pierre ; il fait une faute : l'a-t-il reconnue, il se jette aux extrémités.

« Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, Jésus se remit à table et leur dit : Savez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous avez raison, car je le suis. *Vos me vocatis : Magister et Domine, et benè dicitis : sum etenim.* Si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-même comme je vous ai fait. En vérité je vous le dis : *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'envoie. Heureux si vous comprenez cela, et si vous le faites.* »

Lorsqu'aux jours saints on voyait jadis nos rois, nos reines, et nos prêtres se prosterner devant le pauvre, lui laver les pieds et les lui baiser avec amour, les cœurs s'attendrissaient, s'ouvraient à la

charité et devenaient meilleurs. Les usages ont changé : le pauvre n'a plus été comme autrefois, dans nos sociétés, un objet saint et sacré ; on a cessé de révérer en lui le Seigneur Jésus ; on a oublié ces belles paroles qui seront dites au dernier jour : « J'étais nu et vous m'avez revêtu, j'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'étais dans la douleur et vous m'avez consolé. » Les siècles de piété, de foi, ont disparu, et la poésie de nos plus sublimes mystères n'a plus été comprise. « Vous m'appelez votre Seigneur et Maître, et je le suis en effet. Si donc moi, votre Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ! » L'aumône vraiment chrétienne, doit être accompagnée d'humilité, de douceur et de tendresse : « *Ignem veni mittere in terram, quid volo nisi ut accendatur.* Je suis venu apporter un feu nouveau sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il brûle? »

Si l'on veut bien connaître ce feu de charité que le Seigneur est venu nous apporter, il faut lire et comprendre les dernières paroles qu'il adresse à ses disciples après la Cène. « Je ne les ai jamais lues sans une émotion singulière, disait Laharpe ; toute notre religion est là ; chaque parole est un oracle du Ciel. Que de fois je me suis dit ce que disait aux Pharisiens cet agent de la synagogue, en s'excusant de n'avoir pas fait arrêter J.-C. : Que voulez-vous ? Jamais homme n'a parlé comme cet homme. Et c'est un Juif qui disait cela ! Quel terrible arrêt contre les chrétiens infidèles ! Il m'est impossible, à chaque verset de ce sermon, de ne pas entendre un Dieu, et j'en suis aussi sûr que si je l'avais entendu en personne. C'est alors que je m'écrie : Que la religion est belle ! Elle est belle comme le ciel dont elle est descendue ; elle est grande comme le Dieu dont elle est émanée ; elle est douce comme le cœur de J.-C. qui nous l'a apportée. » (Voir du XIIIe au XVIIIe Chap.)

Quand le Christ mourut, on voyait au pied de sa croix trois femmes et un tout jeune homme : Marie, mère de Jésus, Marie de Cléophas, sœur de la mère de Jésus, Marie-Madeleine, et le disciple bien-aimé, *discipulum stantem quem diligebat.* (Chap. IX, v. 26.) Pierre *pleurait* sa faute *au dehors,* il retrouvait dans ses larmes le courage et l'espérance ; Judas était mort, et les autres disciples n'avaient pas reparu depuis le jardin. Jésus, descendu de la croix, fut mis au tombeau.

« Le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine vint dès le matin, lorsque les ténèbres régnaient encore, et elle vit la pierre du sépulcre ôtée. Elle courut donc vers Simon Pierre, et vers cet autre disciple que Jésus aimait, et elle leur dit : On a enlevé le Seigneur du sépulcre et nous ne savons où on l'a mis. Pierre donc sortit, et cet autre disciple avec lui, et ils vinrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble, mais l'autre disciple courait plus vite que Pierre, et il arriva le premier.....

» Or Marie était debout hors du sépulcre, pleurant. Et pendant qu'elle pleurait, elle se baissa et regarda dans le sépulcre. Elle vit deux anges vêtus de blanc, assis où le corps de Jésus avait été déposé, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur répondit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.

» Lorsqu'elle eut dit cela, elle se retourna et vit Jésus debout, et elle ne savait pas que ce fût lui. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Que cherches-tu ? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie. Elle se retourna et lui dit : Rabboni ! mon Maître ! Jésus lui dit : *Ne t'attache pas à moi de la sorte* (Texte grec), car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais va vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Chap. xx.)

Les paroles manquent pour exprimer l'admiration qu'un tel morceau inspire.

IX. A la fin de son Évangile, saint Jean nous rapporte la triple confession de saint Pierre, à la suite de laquelle fut constitué le plus grand pouvoir qui ait existé dans l'univers : *Pasce agnos, pasce oves*. C'est lui qui nous fait connaître aussi la prophétie concernant le supplice que le nouveau chef de l'Église devait endurer pour son maître. Quant au disciple bien-aimé, *qui recubuit in cœnâ super pectus Jesu* (Chap. xxi, 20.), il n'éprouvera d'autre souffrance que celle de la mort : *Sic eum volo manere donec veniam!* Saint Jean finit ses narrations par un témoignage naïf qu'il

rend à sa propre véracité : *Hic est discipulus ille*, dit-il, *qui testimonium perhibet de his et scripsit hæc, et scimus quia verum est testimonium ejus*; et il ajoute, comme pour couronner les livres évangéliques dont le sien fait le complément : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que fit Jésus ; si elles étaient rapportées en détail, je ne crois pas que le monde pût contenir les livres où elles seraient écrites. »

Les évangélistes ne nous ont pas tout dit du Sauveur, mais l'impiété elle-même en a appris assez d'eux pour conclure que, « si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ; » et que, « le livre à la fois si sublime et si sage » où nous lisons son histoire, « ne saurait être l'ouvrage des hommes. » (Rousseau.)

QUATORZIÈME ÉTUDE.

PRÉDICATION DES APOTRES. ACTES DE SAINT LUC. ÉPÎTRES DES APOTRES. APOCALYPSE.

I. Jésus était monté aux cieux. Si l'on comprend ce que le Seigneur était pour ses disciples, on peut se faire une idée du vide effrayant qu'il laissa dans leur âme par son départ. Ce regard qui donnait la vie, cette parole qui inspirait le courage, ce contact qui rappelait les morts du tombeau, avaient disparu. Il ne restait de lui qu'un souvenir. Et les hommes qu'il laissait à eux-mêmes, étaient des pêcheurs!

Cependant ces hommes si faibles, qui le reniaient à la voix d'une esclave et fuyaient tremblants à l'heure du péril, éclairés tout à coup par sa résurrection miraculeuse, n'ont plus maintenant dans leur âme que ce cri de l'un d'eux : *Deus meus et Dominus meus!* Ils étaient comme abattus en présence de l'Homme-Dieu; depuis qu'il les a quittés, ils sentent leur énergie s'accroître; ils vont se vouer à l'apostolat avec un courage héroïque. Après l'avoir vu monter au ciel, ils regagnent Jérusalem.

« Quand ils furent entrés dans leur maison, dit saint Luc, ils montèrent à une chambre haute où se tenaient Pierre et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemi et Matthieu, Jacques, frère d'Alphée, Simon le zélé et Jude, frère de Jacques. Tous ceux-ci persévéraient unanimement dans la prière avec les femmes, et Marie, mère de Jésus. » (Actes.)

Les puissants et les prêtres étaient certes loin de prévoir que ces pauvres gens assemblés dans une chambre haute de quelque obscure maison de Jérusalem, allaient changer les idées du monde. Mais l'Esprit-Saint descendit sur eux, et leur révéla les diverses langues des peuples. Remplis de Dieu et de cette charité qui bannit la crainte, investis d'un ordre divin : *Ite, docete omnes gentes,* ils marchent à la conquête de l'univers. Par la vertu de cet Esprit qui éclaire leur entendement et parle par leur bouche, par l'évidence des miracles qu'ils opèrent en confirmation de la doctrine qu'ils prêchent, par la sainteté qui brille dans leurs paroles et leurs actions, par leur patience dans les tortures et le courage avec lequel ils répandent leur sang pour le nom de leur maître, ils triompheront de la sagesse des philosophes, de l'éloquence des orateurs, de l'autorité des plus grands princes, de la force des préjugés, de la politique et de la superstition, de l'intérêt et de toutes les passions des hommes, des artifices, des mauvais traitements et des persécutions de l'univers entier ligué contre eux.

II. La prédication commença par la Judée aussitôt après le miracle de la Pentecôte. Des Juifs de toute région s'étaient assemblés à la nouvelle du prodige qui venait de s'opérer dans le cénacle. Pierre leur adresse la parole et en convertit trois mille. Il monte au temple, rencontre un boiteux à la Porte-Spécieuse, le guérit au nom de Jésus de Nazareth. Le peuple ému se presse autour de lui, l'apôtre lui parle avec autorité; d'une voix tonnante il lui reproche son déicide, et lui montre cet infirme dont la guérison prouve la divinité de son maître. Cinq mille hommes demandent la pénitence.

Bientôt les apôtres paraissent devant les magistrats, pour rendre compte de leur ministère, et recevoir défense de parler au nom de Jésus. Pierre leur répond pour tous :

« Qu'il soit connu de vous et de tout le peuple d'Israël que c'est par le nom de J.-C. de Nazareth *que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts,* que cet homme est ici guéri devant vous. » Et dans une autre circonstance :

« Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. »

« Et flagellés ils allaient, joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir l'ignominie pour leur maître. »

La doctrine sainte se répand de toutes parts, les disciples se multiplient au milieu des persécutions, le sang des martyrs devient une semence de chrétiens et rejaillit jusque sur les persécuteurs, l'Église de Dieu obtient Paul par le sang et la prière d'Étienne. Les fidèles reçoivent abondamment les dons excellents de l'Esprit, ils vendent leurs biens, ils en apportent le prix aux pieds des apôtres, ils portent si loin l'humilité, la douceur, le détachement, la patience et la joie dans les épreuves, qu'ils paraissent aux regards du monde comme des esprits des cieux.

III. Douze ans s'étaient passés dans les premiers travaux de l'apostolat, la parole évangélique avait retenti dans toutes les parties de la Judée; mais les disciples du Sauveur se doivent à toutes les régions de l'univers, ils vont se partager le monde. Ils se réunissent en une grotte près de Jérusalem; ils composent ce symbole que toutes les générations et tous les lieux de la terre ont entendu et répété : « Credo in Deum Patrem Omnipotentem, Creatorem cœli et terræ; et in J.-C., Filium ejus unicum..... Credo in Spiritum-Sanctum, sanctam Ecclesiam Catholicam, sanctorum communionem, remissionem peccatorum, carnis resurrectionem, vitam æternam. » Ils s'agenouillent, s'embrassent, et partent par toutes les voies romaines. « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent le salut et disent : O Sion, ton Dieu règnera sur toi ! »

Saint Jacques le Mineur garde la Judée, il y acquerra une si grande réputation de sainteté que sa mort sera regardée par Josèphe comme la cause de la ruine de Jérusalem. Saint Barthélemi parcourt l'Arabie, la Perse, les Indes, la Phrygie, la Lycaonie et meurt sur une croix à Albanopolis. Saint André a le même sort à Patras, après avoir visité la Sogdiane, la Colchide et la Grèce. Saint Jude évangélise la Syrie, la Mésopotamie, l'Idumée, l'Arabie, la Lybie. Saint Thomas, par le pays des Perses, des Parthes et des Mèdes, court jusqu'aux Indes et trouve le martyre à Calamine. On donne à saint Simon, les uns, la Perse; d'autres, l'Égypte, la Lybie et la Mauritanie. Saint Philippe eut la Phrygie et mourut à Hiéraple.

Saint Matthieu quitta tard la Judée, il évangélisa les Perses et les Parthes. Saint Jacques le Majeur partit pour l'Espagne. Saint Jean visita les Parthes, parcourut l'Asie-Mineure, vint à Rome, fut relégué à Pathmos et mourut à Éphèse. Saint Pierre, après avoir porté sa parole à Lydda, à Joppé, à Antioche, dans toute l'Asie-Mineure, vint à Rome. Il la quitta à diverses reprises pour la Judée et y revint mourir. Saint Marc l'avait accompagné dans ses courses apostoliques; saint Pierre l'envoya de Rome siéger à Alexandrie.

Saint Luc suivit cet apôtre que le Seigneur appela miraculeusement après sa mort, et dont il fit un vase d'élection, c'est-à-dire, un instrument de choix pour sa parole. Nous en parlerons longuement.

Saint Luc écrivit en grec, dans ce style que nous lui connaissons, les *Actes de tous les apôtres* jusqu'à leur dispersion. Les ayant perdus de vue, il se borna à la vie de saint Paul qu'il conduisit jusqu'à la seconde année de son séjour à Rome, 63e de l'ère chrétienne, 10e du règne de l'empereur Néron.

IV. Paul est le grand apôtre. C'était un de ces caractères passionnés dans le mal comme dans le bien, ardents et dominateurs, nés pour conduire les hommes, pour courber toutes les têtes sous le joug de leur génie et de leur volonté puissante, également capables de plonger la société en des abîmes de maux ou de la conduire vers la beauté morale qui est le bonheur des peuples, « un de ces esprits remuants et audacieux, dirait Bossuet, qui semblent être nés pour changer le monde. » Que ne font pas de tels hommes, quand il plaît à Dieu de s'en servir? Paul était dévoré d'une telle soif de persécutions, qu'il ne respirait, dit saint Luc, que menaces et que mort contre les disciples du Seigneur. L'aiguillon de la grâce le pressait depuis longtemps, mais il résistait violemment à la grâce. J.-C. lui apparut, comme on sait, sur le chemin de Damas; ses yeux aveuglés s'ouvrirent à la lumière et il en fut ébloui. Il fut enlevé jusqu'au ciel, il y contempla celui qu'il devait annoncer à la terre, et il vit des mystères et des splendeurs que nulle bouche humaine ne saurait redire.

Dès lors Paul n'est plus lui-même. Cet homme superbe, ce fils de Benjamin, *Lupus rapax*, « se plaira dans ses humiliations, dans sa faiblesse et son néant, afin que Dieu, en qui il met son unique force, soit glorifié en toutes choses. Il châtiera son corps par de longues veilles et des jeûnes rigoureux, de peur qu'en prêchant aux autres, il ne tombe lui-même dans le danger et ne perde la couronne. Malgré ses immenses travaux et ses actions merveilleuses, il ne s'imaginera pas avoir rien fait, mais oubliant ce qui est derrière lui, il se portera toujours en avant pour entreprendre ce qui lui reste à faire, afin de pouvoir fournir heureusement sa carrière; crucifié au monde, mort à lui-même, toujours étudiant J.-C. son maître, pour se pénétrer parfaitement de son esprit, il pouvait dire avec confiance qu'il portait sur son corps les marques des plaies sacrées du Sauveur, qu'il était attaché avec lui à la croix, qu'il ne se glorifiait point en autre chose, qu'il ne vivait plus, mais que J.-C. vivait en lui. »

Armé du pouvoir de la grâce, commandant à la nature, lisant dans l'avenir, élevé au-dessus de toutes les choses terrestres, foulant aux pieds les puissances de l'enfer et l'univers, supérieur à la crainte des difficultés et des dangers, la vue des tourments et de la mort n'est point capable d'arrêter son zèle. « Il se réjouit de souffrir, dès qu'il s'agit de faire connaître et aimer J.-C. Il se croit redevable à l'univers entier, aux Grecs et aux barbares, aux sages et aux insensés, aux savants et aux ignorants, aux Juifs et aux Gentils; il se donnerait mille fois, dit-il, pour le salut de tous : *Impendar et superimpendar ipse pro animabus vestris.* » Voilà le portrait de l'apôtre recueilli de ses œuvres; modèle admirable, que l'Église a toujours proposé à ceux qui sont chargés d'annoncer l'Évangile.

C'est à Antioche que l'Esprit-Saint dit aux frères de lui séparer Paul pour l'ouvrage auquel il l'avait destiné, c'est-à-dire, pour annoncer la foi à toutes les nations avec une pleine autorité.

Dès ce jour, l'apôtre s'élança dans la carrière, « éclairant plus la terre que ne le fait le soleil, » dit saint Jean Chrysostome. La Judée, l'Asie-Mineure, la Galatie, la Macédoine, le Péloponèse, les îles grecques, l'Italie le virent tour à tour. Jérusalem, Césarée, Antioche, Milet, Éphèse, Philippes, Athènes, Corinthe, Rhodes, Malte,

Rome, etc., entendirent successivement, et plusieurs fois sa parole. Il est partout, cet homme : il va, vient et revient, fait et refait ses voyages, pénétrant en tous lieux, parlant toujours, semant sa doctrine dans les conversations, dans les maisons particulières, sur les places, dans les synagogues, à l'aréopage, à la porte des temples, sur le navire qui l'emporte, dans la prison où il est détenu, au tribunal où il comparait, jusque dans le palais de César.

Et tout cela, au milieu de combien de souffrances et de dangers ! « S'il faut parler comme un insensé, disait-il aux Corinthiens, je suis plus ministre de J.-C. (que ces hommes qui me nuisent près de vous). J'ai essuyé plus de travaux, reçu plus de coups, enduré plus de prisons. Je me suis vu souvent près de la mort. J'ai reçu des Juifs, à cinq reprises, trente-neuf coups de fouet. J'ai été battu de verges trois fois, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. En péril dans les voyages, sur les fleuves ; en péril du côté des voleurs, du côté de ceux de ma nation et des païens ; en péril dans les villes, dans les déserts, sur la mer, parmi les faux frères ; dans les travaux et les chagrins, dans les veilles, la faim, la soif, les jeûnes, le froid, la nudité. Outre cela, ma sollicitude pour les Églises, mon occupation de tous les jours ! Qui est faible sans que je ne sois faible avec lui ? Qui est scandalisé, sans que je ne brûle ? » Et voilà que ses lettres partent et vont de tous côtés, instruisant les uns, fortifiant les autres, réprimandant ceux-ci, félicitant ceux-là. Les Corinthiens, les Thessaloniciens, les Philippiens, les Colossiens, les Éphésiens, les Galates, les Hébreux, les Romains, Tite, Timothée, Philémon, reçoivent ses lettres qui, pour plusieurs, sont des traités étendus. Vit-on jamais un zèle et une activité semblables ?

Saint Paul est, avec saint Jean, celui des apôtres qui a écrit avec le plus d'abondance, de profondeur et de lumière. Aucun monument, après l'Évangile, n'est plus cité et n'a été plus commenté par toutes les communions chrétiennes que ses Épîtres, qui sont du reste elles-mêmes le plus riche et le plus éloquent commentaire de l'Écriture. « C'est le mur de diamant des Églises, dit saint Chrysostome, pour résister à toutes les erreurs et à toutes les hérésies du monde. »

V. Saint Pierre ne nous a laissé que deux lettres assez courtes. Il les écrivit de Rome aux fidèles convertis d'entre les Juifs, qui étaient dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et l'Asie-Mineure. Son langage est plein de douceur et de charité. Chef de l'Eglise, il connaît la recommandation du Sauveur : « Que celui d'entre vous qui est le premier soit le dernier de tous ; » pécheur, il se rappelle sans cesse sa faute ; ses joues sont sillonnées de larmes ; son âme se fond de tendresse et se répand en humilité au souvenir de ce maître qui sur la montagne le recouvrait dans la nuit, qui s'est abaissé jusqu'à lui laver les pieds, et qui lui a demandé son amour. Aussi l'apôtre ne commande pas, il exhorte et prie. « Je vous conjure, mes bien-aimés, vous êtes étrangers et voyageurs en ce monde ; abstenez-vous des désirs charnels qui combattent contre l'âme. Je prie les prêtres qui sont parmi vous, moi qui suis prêtre comme eux, qui ai été témoin des souffrances de J.-C., qui dois avoir part à sa gloire lorsqu'elle sera manifestée, paissez le troupeau de Dieu, non à cause d'un gain sordide, mais de bon cœur, ne dominant pas sur l'héritage du Seigneur, mais vous faisant le modèle du troupeau par une vertu sincère ; et lorsque le Prince des pasteurs paraîtra, vous obtiendrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais. » Saint Pierre garde la même douceur et la même onction dans les avis qu'il donne aux esclaves, aux maris, aux femmes, aux jeunes gens, à ceux qui souffrent ; il n'est véhément que contre les faux docteurs qui trompent les peuples, et lorsqu'il raconte les derniers jours du monde.

VI. Saint Jean, dans ses trois Épîtres, ne prêche que J.-C. et la charité ; sa parole n'est qu'une effusion du cœur. « Mes petits enfants, vous êtes de Dieu ; vous êtes ses fils ; vous devez lui être semblables. Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres. Celui qui n'aime pas, ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour. Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés le premier, car il a envoyé son fils comme victime de propitiation pour nos péchés. Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés de cette sorte, nous devons nous aimer les uns les autres. Celui qui dit qu'il aime Dieu, n'aimant pas son frère, est un menteur. »

VII. « Saint Jude, dit Origène, a écrit une lettre qui renferme en peu de lignes des discours pleins de la force et de la grâce du ciel. » Il poursuit les impies des traits les plus hardis. « Murmurateurs inquiets, dit-il, vivant selon leurs désirs, leur bouche profère l'orgueil; le désordre règne dans leurs festins; ils ne songent qu'à se nourrir eux-mêmes; ils suivent les sentiers de Caïn; ils se laissent séduire comme Balaam par l'avarice; ils imitent la rébellion de Coré, ils périront comme lui : voilà que le Seigneur vient avec la multitude de ses saints. »

VIII. Saint Jacques écrit aux douze tribus dispersées. *Il résume la loi, et prêche les bonnes œuvres*. Son style est vif, fort, sentencieux, fécond en images sublimes. Il multiplie les interrogations, accumule les synonymes, passe brusquement d'une idée à une autre pour augmenter la véhémence du discours; quelquefois même il emploie le genre dramatique, il introduit des personnages sur la scène, afin de faire une impression plus vive. Comme il s'adresse au peuple juif, il emprunte souvent l'allure et le langage des prophètes.

« Celui qui a dit : Ne commettez point d'adultère, a dit aussi : Ne tuez point. Si donc vous tuez, quoique vous ne commettiez pas d'adultère, vous êtes transgresseur de la loi. »

« Lavez vos mains, pécheurs; purifiez vos cœurs, vous qui avez l'âme partagée. Soyez dans l'affliction, dans le deuil et dans les larmes. Que vos cris se changent en pleurs, et votre joie en tristesse. Humiliez-vous en présence du Seigneur, etc. »

« Vous croyez qu'il n'y a qu'un seul Dieu; vous faites bien : les démons le croient aussi, et tremblent. »

« Si un de vos frères ou une de vos sœurs n'ont point de vêtement, ni la nourriture de chaque jour, et que quelqu'un de vous leur dise : Allez en paix, réchauffez-vous, rassasiez-vous, sans leur donner ce qui est nécessaire, à quoi leur serviront vos souhaits? »

« Riches, pleurez, poussez des cris et des hurlements à cause des malheurs qui viendront sur vous. La pourriture consume vos richesses, les vers dévorent vos vêtements, la rouille ronge l'or et l'argent que vous amassez; cette rouille s'élèvera en témoignage

contre vous, elle consumera votre chair comme un feu; vous amassez des trésors de colère pour le dernier jour.

» Voilà que le salaire que vous dérobez aux ouvriers qui ont moissonné vos champs, crie contre vous, et leur clameur est montée jusqu'aux oreilles du Dieu des armées. Vous avez vécu sur la terre dans les délices; vous avez engraissé vos âmes dans l'abondance pour le jour du supplice.

» Mais vous, mes frères, qui souffrez, persévérez dans la patience, jusqu'au jour du Seigneur : le laboureur qui espère recueillir les fruits précieux de la terre, attend patiemment jusqu'à ce qu'il reçoive les pluies du printemps et de l'automne. Prenez pour exemple les prophètes : nous les appelons bienheureux parce qu'ils ont souffert; vous avez entendu parler de la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur. N'ayez donc point d'aigreur les uns contre les autres : voilà le juge qui est debout à la porte, etc. »

Ces magnifiques enseignements conviennent parfaitement à nos jours. On a pu reconnaître dans ce style énergique certains traits de Joël, d'Isaïe, d'Ézéchiel et de Job; toute l'Épître de saint Jacques est de ce genre.

IX. Saint Paul, avons-nous dit, est le grand apôtre; c'est un homme qui est plus du ciel que de la terre. On ne découvre de tous côtés dans ses écrits que merveilles et que trésors. On est pénétré jusqu'au fond du cœur, en le lisant, de la grandeur et de la majesté de Dieu dont il parle d'une manière si digne et si magnifique. La charité excessive de J.-C. s'y trouve comme peinte avec les traits et le pinceau de la charité même. Tous ses états, tous ses mystères, les trésors de sa sagesse et de sa science, la vertu de sa croix, y sont expliqués d'une manière si noble et si élevée, si vive et si pénétrante, que l'esprit d'un homme mortel est trop borné pour recevoir tant de lumière, et qu'un cœur ne suffit pas pour porter tous les sentiments qu'elles y excitent et les impressions qu'elles y produisent. Mais quelle estime et quel respect n'inspire-t-elle pas pour la religion chrétienne? Quel amour pour l'Église, quel zèle pour la vérité, quel mépris pour les choses de la terre, quelle passion pour les biens du ciel, quel attachement pour J.-C. crucifié, quel empressement de se réunir à lui!

« Aussi souvent que je lis saint Paul, disait saint Jérôme, je crois entendre plutôt l'éclat du tonnerre que les discours d'un mortel; c'est la trompette de l'Évangile, c'est le rugissement du lion de Juda, c'est le fleuve de l'éloquence chrétienne. »

« C'est un homme, dit Cellerier, qu'oppressent à la fois la multitude, la rapidité de ses idées et la puissance de ses affections. Je ne sais quoi de pur, d'élevé, de vivant y attire les regards et y touche le cœur. Dans les entrailles de cette montagne inculte, brûle sans cesse un foyer secret qui la dévore et l'ébranle. Quelquefois le volcan semble s'assoupir et le feu s'éteindre, mais il n'est que contenu; bientôt il se rallume, il soulève le poids qui le comprime; enfin il éclate et foudroie tout ce qui prétendait résister. »

Des formes dramatiques, où l'apôtre se met lui-même en scène avec ses disciples, viennent rompre la monotonie de l'enseignement. Des exclamations, des comparaisons, une grande variété de ton et de tournures, des formes originales et individuelles qui n'appartiennent qu'à un homme éminemment doué pour transmettre aux autres ses pensées et ses impressions, animent le discours et trahissent le sentiment énergique qui l'a inspiré. Tout, chez l'apôtre, est écrit d'un seul jet; on ne peut découvrir dans ses phrases ni travail, ni artifice, ni souci de la correction; les constructions obscures, les parenthèses, les phrases incidentes, inachevées, indiquent clairement que l'écrivain, dans sa précipitation, ne s'est pas même relu; l'arrangement des mots est resté tel que l'esprit l'a conçu.

« Accablé, comme il l'était de travaux, fatigué de voyages, dit saint Chrysostome, comment saint Paul aurait-il trouvé le loisir de choisir, de ranger, de polir ses expressions? Son grec (comme celui des autres apôtres) n'est point pur; souvent la construction est hébraïque, et la phrase n'est point achevée; mais ses paroles sortent du cœur, l'impétuosité de l'Esprit divin l'anime et l'emporte, la lumière dont il est plein ne cherche qu'à s'épancher et à se répandre au dehors. Il a le fond, la moelle de l'éloquence; il ne lui manque que l'écorce et la superficie du langage. »

Et voyez quel est le résultat de cette éloquence : « Il ira, dit Bossuet, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce

polie, la mère des philosophes et des orateurs, et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'Églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant des sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes: il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite (1). Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville, maîtresse de l'univers, se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. Il assujettira toutes choses, il renversera les idoles, il établira la croix de Jésus, il persuadera à un million d'hommes de mourir pour sa gloire, il expliquera de si grands secrets, que les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où puisse aller la philosophie, descendront de cette vaine hauteur où ils se croyaient

---

(1) « Le gouverneur romain de Césarée qui disait tout effrayé à l'Apôtre saint Paul, dit le comte de Maistre : « C'est assez pour cette heure, retirez-vous (Actes, chap. XXIV)», et les Aréopagites qui lui disaient : « Nous vous entendrons une autre fois sur ces choses (Chap. XVII), » faisaient sans le savoir, un bel éloge de sa prédication. Lorsque Agrippa, après avoir entendu saint Paul, lui dit : « Il s'en faut de peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien, » l'Apôtre lui répondit : « Plût à Dieu qu'il ne s'en fallût de rien du tout, et que vous devinssiez, vous, et tous ceux qui m'entendent, semblables à moi, à la réserve de ces liens » et il montra ses chaînes (Chap. XXVI). Après que dix-huit siècles ont passé sur ces pages saintes, après cent lectures de cette belle réponse, je crois la lire encore pour la première fois, tant elle me paraît noble, douce, ingénieuse, pénétrante ! Je ne puis vous exprimer enfin à quel point j'en suis touché. Le cœur de d'Alembert, quoique racorni par l'orgueil et par une philosophie glaciale, ne tenait pas contre ce discours ; jugez de l'effet qu'il dut produire sur son auditoire. » — Le discours que saint Paul adressa aux prêtres d'Éphèse, lorsqu'il se rendait de la Grèce à Jérusalem pour y trouver des fers, est d'un plus grand effet encore. Les prêtres, en entendant de la bouche de l'Apôtre l'histoire de sa vie, son dévouement sans bornes pour eux, les avis touchants qu'il leur donnait, et surtout en apprenant les souffrances réservées à ce maître bien-aimé qu'ils ne devaient plus revoir, fondirent en pleurs. « Ils prièrent avec lui, dit saint Luc, *et procumbentes supra collum Pauli, osculabantur eum, dolentes maximè quòd eum ampliùs non essent visuri. Et deducebant eum ad navem.* » (Actes, chap. XX.) Il y a peu de scènes aussi belles que celles-là dans l'histoire.

élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de J.-C. sous la discipline de Paul. » (Panégyrique de saint Paul.)

X. Les épîtres de saint Paul sont au nombre de quatorze; nous suivrons l'ordre des temps dans l'examen rapide que nous allons en faire.

Les premières sont celles qu'il écrivit aux THESSALONICIENS pour les féliciter sur le courage qu'ils montraient au milieu des persécutions de leurs concitoyens, pour les confirmer dans leurs vertus, pour les prémunir contre les vices en général, et contre l'impureté et l'oisiveté en particulier. Il leur parle de la résurrection, de l'incertitude de l'heure de la mort et du jugement, il les exhorte par ce motif à la vigilance et aux bonnes œuvres. Saint Paul est ici onctueux et aimant, il loue avec effusion ses disciples fidèles.

XI. Son épître aux GALATES est bien plus véhémente. Après le voyage qu'il avait fait en Galatie, il apprit que l'on avait répandu dans cette contrée, des doutes sur son apostolat; son début est plein du souffle de Dieu :

« Paul, Apôtre, non par les hommes, ni de l'autorité d'aucun homme, mais de celle de J.-C. et de Dieu son père qui l'a ressuscité. »

Il continue sur ce ton avec une fierté qui fait présager les accents que nous allons bientôt admirer dans la suite de ses écrits. Il combat avec énergie ses éternels ennemis, les Juifs, qui veulent toujours substituer l'ancienne loi à la loi de Jésus. Il montre que sa doctrine est la même que celle des Apôtres Pierre, Jacques et Jean. Il raconte ce qui lui est arrivé à Antioche avec saint Pierre, et par ce fait, il confirme la vérité de sa doctrine, il établit qu'elle est évangélique.

« Donc, dit-il, demeurez fermes, et ne vous réduisez pas de nouveau sous le joug de la servitude (la loi mosaïque), car je vous déclare, moi Paul, que si vous vous faites circoncire, J.-C. ne vous servira de rien. »

On conçoit la haine que les Juifs devaient porter à un tel homme; mais la crainte de la mort n'avait aucune prise sur lui; plus les per-

sécutions croissaient, plus il rendait hommage à la vérité, plus il terrassait l'erreur.

XII. Saint Paul séjourna longtemps à Éphèse, parce qu'il y avait là un grand concours d'hommes de toutes les contrées de la Grèce et de l'Asie. C'était peut-être, à cette époque, la ville qui rappelait le mieux les beaux temps de la Grèce païenne. Le fameux temple de Diane y attirait les voyageurs; Éphèse était la capitale de l'Asie-Mineure, le proconsul romain y faisait sa résidence. On y remarquait aussi un grand mouvement intellectuel; une foule de philosophes, d'orateurs et de gens de lettres y résidaient. Saint Paul se plaisait au milieu de ce monde, car il répandait la *parole,* discutait les doctrines de Socrate et de Zénon, et prêchait Jésus jusque sur les degrés du temple païen. — C'est de là qu'il écrivit aux Corinthiens, parce qu'il apprit de la bouche de quelques voyageurs de cette ville, qu'il y avait des divisions dans son Église.

Ici la grande et forte doctrine de saint Paul va nous apparaître pleinement, et nous allons rencontrer quelques-uns de ces foudres, quelques-uns de ces mouvements pleins d'audace et d'énergie, dont parle saint Jérôme. L'éloquence de l'Apôtre se montre dès la première page, à propos des divisions de l'Église de Corinthe. « J'ai appris, dit-il, que chacun de vous parle de cette sorte: Pour moi, je suis à Paul, et moi à Apollon, et moi à Céphas, et moi à Jésus-Christ. — Quoi donc? Jésus-Christ est-il divisé? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? Ou est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés? »

Puis, avec sa fougue ordinaire, l'Apôtre jette le sarcasme sur la sagesse humaine, cause de toutes ces discussions. « Où sont ces sages? s'écrie-t-il, où sont ces docteurs de la loi, ces savants du siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de la terre? Le monde avec sa propre sagesse est-il parvenu à connaître Dieu? C'est par la folie de la prédication que Dieu à voulu sauver ceux qui croiraient en lui. » — « Aussi, dit-il en continuant de foudroyer l'orgueil humain, considérez ceux que Dieu a appelés parmi vous. Il n'y en a pas beaucoup de sages selon la nature; il n'y en a pas beaucoup d'élevés en dignité et en puissance; il n'y en a pas beau-

coup de nobles ; mais Dieu a choisi les simples pour confondre les sages ; il a choisi les faibles pour confondre les puissants ; il a choisi les plus vils et les plus misérables du monde, ce qui n'était rien, pour abaisser et anéantir ce qui paraissait grand et illustre. » — « Et nous, dit-il en parlant de lui-même et des autres Apôtres, nous vivons comme des criminels condamnés à mort, nous sommes nus, nous avons faim et soif, nous travaillons de nos mains, nous sommes les rebuts de tous, les balayures du monde ; et, si nous vous annonçons les dons que Dieu nous a faits, ce n'est point avec les discours éloquents de la sagesse humaine, mais avec la science de l'Esprit qui nous les a révélés. Que personne donc ne se glorifie dans les hommes. » — Donc, veut dire ici l'Apôtre, la raison ayant été démontrée impuissante à conduire les nations à la vérité et à les maintenir dans sa connaissance, toute vérité religieuse doit venir à l'homme par Dieu d'abord, par J.-C. ensuite, par Paul enfin ou par la prédication. Voilà de ces coups de tonnerre à clartés immenses dont parle saint Jérôme.

La ville de Corinthe était en proie à cette corruption antique dont il est impossible, de notre temps, de se faire une idée. La dissolution, consacrée par les mœurs et par la religion, y était à son comble. Un grand crime venait de se commettre dans l'Église au grand scandale des fidèles. Paul le poursuit avec toute la *dureté* de sa doctrine et de sa parole. Il fallait le rugissement de ce lion pour éveiller le monde païen enseveli dans la chair.

« Ne savez-vous pas, s'écrie-t-il, que vos corps sont les membres de J.-C. ? Je ferais des membres de J.-C. les membres d'une prostituée ! à Dieu ne plaise ! »

Puis, pour renverser de fond en comble, suivant sa méthode, les idées de ceux qu'il veut convertir, il ose dire à une ville qui reculait les bornes de l'impudicité, que le mariage même légitime n'est qu'un remède à l'incontinence, et que l'état de choix, l'état par excellence, c'est la chasteté absolue ; il conclut tous ces enseignements par ces rudes et sévères paroles :

« Je vous déclare donc, mes frères, que le temps est court, et qu'il faut désormais que ceux qui sont mariés vivent comme ne l'étant pas ; ceux qui pleurent comme ne pleurant pas ; ceux qui

se réjouissent, comme ne se réjouissant pas ; ceux qui achètent, comme ne possédant pas ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas : *car la figure de ce monde passe.* »

Il est impossible de proclamer plus fortement le néant de la vie actuelle ; tout, pour saint Paul, n'est qu'une apparence, il n'y a de réel que l'invisible, que ce qui va à Dieu, que ce qui nous unit à lui, que ce qui appartient à l'éternité ; et voilà ce qu'il jette à la face d'hommes qui sont ensevelis dans les convoitises de la terre.

Il continue et développe ses idées par ces paroles sublimes que tous les siècles ont connues et répétées, et qui forment le plus beau chant qui ait été composé jamais en l'honneur de la charité, c'est-à-dire, de l'union intime de l'âme avec Dieu par la grâce.

« Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges même, si je n'ai point la charité, je ne suis qu'un airain sonnant ou une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères et toutes les sciences ; quand j'aurais toute la foi possible, au point de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais toutes mes richesses pour nourrir les pauvres, que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, tout cela ne sert de rien.

» La charité est patiente, elle est bénigne. La charité n'est point envieuse ; elle n'est point téméraire et précipitée ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche pas ses intérêts ; elle ne se pique ni ne s'aigrit point ; elle ne pense pas le mal ; elle ne se réjouit point de l'injustice ; elle se réjouit de la vérité ; elle supporte tout, elle craint tout, elle espère tout, elle souffre tout.

» La charité ne finira jamais, au lieu que les prophéties s'anéantiront, que les langues cesseront et que la science sera abolie. Car ce que nous avons maintenant de science et de prophéties est très-imparfait. Mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui était imparfait sera aboli. Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant ; mais, lorsque je suis devenu homme, je me suis dégagé de tout ce qui était de l'enfance. Ainsi nous ne voyons Dieu maintenant que comme dans un

miroir et sous des images obscures, mais alors je le verrai face à face. Je ne le connais maintenant qu'imparfaitement, mais alors je le connaîtrai, comme je suis moi-même connu de lui.

» La foi, l'espérance, la charité, demeurent maintenant : ce sont trois vertus, mais la charité est la plus grande des trois. »

Que les maximes des philosophes, que les discours des orateurs paraissent stériles, pâles et froids, en comparaison de cet hymne de l'apôtre ! La charité est une liaison intime avec Dieu ; elle est l'assemblage de toutes les vertus ; mais celles-ci ne sont rien sans elle; toute leur valeur relève et vient de la charité. Avec Dieu, nous sommes tout, sans lui, rien. « Je suis la vigne, disait J.-C., vous êtes les branches. » Les branches séparées du tronc ne sauraient porter de fruits. Or, il se trouvait que, pour bon nombre de Corinthiens, la charité de l'apôtre se composait de vertus qu'ils ne connaissaient pas.

XIII. Saint Paul était inquiet de l'effet qu'avait pu produire sa lettre sur l'esprit des Corinthiens. Chassé d'Éphèse par une sédition d'orfévres, il se rendit à Philippes, pour y attendre Tite qu'il avait envoyé à Corinthe dans l'intention de connaître les dispositions du peuple. Tite revint, et rapporta que la plupart des Corinthiens avaient profité des avis de saint Paul, mais que les faux apôtres, furieux de la liberté avec laquelle il les avait châtiés dans sa lettre, ourdissaient mille intrigues pour le perdre dans l'esprit du peuple, décriant sa doctrine, et le faisant passer pour un homme vain, inconstant et de nul mérite.

Paul prend la plume, il console les Corinthiens fidèles, il leur ouvre son cœur, il leur rappelle, avec une sorte de crainte, ses titres à leur confiance et à leur amour ; il leur demande, comme un témoignage de leur affection, de se souvenir des pauvres de Jérusalem, et les conjure par l'exemple des Macédoniens et par les paroles de Jésus, de recueillir des aumônes pour leurs frères malheureux. Après quoi, il aborde sa justification. Il fait mention de ses travaux, de ses persécutions, de ses révélations et de ses autres prérogatives ; il convainc de mensonge ses calomniateurs, il les poursuit avec une ardeur et un débordement d'éloquence, que les Pères ont justement admirés.

« J'arrive à ma louange, dit-il, mais que pour cela on ne me prenne pas pour un insensé; » puis il ajoute avec un ton d'ironie dédaigneuse : « Ou, si je le suis, souffrez que, comme un insensé, je me glorifie moi-même. Car, si quelqu'un de vos docteurs prétend se faire honneur de quoi que ce soit, je suis à leur hauteur. Ils sont Hébreux? Je le suis. Israélites? Je le suis. Du sang d'Abraham? J'en suis. Ministres de J.-C.? Je le suis plus qu'eux. J'ai supporté plus de travaux; j'ai enduré plus de prisons; j'ai reçu plus de blessures; je me suis vu plus, souvent près de la mort. » Et il énumère les périls et les sollicitudes sans nombre, dont nous avons parlé plus haut. « Je viendrai, reprend-il, aux révélations du Seigneur. Je connais un homme en J.-C., qui fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel; je sais que cet homme fut ravi dans le paradis, et qu'il entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. Je pourrais me glorifier en parlant d'un tel homme, mais moi, je ne veux me glorifier que de mes faiblesses, afin que la force de J.-C. habite en moi. Car c'est dans les outrages, dans les angoisses pour le Seigneur que je suis fort... Ne vous ai-je pas donné des preuves de mon apostolat par une patience à l'épreuve de tout, par les miracles et les prodiges, signes de la puissance divine? C'était donc à vous à parler avantageusement de moi, puisque je n'ai été inférieur en rien aux plus grands des apôtres. C'est donc vous qui m'avez contraint de me louer moi-même. »

XIV. Saint Paul, après cette lettre, parcourut la Macédoine; il vint bientôt en Grèce, y passa trois mois, et vit Corinthe; c'est au moment d'en partir pour Jérusalem qu'il écrivit aux Romains.

Les Juifs de Rome regardaient les Gentils comme indignes de la foi, et les Gentils baptisés avaient la même opinion des Juifs; les uns et les autres étaient persuadés du mérite de leurs œuvres, et s'imaginaient que la lumière de l'Évangile qui les éclairait, en était la récompense.

L'apôtre intervient dans cette dispute pour l'éclairer. Il soutient que les deux peuples sont criminels : le Juif, parce qu'il a mal observé la loi; le Gentil, parce qu'ayant connu Dieu par ses créa-

tures, il ne l'a pas glorifié; et il infère clairement de là que les uns et les autres ne doivent leur salut qu'à la miséricorde du Sauveur. Il montre l'excellence de la justification, les moyens de la garder et de l'augmenter, les obstacles qu'elle rencontre, les œuvres qu'elle doit produire, *et la crainte où les peuples et les particuliers doivent être de la perdre.* Cette Épître est peut-être celle qui fait mieux connaître la doctrine de saint Paul, doctrine austère et terrible, tempérée cependant par cette charité qu'il puisa dans les écrits des apôtres qui avaient eu le bonheur d'entendre de leurs oreilles les paroles du Maître.

« J'ai aimé Jacob, et j'ai haï Ésaü, dit le Seigneur; que dirons-nous contre cela? Y a-t-il de l'injustice en Dieu? Loin de nous cette pensée. Car il a dit à Moïse : J'aurai pitié de qui je voudrai, et je ferai miséricorde à qui il me plaira. » Et comme la raison humaine est prête à s'élever contre cette vérité redoutable, il s'écrie : « O homme! qui es-tu pour disputer avec Dieu? Est-ce au vase d'argile à dire à celui qui l'a fait : Pourquoi m'as-tu fait ainsi? »(1).

Après avoir ainsi caractérisé la gratuité de la grâce, l'apôtre proclame la faiblesse de l'homme à suivre ses inspirations : « Je ne fais pas le bien que je veux, dit-il, je fais le mal que je ne veux pas.

---

(1) C'est dans cette Épître que l'apôtre nous montre le rôle sublime et mystérieux qui est dévolu à la race juive par la Providence dans les destinées du monde; il explique la chute des Juifs par des arguments extraordinaires; il prédit leur conversion future, et tout cela, explication du passé, prédiction de l'avenir, est marqué d'un incomparable caractère de sublimité. «L'auteur, comme dit Bossuet, entre dans la profondeur des conseils de Dieu; il fait voir la grâce qui passe de peuple en peuple, pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre, et nous en montre la force invincible, en ce qu'après avoir converti les idolâtres, elle se réserve pour dernier ouvrage, de convaincre l'endurcissement et la perfidie judaïques.» Cette victoire sur l'endurcissement judaïque, il semble faire pressentir qu'elle sera gagnée au détriment des Gentils. La grâce avait passé des Juifs aux Gentils; elle retournera des Gentils aux Juifs. *Les Gentils avaient été détachés de l'olivier sauvage pour être entés dans l'olivier franc contre l'ordre naturel; combien plus facilement les branches naturelles de l'olivier même seront-elles entées sur leur propre tronc!* Quand donc l'incrédulité aura envahi le monde, la race juive rendra au genre humain devenu vieux, le même service qu'elle lui a rendu dans son enfance et elle sera de nouveau le peuple de Dieu. Voilà ce que paraît annoncer saint Paul avec cette hauteur de vue qui n'appartient qu'à lui.

Je me plais dans la loi du Seigneur, et je sens dans mes membres une autre loi qui résiste à la loi de mon esprit, qui me tient en servitude sous la loi du péché. » D'où vient qu'il s'écrie avec une sorte de colère : « Misérable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de corruption et de mort ? »

Voilà saint Paul avec son ardeur. Voilà aussi l'homme brisé, tremblant devant Dieu, sans puissance et sans force. « Il ne sait ce qu'il veut, dit le comte de Maistre ; il veut ce qu'il ne veut pas ; il ne veut pas ce qu'il veut ; il voudrait vouloir. Il se traîne après soi, comme le serpent du poëte : *E sè dopo sè tira.* Il ne peut rien dans le bien que par Dieu, qui opère en lui le vouloir et le faire : *Velle et perficere.* » Avec quelle énergie l'apôtre nous donne ces enseignements ! Comme il foudroie la raison humaine ! Dans quelles ignominies de mœurs il la montre se plongeant, lorsqu'elle n'a d'autre appui qu'elle-même ! « *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt. Commutaverunt veritatem Dei in mendacium. Propterea tradidit illos Deus in passiones ignominiæ, in immunditiam, ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis.* » Saint Paul est un homme d'affirmation. Il ne discute pas avec les philosophes, il les humilie en leur demandant ce qu'ils ont fait de leur science. Il parle en maître, il prononce des sentences ; mais les siècles ont confirmé les dires de Paul, et notre temps, plus qu'aucun autre des âges chrétiens, a pu voir à l'œuvre la raison humaine.

XV. Entre l'Épître aux Romains et l'Épître aux Philippiens, il s'écoula un temps considérable. Saint Paul, accusé par les Juifs, avait été conduit à Rome pour y être jugé. Il y était détenu, lorsque la nouvelle de sa prison parvint à l'Église de Philippes, qui était celle de toutes les Églises qui avait le plus d'affection pour saint Paul. Elle lui envoya son évêque avec des secours et des consolations. L'apôtre écrivit à ses Philippiens bien-aimés, les louant de leur libéralité, de leurs bonnes œuvres, de leur persévérance dans la foi, de leur constance dans les persécutions. Il les exhorte à vivre toujours d'une manière digne de l'Évangile, à imiter J.-C., à briller par toutes les vertus chrétiennes comme des astres, au milieu des ténèbres du paganisme. De toutes les lettres de saint

Paul, celle-ci est la plus douce et la plus affectueuse ; il n'y a rien autre chose que des louanges, des consolations et des exhortations de vertu.

XVI. Dans l'Épître aux Éphésiens, saint Paul combat les Juifs et les disciples de Simon ; il y traite de la prédestination éternelle ; de notre rachat par la mort de J.-C.; de la vocation des Gentils ; de l'union des deux peuples, Juif et Gentil, des anges même et des hommes, sous un même chef élevé au-dessus de toute créature, qui est J.-C. Cette Épître est une des plus sublimes en sa matière; et pour cette raison, elle est une des plus obscures dans le style : la langue humaine, quoique apostolique, n'a pu égaler ni la profondeur des mystères, ni la sublimité des pensées. On peut aussi observer dans cette Épître, ce que les saints Pères ont remarqué des lettres que l'apôtre a écrites dans les fers : elle renferme plus de sagesse et de ferveur que les autres, comme si le cœur de saint Paul brûlant d'ardeur pour le martyre, n'eût respiré que la lumière et le feu du ciel, dont il fait voir et sentir l'éclat et la chaleur par ses paroles enflammées. Elle était dirigée, avons-nous dit, contre le judaïsme, qui voulait que le salut dépendît de l'observance des cérémonies légales, et contre les disciples de Simon-le-Magicien, qui enseignaient que les anges sont les médiateurs de Dieu et des hommes, et que par conséquent c'est aux anges, et non à J.-C., qu'il faut recourir pour être réconciliés avec Dieu.

XVII. L'Épître aux habitants de Colosse, ville de Phrygie, ressemble beaucoup, pour le sujet et pour le style, à la précédente. Toutes deux sont datées de Rome, et appartiennent à la première captivité de saint Paul.

XVIII. L'Épître aux Hébreux est aussi de cette époque. L'apôtre veut confirmer les Hébreux dans la foi, et les détacher entièrement des observances légales. Pour cet effet, il leur fait connaître la grandeur de J.-C., l'excellence de son sacerdoce, la vérité de son sacrifice, le changement de la loi par l'avénement du pontife éternel.

Il veut aussi les consoler de la persécution qu'ils souffrent pour la foi, et, dans ce dessein, il leur propose l'exemple de tous les anciens fidèles, et celui de J.-C.; il les encourage par la vue des récompenses éternelles. La grandeur et la majesté forment le caractère de cette Épître ; elle est bien moins ardente que les autres de l'apôtre. Nous nous bornons à indiquer au lecteur les Chap. I, XI et XII, dont l'éloquence est pleine d'élévation et de noblesse.

XIX. L'Épître à PHILÉMON n'est qu'une supplique pour un esclave fugitif qui, de Colosse, était venu se réfugier près de l'apôtre à Rome. Il est touchant de voir avec quelle tendresse le docteur des nations sollicite la liberté et le pardon d'un esclave : près de Paul, comme près de Dieu, il n'y a aucune acception de personne. « Recevez-le comme mon cœur, recevez-le comme moi-même. Donnez-moi cette joie en notre Seigneur. Je suis Paul, le prisonnier. »

XX. Les lettres à TIMOTHÉE et à TITE sont une sorte de traité sur le sacerdoce. Paul écrit à ses disciples pour ressusciter en eux l'esprit de J.-C., et leur remettre sous les yeux les principaux devoirs de l'évêque. Le ton de ces épîtres est grave et simple ; l'apôtre ne retrouve sa verve que lorsqu'il aborde la question des faux docteurs de tous les siècles qu'il poursuit toujours, comme le faisait J.-C., de toute la force de sa colère. La seconde lettre à Timothée appartient à la dernière captivité de saint Paul. Les deux autres furent écrites à Philippes, l'an 66 de J.-C. Saint Paul, après sa première prison, s'était rendu dans cette ville amie, pour retremper son cœur près de ceux qui toujours lui avaient été dévoués et fidèles ; il y passa l'hiver. Au printemps suivant, il alla visiter Timothée à Éphèse ; il retourna ensuite à Rome où il fut bientôt accusé devant Néron. Ce fut alors qu'il écrivit à son disciple Timothée :

« Mon heure est venue ; j'ai combattu un rude combat; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi. La couronne m'est réservée, elle m'est due ; le Seigneur, qui est un juste juge, me la rendra au jour convenable. A lui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen. »

XXI. Le 27 juin de l'année 67, on vit deux vieillards sortir de la prison Mamertine. Paul fut conduit à trois milles de Rome et eut la tête tranchée; Pierre, comme le Seigneur, gravit la montagne et fut crucifié. L'Église, dans ses solennités, n'a pas divisé ces deux noms; elle a appliqué aux fondateurs de l'Église Romaine ce que David avait dit de Saül et de Jonathas : « *Inclyti Israël interfecti sunt. Amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi : aquilis velociores, leonibus fortiores.* Les chefs illustres d'Israël ont été frappés par le glaive; aimables et beaux dans la vie, ils ont ensemble goûté la mort : ils étaient plus prompts que l'aigle et plus courageux que le lion. »

Apocalypse.

I. Tous les apôtres étaient morts. Anaclet, second successeur de saint Pierre, régnait à Rome. Les prophéties sur la Judée s'étaient accomplies, Jérusalem n'était plus, et son peuple dispersé était en proie à toutes les douleurs. Un vieillard, dernier disciple du Sauveur, « sorti plus vigoureux, dit Tertullien, du supplice de l'huile bouillante, » relégué sur un rocher sauvage au milieu des flots de la mer, contemple, comme un aigle, l'Europe et l'Asie et mesure les siècles du regard de sa pensée. Il voit les Églises de l'Orient qui s'épanouissent sous son œil : Smyrne, Éphèse, Pergame, Thyatire, Sardes, Laodicée, Philadelphie; et il leur adresse, en la personne de leurs Évêques, aux unes des consolations, aux autres des leçons sévères. D'autre part, il contemple Rome qui se plaît à verser à flots le sang des Chrétiens; il entend le cri des victimes dont les restes mutilés gisent sous l'autel des catacombes; il envoie à la métropole de l'univers sa prophétie de ruine, comme l'avait fait Isaïe, Jérémie, Nahum, Ézéchiel, pour Babylone, Tyr, et Ninive. C'est un spectacle qui saisit vivement l'imagination, que celui de ce disciple si pur et si doux, consacré par la persécution et par la vieillesse, exilé de cette ville auteur et témoin de son supplice, et qui, faible et dénué de tout, menace, au nom de ce maître sur la poitrine duquel il reposa, le plus grand empire du monde. On a admiré Bossuet, lorsqu'il gémissait sur la ruine des états,

lorsqu'après avoir mis Condé au cercueil, il appelait les peuples, les princes, les prêtres et les guerriers, au catafalque du héros; lorsque, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il faisait entendre les accents du cygne, montrant Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis XIV, dont il conduisait les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité. Ce spectacle sans doute est grand; mais qu'est-il en comparaison de ce qu'il plaît à J.-C. de révéler à son apôtre, en face de la ruine des empires, de la destruction du paganisme, du triomphe de l'Église sur Satan, et de la fin des siècles? Ce qu'est l'homme en comparaison de Dieu, le temps en face de l'éternité.

II. « Révélation de J.-C. pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt. » Révélation de J.-C.! Combien ces paroles, au début du livre divin, doivent concilier le respect!

« Au jour du Seigneur, je fus ravi en esprit, et j'entendis derrière moi une voix éclatante, comme la voix d'une trompette. Je me tournai pour voir qui me parlait, et je vis quelqu'un vêtu d'une longue robe, qui ressemblait au Fils de l'homme; de sa bouche sortait une épée à deux tranchants, et sa voix était comme la voix des grandes eaux, et son visage lumineux comme est le soleil, lorsqu'il brille dans toute sa force. Lorsque je le vis, je tombai à ses pieds comme mort, et il mit sa main droite sur moi, en disant : Ne crains point, je suis le premier et le dernier, je suis celui qui vit; j'ai été mort, mais je suis vivant dans les siècles des siècles. Écris donc les choses que *tu as vues*, et celles *qui doivent arriver* (1). »

III. Après ce début grandiose et solennel, les premières paroles de saint Jean sont pour les Églises d'Asie et pour les Anges qui les

(1) Nous soulignons ces derniers mots pour faire observer au lecteur que la partie prophétique de l'Apocalypse ne porte pas toujours sur des événements futurs. Saint Jean revient sur les malheurs des Juifs, en gardant le ton prophétique, quoique ces faits soient accomplis. Les prophètes voient le temps comme le Seigneur: pour Dieu, il n'y a ni passé ni futur.

conduisent. L'apôtre, qui fut si doux toujours, est ici parfois rude et menaçant comme Paul, mais sa voix a quelque chose de poétique que ne connaît pas le docteur des Gentils.

« Écris à l'Ange de l'Église de Laodicée : Voici ce que dit celui qui est la vérité même, le témoin fidèle et véritable, celui qui est le principe de la créature de Dieu, » c'est-à-dire, celui qui sait tout et voit tout, celui qui est le maître souverain de toutes choses, et qui a en sa main le châtiment.

» Je connais tes œuvres. Tu n'es ni froid ni chaud. Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud! Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud, je te rejetterai de ma bouche. Je suis riche et opulent, dis-tu, et je n'ai besoin de rien, et tu ne sais pas que tu es indigent, misérable, pauvre, aveugle, et nu! » Que ces paroles sont terribles dans la bouche de Dieu! Mais aussi combien ne voit-on pas de chrétiens à qui elles peuvent s'appliquer? Nous sommes contents de nous-mêmes, lorsque souvent nous n'avons pas une œuvre à présenter au Seigneur! Mais voyez la dure leçon que J.-C. nous adresse par la bouche de son apôtre :

» Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu pour t'enrichir, et des habits blancs pour te vêtir (c'est-à-dire, l'innocence, la charité et ses œuvres), de peur que ta nudité ne paraisse. Applique sur tes yeux un remède qui te fasse voir; » car tu es pauvre, misérable, nu! et tu l'ignores! tu te crois même opulent et juste!

» Je reprends et je châtie ceux que j'aime. Rallume donc ton zèle et fais pénitence. Je suis à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre sa porte, j'entrerai chez lui, je mangerai avec lui, et lui avec moi. Celui qui sera victorieux, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu moi-même et me suis assis avec mon père sur son trône. » Le pécheur repentant jouira de l'amitié de J.-C. et de sa gloire ; quel honneur et quelle bonté! Mais malheur à celui qui n'entend pas l'appel de Dieu! car voici ce que lui dit le Seigneur :

» Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises : *Qui habet aures audiendi, audiat!* » Dieu n'avertit pas en vain. Il frappe, quand on le méprise : *Non irridetur.*

IV. Après ces avertissements particuliers, l'apôtre s'élance dans l'histoire, et c'est ici seulement que s'ouvrent les grandes scènes de l'Apocalypse.

« Quand je commençai à travailler sur ce livre, dit ici D. Calmet, je n'étais nullement prévenu en sa faveur. Je le considérais comme une énigme, dont l'explication était impossible aux hommes sans une révélation particulière. Je regardais tous les commentateurs qui ont entrepris de l'expliquer, comme des gens qui, au milieu des ténèbres, vont, au hasard, où les porte leur bonne ou mauvaise fortune. Mais en examinant cet ouvrage avec plus de soin, j'y ai remarqué des beautés comparables à tout ce qu'il y a de plus pompeux, de plus grand dans les prophéties d'Isaïe, de Daniel, de Jérémie, d'Ézéchiel. J'y ai admiré l'ordre, l'arrangement, le choix des faits; la lumière répandue à propos sur certains endroits obscurs; les faits noblement enveloppés avec des figures naïves et expressives; une infinité d'allusions magnifiques à ce qu'il y a de plus brillant dans les prophètes, et à ce qui se pratiquait de plus pompeux dans le temple; des peintures grandes et propres à inspirer du respect et de la frayeur, lorsqu'il s'agit d'attirer l'attention du lecteur sur quelque objet important; la majesté de Dieu, son pouvoir infini, son autorité absolue sur les empires, sur les rois, sur les choses du monde, marqués par des traits vifs et perçants. Le récit y est soutenu, vif, varié, léger, intéressant. Je n'ai point vu de poésie plus animée, car tout y agit et tout y parle; les caractères y sont admirablement conservés; et quand on a une fois saisi le fil de l'histoire à laquelle il est fait allusion, il nous semble lire une histoire écrite en figures, ou embellie par les ornements de la poésie. »

« Il paraît dans ce livre, dit à son tour Bossuet, des idées si hautes du mystère de J.-C., une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté de son sang, de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour célébrer sa grandeur, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre. Il est vrai qu'on est quelquefois saisi de frayeur, en lisant les effets terribles de la justice de Dieu, les sanglantes exécutions de ses saints anges, leurs trompettes qui annoncent ses jugements, les coupes d'or pleines

de son implacable colère, et les plaies incurables dont il frappe les impies ; mais les douces et ravissantes peintures dont sont mêlés ces affreux spectacles, jettent bientôt dans une confiance, où l'âme se repose tranquillement, après avoir été longtemps étonnée et frappée au vif de ces horreurs. Toutes les beautés de l'Écriture sont ramassées dans ce livre. Tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la loi et les prophètes, y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux, pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles. »

Après des autorités si hautes, appuyées d'ailleurs des plus célèbres d'entre les Pères de l'Église, il ne nous reste qu'à donner une idée de cette œuvre, en en citant les traits principaux. Nous marcherons sur les sommets, et nous expliquerons rapidement le texte en y intercalant des parenthèses ; Bossuet et M. Rohrbacher nous serviront de guides dans nos explications. Les morceaux cités suffiront à faire connaître l'Apocalypse sous son aspect poétique.

V. « Après cela (Chap. IV), je vis une porte ouverte dans le ciel, et dans le ciel un trône, et quelqu'un qui était assis par-dessus (Dieu). Et autour du trône vingt-quatre trônes, et sur les trônes vingt-quatre vieillards assis (les vingt-quatre chefs des deux testaments, c'est-à-dire, les douze patriarches et les douze apôtres), revêtus d'habits blancs, avec des couronnes d'or sur leur tête ; et devant et derrière le trône, une mer transparente comme le cristal, et quatre animaux pleins d'yeux (les quatre grands prophètes). Et je vis dans la main droite de celui qui était assis sur le trône, un livre (le livre des justices divines : on peut s'apercevoir que, comme dans le livre de Job, nous assistons ici à une scène judiciaire) ; mais nul ne pouvait, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ouvrir le livre ni le regarder. Alors le lion de la tribu de Jûda, le rejeton de David, l'Agneau immolé, vint ; il reçut le livre ; et lorsqu'il l'eut ouvert, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, chacun avec des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints.

» Ils chantaient un cantique nouveau, disant : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir le livre, et d'en lever les sceaux, parce que

vous avez été mis à mort, et que vous nous avez rachetés par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation, afin de nous donner à Dieu. Et vous nous avez faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu, *et nous règnerons sur la terre.* (L'empire de J.-C. et des saints, suivant Daniel, doit détruire l'empire de Rome et lui succéder; c'est aussi le but principal de la prophétie de saint Jean.) Et je vis; et j'entendis autour du trône, et des animaux et des vieillards, la voix de plusieurs anges, dont le nombre allait jusqu'à des milliers de milliers, disant à haute voix : L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, et dans la mer, et tout ce qui est, je les entendis toutes, disant : Bénédiction, honneur, gloire, puissance à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau. Et les quatre animaux disaient : Ainsi soit-il. Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent sur la face, et adorèrent celui qui vit dans les siècles des siècles. » (Chap. v, 8.)

« Et je vis que l'Agneau avait ouvert l'un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux, disant comme d'une voix de tonnerre : Viens et vois. Je regardai, et je vis un cheval blanc. Celui qui était monté dessus (J.-C.) avait un arc en sa main, et on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur pour vaincre. (C'est le commencement de la guerre de J.-C. contre le monde, celui de ses victoires et de ses conquêtes.)

» Et lorsqu'il eut ouvert le second sceau, j'entendis le second animal qui dit : Viens et vois. Et il sortit aussitôt un autre cheval roux; et il fut donné à celui qui le montait de bannir la paix de la terre, et de livrer les hommes au glaive les uns des autres, et on lui donna une grande épée. »

Au troisième sceau il sort un cheval noir, monté par la famine; au quatrième, un cheval pâle, monté par la mort suivie de l'enfer ou du tombeau. (Ces prophéties regardent le peuple juif, elles ont trait aux désastres qui le frappèrent depuis le règne de Titus.)

Au cinquième sceau, on entend sous l'autel la voix des martyrs qui appellent les vengeances de Dieu sur l'empire romain.

Au sixième, la vengeance éclate. « Il se fit un grand tremblement de terre, dit l'apôtre; le soleil devint noir comme un cilice, et la lune devint comme du sang. Et les étoiles tombèrent du ciel sur la terre, comme lorsque le figuier, agité par un grand vent, laisse tomber ses figues vertes. Le ciel disparut comme un livre roulé, (quelle audace d'image renferme ce trait!) et toutes les îles et les montagnes furent ébranlées de leurs places. Les rois de la terre, les princes et les tribuns, les riches et les puissants, tous les hommes libres ou esclaves, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. Et ils dirent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et dérobez-nous à la face de celui qui est assis sur le trône et à la colère de l'Agneau, parce que le grand jour de leur colère est venu; et qui pourra subsister? »

Ces terribles menaces ne tardèrent pas à se réaliser; il arriva des tremblements de terre qui agitèrent les continents et les îles, des éruptions volcaniques qui voilèrent les cieux pendant de longs jours, des incendies, des pestes horribles, des calamités telles que les écrivains profanes, dont un fut témoin oculaire, les décrivent presque dans les mêmes termes que l'Apocalypse.

Au Chapitre septième, les anges apparaissent sur la scène. Ils marquent au front les élus de Dieu; ils énumèrent ceux des douze tribus d'Israël; mais les élus des autres nations sont innombrables. « Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien au second siècle, et nous remplissons tout ce qui est à vous, les cités, les îles, les forteresses, les assemblées, les camps, les tribus, le palais, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples. Nous nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez : les chrétiens naissent du sang des martyrs. »

« Tous ceux-là sont venus de la grande tribulation, dit l'apôtre, ils sont devant le trône de Dieu; ils ne connaîtront plus la douleur, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. »

Au Chapitre huitième, le dernier sceau est levé. Il y a ici un magnifique coup de pinceau. « Lorsque l'Agneau eut ouvert le septième sceau, dit saint Jean, il se fit dans le ciel *comme un silence d'une demi-heure.* » Ce silence majestueux remplit le lecteur d'effroi, il s'arrête et regarde avec anxiété ce qui va sortir des cieux.

Soudain les anges sonnent de la trompette. De toutes parts on n'entend que : Malheur ! Malheur ! *Væ ! Væ !* Les barbares vont rouler sur l'empire romain ; trente tyrans le déchirent déjà, avec la peste et la famine, au-dedans. Jamais on n'avait vu de si grands maux, si universels, ni si nombreux à la fois.

Cependant l'idolâtrie et Rome, représentée par une bête monstrueuse, redoublent de fureur contre le christianisme ; tout est ravagé dans le troupeau de J.-C. Mais enfin l'heure du jugement suprême sur la grande Babylone est venue. « Un ange descend des cieux, revêtu d'une nuée, un arc-en-ciel sur la tête, la face brillante comme le soleil. Il pose un pied sur la terre et l'autre sur la mer. Il élève les mains, et jure par celui qui règne dans les cieux qu'il n'y aura plus de temps. » C'est ici le plus beau et le plus solennel serment qu'on lise dans les livres sacrés. Il menaçait le plus grand empire du monde. Celui-ci va bientôt s'écrouler. Attila, Alaric, tous deux chargés d'une mission divine, traînant à leur suite des hordes sans nombre, ont paru. L'un s'intitule « la terreur de l'univers et le fléau de Dieu » ; l'autre sent en lui-même une force invincible qui le pousse à Rome. La grande ville tombe, et l'on entend dans les cieux son chant de ruine, semblable à celui d'Ézéchiel sur Tyr et sur l'Égypte. « Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone. » (Chap. XVIII.) « Et un ange fort emporte dans les airs une pierre grande comme une meule, il la jette dans la mer, en disant : Babylone, cette grande ville, sera ainsi précipitée ; on ne la trouvera plus désormais. Et la voix des joueurs de harpes et des musiciens, et la flûte des chanteurs et les trompettes, ne retentiront plus en toi ; nul artisan ne se trouvera plus dans ton enceinte, et la voix de la meule ne s'y entendra plus. La lumière des lampes ne luira plus en toi, jamais ; la voix de l'époux et de l'épouse ne s'y fera plus entendre ; car tes marchands étaient des princes de la terre, et toutes les nations se sont égarées par tes enchantements, et dans cette ville a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été sur la terre. » (Chap. XVIII, 22.)

Alors la grande multitude des cieux, comme la voix des grandes eaux, comme la voix des tonnerres, dit : « Alleluia, parce que le

Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant règne; le royaume de ce monde est devenu le royaume de notre Seigneur et de son Christ; il règnera aux siècles des siècles. Amen. » Dès ce moment l'Église de J.-C. lève son sceptre sur les nations. L'empire de Rome est fini; celui du Christ vainqueur durera jusqu'à la fin.

VI. Il n'est pas à dire cependant que l'Église de J.-C. doive dès lors demeurer sans combats. Satan, dit l'Apocalypse, s'est retiré de Rome dans les régions orientales; de l'Asie, il suscitera contre le Christ un royaume ennemi qui durera un temps (365 années), deux temps, et la moitié d'un temps (1260 ans). C'est l'empire de Mahomet, selon quelques interprètes. J.-C., au jour du Seigneur, marche à sa rencontre. « Le ciel s'ouvre, et l'on voit paraître un cheval blanc. Celui qui était assis dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, qui juge et combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu; il avait *plusieurs* diadèmes sur la tête, et un nom écrit que nul ne connaît que lui. Et il était vêtu d'une robe teinte de sang, et son nom est le Verbe de Dieu. Et les armées qui sont dans le ciel, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et pur. Et il sortait de sa bouche un glaive à deux tranchants pour en frapper les nations, car il les gouvernera avec un sceptre de fer, et lui-même foule le pressoir du vin de la fureur et de la colère de Dieu tout-puissant. Et il porte écrit sur son vêtement et sur son côté, le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs. » (Chap. XIX, 11.) (Ce magnifique tableau n'attend qu'un artiste pour être couché sur la toile.) Le Christ est vainqueur de Mahomet; « et la souveraineté, la puissance, la grandeur de *tous les royaumes qui sont sous le ciel,* sont données au peuple des saints. Un ange descend des cieux, avec la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main; il saisit le dragon, le lie pour mille années, le précipite dans l'abîme, l'y enferme, met le sceau sur lui, afin qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce que les *mille ans* soient accomplis. »

VII. Après cette longue période de triomphe universel et de paix pour l'Église, l'Antechrist s'élève sur la terre, il déclare à l'Église une guerre cruelle et dernière. « Satan est déchaîné, il séduit les

nations qui sont aux quatre coins du monde ; il les assemble au combat, il s'avance sur toute l'étendue de la terre ; il environne le camp des saints et la ville bien-aimée. Mais le feu descend des cieux pour le consumer, lui et les siens ; et il est jeté avec la bête et le faux prophète dans l'étang de feu, où ils brûleront nuit et jour durant les siècles des siècles. »

VIII. C'est la fin. Les morts sortent de leurs tombeaux ; ils sont jugés sur le livre de vie. Le ciel et la terre s'enfuient devant la face de Dieu, et leur place n'est plus trouvée. Alors un ciel nouveau, une terre nouvelle sont créés. L'apôtre les décrit avec la poésie du fils d'Amos ; il répand dans ses descriptions toutes les richesses de l'Orient, l'or et les perles brillantes. « C'est la Jérusalem céleste qui descend des cieux illuminée de la clarté de Dieu. Il n'y aura plus là aucune malédiction, mais le trône de Dieu et de l'Agneau, et ses serviteurs le serviront. Et là il n'y aura pas de nuit ; ils n'auront pas besoin de lampe, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu les éclairera, et ils régneront dans les siècles des siècles. (Chap. XXI.) »

Et l'apôtre ému de tant de splendeur, appelle de ses vœux le jour où elles apparaîtront. « Et le Seigneur dit : Je viendrai promptement. —Venez, Seigneur Jésus. » Ainsi se clôt avec une bénédiction dernière, la plus obscure, mais aussi la plus poétique et la plus sublime de toutes les prophéties.

C'est aussi la fin des livres sacrés. Ils commencent à la création, et se terminent à la consommation du règne de Dieu, qui est appelé dans les saintes lettres, la *création nouvelle*. Dieu avait planté pour l'homme le paradis terrestre, il avait allumé le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit ; dans la création nouvelle, lui-même sera le soleil, lui-même le jour, lui-même la demeure des élus, lui-même tout en tous ; aussi toute la création soupire après cette révélation de gloire ; et l'Église et l'âme fidèle, au milieu de leurs combats et de leurs souffrances, ne cessent de répéter avec l'apôtre : Venez, Seigneur Jésus ! Amen.

CONCLUSION.

I. Quoique la littérature hébraïque soit la mère et la maîtresse de toutes les autres, et qu'elle doive ainsi intéresser tous les hommes qui s'occupent de l'utile et du beau, elle est pourtant d'une façon particulière l'apanage de l'Église et de son sacerdoce.

L'Écriture sainte renferme *la parole divine;* ceux qui, par ministère, sont chargés de l'annoncer aux hommes doivent la connaître.

« Orateurs chrétiens, disait le cardinal Maury, que nous prenons ici pour guide, vous êtes ministres *de la parole de Dieu;* vous devez donc tirer des saints livres la *substance* de vos discours, et parler *habituellement la langue du prédicateur invisible que vous représentez.* »

Or, ce n'est qu'en *lisant et relisant* l'Écriture-Sainte, que l'on connaîtra la doctrine sacrée, et que l'on apprendra surtout à parler cette belle langue de la piété, du zèle et de l'onction, qui répand tour à tour sur le style des images touchantes, majestueuses ou terribles, sans lesquelles on ne s'emparera jamais ni de l'imagination, ni du cœur de l'homme.

On trouve dans les livres saints des pensées si sublimes, des sentences si profondes, des faits si extraordinaires et si frappants, des expressions si hardies et si énergiques, des images si éclatantes et si variées, des tableaux si pittoresques, des paraboles ou des allégories si heureuses, des élans si pathétiques, qu'il faudrait se les

approprier par intérêt et par goût, si l'on était assez malheureux pour ne les point rechercher par principe et par devoir. C'est la poésie de la Bible qui donne tant de relief, d'empire et d'éclat aux compositions de la chaire; elle est, pour ce ministère, le véritable coloris du style oratoire, une source féconde et intarissable de sublime.

Le prédicateur peut donc s'emparer à discrétion, des récits, des sentiments, des pensées et des mouvements qui, dans les livres saints, conviennent à son enseignement. C'est là que le plagiat lui est permis et même ordonné. Plus il y découvre de trésors, plus ses auditeurs lui savent gré de ses conquêtes; ses citations sont des autorités qui rendent son langage plus touchant et plus auguste, des témoignages imposants auxquels l'esprit chrétien n'ose refuser son suffrage.

II. Les Pères ont dit des merveilles sur la richesse et la beauté des trésors renfermés dans la Bible. C'est là qu'ils trouvent le plan et les preuves de leurs discours, l'onction et le mouvement pathétique de leur parole, les couleurs et les ornements de leur style. Leurs homélies *ne sont qu'un commentaire éloquent du texte sacré,* qu'ils envisagent dans ses divers sens, et dont ils font les applications pratiques qu'ils jugent utiles à leurs auditeurs.

III. Il suffit de lire avec attention nos prédicateurs du premier ordre, pour voir combien ils ont eux-mêmes emprunté aux livres saints de *pompe, d'autorité, de véhémence et d'élévation.* Toutes les fois que vous êtes plus vivement frappé de la magnificence ou même de l'onction de leurs discours, suspendez un instant, éclairez votre admiration, remontez aussitôt par la pensée à l'origine de cette élocution ravissante qui s'élève sans efforts et sans emphase au-dessus de la langue ordinaire des hommes; le pieux enchantement de votre goût va découvrir avec la surprise d'une sainte joie, que l'orateur se montre d'autant plus sublime qu'il répète plus fidèlement les paroles du texte sacré.

Ceci est surtout frappant pour Bossuet. Vous verrez, à chaque page, dans ses discours, combien ce grand homme, qu'aucun pré-

dicateur n'égale dans la connaissance approfondie de l'Écriture-Sainte, y avait fait d'heureuses découvertes. Ce sublime orateur embellit même singulièrement la Vulgate, toutes les fois que son talent n'est pas entièrement satisfait de cette version latine, qu'il refait souvent sur les originaux écrits en langue grecque ou hébraïque. Il ne se contente pas d'en reproduire, à sa manière, le texte primitif; il le rend beaucoup plus beau; il l'enrichit du plus éloquent commentaire, ou des mouvements les plus oratoires, que l'écrivain sacré puisse attendre de son génie. Nous nous bornerons à citer ici quelques exemples de sa méthode; il serait aisé d'en remplir un volume.

Voici d'abord les deux textes latins d'Isaïe et de Daniel que rappelle Bossuet, lorsque dans l'oraison funèbre du grand Condé, il veut comparer ce héros à Cyrus et à Alexandre. « *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram : Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo; portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam... Ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum... Vocavi te nomine tuo... Accinxi te, et non cognovisti me... Ego Dominus, et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum; ego Dominus, faciam omnia hæc, etc.* (Isaïe, chap. XLV.) *Veniebat ab occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram.* (Daniel, chap. VIII.) *Cucurrit in impetu fortitudinis suæ; cùmque appropinquàsset prope arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem... Cùmque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus.* (Chap. VIII, ℣. 6, 7, 20.)

Le lecteur doit examiner préalablement ces passages avec attention, il jouira mieux ensuite de la magnificence oratoire à laquelle il verra s'élever la *traduction* ou la *paraphrase* de l'évêque de Meaux, qui va partager l'enthousiasme, le coloris et la verve des prophètes. C'est dans cette partie, le plus digne objet de perfection que puisse imiter un prédicateur, lorsqu'il doit traduire en chaire les livres sacrés. Voici donc avec quels sublimes accents Bossuet se rend l'interprète d'Isaïe et de Daniel, dont il réunit les pinceaux; mais on aura lieu d'observer qu'à lui seul appartient ce tour vif et oratoire d'un si grand effet : *Le voyez-vous?*

« Quel autre, dit-il, a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu, qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe? *Tu n'es pas encore,* lui disait-il, *mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom; tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats. A ton approche, je mettrai les rois en fuite; je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas, comme ce qui est;* c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais.

» Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, qui en a fait voir de si loin, et avec des figures si vives, l'ardeur indomptable à son prophète Daniel? Le voyez-vous, dit-il, ce conquérant, avec quelle rapidité *il s'élève de l'Occident* comme par bonds, et *ne touche pas à terre?* Semblable dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains; à sa vue il s'est animé, *efferatus est in eum,* dit le prophète. *Il l'abat, il le foule aux pieds, nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie.* A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir sous cette figure, Alexandre ou le prince de Condé?

» Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus *rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur,* et *du creux de leur tombeau sortira cette voix* qui foudroie toutes les grandeurs : *Vous voilà blessé comme nous, vous êtes devenu semblable à nous.* Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature. » (Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.) On doit se rappeler ici Ézéchiel et Isaïe : ruine du roi d'Égypte (Chap. XXXII, 21) et du roi de Babylone (Chap. XIV, 10).

Nous avons tous lu le vigoureux portrait que Bossuet fait de Cromwel dans l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre. Le sublime en est dû presque tout entier à Jérémie. L'orateur vient de parler des succès du protecteur contre la monarchie. « Au reste,

dit-il, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours ; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il, par la bouche de Jérémie ; c'est moi qui ai fait la terre, avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui me plaît ; et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, mon serviteur. » (Chap. XXVII, 5, 6.) Il l'appelle son serviteur, quoiqu'infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis jusqu'aux animaux. (℣. 6.) » Tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : « Je veux que ces peuples lui obéissent et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne (℣. 7.). » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées. Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde. »

Nous finissons par un morceau où se sont comme donné rendez-vous tous les plus illustres écrivains hébraïques. C'est merveille de voir Bossuet glaner ainsi l'Écriture : il faut la bien posséder, pour l'avoir ainsi sous sa main.

« Charles-Gustave parut à la Pologne *surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles tout prêt à la mettre en pièces.* (Balaam et Jacob : portrait de Juda.) Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit *fondre sur l'ennemi avec la vitesse de l'aigle?* Où sont ces *âmes guerrières, ces marteaux d'armes* tant vantés, et ces *arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur.* (Habacuc.) En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscowite infidèle, et plus encore par le Tartare *qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, on ne tombe que sur des corps morts.* (Nahum.) La reine n'a plus de retraite, elle a quitté le royaume ; après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre ; réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste plus qu'à *considé-*

rer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enlèverait les rameaux épars. (Ezéchiel, Chap. XXXII.)

» Dieu en avait disposé autrement ; la Pologne était nécessaire à son Église, et lui devait un vengeur. Il la regarde en pitié ; *sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était.* (IVe Liv. des Rois, chap. XIX, 28.) Il se venge sur le Danois dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le monde de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces, et *médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux ; le redouté capitaine tombe* au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. » (Isaïe et David.)

IV. Bossuet se livrait avec ardeur à l'étude de l'Écriture, mais il n'y portait pas cette froideur des théologiens qui n'y cherchent que la matière de la science. Bossuet y voit la science vivante, la parole toujours vibrante et enflammée ; il s'en pénètre et s'en revêt tout à la fois ; il fait siens tout ensemble *l'esprit et la forme*, autant que le permet la différence des temps et des langues.

Quand on entendit cet homme à la cour de Louis XIV, on ne sut d'abord quel était ce langage. Il était si merveilleux qu'on ne pouvait qu'admirer et regarder en silence. Jamais l'Occident n'avait ouï rien de semblable ; c'était une harmonie inconnue, la *musique de Syra,* un je ne sais quoi venu de Sion, de l'Idumée, de l'Arabie ou de Babylone. L'Orient, avec ses mélopées, son imagination, sa poésie et ses prophètes, prêchait à Versailles. Louis XIV, quoique d'un esprit si réservé, tressaillait en entendant Bossuet ; il fit écrire au père de l'orateur, pour le féliciter d'avoir un tel fils. Mais Bossuet n'était que l'écho de l'Orient ; qu'est-ce donc que l'Orient ?

V. Quand, sur la foi de toute la gloire que le talent de Bossuet a su puiser dans les éloquentes explications de la Bible, nous invitons les orateurs sacrés à regarder ce livre divin comme le plus riche manuel de leur ministère, nous ne prétendons nullement les induire

à surcharger leurs discours d'un amas indigeste de textes latins, aussi faciles à réunir qu'insipides à répéter : c'est le métier mécanique d'un compilateur sans esprit, ce n'est point la méthode du génie oratoire. Voyez avec quel goût et quel talent l'auteur des tragédies immortelles d'Esther et d'Athalie, *où il a posé les dernières bornes de la perfection que puisse atteindre l'art d'écrire*, sait fondre dans son élocution toutes les richesses poétiques de l'Écriture-Sainte, d'autant plus belle et plus sublime sous ses pinceaux, qu'un œil clairvoyant l'y distingue toujours, sans que cette double magnificence de la religion et de la poésie hébraïque forme jamais la moindre discordance avec le ton et la couleur de son style : tant son langage est, pour ainsi dire, en harmonie avec la langue de Dieu même ! Voilà sous ce rapport, après Bossuet, le maître et le modèle que doivent choisir de préférence les prédicateurs. (Voir en particulier, la Scène troisième du premier Acte d'Esther, le premier Acte et le premier Chœur d'Athalie, et la Scène septième de l'Acte troisième.) Nous donnerons en appendice quelques-uns de ces morceaux. Dans Bossuet on a trouvé l'enthousiasme, la force et l'imprévu ; la poésie de Racine respire la douceur de Jérémie et l'éclat des derniers chapitres d'Isaïe.

VI. Rien encore n'est plus oratoire et en même temps plus facile que l'art de tirer de la Bible des *comparaisons historiques*, les plus riches en genre d'éloquence sacrée, et les mieux adaptées au style de la chaire. Ces heureuses analogies s'offrent d'elles-mêmes à un orateur *familiarisé avec les livres saints*. Massillon excelle dans cette partie. Vous trouverez dans tous ses discours, tantôt des similitudes d'un *trait concis* qui viennent rehausser ou embellir la pensée, tantôt des *comparaisons plus développées* qui ont pour but de faire mieux ressortir ses peintures de mœurs.

Parle-t-il de la *Rechute?* il rappelle la statue mutilée de Dagon, qui, tombée une seconde fois, reste étendue sur la terre, immobile pour toujours : *Porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo.* Cette magnifique application lui fournit un développement sublime qu'il n'eût jamais imaginé sans cette allégorie.

Telle est encore cette autre allégorie, qu'on admire avec atten-

drissement vers la fin du premier point de son sermon sur les *Afflictions*. « Il est écrit que Joseph élevé aux premières places de l'Égypte, ne pouvait presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentait se renouveler toute sa tendresse pour ses frères dans le temps même qu'il affectait de leur parler plus durement, et qu'il feignait de ne pas les connaître. *Quasi ad alienos duriùs loquebatur, avertitque se parùmper et flevit.* C'est ainsi que J.-C. nous châtie. Il fait semblant, si j'ose ainsi parler, de ne pas reconnaître en nous ses co-héritiers et ses frères ; il nous frappe et nous traite rudement..... Mais son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère. *Quasi ad alienos... et flevit.* »

« Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, dit Massillon dans la péroraison du *Petit nombre des élus*, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avait ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là, qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent ; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer ; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.* Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple, de cette autre Sion, vous allez rentrer dans Babylone, vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent devant lesquelles tous les hommes se prosternent, vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs, qui sont les dieux de ce monde et que presque tous les hommes adorent. Vous verrez ces abus que le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.*

» Je ne peux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connaît pas, je n'aurai jamais d'autres lois que votre loi sainte ; les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des dieux, ils

sont l'ouvrage de la main des hommes, ils périront avec eux. Vous êtes seul immortel, ô mon Dieu, et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.*

» Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem. Je vous adorerai avec le petit nombre des enfants d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle ; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion. On traitera de faiblesse la singularité de mes mœurs ; mais heureuse faiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples ; et vous serez mon Dieu au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah ! le temps de la captivité finira enfin, vous vous souviendrez d'Abraham et de David, vous délivrerez votre peuple, vous nous transporterez dans la sainte cité ; et alors vous régnerez seul sur Israël et sur les nations qui ne vous connaissent pas. Alors, tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connaîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.* »

Il est aisé de voir que Massillon doit sa sublime péroraison à la lettre de Jérémie. (Baruch, chap. VI.) Cette prose hébraïque vaut la poésie de Racine.

Bossuet avait attaqué l'abus si commun de son temps, de n'assister aux instructions chrétiennes que pour juger du talent de l'orateur : « Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera tous au dernier jour, et sera sur vous un fardeau nouveau, comme parlent les prophètes : *Onus verbi Domini super Israël.* » C'est beau, mais fier.

Massillon, lui, disait plus tard : « Ce n'est pas pour chercher du froment que vous arrivez en Égypte ; vous êtes venus ici comme des espions pour remarquer les endroits faibles de cette contrée : *Exploratores estis, ut videatis infirmiora terræ hujus, venistis.* » Ce qui est infiniment délicat.

« J'ai lu dans les saints livres, disait le P. Bridaine, en prêchant sur la Passion, que, lorsque sur les chemins on trouvait un homme

assassiné, on faisait assembler tous les habitants d'alentour, et on les faisait tous jurer l'un après l'autre, sur le cadavre, qu'ils n'étaient ni auteurs ni complices du meurtre.

» Mes frères, disait-il ensuite, en montrant le crucifix, voilà l'homme que l'on a trouvé tué sur le chemin ; que chacun de vous approche donc, et qu'il jure, s'il ose, qu'il n'a point eu de part à sa mort. »

De semblables applications appellent les plus magnifiques mouvements oratoires.

VII. Non-seulement l'Écriture-Sainte abonde en traits et en applications qui vivifient l'éloquence sacrée. L'Ancien-Testament présente des sujets neufs et intéressants, que l'on pourrait traiter avec autant de succès et d'onction que les paraboles si dramatiques du nouveau ; Moïse, Job, Tobie, Ruth, Esther, Susanne, Isaac, Jacob, Joseph, David, la mère des Machabées, etc., appellent l'éloquence chrétienne. La mère des Machabées a trouvé dans saint Grégoire de Nazianze un panégyriste touchant et pathétique ; l'Enfant prodigue, le Lazare, la Pécheresse, la Samaritaine, etc., ont donné lieu à nos plus belles Homélies. Ces histoires de la Bible, étant fort connues, intéressent singulièrement l'auditoire : il n'y a rien d'aussi beau, d'aussi pur, ni d'aussi attachant dans le monde.

VIII. Revenons donc *chaque jour* à l'Écriture-Sainte ; allons souvent avec le Seigneur converser sur la montagne : il parlera à notre esprit et à notre cœur, il nous vêtira de sainteté, il nous inondera de lumière, il couronnera notre front des rayons de sa gloire comme aux jours de Moïse ; et les peuples, en voyant et en entendant les familiers de Dieu, croiront voir et entendre encore le Dieu du ciel.

APPENDICE.

I. Création du Monde.

Écoutez !... Jéhovah s'élance
Du sein de son éternité.
Le chaos endormi s'éveille en sa présence,
Sa vertu le féconde, et sa toute-puissance
Repose sur l'immensité !

Dieu dit, et le jour fut; Dieu dit, et les étoiles
De la nuit éternelle éclaircirent les voiles;
Tous les éléments divers
A sa voix se séparèrent;
Les eaux soudain s'écoulèrent
Dans le lit creusé des mers;
Les montagnes s'élevèrent,
Et les aquilons volèrent
Dans les libres champs des airs.

Sept fois de Jéhovah la parole féconde
Se fit entendre au monde,
Et sept fois le néant à sa voix répondit;
Et Dieu dit : Faisons l'homme à ma vivante image.
Il dit, l'homme naquit; à ce dernier ouvrage
Le Verbe créateur s'arrête et s'applaudit.

(M. de Lamartine, *Méditations*.)

II. Plaintes de Job. Providence de Dieu.

Mais ce n'est plus un Dieu; c'est l'homme qui soupire :
Éden a fui... voilà le travail et la mort.
Dans les larmes sa voix expire;
La corde du bonheur se brise sur sa lyre,
Et Job en tire un son triste comme le sort.

Ah! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître!
Ah! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu,
Et le sein qui m'a donné l'être,
Et les genoux qui m'ont reçu!

Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface!
Que, toujours obscurci des ombres du trépas,
Ce jour, parmi les jours, ne trouve plus sa place!
Qu'il soit comme s'il n'était pas!

Maintenant dans l'oubli je dormirais encore,
Et j'achèverais mon sommeil
Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore,
Avec ces conquérants que la terre dévore,
Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclore,
Et qui n'a pas vu le soleil.

Mes jours déclinent comme l'ombre;
Je voudrais les précipiter.
O mon Dieu! retranchez le nombre
Des soleils que je dois compter.
L'aspect de ma longue infortune
Éloigne, repousse, importune
Mes frères lassés de mes maux;
En vain je m'adresse à leur foule,
Leur pitié m'échappe, et s'écoule
Comme l'onde au flanc des coteaux.

Ainsi qu'un nuage qui passe,
Mon printemps s'est évanoui;

Mes yeux ne verront plus la trace
De tous ces biens dont j'ai joui.
Par le souffle de la colère,
Hélas! arraché de la terre,
Je vais d'où l'on ne revient pas ;
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas!

L'homme vit un jour sur la terre
Entre la mort et la douleur;
Rassasié de sa misère,
Il tombe enfin comme la fleur.
Il tombe! Au moins par la rosée
Des fleurs la racine arrosée
Peut-elle un moment refleurir;
Mais l'homme, hélas! après la vie,
C'est un lac dont l'eau s'est enfuie :
On le cherche, il vient de tarir.

Mes jours fondent comme la neige
Au souffle du courroux divin;
Mon espérance, qu'il abrége,
S'enfuit comme l'eau de ma main;
Ouvrez-moi mon dernier asile;
Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.
O tombeau! vous êtes mon père;
Et je dis aux vers de la terre :
Vous êtes ma mère et mes sœurs!

Mais les jours heureux de l'impie
Ne s'éclipsent pas au matin;
Tranquille, il prolonge sa vie
Avec le sang de l'orphelin.
Il étend au loin ses racines;
Comme un troupeau sur les collines,

Sa famille couvre Ségor;
Puis dans un riche mausolée
Il est couché dans la vallée,
Et l'on dirait qu'il vit encore.

C'est le secret de Dieu; je me tais et j'adore.
C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,
Qui pesa l'océan, qui suspendit les cieux.
Pour lui, l'abîme est nu, l'enfer même est sans voiles.
Il a fondé la terre et semé les étoiles;
Et qui suis-je à ses yeux?

(M. DE LAMARTINE. *Méditations.*)

III. Bienfaits de Dieu.

1er CHOEUR D'ATHALIE.

Tout le chœur chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance:
Chantons, publions ses bienfaits.

Une voix seule.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

Tout le chœur répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

Une voix seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;

Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

Une autre.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains;
Mais sa loi sainte, sa loi pure,
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

Une autre.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre?

Une autre.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

Tout le chœur.

O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

Une voix seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

Le chœur.

O justice, ô bonté suprême!

La même voix.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

Le chœur.

O divine, ô charmante loi!
Que de raisons, qu'elle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

Une voix seule.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage;
Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais!

Tout le chœur.

O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi.

IV. Ruine de Jérusalem.

Joad.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?...
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?...
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide ;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.....

Où menez-vous ces enfants et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités ;
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour, t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

(*Athalie.* Acte III, Scène VII.)

Une Israélite chante seule.

Déplorable Sion, qu'as-tu fais de ta gloire?
Tout l'univers admirait ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

Tout le chœur.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des Cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

Une Israélite seule.

Quand verrai-je, ô Sion, relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes?

Tout le chœur.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des Cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?
(*Esther*. Acte I, Scène II.)

V. Retour de la captivité.

Une Israélite seule.

Ton Dieu n'est plus irrité;
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts:
Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

Tout le chœur.

Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

Une Israélite seule.

Je reverrai ces campagnes si chères.

Une autre.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

Tout le chœur.

Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

Une Israélite seule.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré;
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

Une autre.

Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

Une autre.

Que le Seigneur est bon! que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable :

Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon! que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!

Une autre.

Il s'apaise, il pardonne;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour;
Il excuse notre faiblesse;
A nous chercher même il s'empresse :
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

Trois Israélites.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'une des trois.

Il nous a révélé sa gloire.

Toutes trois ensemble.

Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

Tout le chœur.

Que son nom soit béni; que son nom soit chanté;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au-delà des temps et des âges;
Au-delà de l'éternité.

(*Esther*. Acte III. Scène IX.)

VI. L'Église.

Joad.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,

Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez,
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle;
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière,
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations devant toi prosternés
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur.

(*Athalie*. Acte III. Scène VII.)

VII. Jésus-Christ.

Silence, ô lyre! et vous, silence,
Prophètes, voix de l'avenir!
Tout l'univers se tait d'avance
Devant celui qui doit venir!
Fermez-vous, lèvres inspirées;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts-lieux,
Une voix, au monde inconnue,
Fera retentir dans la nue:
Paix à la terre, et gloire aux cieux!

(M. DE LAMARTINE. *Méditations*.)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-propos v

Introduction. Coup d'œil sur la civilisation, sa marche et ses moyens de propagation 1

Assyrie, Égypte, etc. Aperçu sur les lettres des peuples orientaux 7

Peuple hébreu. Son histoire. — Division des matières. 17

Ire Étude. Langue hébraïque. — Classement des ouvrages hébraïques 19

IIe Étude. Moïse. 33

1er Supplément. Citations. 53

2e — Analyse du *Cantemus*. 58

3e — Bénédictions de Jacob, de Moïse et de Balaam. 70

IIIe Étude. Job. 77

IVe Étude. Josué, les Juges, Ruth 95

Ve Étude. Rois, Paralipomènes 105

VIe Étude. David, Asaph, etc.. 113

Supplément. Analyse du Psaume CIII. 139

VIIe Étude. Salomon. 140

Cantique des Cantiques 140

Ecclésiaste 142

Proverbes. 143

VIIIe Étude. Prophètes. 155

Première époque prophétique. Isaïe 159
Jonas. 179
Osée 180
Amos 181
Michée 182
Nahum 182
Annexe. Chronologie des écrivains sacrés. . 184
Tobie 186
Judith. 190
IXe Étude. *Seconde époque prophétique.* Jérémie 195
Sophonie 201
Joël. 201
Habacuc 202
Retour à Jérémie. 203
Abdias. 206
Baruch. 207
Fin de Jérémie 208
Xe Étude. *Troisième époque prophétique.* Ézéchiel 211
Daniel 220
Quatrième époque prophétique 224
Aggée et Zacharie. 224
Malachie. 226
Annexe. Esdras, Néhémie, Esther 227
XIe Étude. *Époque grecque* 229
Sagesse 230
Ecclésiastique. 237
Machabées. 240
Conclusion. 243
XIIe Étude. Nouveau-Testament. Exposition. 245
Jésus-Christ. 248
XIIIe Étude. Évangiles. 267
Saint Matthieu 269
Saint Marc. 270
Saint Luc 271
Saint Jean. 273
XIVe Étude. Prédication des Apôtres 283

Actes des Apôtres 286
Épîtres de saint Pierre. 289
— de saint Jean 289
— de saint Jude 290
— de saint Jacques. 290
— de saint Paul 291
Apocalypse 304
CONCLUSION. 315
Appendice 325

FIN DE LA TABLE.